LA *PATRIOS POLITEIA* ET L'ABOLITION DE L'HILOTIE*

L'origine de l'hilotie se perd dans l'obscurité des débuts de l'histoire spartiate, soit qu'il faille l'attribuer à l'arrivée des Doriens ou plutôt aux premières conquêtes de Sparte[1]. Une tradition sur ce sujet nous a été transmise par Éphore (*FGrHist* 70 F117 = Strabon VIII 5.4, C366): Agis, fils de l'Héraclide Eurysthénès, l'un des deux fondateurs (οἰκισταί) de la communauté spartiate, ayant imposé le tribut aux périèques, affronta le soulèvement des Héléens, habitants de la ville d'Hélos, qui seuls ne voulurent pas se résigner à payer le tribut. Il les subjugua par la force et les réduisit à l'esclavage. On les appelait hilotes[2]. L'asservissement a

* Le présent article était déjà rédigé lorsque j'ai pris connaissance de deux importants travaux de J. DUCAT, l'article *Le citoyen et le sol à Sparte à l'époque classique*, dans *AFLNice* 45 (1983) [Mélanges M. Bordes], p. 143-166, et la monographie *Les Hilotes* (*BCH*, Suppl. XX), Athènes–Paris 1990. Ce regrettable retard est dû aux circonstances anormales qui depuis quelques années règnent dans mon pays, l'ancienne Yougoslavie. J'ai lu après coup très attentivement les deux contributions de J. Ducat et j'ai pu apprécier l'originalité et la perspicacité de l'auteur et la profondeur de ses connaissances. Mais je n'ai pu accepter les deux thèses qui sont à la base de ces travaux: (1) la thèse selon laquelle le système du kléros serait une invention du IIIe siècle et la propriété du sol aurait été à Sparte, comme ailleurs en Grèce, privée, et (2) la thèse qui nie le caractère communautaire de la propriété des hilotes. (Une critique de ces thèses paraîtra dans la revue *Živa Antika*.) On ne peut séparer ces deux aspects de la société spartiate. Cf. J. BUCKLER, *Land and Money in the Spartan Economy – A Hypothesis*, *Research in Economic History* 2 (1977), p. 252: «The importance of the Helots to the system of landholding is so great that the two topics cannot be discussed separately». La condition des hilotes ne peut être comprise que si on la considère sur le plan de la propriété communautaire du sol et *vice versa*, cette propriété aurait été impossible sans le travail compulsif des hilotes. C'est ce qui fait de l'État spartiate un phénomène sociologique tout à fait spécifique, unique.

[1] Les théories sur l'origine de l'hilotie à travers l'historiographie grecque des Ve et IVe siècles (théorie de la conquête, contrat originel de servitude, évolution interne) ont été étudiées avec soin par P. VIDAL-NAQUET, *Réflexions sur l'historiographie grecque de l'esclavage* (1973), cf. *Le Chasseur Noir*, Paris 1981, p. 234-242, et réexaminées par J. DUCAT, *Aspects de l'hilotisme*, *AncSoc* 9 (1978), p. 5-11, et, en dernier lieu, avec analyse exhaustive des sources, ID., *Les Hilotes*, p. 65-78.

[2] L'étymologie du mot εἵλωτες est incertaine. Le rattachement de ce mot au nom de la ville d'Hélos «peu vraisemblable historiquement, et impossible phonétiquement» (R. BALADIÉ, édition du livre VIII de Strabon (*CUF*), Paris 1978, p. 139 n.l, se référant à P. CHANTRAINE, *Dict. étym.*, *s.v.*). Plus vraisemblable semble la dérivation du nom des hilotes du verbe ἑλεῖν ἁλίσκεσθαι, proposée par E. Boisacq, cf. G. BUSOLT – H. SWOBODA, *Griechische Staatskunde* II, München 1926[3], p. 667 n.1; D. LOTZE, *Μεταξὺ ἐλευθέρων*

été fait aux conditions suivantes: ὥστε τὸν ἔχοντα μήτ' ἐλευθεροῦν ἐξεῖναι μήτε πωλεῖν ἔξω τῶν ὅρων τούτους — le Spartiate n'était autorisé ni d'affranchir les hilotes qui lui étaient assignés[3], ni de les vendre hors des frontières[4].

La tradition transmise par Éphore est en fait une inférence du statut des hilotes à l'époque classique. En effet, l'esclavage du type hilotique ne pouvait être que le résultat d'une conquête[5]. La réduction en esclavage de toute une population rurale par le processus d'une différenciation interne est peu probable en soi. La dépendance du type des *hectémoroi* ou des *laoi* est tout autre chose[6]. On a eu tort d'identifier ces

καὶ δούλων. Studien zur Rechtsstellung unfreier Landbevölkerungen in Griechenland bis zum 4. Jahrhundert v. Chr., Berlin 1959, p. 26-27 (qui souligne, entre autres, que cette étymologie nous fournit une indication pour le statut juridique, «als Kriegsgefangenschaft der hauptsächliche Entstehungsgrund für Sklaverei war»). J. DUCAT, *Les Hilotes*, p. 10, préfère laisser, avec P. Chantraine, le mot sans étymologie.

[3] L'éditeur de Strabon, R. Baladié, traduit τὸν ἔχοντα par «leur maître». Vu le rapport spécifique entre le Spartiate, comme individu, et les hilotes qui vivaient sur son kléros, je préfère éviter le terme 'maître'.

[4] Nous avons ici la combinaison de la thèse de la conquête avec celle du contrat originel de servitude, une décision légale faisant souvent suite au recours à la force, cf. J. DUCAT, *AncSoc* 9 (1978), p. 10. D'autres traditions sur l'origine de l'hilotie nous sont parvenues par l'entremise de Plutarque (*Lyc.* 2.1), Pausanias (III 2.7), et Antiochos *(FGrHist* 555 F13). La plupart des modernes considèrent aujourd'hui que l'institution de l'hilotie naquit en Laconie et devança celle de la Messénie.

[5] L'esclavage hilotique est attesté par des témoignages explicites des auteurs anciens que la tendance hypercritique moderne a tort de soumettre à une interprétation sophistiquée pour en conclure le contraire de ce qui est dit. Ainsi, lorsque Thucydide, en citant des documents officiels (IV 118.7 – traité d'armistice de 423, et V 23.3 – paix conclue en 421), parle des hilotes comme de *douloi* et désigne l'hilotisme de *douleia,* a-t-on le droit de prétendre que les termes qu'il emploie n'avaient pas le sens ordinaire d'«esclaves», «esclavage»? Que ce grand historien, contemporain des événements dont il traite, n'était pas en état de distinguer le servage — si ce type de dépendance existait en Grèce de son temps — de l'esclavage? D'autres auteurs du V[e] siècle définissent également les hilotes comme *douloi*: Hellanikos (*FGrHist* 4 F188), Antiochos de Syracuse (*FGrHist* 555 F13), Kritias (frag.37 *VS* Diels). Les sources qui qualifient l'hilotisme de *douleia* ne manquent pas au IV[e] siècle: Éphore (*FGrHist* 70 F117), Xénophon (*Hell.* VII 1.13; *Lak. pol.* 12.4), Théopompe (*FGrHist* 115 F122), Platon (*Alc.* 1, 122d). Tous ces auteurs sont antérieurs aux grandes perturbations politiques, économiques et sociales de l'époque hellénistique.

[6] Deux faits incontestables qualifient sans ambiguïté le statut des hilotes comme servile et montrent en outre que ceux-ci étaient des esclaves d'État: (1) La déclaration annuelle de la guerre aux hilotes par les éphores, légalisant la *krypteia* et les autres exterminations des hilotes; (2) Les affranchissements d'hilotes en masse, toujours décrétés par l'État dans des situations extrêmement critiques. Les théories des modernes qui continuent à identifier les hilotes aux serfs ou les classent dans la catégorie des 'demi-libres', μεταξὺ ἐλευθέρων καὶ δούλων, ne tiennent pas compte de la différence entre le statut juridique et la condition socio-économique.

phénomènes sociaux. L'institution de l'hilotie ne pouvait être l'acte d'un législateur. C'est la communauté des Spartiates qui imposa à la population vaincue le lourd fardeau de la production agricole et d'autres services qu'ils ne considéraient pas comme dignes d'un homme libre.

Sur l'hilotie à cette haute époque on ne peut faire que des conjectures. Cette institution ne prit le caractère que nous lui connaissons à l'époque classique qu'au moment où Lycurgue procéda à la répartition du sol laconien en kléroi égaux et inaliénables et à l'attribution de ces lots aux Spartiates. Ce partage de la terre en kléroi cultivés par les hilotes avait pour but d'assurer aux citoyens la σχολὴ τῶν ἀναγκαίων condition *sine qua non*, selon Aristote (*Pol.* 1269a34-36), d'une bonne *politeia*. La tradition sur cet événement est tardive. Nous la trouvons chez Plutarque, remontant sans doute à la *Constitution laconienne* d'Aristote, et, comme tout ce qui nous a été transmis sur Lycurgue, elle peut paraître suspecte[7]. Mais le système du kléros ne peut être qualifié de mythe. Ce système de propriété foncière, typique de Sparte, devait être l'œuvre d'un législateur. Dans l'ensemble des réformes socio-politiques attribuées à Lycurgue qui transformèrent la société (gentilice? nobiliaire?) des Spartiates en une société de citoyens-hoplites, il convient peut-être de distinguer plusieurs couches. Mais c'est le système du kléros[8] qui constitue l'élément essentiel, le fondement de ce nouvel ordre, et ce système, de son côté, présuppose l'hilotie. L'organisation politique qui

[7] Plut., *Lyc.* 24.2-3, *Mor.* 239E. Je n'ai garde d'aborder ici la question épineuse de l'historicité de Lycurgue et de la date de sa réforme. J'incline à croire que Lycurgue était un personnage historique, plutôt qu'un dieu local ou une figure mythique, et qu'il vécut dans la première moitié du VII[e] siècle. Cf. W.G. FORREST, *A History of Sparta 950-192 B.C.*, London 1980[2], p. 51: «the principal feature of later practice, the official grant of a kleros...is not likely to be the result of random development — for one thing it would require the setting aside of something like a quarter of a million of acres of public land. Such things smack of revolution and Lykourgos is by far the most likely revolutionary». Mais indépendamment de la position qu'on prendra dans cette discussion sans issue, et malgré les incertitudes qui obscursissent la question (étendue des kléroi, nombre d'hilotes qui vivaient sur un kléros, montant de l'*apophora,* inaliénabilité des *prôtoi kléroi,* tenure égalitaire et viagère, etc.) le système du kléros n'est nullement une invention. Les aspects sociaux de l'ordre 'lycurguien' sont une réalité sur laquelle reposait la constitution spécifique de Sparta, sa *patrios politeia.*

[8] Le parcellement de la terre habitée et cultivée par les hilotes en lots assignés aux Spartiates (que nous considérons comme la base de la réforme socio-économique de Lycurgue) ne peut être datée avec certitude: A.J. TOYNBEE, *Some Problems of Greek History*, Oxford 1969, p. 199, écrit, avec beaucoup de circonspection, «at some date before the fifth century B.C.» et p. 202 «probably towards the end of the seventh century B.C.» pour le même événement.

assura la puissance et la gloire de Sparte n'était possible que grâce au travail des hilotes.

Le lien entre la constitution de Lycurgue et le caractère de l'hilotie n'a pas suffisamment retenu l'attention des historiens modernes. Or, nous croyons que, considéré sous cet angle, le problème posé par la date de l'abolition de l'hilotie trouve une meilleure solution que celles qui ont été avancées jusqu'ici. La *patrios politeia* de Lycurgue ne pouvait exister sans l'hilotie, et, inversement, l'hilotie perd sa raison d'être avec l'abrogation du système socio-politique traditionnel. C'est à l'éclaircissement de cette question que nous consacrons les pages qui suivent.

Un acte abolissant l'hilotie n'est pas attesté par nos sources. Par contre, il est plus d'une fois question, à l'époque hellénistique, de la restauration de la constitution de Lycurgue, désignée par la tradition comme *patrios politeia*. L'ordre lycurguien a duré des siècles, au cours desquels la cité de Sparte connut une stabilité sans égal et s'éleva au premier rang des puissances grecques. Mais les contacts avec le monde extérieur, de plus en plus vifs durant et après la guerre du Péloponnèse, l'afflux de l'or et de l'argent perse pendant l'hégémonie spartiate dans ce pays qui se voulait frugal et austère[9], la loi d'Épitadeus permettant de donner et de léguer la terre, minèrent peu à peu la fameuse égalité des *homoioi*[10]. La structure de la société lacédémonienne changea rapidement: parmi les Spartiates, il y en avait maintenant de très riches qui concentraient en leurs mains de grands domaines[11], et d'autres qui étaient à peine capables d'apporter aux *syssitia* les denrées prescrites

[9] Les conséquences économiques et sociales pour le système lacédémonien de la conquête dans la guerre du Péloponnèse et de la perte de la Messénie après Leuctres sont éclairées par J. BUCKLER (*o.c.*, cf. ci-dessus, n. *), et E. DAVID, *Sparta between Empire and Revolution 404-243 B.C.*, New York 1981, et ID., *AncSoc* 13/14 (1982/83), p. 67-103, principalement du point de vue des Spartiates et des *hypomeiones*. Ces travaux ne mentionnent les hilotes que de façon accessoire.

[10] Dans son analyse de la crise spartiate, Aristote, *Pol.* 1269a29–1272a12, relève, entre autres, les imperfections des lois sur la propriété qui sont à l'origine de l'*oliganthropia* (1270a15sq.). Polybe place le début de la décadence sociale, civique et morale à Sparte après Leuctres (IV 81.12-14). Pour la loi d'Épitadeus, voir n. 14.

[11] C'est un fait généralement admis que les riches Spartiates avaient des biens-fonds en dehors de la πολιτικὴ χώρα partagée en kléroi. Mais personne, autant que je sache, n'a posé la question de savoir comment étaient exploitées ces propriétés. Y a-t-il eu à Sparte une main-d'œuvre autre que les hilotes? Très instructive pour le rapport économique entre hilotes et Spartiates est la recherche de Th.J. FIGUEIRA, *Mess Contributions and Subsistence at Sparta*, *TAPhA* 114 (1984), p. 87-109.

pour ne pas perdre leur droit de citoyen. En même temps, le nombre total des Spartiates, riches et pauvres, diminuait constamment, l'*oliganthropia* étant un des maux les plus saillants dont pâtissait la cité de Sparte. Augmentait, au contraire, le nombre des «inférieurs» (*hypomeiones*), qui n'étaient pas en état de payer la participation aux *syssitia* — ὅρος τῆς πολιτείας, selon Aristote (*Pol.* 1271a26-36) —, et d'autres libres non-citoyens (affranchis, *neodamodeis*) dont il est difficile de dire de quoi ils vivaient.

Au bas de la société, les hilotes travaillaient la terre et versaient la redevance fixée aux détenteurs des kléroi. Sur ce point, le manque d'informations est fâcheux et soulève des questions sur lesquelles on ne peut faire que des conjectures. Si un riche Spartiate tenait en ses mains plusieurs kléroi, disposait-il des produits du travail de tous les hilotes qui vivaient sur ces terres? La redevance était, comme nous le savons, fixée par tête de Spartiate et non par têtes d'hilotes. Si le détenteur de plusieurs kléroi ne recevait que ce qui lui était individuellement dû, à qui revenait le surplus? Aux hilotes? On ne s'étonnera pas alors que certains d'entre eux se soient enrichis au point à pouvoir payer cinq mines pour leur liberté[12]. Et inversement, qui est-ce qui recevait la rente dans le cas où un Spartiate tombait sur le champ de bataille sans héritiers? Ou bien, dans le cas où, pour diverses raisons, les revenus d'un détenteur de kléros ne suffisaient pas à lui assurer le statut de 'Spartiate'? Cette série de questions pourrait être prolongée. Elles ne touchent pas directement notre sujet.

Linda J. Piper[13] attribue une grande importance à la *rhétra* d'Épitadeus. Cette loi marquerait, selon elle, le plus notable changement dans le développement institutionnel de Sparte après les lois de Lycurgue[14].

[12] Voir ci-après n. 27.

[13] *Spartan Helots in the Hellenistic Age*, *AncSoc* 15-17 (1984-1986), p. 75-78, singulièrement p. 78.

[14] On place d'ordinaire la *rhétra* d'Épitadeus, d'après Plutarque, *Agis* 5 (l'unique auteur mentionnant cet éphore), au début du IV[e] siècle, avant ou après Leuctres. Le passage d'Aristote (1270a19-21),τοῦτο δὲ καὶ διὰ τῶν νόμων τέτακται φαύλως· ὠνεῖσθαι μὲν γὰρ, ἢ πωλεῖν τὴν ὑπάρχουσαν, ἐποίησεν οὐ καλόν, ὀρθῶς ποιήσας, διδόναι δὲ καὶ καταλείπειν ἐξουσίαν ἔδωκε τοῖς βουλομένοις, est d'ordinaire interprété comme se rapportant à Épitadeus. Mais il peut tout aussi bien, comme certains historiens l'admettent, se rapporter à Lycurgue: celui-ci aurait interdit l'achat / vente des biens-fonds, non la donation ou le legs. L'historicité d'Épitadeus est en général admise aujourd'hui sans que la date de sa réforme soit fixée. Cf. D. ASHERI, *Sulla legge di Epitadeo*, *Athenaeum* 39 (1961), p. 45-68; A. FUKS, *The Spartan Citizen-Body in Mid-Third Century*

En permettant le don et le legs testamentaire des kléroi du vivant de leurs possesseurs, elle aurait transformé les kléroi en propriétés privées. Le kléros n'aurait plus été comme auparavant une gratification pour le service militaire. Le statut des hilotes aurait aussi changé: de «state-owned serfs», les hilotes seraient devenus «serfs» de leurs maîtres, ceux-ci pouvant les vendre ou les affranchir selon leur gré. L'État n'aurait plus aucun droit ni sur les terres ni sur les hilotes. La conclusion de L. Piper me semble forcée. Nous savons très peu sur la loi d'Épitadeus pour en déduire des conséquences aussi graves. Le changement du statut des hilotes aurait dû provoquer l'écroulement du système de Lycurgue. Or, rien de tel n'advint au cours des IVe et IIIe siècles. L'hypothèse de L. Piper est d'autant plus fragile, que l'auteur fait de la transformation des hilotes en «serfs» privés un processus qui se répète. Parlant de la réforme de Cléomène — un siècle et demi après Épitadeus! — elle constate: «it must be assumed that the helots were *once again* considered to be the property of the state» (p. 80). Plus tard, après l'échec de la réforme de Cléomène, «land reverted to private ownership, as did the helots» (p. 85). Sous Nabis, les hilotes affranchis étaient «privately owned» (p. 87). De toute évidence — il n'est guère nécessaire d'y insister — il s'agit d'une théorie peu probable[15].

En effet, rien dans la tradition dont nous disposons n'indique des changements du statut hilotique au cours des IVe et IIIe siècles. Apparemment, les hilotes n'ont pas cessé d'être traités comme des esclaves d'État. Mais on se représente difficilement le fonctionnement du système socio-politique lycurguien dans son ensemble à cette époque.

B.C. and its Enlargement proposed by Agis IV, *Athenaeum* 40 (1962), p. 251s. (= *Social Conflict in Ancient Greece,* Jerusalem–Leiden 1984, p. 237s.); J. Christien, *La loi d'Épitadeus: un aspect de l'histoire économique et sociale à Sparte*, *RD*, sér. 4, 52 (1974), p. 197-221, selon laquelle on pourrait même rehausser la date à l'extrême fin du Ve siècle. Cette date est retenue aussi par J. Buckler, *o.c.* (n.*), p. 267. G. Marasco, *La retra di Epitadeo e la situazione sociale di Sparta nel IV secolo*, *AC* 49 (1980), p. 131-145, propose de situer la réforme d'Épitadeus après Leuctres.

[15] Dans son histoire de la Sparte hellénistique et romaine, *Spartan Twilight*, New Rochelle (N.Y.) 1986, parue à la même époque que l'article cité plus haut, Linda Piper ne fait aucune allusion à sa thèse sur le changement du statut des hilotes. Ce curieux silence est d'autant plus difficile à expliquer que l'auteur ne donne aucune indication sur la date de la composition de son ouvrage. Lorsque tout récemment je tombais par hasard sur ce livre, je m'attendais à y trouver la thèse appliquée au récit de l'évolution de Sparte au IIIe siècle. Il n'en est rien. On n'y trouve même pas la mention de l'article.

Vers le milieu du III[e] siècle, lorsque la crise du régime parvint au paroxysme, il n'y avait, selon Plutarque (*Agis* 5.6, reproduisant sans aucun doute Phylarque), que 700 Spartiates, parmi lesquels environ 100 étaient des riches qui possédaient un kléros et d'autres terres (οἱ γῆν κεκτημένοι καὶ κλῆρον), les autres étant des pauvres (πένητες, πολλοί, δῆμος), mais également citoyens à plein droit. L'ὄχλος ἄπορος καὶ ἄτιμος, qui leur est opposé, est composé des *hypomeiones* et autres gens libres non-citoyens[16]. Ces couches inférieures, mécontentes et excitées, vivaient dans l'attente d'un changement de l'état actuel (Plut., *Agis* 5.7: μεταβολῆς καὶ μεταστάσεως τῶν παρόντων). L'initiative vint d'en haut[17].

Le jeune roi Agis IV, un idéaliste entreprenant, essaya en 243 de parier aux maux qui opprimaient Sparte — somptuosité, dépravation, corruption, πλεονεξία — et d'appeler à la vie les lois et le mode de vie simple et austère des ancêtres[18]. Ses mesures comportaient l'abolition des dettes, la redistribution complète des terres en 4500 lots égaux et l'élargissement du corps civique par admission d'*hypomeiones*, de périèques et de métèques. Il voulait ainsi rendre la dignité et l'égalité aux Spartiates comme Lycurgue l'avait fait jadis (Plut., *Agis* 9.4: ἴσους γενέσθαι πάντας καθ' ὃν ὁ Λυκοῦργος ἐξ ἀρχῆς ἔταξε νόμον). Il ne réussit pas à réaliser son programme et paya de sa vie son ambitieuse tentative[19].

[16] A. Fuks, *Athenaeum* 40 (1962) p. 245s. (= *Social Conflict in Ancient Greece*, p. 230ss.), a démontré de façon convaincante que c'est ainsi qu'il faut comprendre la phrase de Plutarque. L'opinion, selon laquelle il n'y aurait eu que 100 Spartiates à plein droit, les autres faisant partie des *hypomeiones*, est incompatible avec tout ce que nous savons sur la population civique de Sparte en général.

[17] Pour l'histoire d'Agis nous disposons de sa biographie par Plutarque, fondée principalement sur les *Histoires* du laconophile Phylarque; cf. E. Gabba, *Studi su Filarco*, *Athenaeum* 35 (1957), p. 3ss. Cette tradition est corroborée, sur les points qui nous intéressent, par quelques sources indépendantes de Phylarque, cf. A. Fuks, *Non-Phylarchean Tradítion of the Programme of Agis IV*, *CQ* 12 (1962), p. 118-121. Selon G. Marasco, *Athenaeum* 56 (1978), 170ss., pour les biographies d'Agis et de Cléomène, Plutarque a utilisé aussi Aristote.

[18] Plut., *Agis* 8.3 (δίαιταν ἣν εἶχον οἱ πρόγονοι διαιτᾶσθαι). Polybe (VI 48.3) admirait dans la constitution de Lycurgue l'égalité des possessions et la simplicité et communauté des moeurs (ἡ περὶ τὰς κτήσεις ἰσότης καὶ περὶ τὴν δίαιταν ἀφέλεια καὶ κοινότης).

[19] On trouvera une analyse de la bibliographie relative aux réformes d'Agis dans P. Oliva, *Sparta and her Social Problems*, Prague 1971, p. 213ss.; B. Shimron, *Late Sparta: The Spartan Revolution 243-146 B.C.*, Buffalo 1972, p. 14-27.

Le roi Cléomène III fut le continuateur de son œuvre[20]. Plus énergique et pragmatique qu'Agis, Cléomène, dans le but d'accroître la puissance politique et militaire de Sparte et de restaurer son hégémonie dans le Péloponnèse, procéda, en 227, à un coup d'État: il mit à mort les éphores, supprima leur fonction, bannit quatre-vingts des riches opposants et confisqua les grands domaines. Par la redistribution de la πολιτικὴ χώρα en lots égaux, il porta à 4000 le nombre de Spartiates à plein droit, en admettant dans le corps civique les meilleurs des périèques et des *xénoi*. La traditionnelle *agogê* et les *syssitia* furent remis en vigueur, le retour à la constitution de Lycurgue accompli[21]. Avec son armée régénérée, Cléomène pouvait poursuivre son programme expansionniste. Le nouveau régime se maintint à Sparte jusqu'en 222, lorsque, après la sinistre bataille de Sellasia, les rares Spartiates qui survécurent à la catastrophe[22] se trouvèrent à la merci d'Antigonos Doson, hégémone de la Ligue hellénique, dont le secours avait été sollicité par les Achaiens. Le vainqueur traita Sparte avec bienveillance (φιλανθρώπως) et lui rendit le gouvernement ancestral[23]. À remarquer que, selon Polybe (IV 81.14), Cléomène avait complètement aboli le régime des ancêtres (ὁλοσχερῶς κατέλυσε τὸ πάτριον πολίτευμα). L'historien vise apparemment à l'élimination de l'éphorat et l'usurpation du

[20] La carrière militaire de Cléomène est éclairée aussi par Polybe, mais quand il s'agit de ses réformes, Plutarque demeure, comme pour Agis, notre source principale. On trouvera un exposé très substantiel de la politique de Cléomène, de ses ambitions et exploits militaires et de son activité réformatrice dans B. SHIMRON, *o.c.* (n. 19) p. 29-52.

[21] Plut., *Kleom.* 11.4-5.

[22] Selon Plutarque, *Kleom.* 28.8 (remontant à Phylarque), des 6000 Lacédémoniens il ne restait que 200 survivants. Cf. F.W. WALBANK, *Historical Commentary on Polybius* I, Oxford 1957, p. 279. Il ne faut sans doute pas prendre à la lettre ces chiffres. Cléomène s'enfuit en Égypte, où il se suicida quelques années plus tard.

[23] Plut., *Kleom.* 30.1; cf. Pol. II 70.1: τό τε πολίτευμα τὸ πάτριον αὐτοῖς ἀποκαταστήσας. Il s'agit du gouvernement politique, en premier lieu celui de l'éphorat, et non des réformes sociales et économiques, cf. B. SHIMRON, *The Spartan Polity after the Defeat of Cleomenes III*, *CQ* 14 (1964), p. 235ss; ID., *o.c.* (n. 19), p. 57s. La remarque de D. MENDELS, *Polybius, Cleomenes III and Spartan 'patrios politeia'*, *PP* 33 (1978), p. 163s., que *patrios politeia* désigne dans certains cas simplement «the existing or status-quo constitution» et ne se rapporte pas à la constitution ancestrale, n'est exacte qu'en partie. D. Mendels renvoie à l'ouvrage de son maître A. FUKS, *The Ancestral Constitution*, London 1953, p. 39, lequel pourtant constate justement que les expressions «τὰ πάτρια, πάτριος, πάτριον in connection with πολιτεύεσθαι, πολιτεία and the like are attested several times in the sense of the existing constitution or *the (historically) normal constitution, evidently generally regarded as deriving its authority from the past*» (mes italiques).

pouvoir suprême par Cléomène. Il voyait en Cléomène le premier dans la suite des tyrans qui marquent la période finale de l'indépendance spartiate[24]. Le côté social des réformes était moins intéressant pour lui[25].

Pour la question qui nous occupe, ce qui importe en l'occurrence, c'est le fait que les réformes d'Agis et de Cléomène n'ont guère affecté la condition des hilotes[26]. Les sources ayant trait à Agis ne font aucune mention de cette population. Or, comme nous l'avons dit plus haut, la question se pose de savoir à quel titre les 'maîtres' des hilotes disposaient des produits de la terre, vu le nombre restreint des Spartiates avant la réforme. La concentration des terres allait de pair avec la concentration d'hilotes dans une possession. Si les hilotes continuaient à donner l'*apophora* par tête de Spartiate, le surplus de leur travail devait etre considérable. La concentration des terres n'aurait été profitable à leurs possesseurs que si le mode d'exploitation avait changé. D'autre part, si nous supposons avec L. Piper que les hilotes étaient devenus des esclaves privés, on s'attendrait à ce que le nombre des hilotes appartenant à un Spartiate fut mentionné dans nos sources plus d'une fois. Et leur affranchissement sur ordre du roi devient inexplicable. Or Plutarque rapporte que, vers la fin de son règne, Cléomène qui avait auparavant soumis presque tout le Péloponnèse, voyant son pouvoir de nouveau limité à la Laconie, affranchit les hilotes qui pouvaient payer cinq mines attiques (leur nombre s'élevait à six mille) dans le but de se procurer de

[24] Cf. Tite-Live XXXIV 26.14: «(Cléomène) *qui primus tyrannus Lacedaemone fuit*».

[25] Cf. F.W. WALBANK, *The Spartan Ancestral Constitution in Polybius*, dans *Studies presented to V. Ehrenberg*, Oxford 1966, p. 303ss. Polybe avait de l'admiration pour la constitution de Lycurgue, mais il considérait que celle-ci n'était pas propice aux guerres expansionnistes loin de Lacédémone. Le terme πολίτευμα est plus restreint que celui de πολιτεία, il désigne seulement le régime politique et non les rapports sociaux, cf. B. SHIMRON, *CQ* 14 (1964), p. 234. Quand Polybe parle de Cléomène, il se rapporte exclusivement à sa carrière militaire et ne mentionne pas ses réformes. Sur les motifs qui ont inspiré le jugement de Polybe sur Cléomène, cf. B. SHIMRON, *Polybius and the Reforms of Cleomenes III*, *Historia* 13 (1964), p. 147-155.

[26] A. FUKS, *Social Conflict in Ancient Greece*, p. 255 n. 40: «Agis and Cleomenes never concerned themselves with the status of the Helote population». Voir aussi P. OLIVA, *o.c* (n. 19), p. 260 n. 4, qui est le seul, si je ne me trompe, à constater que l'émancipation des hilotes «would have conflicted with the principle of the 'Lykourgan regime'». Paradoxalement, St. HODKINSON, *Land Tenure and Inheritance in Classical Sparta*, *CQ* 36 (1986), p. 378-406, étalant de nouvelles vues sur le caractère des biens-fonds dans la Sparte classique, ne s'est pas demandé comment aurait fonctionné le système des hilotes si les Spartiates disposaient de leurs terres comme de propriétés privées. La même thèse est soutenue par J. DUCAT (cf. n.*).

l'argent pour le renforcement de l'armée[27]. Il ne s'agissait, de toute évidence, que d'une transaction financière et non d'une réforme sociale. L'abolition de l'hilotisme ne pouvait faire partie du programme des deux rois réformateurs, dont l'objectif était le retour aux lois de Lycurgue. Car le système hilotique constituait le fondement de la structure socio-économique lycurguienne. Les kléroi n'avaient leur vraie valeur que s'ils étaient exploités par les hilotes.

L'échec de Cléomène sur le champ militaire remit en question l'organisation de Sparte. Le gouvernement politique ancestral fut restauré mais on ne toucha pas, à ce qu'il semble, aux réformes économico-sociales de Cléomène[28]. Les exilés de retour à Sparte rentrèrent probablement dans la possession de leurs terres, le nombre des Spartiates tombés à Sellasia permettant l'annulation du partage égalitaire opéré par Cléomène. Quant aux hilotes affranchis, on a supposé, sans aucun appui dans les sources, qu'ils étaient de nouveau réduits à la condition servile. Je ne vois pas la nécessité d'une telle hypothèse. Le nombre total des hilotes était assez grand, si bien que la libération de six mille d'entre eux ne devait pas troubler l'équilibre entre détenteurs de kléroi et hilotes-cultivateurs.

La question hilotique se pose de nouveau sous le règne de Nabis. S'étant emparé de force du pouvoir royal, après la mort de Machanidas à Mantinée (207), Nabis procéda à la consolidation de sa position et au renforcement de son armée pour la guerre contre les Achaiens. Du récit de Polybe relatif à Nabis, il ne nous est parvenu que deux fragments, qui ne sont pas sur tous les points en accord avec les parties correspondantes de Tite-Live. Ainsi, Polybe relate que Nabis, ayant exilé les citoyens qui

[27] Plut., *Kleom.* 23.1. Le prix auquel les hilotes achetèrent leur liberté et le grand nombre d'hilotes étant à même de le payer montre sans doute que leur condition s'était améliorée par suite de la concentration de la terre et de la pénétration de la monnaie dans l'économie lacédémonienne. Il n'y a aucune raison de mettre en doute l'information de Plutarque. On a beaucoup discuté la question de savoir si les deux mille soldats équipés à la macédonienne par Cléomène au moyen des 500 talents obtenus pour l'affranchissement (*ibid.* 23.2) qui prirent part à la bataille de Sellasia, étaient ou non des ex-hilotes. Si la réponse était affirmative, il s'agirait du premier cas, à Sparte, d'une promotion sociale précédant la prestation de services militaires. M. DAUBIES, *Cléomène III, les hilotes et Sellasia*, *Historia* 20 (1971), p. 660-695, a eu sans doute raison de ne pas accepter cette thèse. Rappelons aussi la juste remarque de B. SHIMRON, *o.c.* (n. 19), p. 50 n. 105: «If it is assumed that they were enfranchised, where were their *kleroi*, since the land had been distributed before their liberation?». Cet auteur admet avec raison l'enrôlement de 2000 hilotes affranchis, mais non leur accès à la citoyenneté.

[28] Pour la persistance des principales réformes socio-économiques après Sellasia v. B. SHIMRON, *o.c.* (n. 19), p. 62, et *CQ* 14 (1964), p. 236-239.

se distinguaient par leur richesse et leurs illustres ancêtres, distribua leurs fortunes et leurs femmes aux plus éminents des riches qui restèrent à Sparte et aux mercenaires (XIII 6.3: ἐφυγάδευσε δὲ τοὺς κατὰ πλέον πλούτῳ διαφέροντας ἢ δόξῃ προγονικῇ, τὰς δὲ τούτων οὐσίας καὶ γυναίκας διεδίδου τῶν ἄλλων τοῖς ἐπιφανεστάτοις καὶ τοῖς μισθοφόροις). Au livre XVI, résumant un exposé qui n'est pas conservé, il dit que Nabis, «ayant chassé les citoyens, affranchit les esclaves et les maria aux femmes et aux filles des maîtres» (XVI 13.2: ...καὶ πῶς ἐκβαλὼν τοὺς πολίτας ἠλευθέρωσε τοὺς δούλους καὶ συνῴκισε ταῖς τῶν δεσποτῶν γυναιξῖ καὶ θυγατράσιν ... ἐν τοῖς πρὸ τούτων δεδηλώκαμεν). Cette dernière affirmation, à savoir que les hilotes affranchis héritèrent non seulement les biens-fonds de leurs anciens maîtres mais aussi leurs femmes, ne figure nulle part ailleurs. Nous ignorons son origine. Dans le premier passage, il n'est question que des *epiphanestatoi* et des mercenaires qui ont bénéficié de la fuite des riches potentats. Chez Tite-Live, dans le récit de l'entrevue entre Nabis et T. Quinctius Flamininus en 195, Nabis rappelle la libération des esclaves et la distribution de la terre aux indigents (Liv. XXXIV 31.11: *quod ad multitudinem servis liberandis auctam, et egentibus divisum agrum attinet...*, et XXXIV 32.9: *servorum ad libertatem vocatorum, et egentibus hominibus agri divisi crimina tibi* — c'est Flamininus qui parle ici — *objeci dicebas*). Nabis se présente au magistrat romain comme un rénovateur du régime de Lycurgue (XXXIV 31.14: *sed illud, me more atque institutis maiorum fecisse*) lequel *per aequationem fortunae ac dignitatis fore credidit, ut multi essent qui arma pro patria ferrent* (XXXIV 31.18)[29]. Quoique Polybe peut être suspecté de parti pris, eu égard à l'hostilité entre Sparte et la Ligue achaienne et à la crainte que le mouvement révolutionnaire de Sparte inspirait aux riches des cités péloponnésiennes, il est sans doute plus proche de la vérité. Nabis ne fait pas figure d'un réformateur-idéaliste dont l'objectif serait l'amélioration de la situation des couches inférieures, ou la restauration de l'égalité des Spartiates[30]. C'était un autocrate, cruel envers ses citoyens, qui enrôlait comme mercenaires des bandits et des vagabonds,

[29] Rappelons que l'ἐξίσωσις des Spartiates et de leurs fortunes était l'objectif des réformes d'Agis et de Cléomène (Plut., *Agis* 6.1 et *Kleom.* 18.2).

[30] Outre Polybe et Tite-Live, qui sont nos principales sources pour le règne de Nabis, on trouve des informations sur ce personnage chez Diodore, Plutarque (*T. Flamininus*) et Pausanias.

et qui n'avait d'autres ambitions qu'à se maintenir au pouvoir et à étendre la puissance de Sparte au détriment de la Ligue achaienne[31].

Sur les hilotes au temps de Nabis, nous avons peu d'indications directes. Néanmoins, dans les passages de Polybe et de Tite-Live que nous venons de citer, le terme *douloi* (*servi*) peut désigner les hilotes, comme on le croit communément[32]. Tite-Live mentionne une fois explicitement les hilotes: pendant la guerre avec les Romains en 193/2, quelques hilotes ayant été suspectés de vouloir passer à l'ennemi, ils furent soumis à la flagellation et tués (XXXIV 27.9: *ilotarum deinde quidam [hi sunt iam inde antiquitus castellani, agreste genus], transfugere voluisse insimulati, per omnes vicos sub verberibus acti necantur*). L'auteur romain a tenu à expliquer à ses lecteurs la signification du mot 'hilotes', lequel apparemment n'était plus courant à son époque. L'information que les hilotes se sont rangés avec les périèques du côté des Romains à l'époque où Sparte était gouvernée par les tyrans figure aussi chez Strabon (VIII 5.5, C366): ἐπειδὴ Ῥωμαίοις προσέθεντο πρῶτοι οἱ περίοικοι, τυραννουμένης τῆς Σπάρτης, οἵ τε ἄλλοι καὶ οἱ Εἵλωτες[33]. C'est la dernière mention des hilotes qui nous soit parvenue.

[31] Les jugements des modernes sur Nabis sont divergents. A.H.M. Jones, *Sparta*, Oxford 1967, p. 161, voyait en lui un successeur méritoire de Cléomène, un vrai disciple de Lycurgue, un patriote. Pour d'autres opinions, voir V. Ehrenberg, *RE* XVI 2 (1935), *s.v.* 'Nabis', col. 1471ss.; B. Shimron, *o.c.* (n. 19), p. 94 («...Nabis' reorganisation of the Spartan society and state was thoroughly un-Lycurgan»); et D. Mendels, *Polybius, Nabis, and Equality, Athenaeum* 57 (1979), p. 311-333, qui caractérise l'activité de Nabis comme «'un-Spartan', non-egalitarian revolution» (p. 317).

[32] Cf. P. Oliva, *o.c.* (n. 19), p. 280s.; B. Shimron, *o.c.* (n. 19), p. 89s.; J.-G. Texier, *Nabis et les hilotes*, *DHA* 1974, p. 193; D. Mendels, *o.c.* (n. 29), p. 319 et n. 47; W. G. Forrest, *o.c.* (n. 7), p. 149. Je passe outre à la théorie de K.M.T. Chrimes, *Ancient Sparta. A Re-examination of the Evidence*, Manchester 1952^2, p. 37ss. et de W.S. Robins, *The Position of the Helots in the Time of Nabis, 206-192 B.C.*, *University of Birmingham Historical Journal* VI:2 (1958), p. 93-98, selon laquelle le statut des hilotes aurait changé dès avant Nabis et le nom aurait survécu pour désigner les *neodamodeis* qui constituaient la couche la plus basse de la société lacédémonienne. Leurs arguments ont été refutés par B. Shimron, *Nabis of Sparta and the Helots*, *CPh* 61 (1966), p. 3ss. Déjà D. Lotze, *o.c.* (n. 2), p. 41s., avait critiqué la thèse de K.M.T. Chrimes. Voir aussi P. Oliva, *o.c.* (n. 19), p. 280 n. 6.

[33] Dans le passage cité de Strabon, la dernière proposition est souvent omise par les commentateurs. L'éditeur R. Baladié traduit pourtant correctement: «parce que les périèques, et en particulier les hilotes, se sont rangés etc.». Selon A. Gitti, *I perieci di Sparta e les origini del κοινὸν τῶν Λακεδαιμονίων*, *RAL*. ser.6, XV (1939), p. 294ss. (*non vidi*, cité par B. Shimron, *o.c.* [n. 32], p. 2) le passage de Strabon ne se rapporterait pas à la révolte achaienne ou à la guerre de Nabis contre les Romains, mais à l'époque

Nabis a-t-il procédé à la libération de tous les hilotes et aboli l'institution hilotique? C'est ce qu'on a cru pouvoir inférer de l'expression ἠλευθέρωσε *τοὺς δούλους* (avec l'article) chez Polybe (XVI 13.1). Mais, comme l'a montré B. Shimron, les réformes qu'entreprit Nabis n'ont pas supprimé l'hilotie, puisque Tite-Live et Strabon mentionnent les hilotes en 193/2. Ses réformes datent du début de son règne, et si Nabis avait eu l'intention de libérer tous les hilotes, il l'aurait fait alors[34]. Ajoutons que le texte même de Polybe ne permet pas une telle conclusion, car la proposition précédente — ἐκβαλὼν τοὺς πολίτας — serait illogique si, à cause de l'article, nous la traduisions par «ayant chassé *tous* les citoyens». Il s'agit, comme nous l'avons dit plus haut, d'une référence de Polybe à ce qu'il avait exposé au livre XIII de son *Histoire*. Cela explique son expression concise.

Quant à la distribution du sol, il convient de distinguer deux cas: l'attribution des domaines des exilés aux riches partisans qui demeuraient à Sparte et aux mercenaires, dont parle Polybe, et le partage de parcelles aux classes pauvres, mentionné deux fois par Tite-Live (voir les citations plus haut). Il ne s'agit donc pas de l'*anadasmos* classique ayant pour but l'égalité des citoyens. Faut-il voir dans les *homines egentes* des hilotes affranchis? C'est ce qu'on pense d'ordinaire. Pour remplir le corps civique décimé par les guerres, Nabis aurait accordé aux hilotes affranchis le droit de citoyen[35]. Cette affirmation se fonde sur les sources relatives au règlement des affaires spartiates imposé par Philopoimèn en 188 (nous y reviendrons plus bas). Deux passages de Tite-Live mentionnent la multitude des esclaves affranchis par les tyrans et mis au nombre des Lacédémoniens, obligés à quitter Sparte en 188 sous peine d'être vendus en esclavage[36]. Plutarque parle à

d'Auguste, parce que dans le texte qui lui précède il est question des troubles provoqués «récemment» par Éuryclès. B. Shimron considère cette interprétation comme «très probable». J'ignore comment dans ce cas on se tire d'affaire avec les mots τυραννουμένης τῆς Σπάρτης.

34 Cf. B. Shimron, *o.c.* (n. 32), p. 1ss. et *o.c.* (n. 19), p. 90. Shimron insiste sur la politique de Nabis envers les hilotes qui différait radicalement de celle des rois réformateurs. Nabis sut exploiter les masses hilotiques pour ses desseins. Il était loin de l'idée d'abolir cette institution, mais il a contribué le plus à la faire disparaître (voir plus bas).

35 D. Mendels, *o.c.* (n. 29), p. 323s. J. Mundt, *Nabis, Koenig von* Sparta, diss. Münster 1903, ne croyait pas que les hilotes devinrent citoyens (*non vidi*, cité par B. Shimron, *o.c.* [n. 32], p. 5 n. 2).

36 Liv. XXXVIII 34.2: *uti, quae servitia tyranni liberassent (ea magna multitudo erat) ante diem certam abirent*...; XXXVIII 34.6: ...*Lacedaemoniis adscriptos (ita enim vocabant, qui a tyrannis liberati erant) urbe excessisse*.... Pour la signification du terme

cette occasion (*Phil.* 16.4) des ὅσοι δὲ ἦσαν ὑπὸ τῶν τυράννων ἀποδεδειγμένοι πολῖται τῆς Σπάρτης. À remarquer, d'abord, que dans les deux sources il est question des affranchis «des tyrans» (au pluriel) et non de Nabis. Par conséquent, il ne s'agit pas d'un phénomène qui se rattacherait exclusivement à Nabis. D'autre part, il est peu probable que les *Lacedemoniis adscripti* et les πολῖται τῆς Σπάρτης soient à identifier aux Spartiates-*homoioi*. Plutarque dit au passage susmentionné que Philopoimèn chassa de Sparte tous ceux que les tyrans avaient promu au rang de *politai*, à l'exception de trois mille, lesquels, s'y étant opposés, furent vendus comme esclaves. Si les trois mille constituent une exception, le nombre *total* des *politai* devait être de beaucoup supérieur. Par conséquent ces *politai* ne pouvaient être des *homoioi*. Il se peut que sous Nabis les hilotes affranchis, nantis d'un lot de terre, aient obtenu des droits civiques restreints, semblables à ceux des *hypomeiones*. Ce qui me semble impossible, c'est d'admettre l'*anaplerosis* du corps civique spartiate au sens propre du terme[37].

Les perturbations subies par la société lacédémonienne dans la seconde moitié du IIIe siècle minèrent profondément sa structure sociale. Les milliers d'hilotes affranchis provenaient des domaines confisqués des riches. Ces terres demeuraient sans main-d'œuvre et pouvaient être redistribuées en petits lots aux pauvres (*hypomeiones*, affranchis) et aux mercenaires[38]. Apparemment, il ne s'agissait pas de *kléroi* exploités par des hilotes versant l'*apophora* aux Spartiates, mais de parcelles mises en œuvre par les nouveaux possesseurs[39]. Ainsi diminuait rapidement le

Lacedaemoniis adscripti, cf. B. NIESE, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten* III, Gotha 1909, p. 45 et n. 7: παρέγγραφοι, «Beisassen». Selon G. BUSOLT – H. Swoboda, *o.c.* (n. 2), p. 732 n. 2, il s'agirait de «ungesetzlich in die Bürgerliste Eingetragene». Il n'est pas faite distinction entre les «Angehörige der bedürftigen Menge» et les citoyens à plein droit.

[37] V. EHRENBERG, *RE* XVI 2 (1935), *s.v.* 'Nabis', col. 1472, parle aussi de «Neuschaffung von Bürgern» et de «Spartiatentum». Voir aussi D. MENDELS, *o.c.* (n. 29), p. 319ss., qui ne distingue pas non plus les Spartiates des citoyens à droits restreints. Toutefois, à la fin de son article, p. 333, D. Mendels conclut que Nabis n'a pas restauré l'égalité sociale lycurguienne-cléomenienne, notamment l'*agogè*, la *diaita* et les *syssitia*. Je pense que ces vieilles institutions n'étaient pas encore abolies et que, par conséquent, Nabis n'avait pas à les restaurer. Le nombre des bénéficiaires de ces privilèges était fortement réduit, la majorité des nouveaux citoyens en étant exclus.

[38] Les mercenaires comme bénéficiaires du partage des domaines des riches sont mentionnés par Polybe XII 6.2.

[39] V. EHRENBERG, *l.c.* (n. 37), pense que malgré le bouleversement social, le système des kléroi s'était maintenu.

nombre des Spartiates et des hilotes travaillant sur leurs terres, et augmentait celui des libres non-citoyens ou citoyens à droits restreints. Parallèlement augmentait sans doute aussi le nombre d'esclaves achetés, de sorte que la structure sociale de Sparte se rapprochait de celle des autres cités grecques.

Malgré la défaite essuyée dans la guerre contre les Romains en 195 et la perte de tout le territoire sauf la Laconie, Nabis garda Sparte sous son contrôle. Mais, en 192, lorsque éclata une nouvelle guerre contre les Achaiens, Nabis fut assassiné et Sparte devint membre de la confédération achaienne[40]. C'était la fin de l'indépendance spartiate.

Les tensions ne cessèrent pas pour autant entre le parti pro-achaien et ceux qui rêvaient de faire sécession de la Ligue. Les Romains ne voulant pas intervenir, en 188, Philopoimèn entra à Sparte, fit raser ses murailles, chassa de la Laconie les mercenaires étrangers, rétablit les bannis, obligea les esclaves affranchis par les tyrans à quitter Sparte, sous peine d'être arrétés et vendus, et abrogea les lois et les institutions de Lycurgue: les Lacédémoniens devront à l'avenir se conformer aux lois et aux institutions des Achaiens — Liv. XXXVIII 34.2: (*Lacedaemoniis imperatum...*) *uti, quae servitia tyranni liberassent... ante diem certam abirent; qui ibi mansissent, eos prehendendi, vendendi, abducendi Achaeis ius esset. Lycurgi leges moresque abrogarent; Achaeorum assuescerent legibus institutisque*[41]. Commentant l'effet qu'eurent ces mesures sur le peuple lacédémonien, Tite-Live conclut le paragraphe en constatant que rien n'était plus pernicieux pour eux, que l'abolition des lois de Lycurgue, sous l'empire desquelles Sparte avait vécu sept cents ans — (XXXVIII 34.6): *Nulla tamen res tanto erat damno, quam disciplina Lycurgi, cui per septingentos annos assueverant, sublata.*

Dans les années qui suivirent, Sparte se plaignit maintes fois aux Romains de l'anéantissement des lois de Lycurgue[42]. La question

[40] Plut., *Phil.* 15; Liv. XXXV 37.1-3. Cf. R.M. ERRINGTON, *Philopoemen*, Oxford 1969, p. 109s.

[41] Voir aussi Plut., *Phil.* 16.4. Cf. R.M. ERRINGTON, *o.c.* (n. 40), p. 146-147.

[42] Liv. XXXIX 33.6-7 (*...ademptas, quibus ad eam diem civitas stetisset, Lycurgi leges*); XXXIX 36.4 (*... leges vetustissimas abrogatas, inclutamquae per gentes Lycurgi disciplinam sublatam*); XXXIX 37.1 (*... at enim illa certe vestra sunt, Achaei, quod leges disciplinamque vetustissimam Lycurgi sustulistis...*). Dans la phrase de Polybe XXII 7.6: δυσαρεστοῦνται μὲν καὶ τῇ τῶν τειχῶν συντελέσει* καὶ τῇ καταλύσει *** τῶν ἐν τῷ Κομπασίῳ διαφθαρέντων..., la lacune comportait sans doute, d'après la conjecture de Büttner–Wobst, la mention de la constitution (τῆς πολιτείας). Le mot συντελέσει devrait être corrigé en καθαιρέσει.

spartiate fut l'objet de discussions au Sénat. En 184, dans l'assemblée générale de la Ligue à Kleitor, le stratège achaien Lycortas (père de Polybe), déniant les accusations du légat romain Appius Claudius Pulcher, déclara *quod ad leges ademptas attinet, ego antiquas Lacedaemoniis leges tyrannos ademisse arbitror; nos non suas ademisse, quas non habebant, sed nostras leges dedisse*[43]. En d'autres termes, c'étaient les tyrans et non les Achaiens qui avaient supprimé les anciennes lois des Lacédémoniens. «Nous ne leur avons pas pris les lois qu'ils n'avaient pas, nous leur avons donné les nôtres». C'était, sans aucun doute, une manœuvre diplomatique, mais qui n'était pas sans un grain de vérité. La structure sociale du temps des rois-réformateurs et des tyrans avait peu de commun avec ce qu'avait prôné le Législateur, et les lois ne garantissaient plus la sécurité et la prospérité des citoyens. Philopoimèn donna le coup de grâce à un état de décomposition qui durait des décennies. L'an 188 marqua la fin de la constitution spartiate.

Que faut-il comprendre par *Lycurgi leges moresque, leges vetustissimae inclutaque per gentes Lycurgi disciplina, leges disciplinaque vetustissima Lycurgi*, à la place desquels Philopoimèn adjugea aux Lacédémoniens les *leges institutionesque Achaeorum*? Peut-il s'agir, comme on l'a supposé[44], uniquement de l'éducation et de la façon de vivre, de l'*agogè* et de la *diaita*? S'il en était ainsi, aurait-on insisté sur les deux éléments de l'abrogation: *leges et institutiones, leges moresque, leges et disciplina*? Plutarque aurait-il souligné le changement définitif et la destruction de la constitution (*Comp. Phil. Tit.* 1: καὶ τὰ τείχη κατέσκαψε καὶ τὴν χώραν περιέκοψε καὶ τέλος αὐτὴν μετέβαλε καὶ διέφθειρε τὴν πολιτείαν)? D'ailleurs, l'abolition de l'*agogè* et des *syssitia* devait forcément se répercuter sur le régime des Spartiates. L'éducation traditionelle était une *conditio sine qua non* de la citoyenneté spartiate, de même que les *syssitia*. S'il n'y avait pas de *syssitia*, la vie privée des Spartiates changeait; changeait sans doute aussi leur

[43] Liv. XXXIX 37.6. Le beau discours de Lycortas a été noté par son fils Polybe; cf. E. GABBA, *o.c.* (n. 17), p. 27s.

[44] K.M.T. CHRIMES, *o.c.* (n. 32), p. 45ss. Voir la critique de ce point de vue par E. GABBA, *o.c.* (n. 17), p. 26 n. 3; P. OLIVA, *o.c.* (n. 19), p. 301 n. 4. Pausanias (VII 8.5; VIII 51.3) est le seul à mentionner seulement la destruction des murailles et l'abolition de la *paideia* lycurguienne. On ne peut se fier à son témoignage. Contestant l'opinion selon laquelle l'abolition des institutions lycurguiennes n'aurait affecté que la *paideia*, G. BUSOLT – H. SWOBODA, *o.c.* (n. 2), p. 732s. n. 5, se réfèrent au décret de Sparte *IG* V.1. 4, postérieur à 188, mentionnant les *synarchiai*, collège de type achaien.

rapport avec les hilotes, tout le système des kléroi exploités par les hilotes qui était le fondement de la constitution de Lycurgue. Il ne pouvait plus être question de kléroi appartenant à l'État, mais de propriétés privées. Lorsque les bannis exigeaient leur rétablissement dans la patrie — et c'est une des questions qui contribuaient le plus aux tensions entre Achaiens et Sparte — ce sont leurs terres qu'ils avaient en vue. En 183, quatre groupes de Spartiates vinrent à Rome pour traiter de cette affaire. Un des règlements qui fut alors soumis aux Romains, proposait de rendre aux exilés leurs propriétés seulement jusqu'à la valeur d'un talent et de distribuer le reste «à ceux qui méritaient d'être citoyens de Sparte»[45]. De toute évidence, il n'est plus question des anciens kléroi, mais de terres données en propriété privée. Comme V. Ehrenberg a justement remarqué: «von altspartanischem Geist war jedenfalls keine Spur mehr»[46].

Un dernier essai de révolution sociale eut lieu deux ans plus tard (181). Chairon, jeune homme d'origine et de formation humble, voulant complaire à la multitude, confisqua les terres que les 'tyrans' avaient laissées aux femmes et aux enfants de leurs opposants contraints à l'exil et les partagea aux pauvres, comme bon lui semblait, en lots inégaux[47]. On est loin de l'*eunomia* lycurguienne. L'institution de l'hilotie pouvait-elle dans ces circonstances exister encore?

La date de l'abolition de l'hilotie n'est pas attestée expressément dans nos sources. Strabon est l'unique auteur qui en parle. Il dit (VIII 5.4, C365: σχεδὸν δέ τι καὶ τὴν εἱλωτείαν τὴν ὕστερον συμμείνασαν μέχρι τῆς Ῥωμαίων ἐπικρατείας οἱ περὶ Ἆγιν εἰσὶν οἱ καταδείξαντες — «L'institution des hilotes, qui, à peu de chose près, s'est maintenue jusqu'à l'occupation romaine, a été instauré par Agis et son gouvernement» [trad. R. Baladié]). L'abolition de l'hilotie y est mise en relation avec la domination romaine. Passant outre à l'expression adverbiale σχεδὸν δέ τι, on incline à dater l'événement de l'an 146 av. n.è. Certains historiens le font même descendre jusqu'au temps

[45] Pol. XXIII 4. Le débat se termina par la décision de permettre la réintégration des bannis dans leur pays, Sparte demeurant membre de la Ligue achaienne.

[46] *RE* IIIA (1929), *s.v.* 'Sparta', col. 1442.

[47] Pol. XXIV 7 (εἰκῇ καὶ ἀνίσως κατὰ τὴν ἰδίαν ἐξουσίαν). Cf. B. NIESE, *o.c.* (n. 36), p. 57 n. 4, qui termine sa note par la remarque: «Es ist zu erwägen, daß die alte lykurgische Verfassung damals nicht mehr bestand».

d'Auguste. Ou bien, tout simplement, on constate la disparition de l'hilotie à l'époque romaine[48].

Nous avons mentionné plus haut la théorie de K.M.T. Chrimes, selon laquelle la condition des hilotes aurait considérablement changé dès avant l'époque de Nabis. Le mot aurait continué à être employé, pour désigner une catégorie sociale distincte, à savoir les *néodamodeis,* qui étaient libres et non esclaves[49]. J.-G.Texier pense, pour sa part, que «du fait des réformes opérées par Nabis, l'hilotie se trouva abolie en tant que type archaïque de dépendance» et que le mot désignait donéravant une tout autre chose. Dans l'unique passage de Tite-Live qui fait mention des hilotes, il ne s'agirait plus d'esclaves du type archaïque, mais d'individus d'origine hilotique dont la condition correspondait à celle des *laoi* hellénistiques[50]. Selon J.-G. Texier, Nabis aurait transformé Sparte en une monarchie de type hellénistique et de ce fait les 'hilotes' cessaient d'être des esclaves ruraux, des *adscripti glebae.* Dégages de l'attache à la terre, ils devenaient *Lacedaemoniis adscripti*[51], à l'instar des *laoi* qui étaient des *adscripti vicis.* J.-G. Texier comme K.M.T. Chrimes fondent leur opinion sur la définition des hilotes donnée par Tite-Live: *castellani, agreste genus, castellani agrestes*, que Texier traduit par «paysans habitant des bourgs»[52]. L'expression *castellani* est loin d'être claire, et le mot κατοικίαι employé par Strabon (VIII 5.4, C365) pour désigner les anciens établissements des hilotes ne peut être identifié à *castellum*[53]. Quoique sa théorie ne soit pas acceptable, J.-G. Texier a eu sans doute raison d'insister sur la profonde transformation subie par la société spartiate sous Nabis et son impact sur la condition des hilotes. Le régime archaïque des propriétés, le système des kléroi, dont les hilotes formaient la base nécessaire, devint caduc

48 Voir B. Shimron, *CPh* 61 (1966), p. 2, et plus haut n. 33 avec le texte correspondant. Se référant à Strab. VIII C365, V. Ehrenberg, *RE* IIIA (1929), *s.v.* 'Sparta', col. 1446, constate la disparition de l'hilotisme sous la domination romaine («das Helotentum ist völlig verschwunden»).

49 Cf. n. 32. L'article plus récent de A.G. Pecatnova, *Les néodamodes à Sparte* (en russe), *VDI* 1988, 3, p. 19-20, n'apporte rien de nouveau. La savante russe conclut que les néodamodes étaient des ex-hilotes libres jouissant de certains droits civiques mais non-intégrés dans le corps des Spartiates. Elle ne pense pas que cette catégorie sociale ait disparu après 370.

50 J.-G. Texier, *DHA* 1974, p. 189-205, singulièrement p. 199.

51 Liv. XXXVIII 34.6; cf. ci-dessus, n. 36.

52 J.-G. Texier, *DHA* 1974, p. 195.

53 Cf. D. Lotze, *o.c.* (n. 2), p. 49.

après les nombreuses confiscations et partages des terres à de nouveaux propriétaires. Des milliers d'hilotes ont été affranchis, d'autres vendus en esclavage. Le système était chancelant, mais il existait quand même formellement, jusqu'en 188, lorsque les Achaiens décrétèrent l'abolition des lois de Lycurgue.

Avant d'essayer d'établir ce qu'il advint des hilotes après cette date, voyons d'abord ce qu'il en est de l'opinion presque générale selon laquelle la constitution de Lycurgue aurait été, peu de temps après, restaurée par les Romains. Cette opinion se fonde sur deux témoignages. Plutarque, *Phil.* 16.6, rapporte: χρόνῳ δ'ὕστερον αἰτησάμενοι παρὰ Ῥωμαίων τὴν μὲν Ἀχαικὴν ἔφυγον πολιτείαν, ἀνέλαβον δὲ καὶ κατεστήσαντο τὴν πάτριον, ὡς ἦν ἀνυστὸν ἐκ κακῶν καὶ φθορᾶς τηλικαύτης — «plus tard (les Spartiates) demandèrent et obtinrent des Romains la permission d'abandonner la constitution achaienne; ils rétablirent alors, autant que cela était possible après tant de malheurs et de pertes, la constitution ancestrale». Tive-Live de sa part, relatant le voyage qu'entreprit Paul-Émile en 168 pour visiter les villes grecques les plus célèbres, écrit à propos de Sparte (XXXXV 28.3: *Inde Lacedaemonem adit, non operum magnificentia, sed disciplina institutisque memorabilem* («De là il se rendit à Lacédémone, moins célèbre par ses monuments que par sa discipline et ses institutions»).

Voyons d'abord comment il faut comprendre le passage de Tite-Live. Sparte était, personne ne le niera, une cité mémorable pour son régime et ses institutions. Il me semble pourtant évident que, si Paul-Émile a tenu à visiter Sparte, ce n'était sans doute pas à cause de son importance actuelle. Tite-Live n'envisage pas l'état dans lequel Sparte se trouvait en 168, mais le régime et les institutions lycurguiens qui avaient jadis fait sa renommée[54].

Le témoignage de Plutarque est plus difficile à écarter. Toutefois je ne crois pas qu'il permette la conclusion qu'il y ait eu, après 188, une restauration totale de la *patrios politeia*. À vrai dire, je ne vois pas comment la structure socio-économique aurait pu subir, dans le cours

[54] B. NIESE, *o.c.* (n. 47), p. 60 n. 3, se réfère avec réserve à ce témoignage («wenn auf Livius XLV 28,4 Verlass ist»). Or, il s'agit de l'interprétation du texte et non de sa crédibilité. V. EHRENBERG, *RE* IIIA (1929), *s.v.* 'Sparta', col. 1442s., accorde pleinement crédit aux mots de Tite-Live pour en déduire que la constitution lycurguienne y apparaît comme «ganz selbstverständlich in Geltung». G. BUSOLT – H. SWOBODA, *o.c.* (n. 2), p. 734 n. 1, se réfèrent aussi à Tite-Live pour affirmer que la constitution lycurguienne existait encore en 168.

de quelques années, de telles perturbations. Certaines institutions, celles qui sont attestées à l'époque impériale, pouvaient être renouvellées, mais elles ont dû changer de caractère: le corps des citoyens ne connaissait plus le clivage entre Spartiates et *hypomeiones*, en conséquence la participation à l'*agogè* et aux *syssitia* ne pouvait plus dépendre de l'*apophora* des hilotes, mais simplement, comme dans les autres cités grecques, de la richesse et du prestige des citoyens. La restauration dont parle Plutarque ne peut apparemment concerner que certains éléments du régime politique.

Strabon est, comme nous l'avons dit plus haut, l'unique source mentionnant *expressis verbis* la disparition de l'hilotie. Il ne date pas précisément l'abolition de cette institution; il dit qu'elle s'est maintenue σχεδὸν δέ τι — «à peu de chose près» jusqu'à la 'conquête', la 'prédominance', ou la 'suprématie' des Romains (c'est ainsi que nous pouvons traduire 1'expression grecque μέχρι τῆς Ῥωμαίων ἐπικρατείας)[55]. Si nous présumons que Strabon vise par ces mots l'an 168 comme le grand tournant de l'histoire grecque, l'abolition de l'hilotie devrait être antérieure à cette année. La 'destruction' de la constitution (lycurguienne) que Plutarque attribue à Philopoimèn en 188 (διέφθειρε τὴν πολιτείαν) peut paraitre quelque peu éloignée de cette date, mais c'est sans doute l'événement qui convient le mieux à la grande perturbation des rapports sociaux que l'abolition de l'hilotie a dû provoquer à Sparte.

À l'époque romaine, la société de Sparte ne différait pas de celle des autres cités grecques. À Sparte comme ailleurs la terre appartenait aux citoyens comme propriété privée, la main-d'œuvre agraire étant composée soit de paysans libres soit d'esclaves du type classique. Les hilotes, esclaves d'État, avaient disparu. Il n'est pourtant pas aisé de se représenter comment fut réglé le sort des ex-hilotes, de ceux qui n'avaient pas été affranchis par les 'tyrans' ou vendus à l'étranger par les Achaiens. Beaucoup d'entre eux sont probablement devenus esclaves privés de leur anciens maîtres, mais on ne peut s'imaginer toute la masse hilotique transformée en esclaves-marchandises. Un certain nombre parmi eux reste sans doute sur la terre qu'ils exploitaient; ils continuèrent de la travailler, non plus comme des esclaves, mais comme des fermiers libres.

[55] L'éditeur du livre VIII de Strabon, R. BALADIÉ, traduit ἐπικράτεια par «occupation» (voir ci-dessus, p. 21), ce qui retrécit la signification et porte à penser plutôt à l'an 146, qu'à 168 comme *terminus ante quem*.

Des lois ont dû régler les rapports de propriété entre les anciens possesseurs qui étaient devenus propriétaires et les paysans qui n'avaient pas leur propre terre. Inutile de souligner que ce changement à fond de la société spartiate n'aurait pas été possible sans l'activité révolutionnaire des rois réformateurs Agis et Cléomène et du 'tyran' Nabis.

NOTE ADDITIONNELLE

Le problème posé par l'abolition de l'hilotie a été étudié en dernier lieu, soigneusement, par J. Ducat, en guise d'épilogue à son mémoire *Les Hilotes* (p. 193-199), auquel je me réfère au début du présent article (cf. note *). J'ai tenu préférable de ne point changer la dernière partie de mon texte, les résultats de nos enquêtes sur le problème indiqué étant différents. Selon J. Ducat, l'émancipation des hilotes serait l'œuvre des Romains, «comme une récompense accordée aux Hilotes ... par les Romains, pour avoir pris leur parti contre Nabis en 195». Devenus libres «ils (les hilotes) ont gardé leur nom et ils ont continué leur travail ... non plus comme esclaves mais comme 'clients' ou 'dépendants' (p. 199). Ce fut une situation transitoire qui dura «un siècle, deux siècles?», période pendant laquelle l'esclavage marchandise se généralisa et «les citoyens cessèrent d'être des guerriers professionnels pour devenir propriétaires de domaines qu'ils exploitaient avec des esclaves ...» (*ibid*.). Il ne s'agit pas de discuter ici cette conclusion. Il y a pourtant un point dans l'argumentation de J. Ducat sur lequel je dois m'arrêter. J. Ducat propose une nouvelle traduction de la phrase de Strabon concernant la date de l'abolition de l'hilotie (cf. ci-dessus p. 21). Il pense que l'expression σχεδὸν δέ τι ne peut se rapporter au participe συμμείνασαν et traduit: «On peut presque dire que l'hilotisme, qui est ensuite resté en place jusqu'à la domination romaine, ce sont Agis et ses compagnons qui l'ont inventé» (p. 194). Je pense qu'il a raison. Il n'y a pas, par conséquent, de restriction quant à la permanence de l'hilotisme jusqu'à l'ἐπικράτεια romaine. L'interprétation du renseignement de Strabon dépend exclusivement de la signification que nous donnerons au mot ἐπικράτεια. Sous cet éclairage, c'est le terme 'prédominance' qui me semble convenir le mieux. Il ne contredit pas notre principale thèse qui met en rapport l'abolition de l'hilotisme avec l'abrogation de la constitution lycurguienne par les Achaiens.

Université de Belgrade Fanoula PAPAZOGLOU

‘GUERRA DI SUCCESSIONE’ E PRIMA GUERRA DI CELESIRIA

UN FALSO MODERNO E UNA QUESTIONE STORICA

In altra sede[1] ho sostenuto che non esiste nessuna testimonianza antica che attesti lo svolgimento di quella che i moderni hanno chiamato ‘guerra di successione siriaca’. In questa sede invece vedremo come esistano testimonianze che dimostrano che tale guerra non è mai avvenuta, e che pertanto va considerata un’ invenzione moderna. Ma prima di procedere sarà opportuno riassumere i termini della questione, mentre per i dettagli si rinvia all’ analisi citata all’ inizio.

La sequela delle guerre fra la dinastia seleucidica e quella tolemaica si apre con la prima guerra di Celesiria degli anni 274-271 a.C. La cronologia e la storicità di questa guerra sono certi[2]. I moderni però ritengono che questo conflitto fosse stato preceduto da un’ altra guerra che datano fra il 280 e il 279/8 e che, secondo W.W. Tarn[3] potrebbe essere chiamata «the Carian War», ‘la guerra di Caria’, a causa del

[1] *La guerra di successione siriaca. Realtà storica o invenzione moderna?*, *AIIS* 10 (1987-88), p. 65-92.

[2] Tavoletta del British Museum 92689: S. Smith, *Babylonian Historical Texts*, London 1924, p. 150-159 (traduzione di M.M. Austin, *The Hellenistic World from Alexander to the Roman Conquest*, Cambridge 1981, p. 240-241); cf l’interpretazione di W. Otto, *Beiträge zur Seleukidengeschichte des 3. Jahrhunderts v.Chr.* (*ABAW*, 34), München 1928, p. 3-29: nel 274 Tolemeo II attaccò Antioco I in Siria, Antioco ritornò dall’ Asia Minore (ove risiedeva a Sardi) e vinse gli Egiziani; si fece inviare 20 elefanti dal satrapo di Battriana. Cf. ora P. Bernard, *Nouvelle contribution de l’épigraphie cunéiforme à l’histoire hellénistique*, *BCH* 114 (1990), p. 532-536. Stele di Pithom: K. Sethe, *Hieroglyphische Urkunden der griech.-röm. Zeit* II (= *Urk. des ägypt. Altertums*, II 2), Berlin 1904, p. 81ss.; cf. E. Naville, *ZÄS* 40 (1902), p. 70ss.: Tolemeo ha difeso i confini, ha intrapreso una spedizione navale nel paese di *Prstt*. Fonti letterarie: Polyaen. 4.15: Antioco attaccò Damasco controllata dai Lagidi; Paus. I 7.3: Antioco stava per attaccare l’Egitto quando Tolemeo aggredì, col suo esercito e tramite pirati o briganti, i possedimenti del Seleucide; Steph. Byz., *s.v.* Ἄγκυρα: spedizione navale di Tolemeo nel mar Nero; cf. Dionys. Byzantinus, *Anaplus Bospori* 41, ed. Güngerich: Bisanzio decreta onori divini per Tolemeo.

[3] W.W. Tarn, *The Date of Milet I, iii, No.139*, *Hermes* 65 (1930), p. 447. Sulla ricostruzione della guerra: id., *The First Syrian War*, *JHS* 46 (1926), p. 155ss.; *Ptolemy II and Arabia*, *JEA* 15 (1929), p. 9ss.; *CAH* VII, p. 701ss.; *Hermes* 65 (1930), p. 446ss.: conflitto ininterrotto dal 280 al 271 a.C.

teatro delle operazioni principali, mentre secondo W. Otto[4] dovrebbe essere chiamata «syrischer Erbfolgekrieg», 'guerra di successione siriaca', perchè essa coinvolgerebbe l'intero assetto del regno seleucidico nel momento in cui Antioco I successe al padre sul trono di Siria. E sostanzialmente la ricostruzione storica proposta da W. Otto è entrata a fare parte integrante di tutti i manuali di storia greca. Ma già nel secolo scorso si parlava di un conflitto fra Tolemeo II e Antioco I nel momento in cui quest' ultimo salì al trono: ne parlava G. Droysen[5] a proposito di un' iscrizione di Ilio[6]. Quest' ultima costituisce il primo argomento per sostenere l'esistenza della guerra di successione perchè riferisce che il re Antioco, da poco salito al trono, «cercò di riportare alla pace e all'antico splendore le città della Seleukìs, in preda a momenti difficili a causa di coloro che si staccavano dallo Stato, e cercò di recuperare il regno dei padri, com' era giusto, avendo attaccato coloro che cercavano di impadronirsi dello Stato». Orbene, questo testo epigrafico non può essere preso per una testimonianza della guerra in questione perchè esso non ne parla affatto e perchè l'Antioco che vi è menzionato non è il Sotér, ma Antioco III il Grande, come dimostra una ricca serie di paralleli desunti da iscrizioni spettanti sicuramente all' epoca di quest' ultimo[7]. Questi

[4] W. OTTO, *Zu den syrischen Kriegen der Ptolemäer*, *Philologus* 56 (1931), p. 400 n. 1. Sulla ricostruzione della guerra: ID., *Beiträge* (n. 2); *Philologus* 56 (1931), p. 400-416: conflitto racchiuso tra il 280 e il 279/8.

[5] *Geschichte des Hellenismus* III 1, Gotha 1877², p. 256; cf. ID., *Über die sigeische Inschrift*, *Ztschr. f. Altertumswiss.* N.S. 1 (1843), c. 52-64, part. c. 60. E. BEVAN, *The House of Seleucus*, London 1902, p. 133, parlava di rivolte all' interno del regno di Antioco intorno al 290 a.C., ma non di una guerra con l'Egitto; A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides* I, Paris 1903, p. 154 e 159; *Histoire des Séleucides* I, Paris 1913, p. 58, ipotizzava una riconquista tolemaica della Celesiria nel 280/79, festeggiata dalla grande processione descritta da Callisseno, e credeva che ci fosse una flotta egiziana pronta a spalleggiare una rivolta nel regno seleucidico; ma K.J. BELOCH, *Griechische Geschichte* IV 2, Berlin–Leipzig 1927², p. 497-502, faceva iniziare la serie delle guerre siro-egiziane con la prima guerra di Celesiria e non con la guerra di successione. Per altro verso, W. DITTENBERGER (*OGIS* 219, nota 6), B. NIESE (*Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaeronea* II, Gotha 1899, p. 74 n.4) e G. CORRADI (*Studi ellenistici*, Torino 1929, p. 99 n. 1) escludevano — contrapponendosi al Droysen — che il testo di un' iscrizione di Ilio, di cui si parlerà, implicasse ostilità da parte degli Egiziani contro Antioco I.

[6] La cui edizione migliore è ora quella di P. FRISCH, *Inschriften von Ilion*, Bonn 1975, nr. 32.

[7] In particolare i testi di Teo editi da P. HERRMANN, *Antiochos der Grosse und Teos*, *Anadolu* 9 (1965), p. 29ss.; ma anche quelli di Antiochia dei Crisaorei: *OGIS* 234; Amyzon: J. e L. ROBERT, *Fouilles d'Amyzon en Carie* I. *Exploration, histoire, monnaies et inscriptions*, Paris 1983, nr. 9; Labraunda: J. e L. ROBERT, *Amyzon*, p. 132ss.; J. CRAMPA,

paralleli[8] riguardano i seguenti temi: 1) il re è passato nelle regioni al di qua del Tauro; 2) si è guadagnato le qualifiche di benefattore e salvatore del popolo; 3) è venuto con gli ‘amici’ e le truppe; 4) egli ha assicurato la pace (che non è il trattato di pace fra Antioco I ed Antigono Gonata stipulato nel 278 ca., come molti autori moderni[9] hanno creduto, ma è la pace come condizione di vita delle città[10]); 5) ha seguito l’esempio politico degli antenati; 6) a lui e alla regina Laodice si dedicano statue; 7) tale regina viene chiamata con l’appellativo aulico di ‘sorella’, anche se non era realmente tale; 8) viene creato un sacerdozio del re Antioco; 9) si danno disposizioni per celebrare le feste Antiocheia e Laodikeia sulla base delle ripartizioni territoriali delle città, con la partecipazione dei cittadini e di tutti i residenti. Tutti questi elementi non trovano precisi confronti in relazione con l’epigrafia di Antioco I, ma con quella di Antioco III, entro la cui storia si spiega perfettamente l’allusione alle ribellioni intestine all’ inizio del regno. Polibio infatti fornisce riscontri esatti, anche dal punto di vista lessicale[11], a ciò di cui parla l’iscrizione di Ilio: i tentativi di impadronirsi dello Stato furono quelli di Ermia, e di Acheo, e le ribellioni quelle dei Cirresti, di Molone, dei re d’Armenia, di Partia, di Battriana e dell’ India, che Antioco III ricondusse sotto la sua autorità, oppure eliminò fisicamente prima di passare «al di qua del Tauro» e venire ad Ilio. Non c’è dunque alcun motivo per attribuire ad Antioco I Sotér le difficoltà all’ inizio del regno che afflissero il suo discendente.

Labraunda III 1. *The Greek Inscriptions* I, Lund 1969, nr. 46; Iaso: G. Pugliese Carratelli, *Supplemento epigrafico di Iaso*, *ASAA* 29-30 (1967-68), p. 447 (nr. 2.I) l. 43 (cf. Y. Garlan, *ZPE* 13 (1974), p. 197-198) = W. Blümel, *Die Inschriften von Iasos*, Bonn 1985, nr. 4; Eraclea sul Latmo: M. Wörrle, *Inschriften von Herakleia am Latmos* I: *Antiochos III., Zeuxis und Herakleia*, *Chiron* 18 (1988), p. 421-476.

8 Sui diversi pareri circa l’attribuzione dell’ epigrafe di Ilio all’ epoca di Antioco I o di Antioco III e sui paralleli in questione: A. Mastrocinque, *Manipolazione della storia in età ellenistica* I. *Seleucidi e Roma*, Roma 1983, p. 65-69, e *AIIS* 10 (1987-88), p. 68-75.

9 W. Otto, *Beiträge* (n. 2), p. 21 n. 3; *Philologus* 56 (1931), p. 410-411; W.W. Tarn, *Hermes* 65 (1930), p. 449; cf. già, nello stesso senso, J.G. Droysen, *Geschichte des Hellenismus* III 1, p. 257 n .2; cf. anche recentemente: M. Wörrle, *Antiochos, Achaios der ältere und die Galater*, *Chiron* 5 (1975) p. 68; E. Will, *Histoire politique du monde hellénistique* I, Nancy 1979^2, p. 140 (secondo il quale l’accenno al trattato di pace sarebbe addirittura la prova della datazione dell’ epigrafe al tempo di Antioco I).

10 Cf. W. Orth, *Königlicher Machtanspruch und städtische Freiheit*, München 1977, p. 71-72; A. Mastrocinque, *La Caria e la Ionia meridionale in epoca ellenistica*, Roma 1979, p. 73 n. 289.

11 *Ilion* 32 nomina τοὺς ἀποστάντας τῶν πραγμάτων, i ribelli contro il potere dello Stato, mentre Polibio (V 57.5) parla dei Cirresti, ἀποστάταις γεγονόσι, sulla cui ribellione contava Acheo per impadronirsi dello Stato, τῶν πραγμάτων.

Il secondo motivo che è stato addotto per sostenere l'esistenza di una 'guerra di successione' deriva da un' erronea interpretazione d'un passo di Memnone di Eraclea (*FGrHist* 434 F1.9), in cui si dice che «Antioco, figlio di Seleuco, con molte guerre e a stento e non nella sua interezza, avendo, nonostante tutto, salvato il regno paterno, mandò lo stratego Patroclo con un esercito nelle regioni al di qua del Tauro». Se ne è dedotto che Antioco, prima di intraprendere la guerra contro la lega del Nord combattè la guerra di successione e salvò il regno a stento. La guerra contro Eraclea Pontica e gli altri membri della lega costituì il primo impegno militare di Antioco I, poichè fu l'immediata conseguenza delle ultime operazioni politico-militari di suo padre Seleuco, il quale non era riuscito a sottomettere i membri di quella lega di città e regoli del Nord-Ovest anatolico. Supporre lo svolgimento di «molte guerre» prima del conflitto con la lega del Nord è già di per sè inverosimile, ed in realtà Memnone non intendeva affatto datarle in quel brevissimo scorcio di tempo, ma intendeva fornire un bilancio preliminare di tutta l'attività di Antioco I, il quale realmente combattè molte guerre e riuscì a stento, e non nella sua interezza, a salvare l'impero paterno. Fa parte del modo di procedere di Memnone la presentazione di un bilancio dell' opera dei suoi personaggi. Ad esempio, egli comincia a parlare dell' epoca di Satiro eracleota dicendo: «Satiro, fratello del tiranno, lasciato quale tutore dei figlio Timoteo e Dionisio, ottenne il potere, lui che superò in ferocia non solo Clearco, ma tutti gli altri tiranni» (F1.2); poi, trattando dell' epoca di Dionisio, fa subito un bilancio del suo governo: «Dionisio, avendo ottenuto il potere, lo rese più grande» (F1.4); indi di Clearco dice: «Clearco, divenuto adulto, comandò sulla città, scese in campo in guerre non lievi sia combattendo insieme ad altri, sia contro quelli che lo attaccavano» (F1.5); di Tolemeo III scrive: «Tolemeo, re dell' Egitto, raggiunto il massimo della sua fortuna, si propose di beneficare le città con doni bellissimi...» (F1.17). Dunque, è nello stile di Memnone la caratterizzazione iniziale di un personaggio per come gestì il potere e per il successo o l'insuccesso che le sue opere sortirono. Lo storico non si riferiva, pertanto, alla guerra di successione, nè ad alcuna guerra specifica — anche se doveva pensare soprattutto alla guerra con la lega del Nord — ma alle molte che Antioco I combatté nella sua vita per tenere insieme il regno ereditato da Seleuco I.

W. Otto si basava anche su argomenti numismatici per sostenere l'esistenza di una guerra di successione, e in particolare una conquista lagide di città a Nord dell' Eleutero nel 280/79. Il tutto si fondava

sull’ erronea interpretazione dell’ iconografia e degli anni di un’ era attestata da serie monetali di Marato: vi si riconosceva l’effigie di una regina lagide e il ritratto di Tolemeo III sotto le soglie di Hermes, e l’era sarebbe stata quella seleucidica, adottata dopo la conquista lagide. H. Seyrig[12] ha però dimostrato, con dovizia di argomenti, l’infondatezza di tutte le argomentazioni avanzate, e, in particolare, che l’era è quella di Arado, che la cosiddetta «regina tolemaica» (il cui aspetto schematico cambia ben poco nel corso di più di cento anni, scanditi dall’ era) è una dea locale, come pure il cosiddetto Tolemeo-Hermes è un dio locale ellenizzato, e che la numismatica di Arado e della sua perea (Marato e Carne) non permette di supporre alcun dominio tolemaico nel corso del III secolo a.C.

Un quarto argomento deriva dalla storia di Mileto. Nella lista epigrafica degli stefanefori, magistrati eponimi di questa città, Antioco I in persona figura in carica nell’ anno 280/79, mentre nel 279/8 è registrata la donazione di un territorio alla città da parte di Tolemeo. Questi dati hanno fatto pensare che Tolemeo avesse strappato Mileto alla sfera d’influenza di Antioco e che la terra ceduta da Tolemeo alla città fosse stata presa ad Antioco. Le cose, in realtà, non sono così semplici. Sappiamo che nel 295/4 Mileto si liberò dal dominio di Demetrio Poliorcete grazie all’ appoggio di Tolemeo I, con cui stipulò un’ alleanza[13]. Nel 286 Demetrio Poliorcete fu accolto presso Mileto da Euridice, ex moglie di Tolemeo I residente nella città ionica alleata del Lagide. Vi è poi un documento epigrafico[14], dal quale si apprende che Mileto doveva pagare somme di denaro — ma non sappiamo a quale titolo — al re Lisimaco intorno al 283, quando scadeva la seconda rata. Per far fronte agli esborsi i Milesii ricorsero all’ aiuto finanziario dei Cnidii, e dunque si doveva trattare di pagamenti imprevisti, legati ad una contingenza particolare. È difficile riconoscervi un regolare tributo al re, e neppure è ovvio vedervi una multa imposta per l’accoglimento accordato a Demetrio qualche anno prima. Se vi si riconoscesse un tributo a Lisimaco, ne deriverebbe che Mileto era a lui soggetta, che dopo la sconfitta

[12] *Antiquités syriennes* 49: *Aradus et sa pérée sous les rois Séleucides*, *Syria* 28 (1951), p.206ss., part. 208-213.

[13] A. Rehm, *Milet* III 1. *Das Delphinion*, Berlin 1914, nr. 139; A. Mastrocinque, *Storia e monetazione di Mileto all’ epoca dei Diadochi, AIIN* 27-28 (1980-81), p. 70-76. Lista degli stefanefori: A. Rehm, *Milet* III 1, nr. 123 (= *SIG*³ 322); ipotesi sulla conquista tolemaica di Mileto: cf. bibliografia in A. Mastrocinque, *La Caria* (n. 10), p. 67.

[14] A. Rehm, *Milet* 138 e p. 261 e 297.

di questo re a Curupedion, nel 281, passò a Seleuco e che nel 280/79 fu presa da Tolemeo, visto che questo re le donò un territorio ne 279/8. Ma una seconda interpretazione è possibile: il versamento di denaro a Lisimaco potrebbe essere stato legato ad un semplice prestito da parte delle casse regali alla città in un momento economicamente difficile. In tal caso, si dovrà pensare che Mileto, tolemaica dal 295/4, pagò del denaro a Lisimaco senza per questo essere parte integrante del suo regno, nel 280/79 elesse Antioco stefaneforo rimanendo città indipendente filotolemaica, allo stesso modo in cui aveva intrattenuto, prima di Curupedion, ottimi rapporti con Seleuco I, con Apama sua moglie e con suo figlio Antioco[15] pur senza essere città seleucidica; infine, nel 279/8 Tolemeo donò un territorio a Mileto che era rimasta sempre, pur attraverso varie esperienze, sua amica e alleata. Se scegliamo questa seconda ricostruzione e riteniamo Mileto alleata dei Tolemei dal 295 al 279/8 (e oltre), ne consegue che la stefaneforia di Antioco nel 280/79 va considerata non tanto una prova della guerra di successione, quanto piuttosto un sintomo di buoni rapporti fra Lagidi e Seleucidi, in altro modo non si spiegherebbe come una città filotolemaica avesse tributato onori ad un seleucide.

Il caso di Samo è analogo al caso di Mileto: se fossimo certi che anche l'isola fece parte del regno di Lisimaco, dovremmo ritenere che Seleuco l'avesse presa a Lisimaco con la vittoria di Curupedion e che poi Tolemeo l'avesse strappata ad Antioco, visto che intorno al 280 essa era legata al suo impero. Infatti dall' iscrizione samia *SEG* I 363, che di data a poco dopo il 280 , risulta che Samo, Mileto, Mindo e Alicarnasso[16] rientravano nell' area in cui si estendevano le competenze di Filocle, ufficiale di Tolemeo II. Generalmente si ritiene che intorno al 295 l'isola fosse passata sotto il controllo di Lisimaco, il quale avrebbe permesso a Duride di mantenere una posizione di prestigio[17]. Duride,

[15] A. Rehm, *Didyma* II, Berlin 1955, nr. 113, 424, 479-480, cf. 114 (onori a Fila, figlia di Seleuco I); cf. id, *Milet* 158; Paus. I 15.3, VIII 46.3; cf. W. Günther, *Das Orakel von Didyma in hellenistischer Zeit*, Tübingen 1971, p. 39-43; J. Seibert, *GGA* 1974, p. 194ss.; W. Orth, *Machtanspruch* (n. 10), p. 17-32. Altrettanto vale per il decreto in onore di un *amicus* di Lisimaco emesso da Mileto e dalle città della Ionia nel 289/8 (*SIG*[3] 368 e C. Fredrich, *MDAI(A)* 25 (1900), p. 102-103); questo decreto spetta ad una fase di influenza tolemaica sulla città; cf. A. Mastrocinque, *AIIN* 27-28 (1980-81), p. 69-71.

[16] Analogamente si pone la questione di Cnido; cf. R.S. Bagnall, *The Administration of the Ptolemaic Possessions outside Egypt*, Leiden 1976, p. 98.

[17] C. Habicht, *MDAI(A)* 72 (1957), p. 156; J.P. Barron, *The Silver Coins of Samos*, London 1966, p. 136; A. Mastrocinque, *La Caria* (n. 10), p. 41 e 56; G. Shipley, *A History of Samos 800-199 B.C.*, Oxford 1987, p. 179.

storico peripatetico, era stato precedentemente tiranno dell' isola. Le prove del dominio lisimacheo su Samo consistono in una lettera del re alla città[18] relativa ad un suo arbitrato tra Samii e Prienei e nel decreto delle città ioniche in onore di un *amicus* di Lisimaco[19]. In realtà, non si tratta affatto di prove sicure, infatti Samo, come Mileto, era una città libera, e come tale si rivolgeva a monarchi ellenistici senza per questo diventarne suddita. Del resto, nè Samo nè Mileto emisero mai moneta di Lisimaco, mentre sappiamo che le città lisimachee erano sede di zecche regali.

Cauno era tolemaica dal 295, se non dal 309[20], e intorno al 285/4 forniva appoggio logistico alla flotta di Demetrio Poliorcete[21], esattamente come aveva fatto Mileto[22]. Circa l'alleanza o la sovranità lagide in altre città anatoliche disponiamo dei seguenti dati cronologici (che vanno considerati *termini ante quos*):

Mindo, Cos, Faselide, Xanto: 309 a.C.[23]; Iaso: 309 a.C.[24];
Mileto: 295/4;
Limira: 288/7[25];
Samo, Mindo e Alicarnasso: poco dopo il 280;
Telmesso Maior[26]: 279;
Termesso di Pisidia[27]: 278/7;
Eraclea sul Latmo: 277-262[28];
Lagina[29] ed Amyzon[30]: 274/3.

[18] *OGIS* 13 = C.B. WELLES, *Royal Correspondence* 7, databile al 283/2.
[19] Citato in nota 15.
[20] La presa tolemaica i Cauno è descritta da Polyaen. 3.16.
[21] Plut., *Dem.* 49.
[22] Plut., *Dem.* 46. Sul consenso lagide alla spedizione di Demetrio contro Lisimaco c. K. BURASELIS, *Das hellenistische Makedonien und die Ägäis*, München 1982, p. 97-106; G. MARASCO, *L'ultima spedizione di Demetrio Poliorcete in Asia*, *RPL* 8 (1985), p. 149ss.
[23] Diod. XX 27.1-3; Plut., *Dem.* 7.
[24] G. PUGLIESE CARRATELLI, *ASAA* N.S. 29-30 (1967-68), p. 438-455 = W. BLÜMEL, *Inschr .von Iasos* 2-3.
[25] M. WÖRRLE, *Chiron* 7 (1977), p. 44.
[26] ID., *Chiron* 8 (1978), p. 201-202.
[27] L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure méridionale*, Genève–Paris 1966, p. 53-54. Cf. inoltre Lissa: *TAM* II 158-160, e Aspendo: M. SEGRE, *Aegyptus* 14 (1934), p. 253-255.
[28] *OGIS* 24.
[29] J. e L. ROBERT, in *Mél. I. Lévy*, Bruxelles 1955, p. 555ss. = *SEG* XV 652. Sulla cronologia lagide in Asia Minore cf. M. WÖRRLE, *Chiron* 8 (1978), p. 212-216. C. ŞAHIN, *ZPE* 39 (1980), p. 211, pubblica un frammento epigrafico di lettera, trovato a Stratonicea,

L'inizio del dominio lagide su queste contrade può essere datato al 309 a.C., sulla base del confronto con i casi di Cos, Mindo, Faselide, Xanto e Iaso, oppure al 295/4, sulla base del confronto con i casi di Mileto, Cipro, Tiro, Sidone[31] e forse le Cicladi[32]; oppure al 280/79, se crediamo nella storicità della guerra di successione. Ma se questa è in discussione, restano da esaminare le altre due possibilità. Fra queste il 309 va considerato un punto di riferimento limitato ed episodico perchè nel 305-4 era Demetrio Poliorcete, al tempo dell' assedio di Rodi, che controllava le coste della Caria[33], perchè nel 309 Alicarnasso aveva resistito a Tolemeo[34] e perchè dal 301 in poi, verosimilmente fino al 295/4, Eraclea sul Latmo, Tralles, Sinuri (Milasa), Hyllarima ed Euromo[35] erano stati sotto il dominio i Plistarco, fratello di Cassandro.

Secondo S. Girolamo (*In Dan.*11.5 a = Porfirio, *FGrHist* 260, F42), Tolemeo I avrebbe esteso il suo dominio «sulla Caria». Dunque, prima del 282 (morte di Tolemeo I), controllava questa regione, o almeno parte di essa, e dunque i Lagidi non conquistarono questa regione durante la guerra di successione, ma prima, vale a dire nel 295/4 (in qualche caso già nel 309).

La documentazione numismatica permette inoltre di aggiungere all' area di influenza lagide nel 295/4 Iaso e Milasa, ove fu emessa moneta di Alessandro postuma con *parasema* civico in uno stile del tutto

che ha come autore un re Seleuco e in cui si parla di una *chora*. Secondo l'editore si tratta di Seleuco I. Tuttavia, se nel 274/3 a Lagina (che si trova presso Stratonicea) era riconosciuta la sovranità lagide, difficilmente la regione poteva essere seleucidica nel 281, quando Seleuco affermò la sua autorità in Asia Minore. Questo a meno che non supponiamo una guerra nel corso della quale Tolemeo avrebbe sottratto questa regione ad Antioco I. Molto più probabile è che quest' ultima fosse rimasta lagide dal 295/4 al 271 ca. quando Antioco I, in seguito alla prima guerra siriaca, la conquistò per fondarvi Stratonicea; cf. A. Mastrocinque, *La Caria* (n. 10), p. 77-78, ove si parla pure delle testimonianze (J. Crampa, *Labraunda* III 2, 43-44) sul predominio tolemaico nel territorio Milasa, perdurante ancora nel 267 a.C. D'altra parte, non è detto che il Seleuco dell' iscrizione di Stratonicea fosse il Nikator e non Seleuco II.

30 J. e L. Robert, *Amyzon* 3-6 (la datazione lagide più antica è relativa all'agosto–settembre 273: nr. 3).

31 I.L. Merker, *Demetrios Poliorketes and Tyre*, *AncSoc* 5 (1974), p. 119-126.

32 Cf. A. Mastrocinque, rec.a K. Buraselis, *Das hellenistische Makedonien und die Ägäis*, *Gnomon* 56 (1994), p. 514.

33 Diod. XX 82.3: Loryma; 93.3: Patara; 95.4: Cnido (?); 97.5: perea rodia.

34 Plut., *Dem.* 7.

35 R. Merkelbach, *ZPE* 16 (1975), p. 3; A. Mastrocinque, *Due note elleniche* I. *Plistarco fratello di Cassandro*, *AIV* 138 (1979-80), p. 553-554.

analogo a quello delle coeve (dal 295/4 appunto) emissioni indipendenti milesie[36].

Fin qui possiamo dire di avere dimostrato che non esistono prove di una guerra fra Antioco I e Tolemeo II nel 280–279/8. Ora veniamo alla prova che a quell' epoca c'era ancora pace fra i due monarcati.

Riferisce Pausania[37] — cui fa riscontro, in parte, uno scolio a Callimaco[38] — che Tolemeo II sposò Arsinoe ed eliminò due fratelli, ma il suo fratellastro Magas, governatore di Cirene, gli si ribellò e marciò contro Alessandria. Una ribellione di indigeni libici lo trattenne però dal proseguire oltre, mentre Tolemeo non potè inseguirlo mentre si ritirava a causa di una rivolta di mercenari Galati[39]. Magas aveva sposato Apame, figlia di Antioco I, e spinse il suocero a rompere il trattato stipulato tra Seleuco I e Tolemeo I e ad attaccare l'Egitto. Tolemeo Filadelfo però passò al contrattacco inviando soldati e predoni ad attaccare le terre di Antioco. La guerra di cui si parla qui è la prima guerra di Celesiria, che avvenne tra il 274 e il 271 a.C., mentre la rivolta di Magas ebbe luogo intorno al 275[40].

[36] A Iaso attribuisco l'emissione con simbolo dell' Artemide Astias (che era iconograficamente uguale ad Artemide Kindyas di Bargilia, cf. I. JUCKER, *Artemis Kindyas*, in *Gestalt und Geschichte. Festschrift K. Schefold* (*Antike Kunst*, Beih. 4), Bern 1967, p.133ss., si vedano anche le testimonianze di Pol. XVl 12.4-6 e di Ampel. 8.15-16): H. SEYRIG, *Monnaies hellénistiques* XI: *Bargylia*, *RN* 6 (1964), p. 7-8; cf. per la datazione: A. MASTROCINQUE, *AIIN* 27-28 (1980-81), p. 71 (295/4); M. THOMPSON, *The Alexandrine Mint of Mylasa*, *NAC* 10 (1981), p. 214-216 (300-280, o meglio 294-280). Si veda anche su queste emissioni: G. LE RIDER, *Antiochos Il à Mylasa*, *BCH* 114 (1990), p. 548-549. La Thompson attribuì a Milasa l'emissione con il simbolo di Artemide perchè c'è un' identità di conio di dritto (che in *La guerra di successione siriaca*, p. 90 n. 108, ho avuto torto a negare) fra una dracma emessa a Milasa ed una con simbolo di Artemide. Poichè è del tutto inverosimile che Milasa abbia cambiato il suo simbolo civico (bipenne e tridente dei suoi due Zeus tutelari) per adottare una Artemide protettrice di un' altra città, non resta che attribuire l'identità di conio ad uno scambio fra due zecche. L'attribuzione a Iaso è resa probabile dal fatto che questa città, a differenza da Bargilia, era da tempo sede di una zecca, era lagide già dal 309 a.C. ed era culturalmente legatissima a Mileto. Su Milasa cf. M. THOMPSON, *art. cit.*; G. LE RIDER, *Le trésor de Meydancikkale (Cilicie Trachée)* I, Paris 1989, p. 234-235.

[37] I 7. W. OTTO, *Beiträge* (n. 2), p. 24 n. 2, ha condannato il brano di Pausania per la sua inverosimiglianza, tuttavia questo non permette di negare fede al Periegeta laddove fornisce dettagli particolari che di inverosimile non hanno nulla, e in particolare quando accenna al trattato fra Seleuco I e Tolemeo I rotto per la prima volta nel 274, quando parla della rivolta dei mercenari galati nel 275 ca., quando parla degli attacchi al regno di Antioco I durante la prima guerra di Celesiria condotti direttamente o tramite predoni organizzati.

[38] Schol. in Callim., *Hymn. Del.* 186.

[39] Su tali mercenari cf. anche Callim., *Hymn. Del.* 186-189 e Schol.

[40] Sui termini cronologici entro i quali oscillano le datazioni moderne dell'episodio (276 e 274): M. LAUNEY, *Recherches sur les armées hellénistiques* I, Paris 1949, p. 497 n. 5.

Il punto più interessante del brano di Pausania è lì dove scrive (I 7.3) che Magas ἔπεισεν ᾿Αντίοχον παραβάντα ἃς ὁ πατήρ οἱ Σέλευκος ἐποιήσατο συνθήκας πρὸς Πτολεμαῖον. Dunque ancora nel 275, alla vigilia della prima guerra di Celesiria, era in vigore un trattato (certamente un trattato di non aggressione) stipulato dai fondatori delle due dinastie, trattato che, evidentemente, fino ad allora Tolemeo Filadelfo e Antioco Sotèr avevano rispettato. Risulta da Pausania che per la prima volta l'attacco di Antioco I all' Egitto violò quel trattato, e pertanto questa testimonianza esclude che ci sia stata una guerra di successione negli anni 280-279/8.

Probabilmente al medesimo trattato fa riferimento anche Polibio[41], laddove parla delle trattative diplomatiche e delle controversie giuridiche che precedettero la battaglia di Rafìa del 217 a.C. L'esistenza di un simile trattato di non aggressione spiega anche l'atteggiamento politico di Tolemeo II nel 281: i moderni infatti si sono chiesti[42] perchè Tolemeo non avesse appoggiato Lisimaco nel momento in cui Seleuco spinse la grande offensiva anatolica che lo avrebbe portato a trionfare nella piana di Curupedion. Tolemeo e Lisimaco erano in buoni rapporti fin dall' epoca (300/299 ca. a.C.) in cui il secondo aveva sposato Arsinoe, figlia del primo Lagide e sorella del secondo[43]. Ma se Tolemeo non mosse un dito per aiutare il cognato e se permise la nascita di un impero seleucidico sul quale non tramontava il sole certamente si deve supporre che seri motivi lo avessero trattenuto, e uno fra questi motivi, forse non l'ultimo, stava nel fatto che fra Seleucidi e Lagidi c'era un trattato di non aggressione.

Se dunque è esclusa la guerra negli anni 280–279/8, allora la carica di stefaneforo attribuita ad Antioco I da una città filotolemaica come Mileto nel 280 diviene veramente la prova di rapporti distesi fra le due monarchie. Sarà dunque il caso di riscrivere la storia di questo periodo senza far conto di quel parto della storiografia moderna che è la guerra di successione siriaca.

La testimonianza di Pausania è interessante anche per altri aspetti. Il Periegeta parla di mercenari galati al servizio di Tolemeo II nel 275 ca., che si rivoltarono e in breve tempo furono annientati.

[41] V 67.10.

[42] Sul problema cf. W. OTTO, *Beiträge* (n. 2), p. 19 n. 1; H. HEINEN, *Untersuchungen zur hellenistischen Geschichte des 3. Jahrh.v.Chr.*, Wiesbaden 1972, p. 74 e n. 282.

[43] J. SEIBERT, *Historische Beiträge zu den dynastischen Verbindungen in hellenistischer Zeit*, Wiesbaden 1967, p. 74 e 95.

Fino a non molti anni fa non si poteva sospettare che fra la guerra di Celesiria e la campagna dei Galati in Asia Minore ci fosse un qualche legame. Infatti la grande battaglia in cui Antioco I sconfisse i Galati[44] si credeva che avesse risolto il problema galatico nel 275 a.C. Questa datazione, fissata da W. Otto[45], è stata però rimessa in discussione, specie dopo la pubblicazione di un testo epigrafico rinvenuto nei pressi di Denizli[46], in Frigia sud-occidentale, in cui si parla del Γαλατικὸς πόλεμος come di un conflitto che poco prima del gennaio 267 era ancora in atto. L’editore del testo ha concluso giustamente che la battaglia campale vinta da Antioco o non fu risolutiva[47] e la guerra si protrasse ancora a lungo, oppure che essa non è databile al 275 a.C. E infatti nessuno degli argomenti avanzati dall’ Otto a sostegno di quella datazione risulta probante[48]. Se dunque il 275 non segnò affatto la fine del *Galatikòs polemos,* consegue che quest’ ultimo fu contemporaneo alla prima guerra di Celesiria. E qui la testimonianza di Pausania diviene interessante[49]: Tolemeo avrebbe attaccato Antioco con il suo esercito solo nelle zone in cui le difese del nemico erano molto forti, di modo che egli non potesse attaccare l’Egitto, mentre fece attaccare da predoni le zone debolmente difese. C’è da domandarsi dove Tolemeo II avesse trovato tanti predoni da mandare contro i territori di Antioco. La cosa diverrebbe assai più chiara se identificassimo tali predoni con i Galati stessi, le cui azioni contro molte città d’Asia Minore avevano precisamente il carattere di atti di brigantaggio[50]. La scelta di servirsi dei Galati

[44] Sulla quale: App., *Syr.* 65; Luc., *Zeuxis* 8; Suid., *s.v.* Σιμωνίδης; cf. II*Macc.* 8 (sulle fonti cf. recentemente B. Bar Kochva, *PCPhS* 199 (1973), p. 1ss.).

[45] *Beiträge* (n. 2), p. 23-25 e 89. L’ipotesi di datazione al 276 (se non anche prima), sostenuta da C.B. Welles, *Gallic Mercenaries in the Chremonidean War*, *Klio* 52 (1970), p. 480ss., è stata inficiata da Y. Grandjean, *BCH* 95 (1971), p. 285.

[46] M. Wörrle, *Chiron* 5 (1975), pp. 59ss.

[47] Già A.-J. Reinach, *Documents nouveaux pour l’histoire des Gaulois d’Orient*, *Rev. Celt.* 30 (1909), p. 47ss. era dell’ opinione che la grande battaglia di Antioco non fosse stata risolutiva.

[48] M. Wörrle, *Chiron* 5 (1975), p. 65-69. L’unico termine cronologico *ante quem* per la battaglia che può esser ritenuto probabile è il 267, quando Antioco porta il titolo di Sotèr, ottenuto in seguito alle sue vittorie sui Galati: *SIG*^{3} 426, cf. M. Wörrle, *art. cit.*, p. 69-70.

[49] I 7.3: Πτολεμαῖος διέπεμψεν ἐς ἅπαντας ὧν ἦρχεν ᾽Αντίοχος, τοῖς μὲν ἀσθενεστέροις λῃστὰς κατατρέχειν τὴν γῆν, οἳ δὲ ἦσαν δυνατώτεροι στρατιᾷ κατεῖργεν...

[50] Cf. per es. il testo edito da J. Keil e A. von Premerstein, *Bericht über eine zweite Reise in Lydien*, *DAW* 54 (1911), nr. 19. Il fatto che i Galati avessero aggredito anche città alleate di Tolemeo, come Mileto (*Anth. Pal.* VII 492; sulle iscrizioni edite da A. Rehm,

contro Antioco certamente avrebbe potuto contribuire ad allontanare dall' Egitto la minaccia di un' aggressione seleucide, ma procurò, per altro verso, uno svantaggio, perchè molte città aggredite dai Galati si rivolsero ad Antioco I come protettore, permettendogli di consolidare il suo controllo sull' Asia Minore, ed estenderlo su parte della Caria[51]. Memnone[52], del resto, attesta, contrariamente all' opinione dei più, che il ruolo dei Galati in Asia non fu negativo perchè impedirono la politica dei «re che cercavano di privare le città della democrazia». Lo storico, ovviamente, riflette il punto di vista di una città tendenzialmente antiseleucidica come Eraclea, ed ammette che l'impostazione politica della maggioranza delle altre città era diversa. Poichè i Galati passarono in Asia nel 277, è escluso che questo ruolo 'benefico' fosse stato da loro svolto durante la guerra di Antioco I contro la lega del Nord (per non parlare della 'guerra di successione'), di cui faceva parte la madrepatria di Memnone, Eraclea pontica. Non è pertanto escluso che Memnone attribuisse loro un tale ruolo in relazione al Galatikòs polemos e alla prima guerra siriaca.

I rapporti fra Tolemeo II e i Galati non sono però facili da spiegare, perchè Stefano di Bisanzio[53] — che si rifà ad un' opera di Apollodoro di Afrodisia dedicata alla Caria — attesta che i Galati, appena arrivati in Asia Minore, si allearono con Mitridate e Ariobarzane, re del Ponto, e cacciarono gli Egiziani mandati da Tolemeo, prendendo anche le ancore delle loro navi, motivo per cui ottennero di fondare Ancyra, che prese il nome dall' ancora[54]. E del resto forse non è giusto ritenere che i Galati agissero in maniera uniforme e concertata, e non invece a seconda delle opportunità, a seconda delle scelte dei loro diversi capi e della loro diversa dislocazione geografica. Neppure è molto chiaro quando e perchè Bisanzio avesse decretato onori divini

Didyma II 426 e 428, cf. M. WÖRRLE, *Chiron* 5 (1975), p. 65), non inficia minimamente quanto si è sostenuto, perchè i Galati operarono in Asia Minore, tra il 277 e il 274, anche prima della guerra di Celesiria, e prima della comparsa di un loro contingente ad Alessandria al soldo del Filadelfo (275 a.C.).

[51] Sui suoi rapporti con Magnesia sul Meandro e Priene, sulle fondazioni di Apollonia sulla Salbace, Apollonia sul Morsino e probabilmente Stratonicea: A. MASTROCINQUE, *La Caria* (n. 10), p. 76-77. Mileto però rimase fedele a Tolemeo: A. REHM, *Milet* 139.

[52] F1.11.

[53] *S.v.* Ἄγκυρα. Discussione sulla cronologia in F. STÄHLIN, *Geschichte der kleinasiatischen Galater*, Berlin 1907[2], p. 11 e n. 2.

[54] Su questa testimonianza cf. W. OTTO, *Philologus* 56 (1931), p. 408-409.

per Tolemeo II[55]. Memnone[56] ricorda che Bisanzio, poco prima del passaggio dei Galati in Asia, fu da questi aggredita e gravemente danneggiata, motivo per cui la città si era rivolta agli alleati per chiedere aiuto. Poi Bisanzio si alleò con Nicomede di Bitinia, Eraclea pontica e varie città dell'area degli Stretti.

L'utilizzo di bande di Celti per affiancare operazioni belliche potrebbe trovare un illustre precedente nella storia di Dionisio il vecchio e Dionisio il giovane, che fecero operare truppe galliche in Italia, soprattutto contro Roma e gli Etruschi[57]. Non sappiamo come e neppure se Tolemeo si fosse servito dei Galati, ma quel che è certo è che l'uno e gli altri collaborarono, per un certo periodo, a creare difficoltà al regno di Antioco I.

I–38100 Trento Attilio MASTROCINQUE
Facoltà di Lettere
Via S.Croce 65

[55] Dionys. Byzantinus, *Anaplus Bospori* 41, ed. Güngerich. Chr. HABICHT, *Gottmenschentum und griechische Städte*, München 1956, p. 116-121 (cf. M. WÖRRLE, *Chiron* 5, 1975, p. 69 n. 45), ha ipotizzato una datazione al 280/79 per i rapporti fra Tolemeo II e Bisanzio, al tempo della guerra di successione, sulla base del fatto che Tolemeo aveva donato un territorio a Bisanzio, come nel caso di Mileto, che da lui aveva ricevuto un territorio nel 279/8; *contra*: E. WILL, *Histoire politique* (n. 9) I, p. 149. Preferibile forse la datazione al 275/4, cioè al tempo della prima guerra siriaca, proposta da W. OTTO, *Philologus* 56 (1931), p. 409.

[56] F1.11.

[57] Cf. soprattutto M. SORDI, *I rapporti romano-ceriti e l'origine della civitas sine suffragio*, Roma 1960, p. 160-161; EAD., *Virgilio e la storia romana*, *Athenaeum* 42 (1964), p. 80ss.; A. FRASCHETTI, *Le sepolture rituali del Foro Boario*, in *Le délit religieux dans la cité antique. Table ronde 1978,* Roma 1981, p. 51ss., part. 90-115.

LES *DII PATRII* DE LEPTIS MAGNA

Dion Cassius, l'historien grec contemporain de Septime-Sévère (193-211), mentionne le grand temple de Dionysos et d'Héraklès édifié à Rome par cet empereur africain[1] qui était originaire de Leptis Magna et avait une dévotion particulière envers les deux *dii patrii* de sa cité natale[2]. Les théonymes grecs utilisés par Dion Cassius correspondent aux noms de Liber Pater et d'Hercule qui apparaissent dans les inscriptions latines de Leptis Magna[3], tandis que les épigraphes puniques de la cité appellent les mêmes dieux Shadrapha (*Šdrpʾ*) et Milkʿashtart (*Mlkʿštrt*)[4]. Bien qu'aucune de ces inscriptions ne soit antérieure à la fin du IIe ou le Ier siècle av. J.-C., époque à laquelle remontent les deux temples des *dii patrii* de Leptis sur le vieux forum de la cité, les auteurs s'accordent à considérer les deux divinités phénico-puniques comme une antique dyade de saints patrons de la ville, assimilés à des dieux gréco-romains à l'époque hellénistique[5]. Or, rien n'est moins certain, car les monnaies de la cité, pourtant munies de légendes puniques, représentent les *dii patrii* avec des attributs empruntés au symbolisme gréco-romain: couronne de lierre et thyrse de Dionysos, massue d'Héraklès[6]. Cette imagerie ne s'inspire point d'une iconographie religieuse punique et l'association même des deux divinités ne s'explique pas par des traditions connues d'origine phénicienne. De plus, la conception d'un Shadrapha, dieu de la vigne, du vin et de la végétation, n'a aucun lien

[1] Dion Cassius, *Histoire romaine* LXXVII 16.3. La meilleure étude de cet historien grec de l'époque sévérienne reste celle de F. Millar, *A Study of Cassius Dio*, Oxford 1964.

[2] T. Kotula, *Septymiusz Sewerus*, *Cesarz z Lepcis Magna*, Wrocław 1987, p. 134.

[3] Ces inscriptions sont commodément rassemblées dans J.M. Reynolds – J.B. Ward Perkins, *Inscriptions of Roman Tripolitania*, Roma-London 1952, et *PBSR* 23 (1955), p. 124-147 (cité plus loin *IRT*).

[4] G. Levi della Vida – M.G. Amadasi Guzzo, *Iscrizioni puniche della Tripolitania (1927-1967)*, Roma 1987, nos 25, 1 (= *IRT* 294) et 31 (37), 1 (cité plus loin *IPT*).

[5] On trouvera un état de la question chez M.G. Amadasi Guzzo, *Les divinités dans les inscriptions de Tripolitaine: essai de mise au point*, dans *BAC* n.s. 17B (1981) [1984], p. 189-196 (voir p. 189-193).

[6] L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, Copenhague 1860-1874, II, p. 3-5; Suppl., p. 33-34; A. De Cimino, *Storia e numismatica dell'Africa del Nord*, *Libyca* 2 (1927), p. 202-227; J. Alexandropoulos, *Monnayage pré-romain et romain de la Syrtique et de la Byzacène*, thèse de doctorat, Paris-Sorbonne 1984, p. 38ss.

apparent avec les fonctions de la divinité orientale de ce nom, génie guérisseur et protecteur, dompteur des fauves et des bêtes dangereuses[7]. Il semble donc qu'il faille inverser les données de ce syncrétisme hellénistique et se demander pourquoi Dionysos et Héraklès, figures liées essentiellement à l'idéologie royale de l'époque, se sont vu attribuer ces noms puniques.

Leptis Magna est une fondation phénico-punique, dont les origines remontent à la fin du VIIe siècle av. J.-C. et dont la population parlait le punique jusqu'en pleine époque impériale romaine. Le biographe de Septime-Sévère nous dit que c'était la langue dont l'empereur usait avec le plus d'aisance: *Punica eloquentia promptior*, *quippe genitus apud Leptim*[8]. Après la seconde guerre punico-romaine, Leptis était passée progressivement au pouvoir de Massinissa Ier dont les impiétements sur le territoire des Emporia des Syrtes furent une des causes de la troisième guerre punico-romaine[9], mais la ville obtint de Rome, en 111, le statut de *civitas foederata*[10] et elle retrouva, sous Auguste et Tibère, un statut privilégié, comme le montre la renaissance d'un monnayage local. À cette époque, l'influence alexandrine est visible dans la région, comme le montrent, par exemple, des tombes à peintures de Sabratha, qui datent de la première moitié du Ier siècle de notre ère[11], ou les temples de Sarapis à Leptis Magna et à Sabratha, où le Sérapéum dominait le forum. Sans vouloir entrer dans la discussion de ce vaste problème, auquel on pourrait consacrer une monographie, on peut envisager une origine égyptienne à l'association, à première vue étonnante, entre Shadrapha–Dionysos et Milkʿashtart–Héraklès, dont l'effigie et la massue voisinent avec les emblèmes dionysiaques sur les monnaies leptitaines. On sait en effet que les Lagides s'étaient constitué un arbre généalogique qui leur permettait de remonter aux deux divinités dont Alexandre le Grand avait fait ses ancêtres, Dionysos et Héraklès. Le fragment *Des dèmes alexandrins* de Satyros fait allusion à ces

[7] On peut trouver un état de la question, susceptible d'importantes retouches, chez A. CAQUOT, *Chadrapha. À propos de quelques articles récents*, *Syria* 29 (1952), p. 74-88. Notre étude *Shadday*, *Shadrapha et le dieu Satrape*, est actuellement sous presse.

[8] Histoire Auguste, *Septime-Sévère* 15.

[9] Polybe XXX 21; Tite-Live XXXIV 62.

[10] Salluste, *Guerre contre Jugurtha* 77.

[11] A. DI VITA, *Elementi alessandrini a Sabratha. A proposito di due nuove tombe dipinte d'età protoimperiale*, dans *Studi in onore di A. Adriani* III. *Alessandria e il mondo ellenistico-romano*, Roma 1984, p. 858-873 et pl. CXL-CXLVI.

prétentions des Lagides[12], de même qu'une célèbre inscription de Ptolémée III Évergète[13].

Cette idéologie, reprise par Juba II de Maurétanie[14], a pu trouver un point d'appui à Leptis Magna au sein de l'illustre famille de Ṭabḥapî[15], en latin *Tapap|fi*(*us*) ou *Typafi*, qui porte le nom égyptien de *Ḏd-pꜣ-Ḥp*, forme abrégée de *Ḏd-ḥr-pꜣ-Ḥp* «Le visage d'Apis a dit», ou le nom égypto-sémitique de *Ṭāb-Ḥapî* ou *Ṭīb-Ḥapî*, «Apis est bon» ou «content»[16]. La première interprétation se heurte à la présence insolite

[12] *FHistGr* III, p. 164, 21; K.F. Kumaniecki, *De Satyro peripatetico* (*Archiwum filologiczne P.A.U.*, 8), Kraków 1929, fr. 27.

[13] *CIG* III 5127A = W. Dittenberger, *Orientis Graeci Inscriptiones Selectae*, Leipzig 1903-1905, nº 54. Cette célèbre inscription d'Adulis, traduite par A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides* I, Paris 1903, p. 261-262, commence par une généalogie singulière: «Le grand roi Ptolémée, fils du roi Ptolémée et de la reine Arsinoé, dieux Adelphes, nés eux-mêmes du roi Ptolémée et de la reine Bérénice, dieux Sauveurs, descendant par son père d'Héraklès, fils de Zeus, et par sa mère de Dionysos, fils de Zeus...».

[14] Selon Plutarque, *Sertorius* 9, le roi Juba II de Maurétanie, qui descendait de Massinissa I et avait épousé Cléopâtre Séléné, fille de la grande Cléopâtre et d'Antoine, prétendait avoir eu Héraklès pour ancêtre. On trouve probablement une autre allusion à ce théologoumenon chez le Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque* II 7.8, où un Ἰόβης, sans doute Juba, est présenté comme fils d'Héraklès et de la Thespiade Κέρθη, qui peut cacher le nom de Cirta. Par ailleurs, une émission monétaire de Juba II le présente en Héraklès, coiffé de la léontè, tandis qu'une autre, datée entre 19 av. J.-C. et 6 ap. J.-C., porte à l'avers une effigie de Cléopâtre Séléné, avec une légende grecque, et représente, au revers, le taureau Apis; cf. H.G. Horn – Chr. Rüger (éd.), *Die Numider*, Köln–Bonn 1979, p. 656-657, nº 4.

[15] M.G. Amadasi Guzzo, *Una grande famiglia di Lepcis in rapporto con la ristrutturazione urbanistica della città (I sec. a.C. – I sec. d.C.)*, dans *Architecture et société* (*CÉFR*, 66), Rome 1983, p. 377-385. Cette famille est mentionnée dans de nombreuses inscriptions puniques (G. Levi Della Vida – M.G. Amadasi Guzzo, *IPT* 11, 17, 21-24, 28) et latines (J.M. Reynolds – J.B. Ward Perkins, *IRT* 273, 319, 321-323, 341, 828).

[16] Le rattachement du nom *Ṭbḥpy* à la tradition libyco-berbère relève de la pure spéculation, puisqu'un tel anthroponyme n'est pas attesté dans le Maghreb antique, en dehors de la famille en question. En revanche, l'élément théophore «Apis» apparaît dans l'onomastique de l'Égypte, spécialement chez les Phéniciens. On trouve *Ḥp*, sans l'indication de la voyelle finale, dans les noms phéniciens *Bnḥp* et *Ytnḥp* (F.L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Roma 1972, p. 3, 16) et, avec la *mater lectionis*, dans *(ʾ)tḥpy* (J.B. Segal, *Aramaic Texts from North Saqqâra with Some Fragments in Phoenician*, London 1983, p. 140, ostrakon IV) et dans les noms propres des textes araméens d'Égypte: *ʿḥḥpy*, *ʿnḥḥpy*, *Pḥpy*, *Tḥpy*, *Ḥpymn*, *Šḥpymw* (W. Kornfeld, *Onomastica Aramaica aus Ägypten*, Wien 1978, p. 81, 85, 87, 94, 95). En akkadien, cet élément théophore apparaît sous la graphie *-Ḫa-ap-pi-ʾ*; cf. E. Edel, *Neue Deutungen keilschriftlicher Umschreibungen ägyptischer Wörter und Personennamen*, Wien 1980, p. 41-42 et 45. En néopunique, le *yōd* sert pareillement de *mater lectionis* à *î*: J. Friedrich – W. Röllig, *Phönizisch-punische Grammatik*, Roma 1970², p. 42 §107,1. La variante latine *Typafi* (J.M. Reynolds – J.B. Ward Perkins, *IRT* 828) est très intéressante, car elle semble correspondre à l'araméen d'Égypte *ṭyb*, «il est content».

de l'article *pꜣ* devant le théonyme, emploi qui serait tout aussi insolite dans le cas de Khnum si l'on interprète *Tpḥnwm*[17], *Ḏd-(ḥr-)pꜣ-Ḫnmw* «Le visage de Khnum a dit». Quant à *ḥr*, il semble manquer aussi dans Σεφιβις[18], *Ḏd-(ḥr-)pꜣ-Hb* «Le visage de l'Ibis a dit», Θεβενις[19], *Ḏd-(ḥr-pꜣ-)bnw* (?) «Le visage du Phénix (?) a dit», Τεφραιος[20], *Ḏd-(ḥr-)pꜣ-Rʿ* «Le visage de Rê (?) a dit», et en araméen dans *Ṭsty*[21], *Ḏd-(ḥr-)Stỉ.t* «Le visage de Satis a dit», mais pas dans *Tḥbs*[22], *Ḏd-ḥr-Bs* «Le visage de Bès a dit». Tous ces noms, dont H. Ranke a rassemblé une liste impressionnante[23], sont des abréviations d'anthroponymes qui signifient «le dieu N a dit: qu'il / elle vive» et qui tirent leur origine, selon l'interprétation de Ranke, d'un oracle consulté par la mère avant la naissance de l'enfant[24]. Dans le cas de Ṭabḥapî, il s'agirait d'une réponse d'Apis dont le rôle dans les oracles est bien connu à l'époque ptolémaïque[25].

[17] E. SACHAU, *Aramäische Papyrus und Ostraka aus einer jüdischen Militär-Kolonie zu Elephantine*, Leipzig 1911, nº 74, 4. Ce nom a toujours été considéré comme un anthroponyme féminin. On le comparera à *Ṣḥḥnwm*, avec transcription de l'élément *ḥr*, mais sans *pꜣ*, dans E. SACHAU, *op. cit.*, pl. 24b, ligne 5, lecture corrigée par G. VITTMANN, *Zu den ägyptischen Entsprechungen aramäisch überlieferter Personennamen*, *Orientalia* N.S. 58 (1989), p. 213-229 (voir p. 229).

[18] D. FORABOSCHI, *Onomasticon alterum papyrologicum*, Milano–Varese 1971, p. 292.

[19] *Ibid.*, p. 133. L'acception du mot rendu par «Phénix» n'est pas assurée.

[20] *Ibid.*, p. 316. On notera que la transcription –ραι– du nom de *Rêʿ* doit s'expliquer par l'équivalence du grec αι avec un *e* phonétique.

[21] E. SACHAU, *op. cit.* (n. 17), nº 18, 83 (lecture corrigée). Si cette interprétation est correcte, ce nom livre le plus ancien exemple connu d'une transcription du *ḏ* égyptien par *ṭ* en sémitique, comme dans *Ḥrwṭ* (*CIS* II 147B, 10) et éventuellement dans le nom de Ṭabḥapî. On notera que le *ḏ* était encore rendu par *ṣ* au IVᵉ siècle av. J.-C. (cf. E. LIPIŃSKI, *'Pꜣ-(n-)ḥr', fils de 'Raučāka'*, *OLP* 6-7 (1975-1976), p. 381-388 [voir p. 383-384]), mais les diverses transcriptions *ṣ*/*t*/*ṭ* paraissent dépendre surtout de la prononciation dialectale égyptienne, puisque les transcriptions grecques oscillent pareillement entre σ, τ, θ et même χ et κ. Voir à ce sujet J. QUAEGEBEUR, *Considérations sur le nom propre égyptien Teëphthaphônukhos*, *OLP* 4 (1973), p. 85-100.

[22] *CIS* II 142 et J.B. SEGAL, *op. cit.* (n. 16), nº 28a, 4. Ce nom a toujours été mal interprété comme un anthroponyme féminin. Il est attesté en transcription grecque par Θεαβησις et Τεεβησ(ις): F. PREISIGKE, *Namenbuch*, Heidelberg 1922, p. 130 et 426.

[23] H. RANKE, *Die ägyptischen Personennamen*, Glückstadt-Hamburg-New York 1935-1952, I, p. 409-412; II, p. 334 et 401.

[24] H. RANKE, *Zur Namengebung der Aegypter*, *OLZ* 29 (1926), p. 733-736; ID., *Les noms propres égyptiens*, *CE* 11 (1936), p. 293-323 (voir p. 317).

[25] TH. HOPFNER, *Der Tierkult der alten Ägypter* (*DAWW*, *Phil.-hist. Kl.*, 75.2), Wien 1913, p. 81-82; E. OTTO, *Beiträge zur Geschichte der Stierkulte in Ägypten*, *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ägyptens* 13 (1938), p. 11-34 (voir p. 25-26).

Au moins un des suffètes en fonction lors de la dédicace d'une statue à Shadrapha et à Milkʿashtart, vers la fin du IIe siècle ou dans la première moitié du Ier siècle av. J.-C.[26], devait appartenir à la famille de Ṭabḥapî. Les patronymes des suffètes en question, Arish et Bodmelqart, ne sont pas indiqués dans l'inscription, mais ces noms sont portés plus tard par des membres illustres de cette famille: ainsi connaît-on un suffète Bodmelqart, fils de Bodmelqart Ṭabḥapî, attesté entre 14 et 19 ap. J.-C.[27], et un *flamen* Yatanbaal, fils d'Arish Ṭabḥapî, actif vers le milieu du Ier siècle ap. J.-C.[28] Ṭabḥapî lui-même vivait sans doute au IIe-Ier siècle av. J.-C. Bien sûr, ces noms sont portés aussi par des membres d'autres familles, mais le cas de «Bodmelqart fils de Bodmelqart» est rare et témoigne d'une forte tradition familiale.

L'origine probablement égyptienne de Ṭabḥapî aurait pu favoriser le succès de Dionysos et d'Héraklès à Leptis Magna, mais ce que nous savons de la diffusion de leur culte n'autorise pas à retenir cette unique raison pour expliquer son implantation dans la métropole de la Syrtique. D'ailleurs, Milkʿashtart avait depuis longtemps conquis les bords de la Méditerranée occidentale. On le vénérait à Malte[29], à Carthage[30] et à Gadès[31], où l'on assimilait le dieu sémitique à l'Hercule classique, tel que le montreront les monnaies de Trajan et d'Hadrien qui avaient des attaches familiales dans la péninsule ibérique et ont fait au dieu gaditain les honneurs de leur publicité monétaire. Il n'est donc point étonnant de rencontrer Milkʿashtart également à Leptis Magna et de l'y trouver assimilé à Hercule, le *Genius coloniae*[32].

Le cas de Shadrapha, qui n'est attesté qu'une seule fois à Carthage[33], est plus obscur. Rien ne le prédestinait à son identification avec Dionysos,

[26] G. Levi Della Vida – M.G. Amadasi Guzzo, *IPT* 31, 3.

[27] *IPT* 22, 2 fin.

[28] *IPT* 23, 1. Le même personnage est mentionné dans J.M. Reynolds – J.B. Ward Perkins, *IRT* 314, daté de l'an 61/62 ap. J.-C.

[29] M.G. Guzzo Amadasi, *Le iscrizioni puniche*, dans *Missione archeologica italiana a Malta. Rapporto preliminare della campagna 1970*, Roma 1973, p. 87-94 et pl. 57-62 (voir p. 92-94 et pl. 62, 5-6).

[30] *CIS* I 250, 2785, 4839, 4850, 5657, 6011B.

[31] E. Lipiński, *Vestiges phéniciens d'Andalousie*, *OLP* 15 (1984), p. 81-132 et pl. XI-XV (voir p. 93-100).

[32] Le statut de colonie romaine fut accordé à Leptis Magna par Trajan: J.M. Reynolds – J.B. Ward Perkins, *IRT* 284 et 353. La première de ces inscriptions est dédiée au *Genius coloniae*, qui doit être Hercule comme dans tout le groupe nos 280-285 (cf. nos 286-288).

[33] *CIS* I 3921 = *KAI* 77. L'orthographe inhabituelle *Šdrbʾ*, avec *b* au lieu de *p*, pourrait indiquer que le théonyme n'était pas très bien connu à Carthage.

sinon son caractère de dompteur de fauves[34] qui pourrait présenter quelque analogie avec l'image de Dionysos Enfant chevauchant un lion, un tigre ou une panthère[35]. Cependant, ce n'est qu'un trait secondaire, dont il est assez vain de vouloir tirer à tout prix une explication du syncrétisme en question. Il est peut-être plus simple de partir du nom de Shadrapha et de constater sa ressemblance avec celui de Sarapis, que Grecs et Phéniciens assimilaient parfois à Osiris et à Dionysos, malgré toutes les dissemblances.

À l'époque hellénistique, une dédicace trouvée en Basse-Égypte assimile Isis à Aphrodite et Sarapis à Dionysos[36]. À Thessalonique, Aphrodite et Dionysos étaient vénérés dans le sanctuaire d'Isis et de Sarapis[37]. Deux cippes votifs de Malte, datables du IIe siècle av. J.-C., sont particulièrement instructifs à cet égard[38]. Ils portent sur la base, en phénicien et en grec, une dédicace identique au dieu Melqart-Héraklès. D'après le texte phénicien, les offrants sont «Abdosiri et son frère Osiri-shamor, tous deux fils d'Osiri-shamor, fils d'Abdosiri». Le texte grec cite les noms grecs des dédicants: «Dionysos et Sarapion, les (fils) de Sarapion», assimilant donc l'Osiris de l'anthroponymie phénicienne à Dionysos et à Sarapis. Vers la fin du IIe siècle av. J.-C., à Paphos (Chypre), un collège de τεχνῖται de Dionysos décerne des honneurs à un certain Isidoros, dont le nom témoigne de ses liens avec le culte d'Isis, lui-même lié à celui d'Osiris et de Sarapis[39]. Par ailleurs, la fouille de la 'maison de Dionysos' à Néa Paphos, remarquable par ses mosaïques dionysiaques[40], aurait livré des objets isiaques[41].

[34] La stèle d'Amrit, qui livre la plus ancienne attestation du dieu, le représente sur un lion et tenant un petit lion dans la main gauche: *Au pays de Baal et d'Astarté. 10.000 ans d'art en Syrie*, Paris 1983, p. 222.

[35] On peut se reporter désormais à C. GASPARRI, *Dionysos / Bacchus*, dans *LIMC* III, Zürich-München 1986, texte p. 414-566, illustrations p. 296-456, ainsi qu'à S. BOUCHER, *Bacchus*, dans *LIMC* IV, Zürich-München 1988, texte p. 908-923, illustrations p. 612-631.

[36] A. BERNAND, *Le Delta égyptien d'après les textes grecs* I. *Les confins libyques*, Le Caire 1970, p. 925-928, no 1. Cf. F. DUNAND, *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée* (*ÉPRO*, 26), I, Leiden 1973, p. 114 et n. 2.

[37] *IG* X 2.1, Berlin 1972, nos 28, 59, 61. Ce sont trois dédicaces (28 et 59 à Dionysos et 61 à Aphrodite) provenant du Sérapéum.

[38] *CIS* I 122-122bis = *KAI* 47 = M.G. GUZZO AMADASI, *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in Occidente* (*Studi Semitici*, 28), Roma 1967, Malta 1-1bis. Cf. E. LIPIŃSKI, dans *Les Phéniciens et le monde méditerranéen*, Bruxelles 1986, p. 108, no 33.

[39] *SEG* VI 814. Cf. F. DUNAND, *op. cit.* III (n. 36), p. 122, n. 1.

[40] J. BALTY, *La mosaïque au Proche-Orient* I. *Des origines à la Tétrarchie*, dans *ANRW* II 12.2, Berlin–New York 1981, p. 347-429 (voir p. 418-419).

[41] En attendant la publication complète de cette fouille de K. Nicolaou, on peut se référer aux brèves notices de la chronique annuelle de *BCH* et à l'article de K. NICOLAOU,

Bref, l'assimilation de Dionysos à Sarapis, à l'époque où Leptis Magna ne possédait pas encore un Sérapéum distinct des sanctuaires des *dii patrii*, et l'homophonie partielle des noms de Sarapis et de Shadrapha, appuyée par les vertus guérisseuses attribuées aux deux divinités[42], auront suggéré d'utiliser le théonyme *Šdrp'* comme *interpretatio punica* de Dionysos.

En d'autres mots, Shadrapha, tiré de l'oubli, serait redevable de sa promotion au rang de *deus patrius* à la similitude de son nom avec celui de Σάραπις. Pareilles identifications sont bien connues en Orient à cette époque où l'on voit *'Arṣû* s'identifier avec Ἄρης à Palmyre, *Ner*(*i*)*gal* avec *Hergal* (Héraklès) à Hatra, *'sr-ḥp* être pris pour un Σορὸς Ἄπιος «cercueil d'Apis» par les Grecs de l'Égypte, d'où provient Σάραπις[43].

Il n'y a certainement pas lieu d'expliquer le succès de Shadrapha à Leptis Magna par un substrat indigène, puisqu'au IIe siècle av. J.-C. la cité avait déjà derrière elle un long passé culturel phénico-punique, au contraire de la campagne où, par exemple, Héraklès se voit assimilé au Makéris libyco-berbère[44]. Du reste le culte dionysiaque, indépendamment du nom sous lequel la divinité était invoquée, était en Afrique du

Excavations at Nea Paphos. The House of Dionysos: Outline of the Campaigns 1964-1965, *RDAC* 1967, p. 100-125 et pl. XXI-XXIV. Voir aussi G.S. ELIADES, *Die Villa mit den Mosaiken von Nea Paphos. Das Haus des Dionysos*, Paphos 1982.

[42] On sait que Sarapis, comme Shadrapha, était un dieu guérisseur: I. BECHER, *Antike Heilgötter und die römische Staatsreligion*, *Philologus* 114 (1970), p. 228-235.

[43] La transcription sémitique connue du nom de Sarapis est *Srps*: Tosephta, *ʿAboda Zara* V, 1.

[44] Selon Pausanias, *Description de la Grèce* VII 25.5, dont le Μάκηρις ne peut plus être considéré comme une forme altérée de *Milqart*. Cette opinion est indéfendable aujourd'hui que l'on connaît divers théonymes libyco-berbères dans lesquels intervient l'élément *Macur–* / *Macer–*. Ainsi, parmi les *Dii Mauri* de l'inscription de Béjà (Tunisie), on trouve *Macurtam* et *Macurgum*, dont on connaît aussi la variante *Macergum* (*CIL* VIII 20840), qui montre l'équivalence des formes *Macur-* / *Macer-*, cette dernière ayant servi de base au Μάκηρις de Pausanias. Le théonyme survit dans le nom du Génie berbère *Maqur* et intervient comme élément théophore dans l'onomastique carthaginoise (*Mgrbʿl*) et libyco-berbère (p. ex. *Mgrkn*, *Macersum*, *Macurasen*), également en Cyrénaïque (*Makkur*). C'est à la consonance avec ce théonyme, rattaché à la racine *mġr* «être grand», que le nom latin *Macer* doit du reste sa diffusion en Afrique du Nord au temps de l'Empire romain. La paternité de Sardos, attribuée à Makéris, n'a donc rien à voir avec Melqart, le dieu colonisateur des Phéniciens; elle peut en revanche être considérée comme un souvenir de la venue de mercenaires libyens en Sardaigne à l'époque carthaginoise. Bref, toutes les spéculations sur Shadrapha-Ṣid-Sardus Pater et Milkʿashtart-Melqart-Makéris sont des *magni passus extra viam* qui n'apportent rien à l'intelligence de l'association de Shadrapha et de Milkʿashtart à Leptis Magna.

Nord surtout une affaire de la cité et de l'aristocratie[45], peut-être Timgad et Madaure exceptées. Divin patron de Leptis Magna[46], vénéré à Oea, l'actuelle Tripoli[47], et à Sabratha[48], où son temple est encore restauré entre 340 et 350 ap. J.-C.[49], Liber Pater est gratifié d'un monument dans le Vicus Maracitanus[50] et à Segermes[51], d'un autel à Belali Maior[52]; dieu protecteur de Maktar[53], il est honoré officiellement à Thuburbo Maius[54], à Leptis Minus[55], à Dougga[56], Musti[57], Gigthis[58], Cuicul[59], Auzia[60] et dans d'autres villes de Numidie et de Maurétanie Césarienne. Il jouit

[45] On tiendra compte, à ce sujet, des remarques de R. HANOUNE, *Les associations dionysiaques dans l'Afrique romaine*, dans *L'associations dionysiaque dans les sociétés anciennes* (*CÉFR*, 89), Rome 1986, p. 149-164, et de J. JALLOUL BOUSSAADA, *Le culte de 'Liber Pater' en Afrique à la lumière de l'épigraphie*, dans A. MASTINO (éd.), *L'Africa Romana* IX, Sassari 1992, p. 1049-1065, en particulier p. 1060 et 1064.

[46] J.M. REYNOLDS – J.B. WARD PERKINS, *IRT* 275, 289, 294-299.

[47] *IRT* 231; Apulée, *Apologie* 55.8.

[48] *IRT* 117, 126. Il était également représenté sur les monnaies de Sabratha: L. MÜLLER, *op. cit.* II (n. 6), p. 28, nº 62.

[49] *IRT* 55. Cf. Cl. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire* II, Paris 1981, p. 374.

[50] A. MERLIN, *Inscriptions latines de Tunisie*, Paris 1944, nº 572; cf. M. BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, p. 355. C'est l'actuel site de Ksar Toual Zouamel.

[51] Z.B. BEN ABDALLAH, *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo* (*CÉFR*, 92), Rome 1986, p. 32, nº 72. C'est l'actuel site de Henchir Harat.

[52] A. MAHJOUBI, *La découverte d'une nouvelle cité romaine à Henchir el-Faouar*, *CRAI* 1960, p. 382-391 (voir p. 387-390); E.N. LANE, *Corpus cultus Iovis Sabazii* II (*ÉPRO*, 100 II), Leiden 1985, p. 35, nº 73.

[53] G.CH. PICARD, *Civitas Mactaritana* (*Karthago*, 8), Paris 1957, p. 49-54; *CIL* VIII 23399 = Z.B. BEN ABDALLAH, *op. cit.* (n. 51), p. 42-43, nº 99.

[54] Z.B. BEN ABDALLAH, *op. cit.* (n. 51), p. 129, nº 341. Le site correspond à l'actuel Henchir Kasbat.

[55] *CIL* VIII 22900. Cf. W. SESTON, *Liber Pater et les curies de Leptiminus*, dans *Mélanges Ch. Saumagne*, Tunis 1968, p. 73-77. Le site correspond à l'actuelle Lemta.

[56] *CIL* VIII 15520 = 26467, 26468, 1493 = 26469, 26470, 26476, 26477; Cl. POINSSOT, *Les ruines de Dougga*, Tunis 1958, p. 46-47, nº 14 et p. 52-53, nº 16.

[57] *CIL* VIII 15578. C'est le site actuel de Henchir Mest, à 120 km à l'ouest de Carthage.

[58] *CIL* VIII 22694. Cette inscription a permis d'attribuer le temple B à Liber Pater: L.-A. CONSTANS, *Rapport sur une mission archéologique à Bou-Ghara (Gigthis) 1914-1915*, *NAMS* N.S. 14 (1916), p. 1-116 (voir p. 39-44).

[59] J. CARCOPINO, *Deux dédicaces religieuses de Djémila (ancienne Cuicul)*, *Libyca. Archéologie, épigraphie* 2 (1954), p. 419-433. Cf. A. BRUHL, *Liber Pater*, Paris 1953, p. 226-227; M. LEGLAY, *Djémila: fragment de dédicace à Liber*, *Libyca. Archéologie, épigraphie* 2 (1954), p. 472-473. Le site correspond à l'actuelle Ǧamīla. Liber Pater y avait un temple qui fut fouillé par Mlle Y. ALAIS, *Les fouilles de 1950-1952 dans le quartier est de Djémila*, *Libyca. Archéologie, épigraphie* 2 (1954), p. 343-362.

[60] *CIL* VIII 9016. C'est l'actuelle Sour el-Ghozlane, à 124 km au sud-est d'Alger.

encore d'un pompeux culte public à Madaure, au temps de St Augustin[61]. Celui-ci évoque les décurions et les principaux bourgeois qui parcourent les rues de la ville dans un cortège orgiaque, célébrant les mystères de Liber Pater. Et ailleurs, il décrit les cérémonies accomplies en l'honneur du dieu et destinées à accroître la fécondité des semences.

Pour justifier la diffusion de ce culte, il n'est point nécessaire de recourir à l'hypothèse d'une divinité indigène, libyco-berbère, à laquelle Liber Pater, *alias* Dionysos, se serait superposé en Afrique. Son culte s'explique suffisamment par la pénétration de la civilisation hellénistique et de son dionysisme dans les cités de l'époque pré-romaine. En tout cas, l'épigraphie n'associe Hercule à Liber Pater qu'à Leptis Magna et à Cuicul (Djémila)[62], création romaine qui ne succéda à nulle ville antérieure et où l'influence sévérienne fut particulièrement forte[63]. «Ainsi leur association est avant tout fonction de leur présence à la tête du panthéon de la métropole tripolitaine, pays d'origine de la famille sévérienne»[64].

Il convient cependant de se demander quel nom portait Dionysos en Afrique avant que le latin n'eût imposé celui de Liber Pater. En l'absence d'inscriptions grecques qui se rapporteraient à la religion dionysiaque, on peut conjecturer, en se référant à Dion Cassius et à l'anthroponymie punique, que les noms de Dionysos, de Bacchus[65] et de Phallus[66] étaient alors employés, cette dernière appellation comportant sans doute une allusion au symbole du culte bachique. Par ailleurs, il faut tenir compte de l'ancienne identification de Dionysos à Osiris, attestée notamment par les deux cippes maltais auxquels nous nous sommes déjà référé[67]. Or, le culte d'Osiris est attesté en Afrique du Nord non

[61] St Augustin, *Lettres* 17.4 et *La Cité de Dieu* VII 21.

[62] *CIL* VIII 20145; *AE* 1955, 155. Cf. ci-dessus, n. 59.

[63] La vaste place sévérienne y était même dominée par un temple dédié à la famille impériale: P. PENSABENE, *Il tempio della Gens Septimia a Cuicul (Gemila)*, dans A. MASTINO (éd.), *L'Africa Romana* IX, Sassari 1992, p. 771-802 et pl. I-XII.

[64] A. JALLOUL BOUSSAADA, *art. cit.* (n. 45), p. 1063.

[65] Le nom de Bacchus, ὁ Βάκχος, semble apparaître sous la forme *ʾbk* (**ʾobakko*?) dans le nom théophore carthaginois *ʿbdʾbk* (*CIS* I 1018,2), attesté au IIIe/IIe siècle av. J.-C.

[66] L'élément théophore *pʿm* «pied», métaphore sémitique pour 'phallus', apparaît dans de nombreux noms puniques et néopuniques, masculins et féminins; cf. F.L. BENZ, *op. cit.* (n. 16), p. 393; K. JONGELING, *Names in Neo-Punic Inscriptions*, Groningen 1983, p. 48.

[67] Cf. ci-dessus, p. 46 et n. 38.

seulement par les amulettes osiriennes[68], mais aussi par l'onomastique punique[69]: *ʾsrgn* «Osiris a protégé», *ʿbdʾsr* «Serviteur d'Osiris», *Plʾsr* transcription punique de l'anthroponyme grec Φιλόσιρος «Ami d'Osiris». On peut donc imaginer aussi — sans preuve réelle à l'appui — que l'on vénérait Dionysos également sous le nom d'Osiris. Le cas de l'Afrique punique ou punicisée ne serait pas unique. À Pompéi, plusieurs monuments manifestent des affinités entre le culte de Dionysos et ceux d'Osiris et d'Isis, d'où F. Le Corsu a conclu que les Pompéiens avaient considéré Dionysos comme une forme renaissante d'Osiris[70]. Il faut cependant reconnaître qu'on entre ici dans le domaine de la pure conjecture.

En conclusion, le culte des *dii patrii* de Leptis Magna ne semble pas reposer sur un ancien culte phénico-punique de deux divinités poliades sémitiques. La dyade formée par Dionysos et Héraklès — ou Liber Pater et Hercule — est selon toute vraisemblance d'origine hellénistique. Compte tenu de l'importance du punique, qui était une des langues parlées à l'époque par l'aristocratie leptitaine, on donna à Héraklès le nom de Milkʿashtart, conformément à une tradition bien établie, et on fit usage du nom de Shadrapha pour asseoir une *interpretatio punica* de Dionysos, assimilé à Sarapis.

B-1040 Brussel E. LIPIŃSKI
Ad. Lacomblélaan 50/11

[68] J. VERCOUTTER, *Les objets égyptiens et égyptisants du mobilier funéraire carthaginois* (*BAH*, 40), Paris 1945; P. CINTAS, *Amulettes puniques*, Tunis 1946.
[69] F.L. BENZ, *op. cit.* (n. 16), p. 63, 149, 175, 272-273.
[70] F. LE CORSU, *Un oratoire pompéien consacré à Dionysos–Osiris*, *RA* 1967, p. 239-254; EAD., *Un oratoire pompéien consacré à Dionysos–Osiris*, *BSFÉ* 51 (1968), p. 17-31.

A PAWNBROKER'S ACCOUNT*

Two fragments, a smaller and a larger piece, of one and the same text, retrieved from mummy-cartonnage, with writing on both sides, have been preserved.

We are dealing with a pawnbroker's account which records articles deposited with him[1]. Not consistently but only from time to time is there a question of the interests charged by the pawnbroker whose name does not appear on the preserved part of the papyrus. We are, therefore, unable to calculate how high the rate of interest charged by the pawnbroker was, as R. Bogaert has so cleverly done for *P. Cairo Zen.* III 59627[2]. Pawned are not only trinkets (cf. e.g. *P. Oslo* III 130.15), precious cups (cf. e.g. *P. Cairo Zen.* I 59074, 59120), cloths (cf. e.g. *P. Wash.* II 97.1n.), but also other, rather unusual and unexpected objects. The present text probably was not the definite account of the pawnbroker but rather a draft.

The present text has to be dated to the first half of the 2nd century B.C. or even to the last years of the 3rd century B.C. The amounts given for the pawned objects[3] point to a period after 211/10 B.C. when the change from a silver standard to a copper standard took place[4]. The

* The papyrus published here belongs to the collection of the University of Michigan at Ann Arbor and is housed in the Hatcher Graduate Library. I wish to thank L. Koenen for his permission to publish this text here. W. Clarysse saw an earlier version of this article and naturally gave some sound advice!

[1] Cf. E.M. Husselman, *Pawnbrokers' Accounts from Roman Egypt*, *TAPA* 92 (1961), p. 253ff. = *SB* VIII 9834 (cf. *BL* VIII 355). Another account of a pawnbroker is *SB* XVI 12421 (cf. *BL* VIII 382). Cf. also *ZPE* 96 (1993), p. 229ff. (on *ST* 439).

[2] R. Bogaert, *P. Cairo Zen. III 59327 et le taux des intérêts bancaires à Alexandrie en 250/249 avant J.-C.*, in Miscel·lània *Papirològica Ramon Roca-Puig*, Barcelona 1987, p. 79ff.; Id., *Zénon et ses banquiers*, *CE* 66 (1991), p. 308ff.

[3] From ll. 35-36 and 38-39 it seems to follow that one could pawn a μάχαιρα for at least 40 drachmas (in *P. Col. Zen.* I 5 l. 36, 4 drachmas are paid εἰς τὰς μάχαιρας. In the same text, l. 35, 4 drachmas are paid for a sheath of a μάχαιρα [cf. the 40 drachmas paid for a handle of a μάχαιρα in *P. Col. Zen.* II 63 verso iii l. 9]). In ll. 42-43, 160 drachmas are given for a roll of papyrus (unit prices of papyrus rolls remain elusive. N. Lewis, *Papyrus in Classical Antiquity*, Oxford 1974, p. 132, cites 3½–4 obols [*P. Cairo Zen.* I 59010, IV 59687, 59688 + *P. Col. Zen.* I 4 – 259-257 B.C.]; 1 drachma 1 obol [*PSI* VI 572 – 251/250 B.C.]; and 100 drachmas [*P. Tebt.* I 112 – 112 B.C.]). Several of the objects pawned in the present papyrus (e.g., clothing, precious cups) allow widely diverging prices. Cf. also the note to l. 47.

[4] Cf. W. Clarysse – E. Lanciers, *Currency and the Dating of Demotic and Greek Papyri from the Ptolemaic Period*, *AncSoc* 20 (1989), p. 117ff.

scribe still writes in the dative -ωι (e.g. l. 28) and -αι (e.g. l. 35) instead of -ω and -α[5]. Palaeographically several features point to the 3rd century B.C. such as the *tau* which sometimes (e.g. in ll. 32, 48, 54) shows only a left upper bar, the rather archaic *o-mega*, and the fact that the two legs of the *pi* are not yet totally equal[6]. The fact that the numeral 200 (e.g. in ll. 28, 30) still does not have the lunate shape points to a date before the end of the 2nd century B.C.[7]. Since no year is mentioned (only months and days appear from time to time) we cannot be more specific.

The provenance of the text also remains unknown.

P. Mich. inv. 7022[8]

Fragment I

/· Ὑμνὶς ἐπὶ κα̣[
Σαραπίων ἐπὶ̣ [
κ̣αὶ λόγχη̣ .[
Ἡρακλείδης ἐπ[ὶ
ὁ κλ̣ει̣δο̣π̣οιὸς [ἐπὶ

[5] W. Clarysse, *Notes on the Use of Iota Adscript in the Third Century B.C.*, *CE* 50 (1975), p. 150ff., has shown that the use of –ω instead of –ωι and of –α instead of –αι becomes normal only in the 2nd century B.C. The use of –η instead of –ηι is already very normal in the 3rd century B.C. (cf., however, l. 43 of the present text). In the present text ἐνωιδίοις (ll. 48-49), where –ωι appears in the middle of a word, is especially significant.

[6] One should, however, take into account that the scribe of the present text is not well trained but writes rather woodenly! Compare, e.g., *P. Heid.* III 226 (cf. R. Seider, *Paläographie der griechischen Papyri* I, Stuttgart 1967, no. 8) of 215-213 B.C.; *P. Lond.* 24 recto (cf. R. Seider, *op. cit.*, no. 9 = W. Schubart, *Griechische Palaeographie*, München 1925, Abb. 12) of 163 B.C.; *BGU* VI 1249 (cf. W. Schubart, *op. cit.*, no. 13) of 148/147 (?) B.C.

[7] Cf. P. Gorissen, *Litterae lunatae*, *AncSoc* 9 (1978), p. 149ff., who writes on p. 162f.: “Après avoir concurrencé et éliminé petit à petit le *sigma* alphabétique de tous les champs de l’écriture ... il ne restait au *sigma* lunaire qu’un seul domaine à conquérir: celui des chiffres. Ce fut chose fait à la fin du II[e] siècle avant J.-C.”.

[8] Fragment I: 8.7 x 16 cm; ll. 1-11 run along the fibres, ll. 12-13 against them. Regularly cut off at the top and at the bottom (at both sides approximately 2 cm have been left free) and rather regularly broken off at the left and at the right.

Fragment II: 32.7 × 16.1 cm; on both sides the text runs along the fibres. There are κολλήσεις at 5.2 cm from the left and at 7.5 cm from the right border (a sheet of approximately 20 cm). Regularly cut off at the top (there is a free margin of approximately 1.5 cm) and at the bottom (hardly any free space left); rather regularly broken off at the right. Two dark stains, 4 and 18 cm from the left border, obscure several letters.

On the backs of both fragments there are still clearly traces visible of a previous, washed-off text.

⁄ Ὑμνὶ̣ς ἐπὶ χιτῶ̣[νι
(δραχμὰς) β ∠
⁄ Ἐλάφιον ἐπὶ πε̣[ρικεφαλαίαι
Σωτήριχος διὰ Χ̣α̣ι̣ρ̣[
Σαραπίων̣ ἐπὶ σφαιρίωι̣ [
Ἐλάφιον ἐπὶ περικε[φαλαίαι
Verso:] (γ̣ί̣ν̣ο̣ν̣τ̣α̣ι̣) Ἀ̣τπδ
] (δραχμὰς) σ

Fragment II

Column I

]ος (δραχμὰς) ο̣
].λε (δραχμὰς) μ
]..ειλει
κεφ]άλαιον
]τ̣αι δὲ τὸν
]. καὶ τὸ σε-
]ν̣ίδια δ ἔχω
]πθ̣ ἔχω (δραχμὰς) λ̣γ̣
] Π̣όσε̣ι̣ς ἐ̣πὶ
] (δ̣ρ̣α̣χ̣μ̣ὰ̣ς̣) λ̣ καὶ τόκον
] (δραχμὰς) ι)
ἐ]π̣ὶ τρίβωνι (δ̣ρ̣α̣χ̣μ̣ὰ̣ς̣) ρ̣δ)
]π̣εκ̣.[.]ν̣η ι
ἐ]π̣[ὶ] σ̣φ̣[

Column II

ἡ σιμὴ ἐπ' ἀγνάφωι (δραχμὰς) σ
καὶ τὸ σεβίτιον κεκόμι-
σται κείμενον πρὸς (δραχμὰς) σ
ἔχω (δραχμὰς) ρο Χοίαχ η̅
τοῦ Παῦνι εἰς τόκον
⁄ Ζωὶς ἐπὶ σινδόνι (δραχμὰς) ν)
Σαραπιὰς Παπίου (δραχμὰς) ρ)
(ὁ ξένος ἐπὶ μαχαίρα̣ι κδ)
(ἄ̣λ(λας) δ
⁄ Πασίων ἐπὶ ψυκτῆρι κ)
⁄ ὁ ξένος ἐπὶ μαχαί(ραι) (δραχμὰς) κ)
⁄ Μεσορὴ ἄλ(λας) (δραχμὰς) ιβ ἄλ(λας) (δραχμὰς) η)

/ Ἀνδροσθένης ἐπὶ χαλκί(ωι) (δραχμὰς) μ)
γ(ίνονται) ´Βσγ̣⟦δ⟧
/ ὁ παρὰ τοῦ κυρτοῦ ἐπὶ
/ τ̣ῶ̣ι χάρτηι (δραχμὰς) ρξ)
/ Ἡ̣δίστη ἐπὶ τρίβωνι (δραχμὰς) ρμ)

Column III

/ Πασίων ἐπὶ ψυκτῆρι
ὃν ἔχει Σαραπιὰς (δραχμὰς) δ)
/ Ἀρσινόη ἐπὶ στατῆρι (δραχμὰς) π)
ὁ τὰ ψέλια ⟨ἀ⟩γόρασας ἐπ' ἐ-
νωιδίοις (δραχμὰς) σ (δραχμὰς) β∠
/ Εἰρήν ⟨η⟩ ἐπὶ ...τυ̣λιδρίωι (δραχμὰς) ιβ∠
(Ἀνδροσθένης ἐφ' ἁλύσει (δραχμὰς) ξ)
/ Σα̣ραπιὰς Παπίου
..ς Ἄνδρωνος (δραχμὰς) ρ̣)
/ Δίων ἐπὶ χιτῶνι (δ̣ρ̣α̣χ̣μ̣ὰ̣ς̣) κ)
/ ἡ̣ καπηλὶς ἐπὶ τύλη̣ (δραχμὰς) η̣)
ἔχω π̣αρὰ Δω̣ροθέου κ^{η} Θωὺ⟨θ⟩ `(δραχμὰς) η´
τόκον σεβιτίου κδ̣ πρὸς
Σ̣κ̣ύβαλ̣ο̣ς ἐπὶ κλ̣ε̣ιδίοις ῑ

Column IV

κεφάλαι[ον
(λοιπὰς) ἔχω αὐτ̣[
ὃ δ' ἀπεχε̣[
ἀντιδο.[
ἔχω πα[ρὰ
συνη̣.[
ὃ δ' ἀπεχ[ε
καὶ λε[
ὁ ξένος [
ἡ̣ παρὰ Εὐξιθ̣[έου
Φιλίστ[η

Ἐ̣λάφ[ιον
περι[
Verso: τὸ σεβίτιον (δραχμὰς) σ

Παῦνι
τόκος (δραχμὰς) πδ

τὸ ἄγναφον (δραχμὰς) σ
Ἐπεὶφ τόκος (δραχμὰς) [οβ]
ὁ χίτων (δραχμὰς) ν
κ̣α̣ὶ̣ Φ̣α̣ῶφι τόκος (δραχμὰς) θ̣
(γίνονται) (δραχμὰς) χιε
ἔχω Χοιὰχ η̄ ρο
(λοιπαὶ) υμε.

39: 2nd ἄλ(λας): λ *ex* α

Translation (columns II and III of Fragment II):

The snub-nosed woman on a new piece of cloth 200 dr(achmas); and the box of box-wood pawned for 200 dr(achmas) has been carried away; I receive on the 8th of Choiach as interest for Payni 170 dr(achmas); Zois on a fine cloth 50 dr(achmas); Sarapias, daughter of Papias, 100 dr(achmas); the stranger on his sword 24 dr(achmas), another 4 dr(achmas); Pasion on a cooler 20 dr(achmas); the stranger on his sword 20 dr(achmas), in Mesore 12 more dr(achmas) (and again) 8 more dr(achmas); in total 2,203 dr(achmas); the servant of the hunchback on the roll of papyrus 160 dr(achmas); Hediste on a threadbare cloak 140 dr(achmas).
Pasion on a cooler which Sarapias has 4 dr(achmas); Arsinoe on a (silver) stater 80 dr(achmas); the person who bought the armlets on earrings 200 dr(achmas), 2½ dr(achmas); Irene on a – – – 12½ dr(achmas); Androsthenes on a chain 60 dr(achmas); Sarapias, daughter of Papias, – – – of Andron 100 dr(achmas); Dion on a cloak 20 dr(achmas); the huckster on a mattress 8 dr(achmas); I receive from Dorotheos on the 28th (?) of Thoth 8 dr(achmas) as interest on a box of box-wood, on the 24th (?) again (?); Skybalos on 10 keys

Notes

(1) In front of this line there is a trace of the preceding column. Perhaps a δ.

Ὑμνίς: not necessarily the same person as the one in line 6. If we are dealing with the same person she pawned two different objects. This female proper name (both men and women are customers of our pawnbroker) is not yet listed in the usual papyrological onomastica. Cf., however, F. Bechtel, *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, Halle 1917, p. 565; *A Lexicon of Greek Personal Names* I, edd. P.M. Fraser – E. Matthews, Oxford 1987, p. 450.

κ̣α[: the object pawned; e.g. κ̣α[θαπτῇ / κ̣α[θορμίωι (there are, however, many other possibilities!).

(2-3) Sarapion pawns at least two objects. λόγχη (cf. *CPR* V 28 l. 108 n.) has here the meaning of "spear" (cf. the μάχαιρα in ll. 35 and 38).

(3) The trace after the letters λογχη is either an iota adscriptum or the symbol for (δραχμάς).

(5) The pawnbroker did not know the names of several of his customers or he preferred to refer to them by the name under which they were best known in their neighbourhood. Cf. P.J. SIJPESTEIJN, *List of Nominations to Liturgies*, in *Miscellanea papyrologica* (*Papyrologica Florentina*, VII), Firenze 1980, p. 341ff. (Cf. also *Miscellanea papyrologica in occasione del bicentenario dell' edizione della Charta Borgiana* [*Papyrologica Florentina*, XIX], Firenze 1990, p. 503ff.).

For κλειδοποιός, see Th. REIL, *Beiträge zur Kenntniss des Gewerbes im hellenistischen Ägypten*, Borna–Leipzig 1913, p. 61, 69. The word occurs more often in texts from the Roman period (cf., e.g., *OGN* I 22 ll. 8-9, and *P.Tebt.* II 480 l. 12, ed. R.S. BAGNALL, *Aegyptus* 72, 1992, p. 81) than in texts from the Ptolemaic period (cf., e.g., *P. Tebt.* III 891 l. 39).

(6) When a transaction was finished, i.e. when a client had retrieved his pledge after having paid the amount due to the pawnbroker (κεφάλαιον καὶ τόκος), the latter placed an oblique before the client's name (only in front of ll. 35/36 and l. 56 a curved line) and a curved line after the sum provided. One and the same transaction is sometimes divided over more than one line!

(7) 2½ drachmas is a rather low amount of money. Perhaps this amount represents the interest paid on the *chiton* pawned by Hymnis. But, if so, for how long a period was the interest paid? Cf. l. 49.

(8) Ἐλάφιον: cf. ll. 11 and 70. D. FORABOSCHI, *Onomasticon alterum papyrologicum*, p. 104a, cites Ἐλάφιον as a new name only attested in the Zenon archive (cf. *PLBat* XXIA, p. 322), but the Syrian slave mentioned in *P. Eleph.* 3 and 4 (cf. *ZPE* 76, 1989, p. 206ff.) already bears this name (cf. *PP* V 14353).

πε̣[ρικεφαλαίαι: supplemented on the strength of l. 11 (the same word may have to be supplemented in l. 71). *LSJ*[9] give for ἡ περικεφαλαία the meanings "covering for the head, helmet, cap". The word does not appear very often in the papyri. Here (and in *P. Petr.* III, p. 328) the word has the meaning "Kopftuch, Mütze" (cf. F. PREISIGKE, *WB* II s.v.). In *P. Beatty Panop.* I l. 343 the word undoubtedly means "helmet" (this meaning is not totally excluded in the present text; cf. λόγχη in l. 3 and μάχαιρα in ll. 35 and 38). In the indexes of *P. Beatty Panop.* the word is listed (p. 188b) as a neuter: περικεφάλαιον (also in W. RÜBSAM, *WB Suppl.* I and S. DARIS, *Spoglio lessicale papirologico* III s.v.). Since in l. 11 there is no oblique before her name (it could, however,

have broken away!), we may assume that Elaphion loaned with the same object as pledge more money from the pawnbroker (and once again in ll. 70-71?).

(12) 1,384 drachmas are meant. The scribe does not always write the symbol for (δραχμαί). I do not know to what this amount (and the amount of 200 drachmas listed in l. 13) relates.

(14)]ος = τό]κος?

(15)].λε: possibly a number (of drachmas?).

(17) Maybe the symbol for (δραχμαί) is still legible at the end of this line: κεφ]άλαιον (δραχμῶν) [ ]. This may have been followed by τόκον. Cf. ll. 23f. where we should perhaps supplement and read: κεφάλαιον] (δ̣ρ̣α̣χ̣μ̣ῶ̣ν̣) λ̣ καὶ τόκον | (δραχμῶν) ι).

(18) Perhaps ἀ̣π̣έ̣χ̣ε]τ̣αι. Cf. ll. 61 and 65. The client may be the subject.

(19-20) Perhaps τὸ σε|[βίτιον. Cf. ll. 29, 57 and 72.

(25) τρίβωνι: also in l. 44. A τρίβων is a "worn garment, threadbare cloak" (*LSJ*[9]). There is, however, also a τρίβων among Zenon's clothes (*P. Cairo Zen.* I 59092 l. 19).

(26) Or ἐ̣]π' ἐκ̣.[.]νη̣?

(27) Perhaps σ̣φ̣[αιρίωι. Cf. l. 10.

(28) σιμή: the adjective σιμός occurs also in *P. Oxy.* XLIV 3197 l. 7 (or is σε(ι)μόν in the Oxyrhynchite text a proper name?). For ἔνσιμος and ὑπόσιμος, see J. HASEBROEK, *Das Signalement in den Papyrusurkunden*, Berlin–Leipzig 1921, p. 109.

(29) σεβίτιον: also in ll. 19-20 (?), 57 and 72. Cf. *BGU* VII 1558 introd. The word σεβίτιον is an Egyptian loan-word. Cf. W. CLARYSSE, *Greek Loan-Words in Demotic*, in *Aspects of Demotic Lexicography* (ed. S.P. VLEEMING), Leuven 1987, p. 33 no. 12.

(29-30) The σεβίτιον, pawned for 200 drachmas, has been taken away. The pawnbroker seems to have sold pledges when after a certain period of time they had not been retrieved. Cf. ll. 46 and 48.

(31-32) On Choiach 8 the pawnbroker received 170 drachmas as interest for the month Payni. Rather late and therefore not a calculation of the pawnbroker's of how much interest he made in the month Payni. The same amount appears in l. 80 on the verso. It looks as if l. 31 was (afterwards?) squeezed in between ll. 30 and 32.

(33) σινδόνι: cf. *P. Coll. Youtie* II 95 l. 8 n. In l. 77 on the verso the σινδών seems to be equated with a χιτών.

(34) Cf. ll. 52-53 where the amount of money involved seems to be also 100 drachmas. Neither here nor there is a pledge mentioned.

(35-36) These lines have to be explained in combination with ll. 38-39. The stranger seems to have pawned his μάχαιρα twice. The first time he received 24 drachmas and later an additional 4 drachmas. For that reason ἄλ(λας) δ has been squeezed in between ll. 35 and 37. The second time he received 20 drachmas but in the month Mesore two additional payments: one of 12 and another of 8 drachmas, total 40 drachmas.

(35) μαχαίρạι: I do not exclude that the scribe originally wrote ϟ at the end of this word but changed this to αι.

(37) ψυκτῆρι: a ψυκτήρ is a wine cooler (also in *P. Cairo Zen.* III 59327 l. 103 a ψυκτήρ is given as a pledge). In *P. Oxy.* X 1289 l. 7 (end of the 4th cent. A.D.; cf. *BL* VII 137) the word has the meaning "cool shady place (for recreation)". In ll. 45-46 Pasion receives another 4 drachmas for the same pledge which he does not seem to have redeemed in time and which was sold by the pawnbroker to a certain Sarapias.

(38) μαχαί(ραι): neither here nor elsewhere is the abbreviation indicated.

(40) χαλκί(ωι): any object of copper: more especially a copper vessel, a cauldron, a kettle.

(41) ͵Βσγ̣⟦δ⟧ or is ͵Β{σ}τ̣⟦δ⟧ meant? There is no way to verify this amount.

(42) In this line there is a question of "the servant of the hunchback" (cf. l. 68). Cf. *SB* I 4425 VII l. 6; *P. Fay.* 121 l. 15; *P. Yadin* 27 ll. 6, 15 for the adjective κυρτός.

(43) For the meaning of the word χάρτης, see N. LEWIS, *op. cit.* (n. 3), p. 70ff., and *Papyrus in Classical Antiquity. A Supplement* (*Papyrologica Bruxellensia*, 23), Bruxelles 1989, p. 34ff.

(47) Not the intrinsic value of the (silver) στατήρ = 4 drachmas is taken into account, but it is regarded as bullion. Four silver drachmas are worth 240 copper drachmas and it is understandable that the pawnbroker gave 80 copper drachmas on a coin worth 240 copper drachmas as a pledge.

(49) The person unknown to the pawnbroker and who bought armlets = ψέλ(λ)ια (probably pledges to the pawnbroker and for which payment was overdue) borrowed at the same time money from the pawnbroker and gave earrings = ἐνώδια / ἐνώτια as a pledge. In view of the absence of an oblique before and a curve after this entry the transaction was probably not yet brought to an end. If the 2½ drachmas (cf. l. 7) are the monthly interest the pawnbroker took a not extremely high yearly interest of 15%. A reading (δραχμὰς) σιβ∠ = 213 drachmas 3 obols seems less likely.

(50) ...τυ̣λιδρίωι: no word ending in -τυλ(ε)ιδρ(ε)ιος / -τυλ(ε)ι-δρ(ε)ιον is known to me. Hesychius lists the word λιδρίον = τρύβλιον = "cup, bowl", but if this was the object pawned I do not know how to explain the (5) preceding letters. The amount received for the pledge, 12½ drachmas, is not impressive. At the end of this entry the curved stroke indicating that the transaction had been finished was omitted.

(52-53) Cf. l. 34. I am unable to read the letters before Ἄνδρωνος. Perhaps ξας / ζας. I do not have an explanation to offer for this line. The oblique before Σαραπιάς in l. 52 and the curve after (δραχμὰς) ρ̣ in l. 53 prove that these two lines have to be taken together.

(55) The noun καπηλίς (cf. *P. Fay.* 12 l. 23; H.J. DREXHAGE, *Einige Bemerkungen zu den ἔμπορα und κάπηλα im römischen Ägypten (1.–3. Jh.)* [*Münstersche Beiträge zur antiken Handelsgeschichte*, 10], 1991, p. 28ff.) occurs only rarely in documents from Egypt. Instead of 8 (η) drachmas a reading 50 (ν) drachmas cannot be excluded.

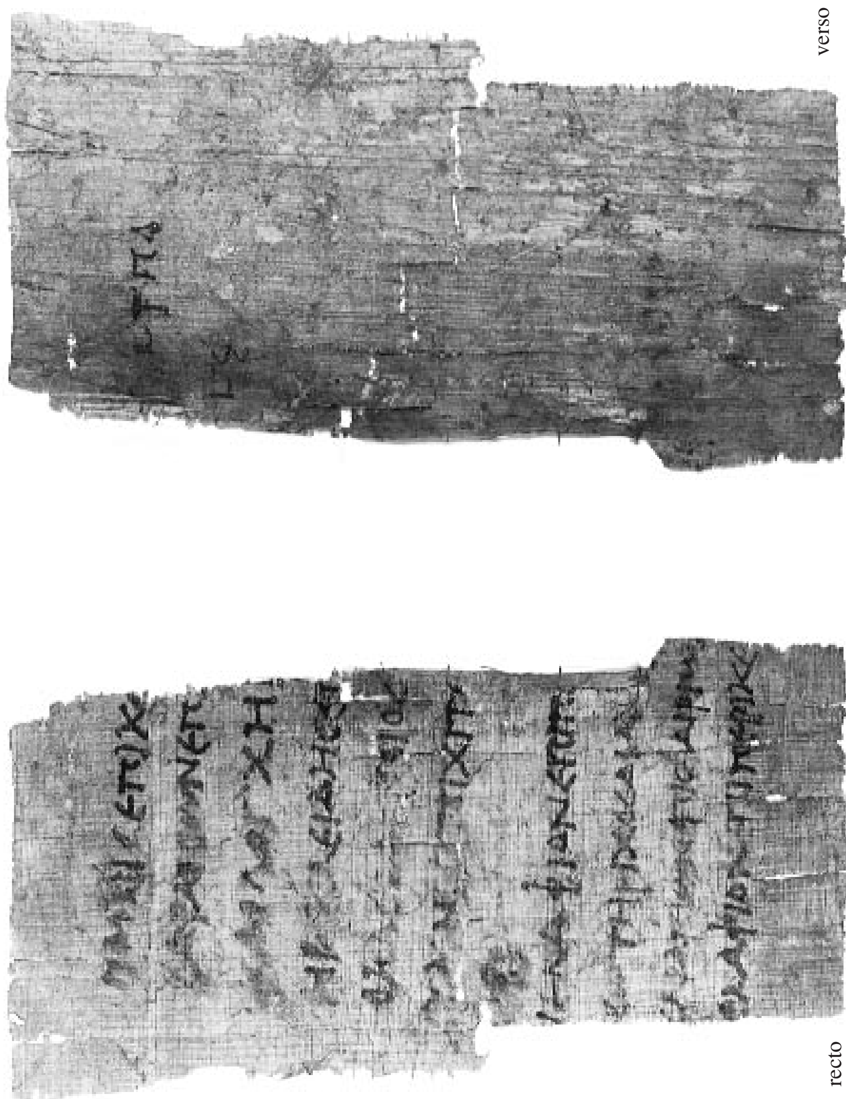
(56-57) It is clear that the pawnbroker received from a certain Dorotheos 8 drachmas as interest on a pledged σεβίτιον. Did he receive these 8 drachmas on the 8th, the 20th or the 28th of the month Thoth and did he receive on the 21st (read in l. 57 κα̣ instead of κδ̣) or 24th of the same month another, not mentioned number of drachmas (or had he on the 21st or 24th of Thoth already received a not mentioned number of drachmas)?

κλ̣ε̣ιδίοις ι̅: rather "keys" than "stopcocks". Probably the material from which these 10 keys were made played a role. It looks as though the amount paid for the pledge has not been entered.

(57-77) Column IV is too mutilated to be understood and/or explained totally. In ll. 61 and 65 ἀπέχεται is a possibility (cf. l. 18); in l. 62 perhaps a form of the verb ἀντιδίδωμι or of the substantive ἀντίδοσις; in l. 64 one thinks of σὺν ἡ̣μ̣[ιολίαι; with l. 68 (squeezed in between ll. 67 and 69) one can compare l. 42; for ll. 70-71 see notes to l. 8.

(79-81) The amounts listed in ll. 72 through 78 add up to 615 drachmas. The calculations in the last three lines are correct.

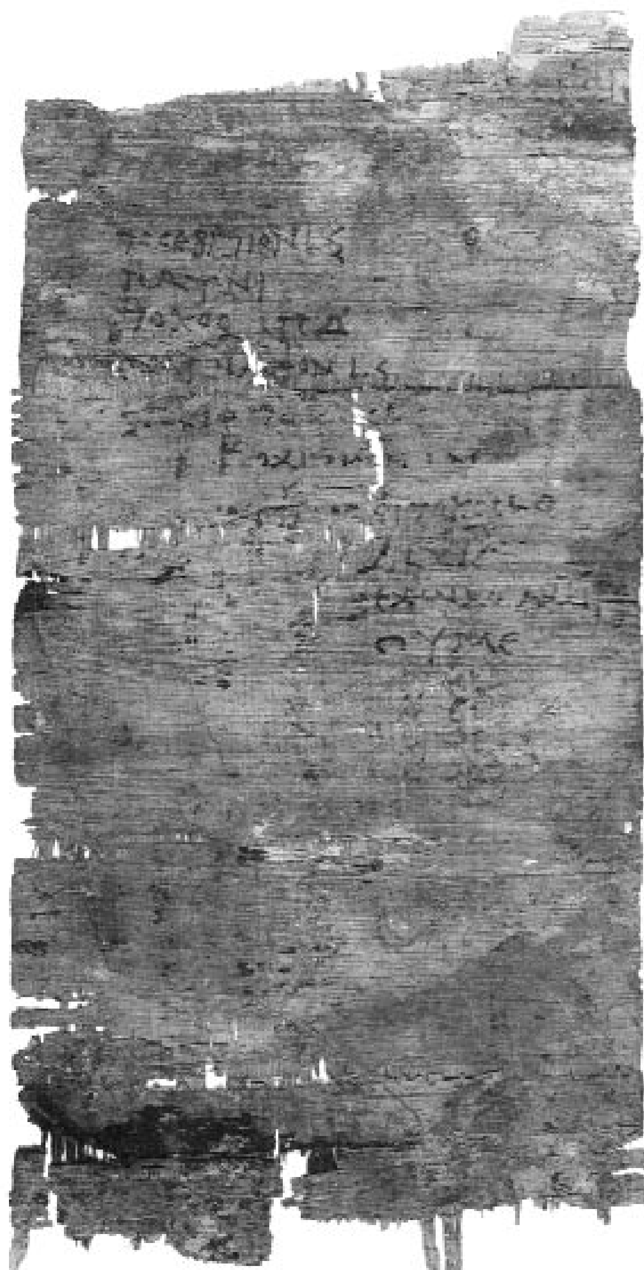
University of Amsterdam P.J. SIJPESTEIJN



1. *P. Mich.* inv. 7022 – Fragment I.



2. *P. Mich.* inv. 7022 – Fragment II (recto)



3. *P. Mich.* inv. 7022 – Fragment II (verso)

ARCHIVIO DEI DISCENDENTI DI LACHES O DEI DISCENDENTI DI PATRON?

Un ‘Archivio dei discendenti di Laches’ fu menzionato per la prima volta nel II volume dei *P. Mil. Vogl.*, dove vennero raccolti sotto tale intestazione i reperti pubblicati ai nrr. 50-72[1]. Al gruppo dei testi fu premessa una breve introduzione (p. 57-59), in cui si precisava che i documenti appartenevano tutti a un’unica famiglia, e si tracciava un albero genealogico della casata che presentava come capostipite un individuo di nome Laches. Questi risultava padre di un Patron I, genitore a sua volta di Amazio, Gemino e Paolino, che diedero origine alle tre branche in cui la famiglia si articolò nel II sec. d.C.

Ma, in realtà, la convinzione che Laches fosse il padre di Patron I e il capostipite della famiglia era fondata unicamente sul fatto che la lettera di *P. Mil. Vogl.* II 50 a ll. 1-2 mostrava [Π]ἁ̣τρων Λάχῃ τῶι πα|τρὶ χαίρειν. In nessun documento dell’archivio il nome di Laches appariva unito come patronimico a quello di Patron I: i due onomastici ricorrevano insieme, oltre che in *P. Mil. Vogl.* II 50, solamente in altre tre lettere: *P. Mil. Vogl.* II 51, *SB* VI 9483 (poi riedito come *P. Mil. Vogl.* VI 279) e *SB* VIII 9643, nelle cui intestazioni si leggeva uniformemente Πάτρων Λάχῃ τῷ φιλτάτῳ χαίρειν[2]. La situazione restò invariata anche quando furono edite nuove carte dell’archivio in *P. Mil. Vogl.* III, IV, VI e VII; e non cambia neppure se si prendono in considerazione i testi inediti del dossier custoditi presso l’Istituto di Papirologia di

[1] Un fugace accenno a una ‘famiglia di Laches’ fu contemporaneamente fatto in *Acme* 13 (1960), p. 249-259, che, nonostante la data del frontespizio, apparve nel 1961 insieme a *P. Mil. Vogl.* II.

[2] Dopo una revisione degli originali è possibile proporre qualche emendamento per le trascrizioni delle lettere stampate in *P. Mil. Vogl.* II, VI e *SB* VIII:

P. Mil. Vogl. II 50
14 (Τεσσαρακονταρούρων) > (Τεσσαρακοντάρουρον)
17 εὔχ(ομαι) > εὔχομ(αι)

P. Mil. Vogl. II 51
5 γ̄ > δ̣̄
7-8 μ.ε̣.εν.κ|λ̣η̣.τωι > μετ̣εν ε̣κ|θ̣ή[[θ]]τωι (*l.* μετενεχθήτω)
15 (Τεσσαρακονταρούρων) > (Τ̇εσσαρακονταρούρου)
18 . . . > ὀ̣κ̣τ̣ὼ̣
19-20 ει . . . | . . εις > εἰ κ̣ό|πτεις
retro. (m.?) [Λά]χ̣ητ̣ι̣ π̣αρὰ X [Πάτρωνος]

Milano: fra essi si trova unicamente una lettera, registrata come *P. Mil. Vogl.* inv. 943, che a ll. 1-2 presenta Π̣ά̣τρ̣ων Λάχηι τ̣ῶι̣ | πατρὶ̣ χα(ίρειν), come *P. Mil. Vogl.* II 50. Quindi, sulla base della documentazione attualmente disponibile, la posizione di Laches come padre di Patron I e fondatore della casata si può reggere unicamente su quell'epiteto πατήρ, che gli è attribuito nelle due lettere di *P. Mil. Vogl.* 50 e inv. 943.

Però nel linguaggio epistolare di epoca romana πατήρ non indica necessariamente un reale rapporto di parentela: spesso è un epiteto conferito in segno di rispetto ad una persona più anziana di quella che scrive[3]. Per questo motivo sembra molto precaria la base su cui Laches è stato identificato come capostipite della famiglia; tanto più che il contenuto e la forma delle lettere a lui spedite da Patron non si addicono alla corrispondenza abitualmente scambiata tra un figlio e un padre. In tutti i testi, infatti, Patron si limita a impartire disposizioni su lavori che Laches avrebbe dovuto svolgere, usando sempre il tono secco di chi si rivolge a un subalterno. Inoltre, in *P. Mil. Vogl.* II 51, VI 279 e *SB* VIII 9643 egli attribuisce a Laches, non l'epiteto di πατήρ, ma quello di φίλτατος, che, come si dice in H. Koskenniemi, *Studien*, p. 99-100, era conferito abitualmente a persone di fiducia, amministratori o sovrintendenti, mentre non era utilizzato per i familiari. E quando in *SB* VIII 9643

SB VIII 9643
7 ἔχων: corretto su ἔχειν, non εχην
8 σ̣υνπαρειστά⟦νο⟧μενον > σ̣[υν]παρειστανόμενον (*l.* συμπαριστανόμενον, cf. F.T. Gignac, *Grammar* II, p. 379-380).
9-10 τῶν τρυγῶν· | φρόν[τισον > τῶν̣ τρυγῶν· | φρόντ̣[ισαι
13 ἀπαρ[τίζ]ων > ἀπάρ[τι]σον
23]ου τῷ ἀμερίμνῳ̣ > ̣] οὕτω ἀμεριμνῶ
retro. [Λ]ά̣χηι̣ πα̣[ρὰ] X̅ Πάτ̣[ρωνο

[3] Cf. H. Koskenniemi, *Studien zur Idee und Phraseologie des griechischen Briefes bis 400 n. Chr.*, Helsinki 1956, p. 105; H.C. Youtie, *Scriptiunculae Posteriores* II, Bonn 1982, p. 529; D.H. Hobson, *BASP* 26 (1989), p. 172. Durante l'epoca ellenistica l'impiego di πατήρ in senso lato si nota soltanto in rarissimi testi, come *UPZ* I 65 e 68, in cui Apollonio figlio di Glaukias si rivolge al fratello maggiore definendolo «padre»; cf. in proposito la nota a l. 3 di *UPZ* I 65. Ma nei primi due secoli dell'era cristiana, cioè nel periodo in cui furono scritti *P. Mil. Vogl.* II 50 e inv. 943, l'uso di πατήρ nelle lettere greche e di *pater* in quelle latine appare piuttosto diffuso, come rivelano *ex. gr. O. Claud.* I 172-173, *C. Epist. Lat.* II 80, *P. Mich.* VIII 467 e 471. A questi esempi può essere aggiunta anche la lettera di *O. Claud.* I 162, in cui il mittente chiama il destinatario «padre» (l. 2), ma gli rivolge l'esortazione ἀσπάζου τὴν γυναῖκά σου καὶ τὰ παιδί̣α σου (ll. 6-8): da queste parole si comprende che l'epiteto πατήρ pure qui è stato usato assai verosimilmente in segno di riguardo, non come espressione di un legame di parentela.

ll. 19-21 Patron riferisce a Laches su questioni personali, le espressioni che usa non riflettono uno stretto rapporto di parentela; egli, infatti, scrive [εἶδο]ν τὴν ἀδελφήν σου | [. . . . . .]α καὶ τοὺς σοὺς πάντας. Di norma un figlio in una lettera al padre non definisce sua zia τὴν ἀδελφήν σου e i suoi familiari τοὺς σούς. Basterebbero queste constatazioni per escludere che Laches fosse il padre di Patron; ma si potrebbe obiettare che si tratta pur sempre di osservazioni stilistiche, le quali non hanno validità universale.

Vi sono però altri indizi, da cui si ricava senza incertezze che Laches non poteva essere il padre di Patron I. Si osservi, anzitutto, la scrittura delle lettere a lui spedite. Queste si presentano stese ora in forma più accurata (*P. Mil. Vogl.* II 50 e inv. 943), ora in maniera più rapida (*P. Mil. Vogl.* II 51, VI 279 e *SB* VIII 9643), ma sempre ad opera della stessa mano, come palesano alcune peculiarità nei disegni delle lettere e nei legamenti. Nel suo complesso la scrittura mostra strette analogie con quella di *P. Mil. Vogl.* VI 264 (Tav. II) del 127 d.C.; pertanto le lettere di *P. Mil. Vogl.* II 50-51, VI 279, inv. 943 e *SB* VIII 9643 sono da attribuire alla metà iniziale del II sec. d.C., non al I sec., come ci si aspetterebbe, se il mittente fosse Patron I. Quest'ultimo, infatti, morì nel 108 d.C., quando era ormai diventato nonno[4]; quindi doveva essere nato verso la metà del I sec. d.C., e ben difficilmente avrebbe potuto scrivere a suo padre dopo il 70-80 d.C. Per questo motivo la grafia delle lettere, caratteristica del II sec., impedisce di identificare in Patron I il mittente di esse. L'identificazione è pure esclusa dal riferimento a un γεωργὸς τῶν ε ἀρουρῶν τοῦ Πελβῦνις, che si legge in *P. Mil. Vogl.* II 50 ll. 5-6. Un kleros Pelbynis di 5 arure era posseduto dai figli di Amazio (cf. *P. Mil. Vogl.* III 144 ll. 6-7) e un altro identico dai discendenti di Paolino (cf. *P. Mil. Vogl.* I 28 l.7); sicché è verosimile che un kleros Pelbynis appartenesse a Patron I e che successivamente sia stato diviso fra i suoi tre figli. Anche amettendo che Gemino non abbia avuto una parte del fondo, è certo che il kleros Pelbynis di Patron I aveva una superficie di almeno 10 arure, di cui 5 andarono ad Amazio ed altrettante a Paolino. Perciò sarebbe un po' sorprendente, se fosse davvero Patron I a parlare di un

[4] La divisione del suo patrimonio, conservata da *P. Mil. Vogl.* I 23 e IV 209, rivela che Patron I scomparve nel 108 d.C. In quell'anno, dei suoi nipoti, dovevano essere già nati almeno Patron e Ptollarion, figli di Paolino, come si deduce da *P. Mil. Vogl.* I 24 e da D. FORABOSCHI, *SCO* 17 (1968), p. 42-54, e Sarapion figlio di Amazio, definito cinquantenne nel 154 (cf. *P. Mil. Vogl.* II 68 ll. 10-11).

γεωργὸς τῶν ε ἀρουρῶν τοῦ Πελβῦνις in *P. Mil. Vogl.* II 50 ll. 5-6. Ogni difficoltà scompare, invece, se si identifica il mittente delle lettere, non con Patron I, ma con uno dei suoi discendenti, cui era toccata in eredità una parte di quel kleros.

Essendo così provato che le lettere di *P. Mil. Vogl.* II 50-51, VI 279, inv. 943 e *SB* VIII 9643 non furono spedite da Patron I, viene meno ogni residua possibilità di considerare il destinatario Laches come il capostipite della famiglia cui Patron I apparteneva. D'altra parte, lo stesso albero genealogico della casata esclude che Laches possa essere stato il fondatore della famiglia[5]: il nome di Laches, infatti, non compare mai tra quelli portati dai suoi supposti discendenti. Tale assenza sarebbe inspiegabile, se Laches fosse stato il capostipite, perché all'interno della famiglia, come si deduce dallo stemma, era seguito l'uso corrente di imporre al nipote il nome del nonno e talvolta erano ripresi pure gli onomastici dei prozii.

Ovviamente, dopo che Laches è stato rimosso dalla sua posizione di capostipite, non c'è più ragione alcuna per indicare le carte della famiglia come 'Archivio dei discendenti di Laches'. Così nasce l'esigenza di dare al dossier una designazione nuova, facendo eventualmente ricorso al nome dell'ultimo possessore. Purtroppo, al momento non si sa chi sia stato l'ultimo individuo che custodì quelle carte. Se si osservano i testi pubblicati e inediti appartenenti all'archivio, si constata che la maggior parte di essi riguarda Paolino e i suoi discendenti, e si nota che dopo la metà del II sec., le testimonianze si riducono quasi esclusivamente a quella branca della casata che cominciò con lui. Quindi è probabile che sia stato uno dei discendenti di Paolino a tenere il dossier presso di sé, prima che le carte fossero buttate, come materiale da bruciare, dentro la 'Cantina dei papiri', da cui le estrasse Achille Vogliano[6]. Tuttavia, i rapporti intercorrenti fra i tre rami della casata non sono stati ancora chiariti, e le ultime generazioni della famiglia non sono ancora ben conosciute; perciò bisogna rinunciare, almeno momentaneamente, all'idea di assegnare al dossier il nome dell'ultimo possessore. E' meglio definire il gruppo dei testi come 'Archivio dei discendenti di Patron', contrassegnandolo con il nome del padre di Amazio, Gemino e Paolino, che non solo è il primo personaggio noto, ma è anche quello da cui discendono tutti i membri della famiglia.

[5] Cf. lo stemma in *P. Rainer Cent.*, p. 104.
[6] Cf. C. Gallazzi, *ZPE* 80 (1990), p. 283-288.

Una volta individuato il capostipite della casata, restano da identificare il Patron ed il Laches di *P. Mil. Vogl.* II 50-51, VI 279, inv. 943 e *SB* VIII 9643, la cui appartenenza all'archivio è certa, dal momento che vi sono citati alcuni terreni della famiglia: il kleros Pelbynis in *P. Mil. Vogl.* II 50 ll.5-6, il fondo detto Akkation in *P. Mil. Vogl.* VI 279 ll. 8-9 e i possedimenti del Tessarakontaruros in *P. Mil. Vogl.* II 50 l. 14 e 51 ll. 14-15. Le varie incombenze affidate a Laches e la sua posizione subalterna nei riguardi di Patron rivelano che egli era un dipendente con il ruolo di *phrontistes*. La rarità del suo nome induce poi a identificarlo con l'omonimo personaggio menzionato a l. 6 di *P. Mil. Vogl.* II 52, un conto dell'archivio datato al 138 d.C., cioè al periodo cui sono assegnabili *P. Mil. Vogl.* II 50-51, VI 279, inv. 943 e *SB* VIII 9643. Più difficile, invece, è stabilire chi mai fosse Patron. A causa della collocazione cronologica delle lettere il Patron che le scrisse potrebbe essere il figlio di Paolino o il suo omonimo cugino, figlio di Gemino. Però i testi non contengono indicazioni che aiutino a identificare il mittente con l'uno o con l'altro Patron. Né si possono trarre informazioni utili da *P. Mil. Vogl.* IV 218[7], una lettera che mostra una scrittura identica a quella di *P. Mil. Vogl.* II 50-51, VI 279, inv. 943 e *SB* VIII 9643, e che a ll. 1-2 presenta Πάτρων Πάτρωνι [καὶ τοῖς] | ἀδελ̣φοῖς χ(αίρειν). E' evidente che tale lettera fu scambiata fra i due cugini, figli di Gemino e Paolino; ma questa constatazione non aiuta a stabilire quale dei due Patron sia stato il mittente[8]. Qualche indizio più eloquente offre il già citato conto di *P. Mil. Vogl.* II 52. Da esso si apprende che Paolino operava dei versamenti in denaro per il tramite di Laches (ll. 5-6); sicché si potrebbe pensare che questi fosse un suo *phrontistes*. Per conseguenza si sarebbe indotti a riconoscere il figlio di Paolino nel Patron che scriveva a Laches per dargli delle disposizioni relative al suo lavoro. Tale identificazione, tuttavia, rimarrebbe piuttosto precaria, perché non è per nulla sicuro che Laches fosse un *phrontistes* alle esclusive dipendenze di Paolino e dei suoi figli: egli, infatti, avrebbe potuto eseguire un versamento per conto di Paolino, anche se era un dipendente di Amazio o dei

[7] Al testo proposto dall' ed. si può apportare qualche altra variazione, oltre a quella già segnalata in *BL* VI, p. 88:
l. 1 [καὶ . . . . .] > [καὶ τοῖς]
l. 6 τοῦ προτέρου > τοῦ πρ̲ώ̣τ̣ο̣υ
retro. Π̣ά̣τ̣[ρ]ω̣[νι] π̣α̣ρ̣[ὰ] X̲̅ Π̣ά̣τ̣ρ̣ω̣[νος].
[8] Molto verosimilmente i due cugini compaiono insieme pure in *SB* VIII 9643, dove lo scrivente Patron parla di un suo omonimo a ll. 7-8.

figli di Gemino[9]. La testimonianza isolata di *P. Mil. Vogl.* II 54 ll. 5-6 non basta per conoscere i rapporti esistenti fra Laches e Paolino e, a maggior ragione, quelli intercorrenti tra Laches e Patron figlio di Paolino. Per questi motivi l'identificazione del Patron mittente di *P. Mil. Vogl.* II 50-51, VI 279, inv. 943 e *SB* VIII 9643 per il momento rimane incerta, a differenza di quella di Laches, la cui posizione di *phrontistes* appare fuor di dubbio.

Proprio il ruolo di *phrontistes* di Laches chiarisce il modo in cui *P. Mil. Vogl.* II 50-51, VI 279, inv. 943 e *SB* VIII 9643 sono arrivati a noi. Siccome le cinque lettere trattavano questioni di lavoro, Laches non le tenne con sé, ma le lasciò nella casa in cui aveva sede l'amministrazione dell'azienda, come facevano anche altri sovrintendenti, ad esempio il Kronion, *phrontistes* di Gemino, o il suo omonimo, *phrontistes* di Ptollarion[10]. Così le sue lettere seguirono la sorte delle carte relative alla famiglia per cui egli lavorava, e finirono insieme a quelle dentro la 'cantina dei papiri'. Questa commistione contribuì poi a produrre il fraintendimento che innalzò Laches, *phrontistes*, al rango di grande patriarca di una famiglia di possidenti.

Willy Clarysse
B–3000 Leuven
Afdeling Oude Geschiedenis

Claudio Gallazzi
I–20122 Milano
Istituto di Papirologia

[9] La lettera di *P. Mil. Vogl.* IV 218 e le ll. 6-10 di *SB* VIII 9643 rivelano che le relazioni tra i vari membri della famiglia erano molto strette pure nello svolgimento di talune attività; perciò è ammissibile che un *phrontistes* effettuasse dei lavori anche per qualcuno dei parenti della persona da cui dipendeva.

[10] Per Kronion dipendente di Gemino si vedano *P. Mil. Vogl.* IV 217 e *SB* VI 9487, oltre alle notizie fornite su di lui in *P. Mil. Vogl.* VI 265 introd.; per Kronion *phrontistes* di Ptollarion cf. *P. Mil. Vogl.* II 59-60 e IV 219.

LE SYSTÈME FINANCIER
À LA FIN DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE*

Les descriptions antiques des affaires financières sont pleines de termes affectueux et moralisateurs: l'amitié, le devoir, l'honneur, la générosité et la loyauté incitent à prêter de l'argent, à se porter garant, à payer les dettes de ses proches. Les débiteurs impénitents sont couverts de honte. Les créanciers rigides sont accusés de cupidité et de cruauté. Faut-il prendre ces représentations au sérieux, ou faut-il parler d'un décalage entre représentation et réalité? Quel est le rapport entre les comportements, les attitudes sociales, et les relations économiques dans les sociétés antiques[1]?

L'interprétation restrictive veut que les amis financiers des aristocrates n'aient été en vérité que des banquiers. La bienveillance, la libéralité et les autres valeurs morales, évoquées dans les textes, ne seraient qu'une imagerie trompeuse, construite par les notables pour se justifier, sinon le reflet des stratégies commerciales, visant d'une part à s'attacher leurs clients, d'autre part à persuader leurs financiers[2].

Cette interprétation moderniste a été vivement critiquée par les chercheurs de tendance 'primitiviste'. M. Finley a insisté sur le fait que

* Je tiens à remercier M. ANDREAU d'avoir bien voulu lire le manuscrit de cet article et de m'avoir fait profiter de ses remarques.

[1] Voir J.P. ROYER, *Le problème des dettes à la fin de la République romaine*, *RD* 4e sér., 45 (1967), p. 235; M. GELZER, *Die Nobilität der römischen Republik*, Stuttgart 1912 (réimpr. 1983), p. 91-102; I. SHATZMAN, *Senatorial Wealth and Roman Politics*, Bruxelles 1975, p. 81-83, 135-161; C.T. BARLOW, *Bankers, Moneylenders and Interest Rates in the Roman Republic*, diss. Univ. North Carolina 1978, p. 102-107, 163-165, 206-207; R.P. SALLER, *Personal Patronage under the Early Empire*, Cambridge 1982, p. 120-122; M.W. FREDERIKSEN, *Caesar, Cicero and the Problem of Debt*, *JRS* 56 (1966), p. 128-141; A. BÜRGE, *Fiktion und Wirklichkeit. Soziale und rechtliche Strukturen des römischen Bankwesens*, *ZRG* 104 (1986), p. 465-558; J. ANDREAU, *Activité financière et liens de parenté en Italie romaine*, dans J. ANDREAU-H. BRUHNS (edd.), *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine. Actes table ronde Paris 1986* (*ÉFAR*, 129), Rome 1990, p. 501-526; K. VERBOVEN, *Fides en financiën. Leningen in de correspondentie van M. Tullius Cicero*, *HZnMTL* 45 (1991), p. 195-211.

[2] J. CARCOPINO, *Les secrets de la correspondance de Cicéron* I, Paris 1947, p. 92-111; A. FRÜCHTL, *Die Geldgeschäfte bei Cicero*, Erlangen 1912; L. MITTEIS, *Trapezitika*, *ZRG* 19 (1898), p. 198-260; plus nuancés: T.C. FRANK, *Economic Survey of Ancient Rome* I, Baltimore 1933, p. 350-352, et F. HEICHELHEIM, *Ancient Economic History*, Leiden 1970[2], p. 123-134; cf. récemment N. RAUH, *Cicero's Business Friendships*, *Aevum* 60 (1986), p. 3-30.

les activités économiques dans l'antiquité étaient toujours subordonnées aux exigences du statut social. Les membres des classes sociales élevées n'auraient jamais été impliqués directement dans les activités commerciales. Le commerce et l'industrie n'avaient qu'une importance secondaire par rapport aux activités agricoles. Les prêts à intérêt étaient non-productifs, le cadre juridique et les techniques de comptabilité étaient primitifs[3].

Bien que des influences culturelles et sociales aient sans doute joué un rôle important dans la vie économique des sociétés pré-modernes, il nous faut toutefois rejeter la position extrême que prenait Finley lorsqu'il associait l'économie antique aux économies 'primitives'. Certes, les économies antiques n'étaient pas modernes, mais, il n'y a pas que le vide entre les Papous et Wall Street. Cicéron méprisait le détaillant, mais il louait le grossiste; or c'est la même attitude que Braudel décrit pour l'Europe pré-moderne[4].

Le modèle 'finléyen' s'appuie en partie sur les théories des anthropologues substantivistes, qui prêtent beaucoup d'attention aux facteurs culturels et sociaux agissant sur la vie économique des peuples primitifs[5]. Mais l'emprise des idées de M. Weber et de W. Sombart sur les thèses primitivistes est plus frappante. Le développement économique depuis le Moyen Âge aurait découlé d'une rationalité croissante dans l'organisation économique. Le capitalisme (que Weber et Sombart ne distinguent guère du marché libre) est considéré comme résultant essentiellement de la mentalité rationaliste, qui aurait entraîné cette organisation rationnelle de l'apparat économique. Toutefois, comme

[3] M. FINLEY, *The Ancient Economy*, Berkeley-Los Angeles 1973, p. 52-57, 115-119, 141-142; T.F. CARNEY, *The Economics of Antiquity*, Lawrence (Kans.) 1973, p. 31-32, 91-92; A. BÜRGE, *Fiktion* (n. 1), p. 508, 488-500; cf. J. ANDREAU-M.I. FINLEY, *La banque antique et l'économie moderne*, *ANSP* 3e sér., 7 (1977), p. 1129-1152; M.W. FREDERIKSEN, *Theory, Evidence and the Ancient Economy*, *JRS* 65 (1975), p. 164-171.

[4] Voir P. VEYNE, *Le pain et le cirque*, Paris 1976, p. 118-140; ID., *Mythe et réalité de l'autarcie à Rome*, *REA* 81 (1979), p. 261-280; mais cf. R. TARTARIN, *L'économie selon P. Veyne*, *RD* 58 (1980), p. 629-639; J.H. D'ARMS, *Commerce and Social Standing in Ancient Rome*, Harvard 1981, p. 1-2, 170-171; H.W. PLEKET, *Urban Elites and the Economy in the Greek Cities of the Roman Empire*, *MBAH* 3 (1984), p. 3-35; T. SCHLEICH, *Senatorische Wirtschaftsmentalität in moderner und antiker Deutung*, *MBAH* 2 (1983), p. 65-90 et 3 (1984), p. 37-76.

[5] Voir surtout K. POLANYI-C.M. ARENSBERG-H.W. PEARSON (edd.), *Trade and Market in the Early Empires*, New York-London 1957; M. SAHLINS, *Stone Age Economics*, Chicago 1972; S. COOK, *'Structural Substantivism': a Critical Review of Marshall Sahlins' Stone Age Economics*, *CSSH* 16 (1974), p. 355-379.

l'a remarqué Braudel, le rationalisme en tant qu'attitude ou mentalité, est toujours soumis à des objectifs humains pré-rationnels. Certes, le capitalisme est caractérisé par une approche calculée du marché, mais cette rationalité est liée aux intérêts *particuliers* des capitalistes individuels: elle englobe la spéculation, les monopoles, les intrigues, voire la contrebande. La rationalité économique, ou celle du marché, en revanche, est abstraite. Elle résulte de la concurrence libre: toutes choses égales d'ailleurs, la lutte concurrentielle sera gagnée par l'organisation la plus efficace. Mais, pour que la rationalité économique se concrétise, il faut que les conditions soient, en effet, à peu près égales pour un bon nombre de concurrents. Or, c'est une condition contraire aux intérêts particuliers, et la mentalité des capitalistes puissants aura tendance à s'y opposer. Le cas échéant, ils peuvent préférer des accords tacites à la lutte concurrentielle[6].

Le manque de professionnalisme et de spécialisation, point sur lequel insistait Finley, n'était pas typique du système financier romain. Le fameux 'banquier' médiéval, Jacques Cœur, était un homme d'affaires, un propriétaire de mines, de teintureries, mais aussi de seigneuries rurales, il était membre de la Compagnie fermière de la monnaie de Bourges, maître de la monnaie de Paris, financier et argentier de Charles VII; corrompu et malhonnête, il a su profiter des besoins financiers du roi pour se bâtir un empire 'économique' redoutable. Il en était de même pour les Fugger, qui ont fait fortune dans le commerce, sont devenus propriétaires de mines, ont acheté des seigneuries et n'y ont point aboli les droits seigneuriaux. En Angleterre jusqu'au 17e siècle et en France jusqu'à la Révolution, il existait une foule de prêteurs et d'usuriers, mais il n'y avait pas de banques importantes. Le Parlement de Paris interdisait le prêt à l'intérêt, encore en 1777. La fameuse 'Amsterdamse Wisselbank' n'accorda pas de crédits. Les crédits d'investissement, auxquels Finley attachait tant d'importance, sont restés rares jusqu'au 19e siècle[7]. Les capitalistes d'aujourd'hui ne sont pas non plus caractérisés par un

[6] F. Braudel, *Beschaving, economie en kapitalisme*, II. *Het spel van de handel* (trad. du franç.), Amsterdam 1989, p. 354, 536-546; cf. T.W. Gallant, *Risk and Survival in Ancient Greece*, Cambridge 1991; D. Rathbone, *Economic Rationalism and Rural Society in 3rd Century A.D. Egypt*, Cambridge 1991.

[7] J.-L. Biget, *La chute de la maison Jacques Cœur*, *L'Histoire* 115 (1988), p. 8-17; F. Braudel, *Handel* (n. 6), *passim*; id., *Beschaving, economie en kapitalisme*, III. *De tijd van de wereld* (trad. du franç.), Amsterdam 1990, p. 587-590, 119-124, 157-163, 226-234, 252-257, 311-316, 335-343, 563-570; R.W. Goldsmith, *Premodern Financial*

professionnalisme ou une spécialisation. Les propriétaires des grands établissements financiers actuels sont des actionnaires anonymes. L'infrastructure financière, organisée en holdings, est contrôlée par un groupe restreint de capitalistes, *assistés* par des spécialistes juridiques, techniques et économiques. La participation active du propriétaire (l'actionnaire) dans la gestion de son entreprise se borne à prendre les décisions d'encadrement. Les propriétaires des banques modernes sont bien des capitalistes, mais ce ne sont pas pour autant des banquiers, ni même des financiers professionnels. La banque en tant qu'unité économique c'est une chose, les propriétaires c'en est une autre. Le professionnalisme ou la spécialisation du banquier n'implique pas celle du propriétaire[8].

Les études de R. Bogaert et de J. Andreau ont permis de dépasser les conceptions radicales du primitivisme et du modernisme[9]. Il convient de faire une distinction stricte entre les opérations bancaires d'une part, et la banque en tant qu'institution financière de l'autre. «Dans la société romaine», écrit Andreau, «le commerce de l'argent, les spécialités financières ne sont pas l'apanage d'un seul groupe social et professionnel». Pour souligner les différences il propose le terme de 'condition d'activité': «c'est le rapport au travail au sens le plus large du mot, tant au plan des institutions qu'à celui des représentations. C'est l'organisation matérielle de la vie de travail; le mode de rémunération; la manière dont est conçu le travail par rapport à l'ensemble de la vie, soit comme l'activité principale qui conditionne la survie, soit comme une activité parmi d'autres, et qui ne cesse pas d'être facultative»[10]. Au niveau des

Systems, Cambridge 1987, *passim*; cf. les remarques de Voltaire sur l'intérêt dans son *Dictionnaire philosophique*, où il décrit une discussion entre un abbé janséniste et un marchand hollandais: la Sorbonne considère le prêt à intérêt comme un péché mortel, mais «ces raisonneurs» (dit le Hollandais) n'hésitent pas eux-mêmes à placer leur argent à intérêt; notez que c'est un *marchand* et non un banquier ou un changeur qui prête à intérêt dans l'histoire de Voltaire (*Œuvres complètes*, t. XXXI 2, Paris 1819, p. 704-708).

[8] Cf. R. BOGAERT, *Les origines antiques de la banque de dépôt*, Leiden 1966, p. 26, 30-31; J. ANDREAU, *La vie financière dans le monde romain. Les métiers de manieurs d'argent* (*ÉFAR*, 265), Rome 1986, p. 5-8; cf. F. BRAUDEL, *Handel* (n. 6), p. 210, 544-546, et *Tijd* (n. 7), p. 587-590.

[9] R. BOGAERT, *Banques et banquiers dans les cités grecques*, Leiden 1968; ID., *Origines* (n. 8); J. ANDREAU, *Vie financière* (n. 8); ID., *Modernité économique et statut des manieurs d'argent*, *MEFR* 97 (1985), p. 373-410; ID., *Financiers de l'aristocratie à la fin de la République*, dans E. FRÉZOULS (ed.), *Le dernier siècle de la République romaine et l'époque augustéenne*, Strasbourg 1979, p. 47-62.

[10] J. ANDREAU, *Vie financière* (n. 8), p. 643; cf. aussi p. 25-30, 643.

aristocrates, le système fonctionna, comme l'a remarqué aussi A. Bürge, grâce à des intermédiaires et à des représentants. À un niveau plus bas, des manieurs d'argent de métier étaient actifs à côté des esclaves et des affranchis, chargés de pratiquer le prêt à intérêt pour le compte des aristocrates. Souvent les intermédiaires de crédit étaient des 'affairistes' d'un statut élevé, reliant les milieux aristocratiques au monde du commerce[11].

Le modèle d'Andreau permet de saisir la différence entre le marché comme système d'échanges d'une part, et les structures qui soutiennent ce système et lui donnent son apparence spécifique de l'autre. La notion de condition d'activité permet de distinguer l'arrière-plan social des activités financières et de rattacher les structures économiques au système social et culturel. La question se pose désormais de savoir comment différentes conditions ont pu agir (et agissent toujours) sur des activités économiques semblables. Étant donné que les valeurs, les attitudes, les représentations et les contraintes sociales jouent un rôle important dans la constitution de la 'condition d'activité', nous sommes ramenés à notre point de départ. Est-il vrai (comme l'a affirmé p. ex. Carney) que la prétendue idéologie dominante du *Catonisme* a empêché qu'un système financier se développât, qui aurait évité la thésaurisation des réserves monétaires? Ou faut-il conclure, avec P. Veyne, que l'état de notable n'était qu'une question de «classement fondé sur les représentations collectives» et non un trait de caractère, de même que la mentalité du notable n'a pas pu le restreindre, a priori, dans ses choix économiques (mais alors l'opinion publique l'aurait pu!)? Ou encore, faut-il admettre que la mentalité influe sur l'organisation de la vie économique, sans toutefois empêcher son essor[12]? Dans cet article, j'essaierai de formuler quelques réponses en analysant l'emprise de quelques notions importantes du 'Catonisme' sur le comportement 'économique'.

Mais s'il est vrai, comme l'a soutenu Braudel, que les structures du marché ne se réduisent pas aux finalités des agents principaux, et que le marché libre et le capitalisme ne doivent pas être confondus, il convient d'abord d'examiner les structures du marché d'argent dans la Rome antique.

[11] J. Andreau, *Modernité économique* (n. 9), p. 373-410; cf. A. Bürge, *Fiktion* (n. 1), p. 488-500; J. D'Arms, *Commerce* (n. 4), p. 20-48, 170-171; T. Schleich, *Wirtschaftsmentalität* (n. 4), p. 61-69; F. Braudel, *Handel* (n. 6), p. 354-360, 364.

[12] T.F. Carney, *Economics* (n. 3), p. 130-131; P. Veyne, *Pain et cirque* (n. 4), p. 123.

LE CHAMP DU MARCHÉ LIBRE

Le marché libre du crédit est un système médiateur entre le financier et celui qui veut faire un emprunt. 'Libre' parce que c'est un système qui permet à chacun d'obtenir des crédits, pourvu qu'il puisse offrir les garanties matérielles ou personnelles de remboursement et pourvu qu'il paie un prix — l'intérêt — au financier. 'Libre' aussi dans le sens où chacun peut se présenter comme créancier, pourvu qu'il obéisse aux règles du jeu. Libre enfin dans le sens où les termes de l'échange ne sont déterminés que par des facteurs propres au marché, c.-à-d. que les prix seront toujours l'expression pure de la loi de l'offre et de la demande.

Le problème de l'anonymat et l'importance des contrats

Pour qu'un marché libre puisse se développer, il faut trouver une solution au problème de l'anonymat; comment faire confiance à quelqu'un que l'on n'a jamais vu? À cette fin, il est nécessaire qu'il y ait une sorte de 'contrat', un engagement oral ou écrit, reconnu et soutenu par la société. À Rome, ce contrat était la *stipulatio*, autour de laquelle tout un système d'obligations et de sécurités juridiques s'était cristallisé depuis le 3e siècle avant notre ère. Les condamnations pour insolvabilité étaient sévères: confiscation de toute propriété et travail forcé pour le compte du créancier. La possibilité d'une faillite honorable en cas de force majeure n'était pas prévue avant l'époque de César[13].

Mais il ne suffit pas qu'il y ait un cadre contractuel élaboré, il faut aussi les moyens de le rendre opérant. Dans l'affaire de Catilina, les autorités soutinrent la cause des créanciers; ce ne fut pas toujours le cas. L'usure était ancienne à Rome, mais l'intérêt ne suffit pas pour qu'un marché libre se développe. Les lois usuraires, votées depuis le milieu du 4e siècle et les crises de dettes à l'époque archaïque témoignent de la lutte sociale et politique et des extrêmes inégalités entre les riches et les démunis. Elles ne sont aucunement la preuve de l'existence d'un marché d'argent. Encore en 89 le préteur Sempronius Asellio réintroduisit une loi ancienne interdisant le prêt à intérêt[14].

[13] E. CUQ, *Manuel des institutions juridiques*, Paris 1917, p. 363-677; J. MICHEL, *Gratuité en droit romain*, Bruxelles 1962, p. 103-127, 168-197; M.W. FREDERIKSEN, *Debt* (n. 1); J. MACQUERON, *Le cautionnement moyen de pression*, *Ann. Fac. Droit Aix* N.S. 50 (1957).

[14] C.T. BARLOW, *Bankers* (n. 1), p. 13-144; G. BILLETER, *Geschichte des Zinsfusses*, Leipzig 1890, p. 115-162; la *lex Valeria de aere alieno* (86 av. n.è.) accordait une remise des dettes de trois quarts.

Bien que les obligations contractuelles fussent élaborées dès le 3e siècle av. n. è., le cadre institutionnel demeurait quasi inexistant; le *mandatum* et la *societas* n'étaient que des ensembles d'obligations entre personnes, sans personnalité juridique. Cela ne veut pas dire qu'ils étaient sans objet, mais c'est une indication du caractère peu rationalisé du monde commercial. Le marché d'argent ne fut pas structuré par de grandes maisons de banques, mais par des commerçants et des affairistes opérant avec leurs propres moyens ou agissant comme courtiers[15].

Enfin le système juridique, qui reposait sur le patronage et l'amitié, et qui favorisait les privilégiés, a dû freiner le développement d'une activité bancaire indépendante des notables[16].

Bien que se soit développé un marché du crédit, il est improbable que ce marché ait gagné beaucoup d'autonomie vis-à-vis des notables. L'insuffisance générale du cadre juridique institutionnel et le développement faible des techniques de comptabilité (symptômes plutôt que causes) le confirment.

Pourtant, en dépit de ces handicaps, le commerce de l'argent continuait à se développer. À l'époque de Plaute, les usuriers et les banquiers pratiquaient le prêt à intérêt en public. Au dernier siècle de la République, la loi de l'offre et de la demande régula le niveau de l'intérêt. Mais cette offre et cette demande variaient selon les événements politiques et militaires: le marché du crédit n'était pas autorégulateur. La faiblesse du système s'illustra par le doublement du taux d'intérêt en 54 av. n.è., du fait des emprunts massifs des candidats aux élections. En 29 av. n.è., en revanche, le taux d'intérêt a baissé de deux tiers, grâce à l'afflux du butin de la guerre contre Marc Antoine et Cléopâtre[17].

Un exemple: le Ianus Medius

Il y avait des usuriers partout dans les villes, bien que le *forum* demeura leur terrain favori. À l'époque de Plaute, ils s'installaient à Rome *sub veteribus* (sc. *tabernis*) et au temple de Castor. Les tablettes de l'Agro Murecine témoignent de l'activité des *feneratores* à Pouzzoles. Les Digestes sont pleins de références à la *feneratio*. Ulpien et Sénèque

[15] Voir aussi A. Bürge, *Fiktion* (n. 1), p. 509-558; voir aussi n. 9.

[16] J.M. Kelly, *Roman Litigation*, Oxford 1966, p. 31-68; P. Garnsey, *Social Status and Legal Privilege in the Roman Empire*, Oxford 1970, *passim*.

[17] Cf. C.T. Barlow, *Bankers* (n. 1), p. 68-69, 176-196; G. Billeter, *Zinsfuss* (n. 14), p. 163-177; C. Nicolet, *Les variations des prix et la théorie quantitative de la monnaie à Rome*, *Annales (ESC)* n.s. 26 (1971), p. 1203-1227.

parlent d'un courtier professionnel, le *proxeneta*. Il faudrait une analyse solide de chacune de ces attestations pour connaître les structures du marché. Je ne m'y engagerai pas ici, et je me bornerai à un exemple. J'ai choisi les usuriers du Ianus Medius, parce que c'était le groupe de *feneratores* le plus organisé qui nous soit connu[18].

L'atmosphère commerciale du Ianus Medius est évoquée par Horace: *'O cives, cives, quaerenda pecunia primum est; virtus post nummos' haec Ianus summus ab imo prodocet* (*Epist.* I 1.52-59). Le même auteur nous raconte l'histoire fictive du négociant ruiné, Damasippe: *Postquam omnis res mea Ianum ad Medium fracta est, aliena negotia curo excussus propriis* (*Sat.* II 3.18). L'expérience et la connaissance financière du Ianus Medius se retrouve chez Cicéron: *toto hoc de genere, de quaerenda, de collocanda pecunia (vellem etiam de utenda), commodius a quibusdam optimis viris ad Ianum medium sedentibus quam ab ullis philosophis ulla in schola disputatur* (*Off.* II 87).

Les scolies d'Horace s'accordent à dire que le Ianus Medius était un lieu de rencontre de *feneratores*. Il est improbable qu'ils aient rempli d'autres fonctions bancaires, comme le dépôt et le virement (qui ne sont jamais associés à la *feneratio* en tant que telle). Mais il est très vraisemblable qu'ils ont été non seulement des financiers mais aussi des intermédiaires. Horace explique comment Perellius, le créancier de Damasippe, a eu recours à un Nerius pour rédiger le contrat et verser l'argent (*Sat.* II 3.69-70). Le Pseudo-Acron l'indique aussi: *solebant convenire creditores et feneratores, alii ad reddendum alii ad locandum fenus* (*ad Sat.* II 3.18)[19].

Il est difficile d'affirmer qu'ils furent actifs dans le commerce de biens mobiliers, mais il est vraisemblable qu'ils ont au moins financé les marchands, étant donné que Damasippe illustre le type du *mercurialis*. Les *Tabulae Puteolanae* et plusieurs passages des Digestes attestent de l'existence de prêts accordés à des négociants[20].

[18] J. ANDREAU, *L'espace de la vie financière à Rome*, dans *L'Urbs: espace urbain et histoire* (Colloque intern. CNRS & EFR, Rome 1985) (*Coll. EFR*, 98), Rome-Paris 1987, p. 161-164, 171-173; ID., *Vie financière* (n. 8), p. 334-335, 707-708; pour le *proxeneta* cf. *ibid.*, p. 434-435; J. MICHEL, *Gratuité* (n. 13), p. 193-195, 533; pour les *tabulae Puteolanae* L. BOVE, *Documenti di operazioni finanziarie dall' archivio dei Sulpici*, Napoli 1984.

[19] Porphyre et Ps.-Acron *ad Epist.* I 1.53-55; *ad Sat.* II 3.18; Plaute parle de *locare pecuniam* (*Most.* 535), Ps.-Acron de *locare faenus*; sur les intermédiaires cf. n. 11; sur Nerius cf. J. ANDREAU, *Vie financière* (n. 8), p. 359-441, 701-702; L. MITTEIS, *Trapezitika* (n. 2), p. 230-235.

[20] Cf. *Dig.* XIV 4.8, XXXIII 7.12.43; J. ROUGÉ, *Prêt et société maritime dans le monde romain*, dans J. D'ARMS-E. KOPFF (edd.), *The Seaborne Commerce of Ancient*

Nous ignorons si des sénateurs et des chevaliers étaient parfois clients du Ianus Medius, mais c'est probable. Le Damasippe historique, dont s'est inspiré Horace, était le fils d'un sénateur. Il est possible aussi que l'*aes circumforaneum* emprunté par Cicéron en 62 provenait de cet endroit. Gabinius semble avoir emprunté des sommes considérables au *Puteal Libonis*, un lieu proche du Ianus Medius[21].

Y avait-il des comptoirs au Ianus Medius? Cicéron nous décrit les financiers *sedentes*, les scoliastes d'Horace parlent de *consistere* (Porphyre) et de *convenire* (Ps.-Acron). Porphyre nous précise qu'ils étaient *in basilica* (*ad Sat.* II 3.18). Les sommes en jeu étaient considérables, sinon Cicéron n'aurait pas recommandé à son fils d'y séjourner pour apprendre les affaires financières, et le Damasippe d'Horace aurait perdu sa fortune ailleurs. Des comptoirs ont peut-être existé, mais tout porte à croire que le Ianus Medius était plutôt un lieu de rencontre[22].

En 44, les *feneratores* du Ianus Medius offraient une statue à L. Antonius, frère du *triumvir*, qu'ils saluaient comme *patronus*. Il y avait donc une conscience et une solidarité de groupe, qui se sont manifestées peut-être sous la forme d'un collège capable d'élire des patrons et de leur offrir des monuments couteux[23].

Comment un tel groupe de prêteurs a-t-il pu survivre aux troubles de la fin de la République? En 44, ce fut sans doute grâce au patronage du tribun de la plèbe, L. Antonius. En 62, Cicéron déclara qu'il avait sauvé *ex obsidione foeneratores* (*Fam.* V 6.2)[24].

Rome, Rome 1980, p. 291-304; J. ANDREAU, *Vie financière* (n. 8), p. 466-470; ID., *Statut* (n. 9), p. 396-398; L. BOVE, *Documenti* (n. 18), p. 10-73; cf. P. KNEISSL, *Mercator-negotiator. Römische Geschäftsleute und die Terminologie ihrer Berufe*, *MBAH* 2 (1983), p. 73-90; J. HATZFELD, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénistique* (*EFAR*, 115), Paris 1919, p. 194-196; C. NICOLET, *L'ordre équestre à l'époque républicaine* I (*EFAR*, 207), Paris 1966, p. 357-363; J. D'ARMS, *Commerce* (n. 4), p. 24-31; voir aussi Sénèque, *Epist.* 119.1.

21 Damasippe: D. SHACKLETON BAILEY, *Two Studies in Roman Nomenclature*, University Park (PA) 1976, p. 46; Gabinius: I. SHATZMAN, *Senatorial Wealth* (n. 1), p. 342; *aes circumforaneum*: J. ANDREAU, *Espace* (n. 18), p. 161-164.

22 Cf. aussi Plaute, *Most.* 534-535; Martial II 57.7-8 (*mensa Cladi*); Vitruve VI 5.2 (sur les maisons des *feneratores*).

23 Cicéron, *Phil.* VI 5.15, VII 8.16; A. FRÜCHTL, *Geldgeschäfte* (n. 2), p. 11; *contra*: C. NICOLET, *Plèbe et tribus*, *MEFR* 97 (1985), p. 819 n. 51.

24 Grâce à sa politique, Cicéron trouvait abondamment à emprunter à six pour cent, mais les conditions d'emprunt n'étaient pas exceptionnelles: cf. *Att.* II 1.11; C.T. BARLOW, *Bankers* (n. 1), p. 153; Cicéron, *Off.* II 84; pour l'achat de la *domus palatina* à quoi se rapporte *Fam.* V 6, cf. Cicéron, *Att.* I 12.1.

Le fait d'offrir en groupe une statue à un sénateur important en le saluant comme patron suggère un statut inférieur à celui de chevalier. Mais dans les *Philippiques* de Cicéron les financiers du Ianus Medius sont mentionnés après les *equites equo publico* et les *tribuni militum*. C'est dire qu'ils jouissaient, tout de même, d'une position assez élevée pour les associer aux chevaliers les plus importants[25]. Une inscription de l'époque impériale mentionne un ingénu actif au Ianus Medius avec ses affranchis. Son monument funéraire a coûté 10.000 HS. Or, selon Duncan-Jones, l'argent consacré aux monuments funéraires des militaires aurait correspondu à un pourcentage de 60% à 166% de leur salaire annuel; si ces chiffres sont représentatifs pour d'autres professions, notre ingénu a gagné entre 6.000 et 16.000 HS par an. Selon les scoliastes d'Horace, Perellius, le créancier de Damasippe, et Nerius, par l'entremise duquel l'argent fut versé, auraient été des jurisconsultes. Mais les scoliastes sont des sources qu'il faut consulter avec circonspection; même s'ils ont raison, il ne faut pas oublier qu'Horace écrivait une satire et non une histoire vécue[26].

La présence personnelle des *feneratores ab iano medio* au marché, leur expérience et leur talent reconnus, et le fait qu'ils ont choisi publiquement un patron en commun, voilà autant d'indices qu'ils n'appartenaient pas à l'aristocratie. Mais, ils vivaient sans aucun doute dans l'aisance, ils étaient indépendants et servaient d'intermédiaires entre les financiers de l'aristocratie et les emprunteurs. Certes, ils ne contrôlaient pas le marché du crédit, où des notables plus riches et plus puissants étaient actifs par l'intermédiaire de leurs affranchis et de leurs esclaves, mais leur importance n'était nullement négligeable.

Des capitalistes ou des notables?

Il est probable, étant donné la prépondérance des affranchis et des esclaves dans l'économie romaine, que beaucoup de *feneratores* étaient des affranchis et des esclaves installés par leurs maîtres et patrons. Dans les *Digestes*, on rencontre un *servus pecuniis faenerandis praepositus*

[25] Cf. Cicéron, *Phil.* VI 4.13; *Off.* II 69; Sénèque, *Ben.* II 23.3; le patronage de chevaliers n'est pas attesté pour la République: C. NICOLET, *Plèbe et tribus* (n. 23), p. 817 n. 48; ID., *Ordre équestre* (n. 20), p. 169-170.

[26] *CIL* VI 10027; R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire*, Cambridge 1974, p. 79, 130; cf. aussi *CIL* VI 5845; sur Perellius et Nerius: J. ANDREAU, *Vie financière* (n. 8), p. 359-441, 701-703.

(Ulpien, *Dig*. XIV 3.19.3). Les créances de Q. Considius, d'une valeur de quinze millions de sesterces, furent gérées par «les siens» (Valère Maxime IV 8.3). Après ses aventures commerciales, Trimalchion commence à prêter à intérêt *[per] libertos* (Pétrone 76.9).

Parfois, le patron ou le maître prenait lui-même les décisions, exécutées ensuite par ses esclaves, ses affranchis et ses clients. Mais il arrivait que les dépendants — esclaves, affranchis ou ingénus — jouissaient d'une autonomie totale. Papinien raconte à propos d'un *procurator* qui reçut une somme d'argent à placer à intérêt: *periculo suo ita*, *ut certas usuras domino penderet dumtaxat*, *si pluris faenerare potuisset*, *ipse lucraretur Dig*. XVII 1.6.7)[27].

Les profits gagnés par les manieurs d'argent retournaient, en partie, aux mains des notables, qui étaient propriétaires des capitaux et des biens (esclaves, comptoirs, etc.). La différence fondamentale entre ces capitalistes romains et les capitalistes modernes ne réside pas dans la composition de leurs patrimoines, mais dans la nature différente des liens qui unissaient le propriétaire et le gérant. Le banquier n'était pas, ou pas seulement, un salarié, un mandataire ou un partenaire; il était la propriété du financier, son dépendant, ou encore son 'investissement'[28]. Le notable–financier ne tirait pas seulement profit de son capital sous forme d'intérêts perçus, sous forme d'un pourcentage des profits de son intermédiaire, ou par un bail de son entreprise financière: il en profitait également par la somme qu'il pouvait exiger de l'esclave voulant acheter sa liberté, par le pécule qui lui revenait à la mort de ce dernier, et par l'héritage laissée par ses affranchis. Il y avait, en outre, des avantages qu'on ne saurait pas exprimer en argent, tels que les liens privilégiés entre le notable et ses affranchis, qui n'avaient ni le droit de porter plainte, ni le droit de refuser, le cas échéant, d'assister leur patron. Ainsi, les liens entre les capitalistes romains sensu largo et le marché n'étaient pas uniquement contractuels et les profits ne se limitaient pas à des transferts réguliers et à la plus-value réalisée au moment d'une vente éventuelle de l'entreprise financière. Le commerce d'argent se déroulait dans un marché libre, mais ce commerce était lié d'une manière singulière aux réserves économiques concentrées dans les mains de la minorité de notables.

[27] Cf. aussi *Dig*. II 13.4.3, XIV 5.8; J. ANDREAU, *Statut* (n. 9), p. 389-401; J. D'ARMS, *Commerce* (n. 4), p. 101-108; R. BOGAERT, *Banques* (n. 9), p. 75, 79; A. BÜRGE, *Fiktion* (n. 1), p. 488-509.

[28] Cf. Martial V 13: *libertinas arca flagellat opes*.

Conclusion provisoire: en dépit de difficultés juridiques et politiques des manieurs d'argent commerciaux ont engendré un marché d'argent. Toutefois, ce marché ne s'est pas organisé contre le système oligarchique des notables, mais en coopération avec celui-ci. Les notables se sont imposés au marché comme des patrons et des maîtres. Or, comment la 'condition d'activité' des notables a-t-elle influé sur leurs activités financières?

FIDES, *FAMA*, *FENERATIO*

«Tous les membres des oligarchies (et surtout les sénateurs et chevaliers) ont vocation à avoir des activités financières» écrit Andreau[29]. La créance que Brutus avait sur la ville de Salamis (Chypre) est notoire. D'autres, comme Crassus, Rabirius Postumus, Q. Axius, Q. Titinius ou C. Publicius Malleolus, prêtaient à intérêt de manière plus régulière et systématique. Les revenus (et donc le train de vie de notable) de Papirius Paetus et de Q. Considius dépendaient des intérêts qu'ils percevaient de leurs créances[30].

Il me semble qu'il y a trois bonnes raisons de rejeter l'idée de classification de 'manieur d'argent professionnel' pour ces notables-financiers: la diversification de leurs activités lucratives, la flexibilité dont ils faisaient preuve en ce qui concerne la manière de réaliser des revenus, et le code de comportement propre aux élites italo-romaines. C'est cette dernière caractéristique qui nous intéresse ici.

Feneratio et feneratores

L'attitude négative adoptée à Rome envers la *feneratio* est assez connue. Tacite, Appien, Caton, Salluste et Cicéron s'accordent à dire que l'endettement était une source continuelle de séditions. Caton compare la *feneratio* au meurtre. L'amende prévue pour l'usure par les lois

[29] J. ANDREAU, *Brèves remarques sur les banques et le crédit*, *AIIN* 29 (1982), p. 108.
[30] Liste des sénateurs: I. SHATZMAN, *Senatorial Wealth* (n. 1), p. 76; des chevaliers: C. NICOLET, *Ordre équestre* (n. 20), p. 376-379; cf. aussi J. ANDREAU, *Financiers* (n. 9), p. 52-60; ID., *A propos de la vie financière à Pouzzoles. Cluvius et Vestorius*, dans *Les 'bourgeoisies' municipales italiennes aux IIe et Ier siècles av. J.-C.* (Actes Colloque Intern. CNRS, Naples 1981), Paris-Naples 1983, p. 9-20; ID., *Remarques* (n. 29), p. 103-123; N. RAUH, *Friendships* (n. 2), passim; E. DENIAUX, *Commendatio. Recommandations, patronages et clientèles à l'époque de Cicéron* (publ. microfiche Lille III), 1987, I, p. 776-791; II, p. 184-186, 220-223; G. MASELLI, *Argentaria. Banche e banchieri nella Roma repubblicana*, Bari 1986, p. 44-81.

archaïques aurait été le *quadruplum*, celle pour le vol le *duplum*. Dans les textes, la *feneratio* est associée à l'avarice, et les *feneratores* sont cruels. Plaute les compare aux proxénètes: «c'est une race corrompue qui ne cherche que son profit». «Ils placent l'argent au-dessus de la vertu», dit Horace. Le cortège funèbre du chevalier Q. Caecilius — usurier fameux pour son caractère difficile — aurait été attaqué et son corps mutilé. Valère Maxime a-t-il raison de prétendre que l'émeute fut provoquée par l'indignation publique contre le testament inique de Caecilius[31]?

Cependant, au fond, l'attitude envers les prêts à intérêt était fort ambiguë. Cicéron nous a peint en couleurs vives des caricatures d'usuriers tels que Appuleius Decianus, pédophile, traître, fraudeur, et imposteur. Mais d'autres, comme M. Castricius, furent *decus patriae*, *ornamentum populi Romani*, *florem iuventutis* (*Flacc.* 75). Il est à noter aussi que Cicéron a toujours défendu les intérêts des *feneratores*; il était un ami intime des usuriers Q. Axius, Q. Titinius, Papirius Paetus, Rabirius Postumus, et sans doute de beaucoup d'autres sénateurs et chevaliers qui prêtaient à intérêt. Même Atticus, chevalier connu pour sa bonté et son honnêteté, a pratiqué le prêt à intérêt. Valère Maxime écrit à propos de Q. Considius: *testatus se nummorum suorum*, *non civilis sanguinis esse faenatorem* (IV 8.3)[32].

Mais ni Papirius Paetus, dont la fortune consistait en créances, et qui était d'habitude très attentif à ses petits profits (*quaesticuli*) (dit Cicéron),

[31] Séditions: Tacite, *Ann.* VI 16; Appien I 1.1; Caton, *ORF* 57; cf. pour les *negotiae* en général Martial XI 66; Perse 5.132-150; Horace, *Sat.* II 3.24-27; Cicéron, *Off.* I 151; avarice: Sénèque: *Ben.* VII 10 (*Quid foenus et calendarium et usura nisi humanae cupiditatis extra naturam quaestita nomina?*); Caton, *Agr.* praef. 1 (cf. G. BILLETER, *Zinfuss* [n. 14], p. 115-177); Cicéron, *Off.* II 89; Plaute, *Curc.* 506-510 (*leno*); *Most.* 630 (*genus improbum*, cf. Sénèque Rhét., *Contr.* IX 1.12); mépris pour la vertu: Horace, *Epist.* I 1.52-59; voir les 'épithètes' dans le *TLL* VI 1 *s.v.* 'fenerator', 'fenus': *lucripeta* (Plaute, *Most.* arg. 6), *sordidus* (Cicéron, *Off.* I 150-151), *inhonestus* (Caton, *Agr.* praef. 1), *acer* (Horace, *Sat.* I 2.15; Porphyre, *ad Sat.* I 6.121), *cupidus* (Porphyre, *ad Ep.* II 67), *avidus* (Lucain I 181), *crudelitas*, *saevitia* (Salluste, *Cat.* 33; Valère Maxime IV 8.3; ps.-Salluste, *Ep. Caes.* I 5.7; Columelle praef. 8); cette attitude est fréquente dans les sociétés pré-modernes: cf. Platon, *Rep.* 555e; Aristote, *Pol.* 1258b; *Eth. Nic.* 1121b; J. GILCHRIST, *The Church and Economic Activity in the Middle Ages*, New York 1969, p. 62-76, 104-115; F. BRAUDEL, *Handel* (n. 6), p. 529-538; Caecilius: Cornelius Nepos, *Att.* 5.1; Valère Maxime VII 8.5; C. NICOLET, *Ordre équestre* (n. 20), p. 809-810.

[32] Appuleius: Cicéron, *Flacc.* 51; C. NICOLET, *Ordre équestre* (n. 20), p. 781-782; Papirius Paetus: C. NICOLET, *o.c.*, p. 972; N. RAUH, *Friendships* (n. 2), p. 13-14; Axius, Titinius: I. SHATZMAN, *Senatorial Wealth* (n. 1), p. 308, 402-403; Rabirius: H. DESSAU, *C. Rabirius Postumus*, *Hermes* 46 (1911), p. 613-620; C. NICOLET, *o.c.*, p. 1000; E. DENIAUX, *Commendatio* (n. 30) I, p. 220-223; II, p. 776-791; Atticus: Cicéron, *Att.* IV 15.7; Considius: E. DENIAUX, *o.c.* II, p. 206-208; cf. Selicius: D. SHACKLETON BAILEY, *Cicero's Letters to Atticus* I, Cambridge 1965, p. 298; cf. aussi Sénèque, *Epist.* 41.7.

ni les autres financiers–notables, que je viens de citer, ne sont jamais traités de *feneratores*. Bien que la *feneratio* et des *feneratores* en tant que groupe anonyme, et des personnes pratiquant le prêt à intérêt, se rencontrent fréquemment dans l'œuvre de Cicéron, il n'y a que Verrès qui est appelé (une fois) *fenerator* (*2 in Verrem* 3.167)[33].

Au fond, le terme de *fenerator* a une signification ambiguë. D'une part, en tant que nom d'agent désignant l'acteur du verbe *fenerare*, il peut désigner toute personne impliquée dans la *feneratio*, même si elle ne pratique le prêt à intérêt qu'occasionnellement. D'autre part, il désigne les professionnels de cette activité, les usuriens[34].

Mais, comme le terme *fenerator* avait reçu une forte connotation péjorative, il n'était que rarement employé pour désigner des personnes qui ne pratiquaient le prêt à intérêt qu'occasionnellement. Dans le sens strict, on le rencontre encore dans les textes techniques (p. ex. juridiques) ou pour désigner un agent anonyme ou imaginaire. Parfois le mot servait d'insulte, comme dans le cas de Verrès.

Mais l'usage du terme dans les sources littéraires pour indiquer quelqu'un en particulier ne dépendait pas seulement de la fréquence ou de l'intensité de leur activité. Il était lié aux représentations collectives en vigueur dans la société romaine. Peu de notables pratiquant la *feneratio* auraient accepté d'être qualifiés de *feneratores*, d'une part à cause des connotations d'avarice du terme (contraires à leur image d'*homines liberales*), d'autre part parce qu'une qualification en termes économiques était considérée comme incompatible avec leur position sociale élevée. L'identité sociale du notable devait s'exprimer en termes de statut, de privilèges et d'honneur, comme l'a remarqué P. Veyne. Un notable pratiquant le prêt à intérêt de manière systématique aurait été un notable ayant des intérêts financiers, et non un usurier notable[35]. Bien qu'il ait pratiqué la *feneratio* à une grande échelle, c'était, sans doute, en sens technique que ledit Considius se désignait comme *fenerator*.

[33] Sont qualifiés explicitement de *feneratores* par les anciens, outre Verrès: Q. Considius (Valère Maxime IV 8.3, cf. n. 32); Alfius (Horace, *Epodi* II 67; Columelle I 7.5); Q. Caecilius (Sénèque, *Epist*. 118.2, cf. n. 31); Cercopithecus Paneros (Suétone, *Nero* 30); et plusieurs personnages d'Horace par ses scoliastes (voir infra); le Sextus de Martial (II 44) et les *danistae* de Plaute (p.e. *Most*. arg. 6) sont des personnages fictifs.

[34] Je remercie M. J. Andreau de cette remarque; cf. E. BENVENISTE, *Noms d'agent et noms d'action en Indo-Européen*, Paris 1948.

[35] P. VEYNE, *Pain et cirque* (n. 4), p. 118-127; ID., *Autarcie* (n. 4), p. 274-276.

Pourtant, cela n'empêche que les notables–financiers étaient traités de *feneratores* par la plèbe. Les scoliastes d'Horace, qui ont écrit leurs textes longtemps après la mort des personnages mentionnés, n'hésitaient pas non plus à traiter de *feneratores* les notables–financiers qu'Horace avait présentés comme des usuriers, mais qu'il n'avait jamais désignés de ce qualificatif[36].

Certes, tout ceci est une question de mots, mais ce n'est qu'à travers cette terminologie que nous pouvons espérer connaître les financiers romains.

Le système financier politique

L'importance du crédit dans la politique romaine à l'époque de Cicéron a été notée par M. Gelzer dans son *Nobilität der römischen Republik*. Une carrière politique était devenue si coûteuse que les héritiers naturels du pouvoir, les *nobiles*, n'étaient plus capables de la financer par leurs seuls patrimoines. Pour la réalisation de leurs ambitions, ils faisaient appel de préférence (mais pas seulement) à leurs relations personnelles: clients, amis, famille, affranchis, etc. Les prêts et les cautionnements devenaient les instruments de la stratégie politique. Qui ne connaît l'histoire de Crassus qui soutint César pour 25 millions de sesterces, ou la gêne de Cicéron à la veille de la guerre civile, quand il lui fallait rembourser 800.000 HS à César (*est enim ἄμορφον ἀντιπολιτευομένου χρεωφειλέτην esse*, *Att.* VII 8.5)? Ces prêts politiques n'étaient pas de simples pots-de-vin: ils devaient surtout lier le débiteur au créancier, et renforcer ainsi les alliances politiques — exprimées en termes d'*amicitia* et de *fides*[37].

Les acteurs politiques avaient élaboré leur propre manière de créer et de protéger des crédits. Cependant, les prêts à intérêt, accordés par les *feneratores*, demeuraient indispensables. Mais ces emprunts, à leur tour, ne se comprennent pas sans le calcul politique, et sans les notions de

[36] Novius: *ad Sat.* I 6.121; Perellius Cicuta et Nerius: *ad Sat.* II 3.69-76, 175; Octavius Ruso: *ad Sat.* I 3.86-89; Fufidius: *ad Sat.* I 2.15; Albinus: *ad Art. Poet.* 327.

[37] M. Gelzer, *Nobilität* (n. 1), p. 91-102; H. Schneider, *Wirtschaft und Politik. Untersuchung zur Geschichte der späten römischen Republik*, Erlangen 1974, p. 205-241; I. Shatzman, *Senatorial Wealth* (n. 1), p. 78-81, 115-142; M.W. Frederiksen, *Debt* (n. 1), p. 128-131; alliances politiques: J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris 1963, *passim*; R.P. Saller, *Patronage* (n. 1), *passim*; A. Wallace-Hadrill, *Patronage in Roman Society*, in id. (ed.), *Patronage in Ancient Society*, London 1989, p. 63-88; P.A. Brunt, *Clientela*, dans *The Fall of the Roman Republic and Related Essays*, Oxford 1988, p. 382-441; id., *Amicitia in the Late Roman Republic*, *ibid.*, p. 352-381.

fides et de *gratia*, puisque les emprunteurs pouvaient obtenir des cautionnements de leurs alliés (ou protecteurs) politiques, et pouvaient espérer rembourser leurs dettes par de nouveaux emprunts gratuits. Dans le financement des stratégies politiques, la *feneratio* ne fonctionnait pas à côté des emprunts et des cautionnements obtenus pour des raisons politiques, mais en interaction avec ceux-ci[38]. Mais quelle était la situation hors de la sphère politique?

Disponibilité de crédits

Au-delà des contraintes communes, telles qu'un système juridique et policier efficace, la disponibilité du crédit dans un marché libre idéal (c.-à-d. utopique) est une question de solvabilité. Les facteurs personnels, tels que le caractère du débiteur ou les liens de parenté entre prêteur et emprunteur, n'ont en principe qu'une importance secondaire. Or ce n'était pas le cas du système financier romain oligarchique[39].

La solidarité financière entre Cicéron, son frère et Atticus est assez connue, mais il y a encore d'autres exemples d'attitudes semblables. Egnatius Rufus, *familiarissimus* des Cicéron, était débiteur de Quintus en 49, il reçut un dépôt de Cicéron en 48 et il accorda un prêt (gratuit?) à Quintus en 45. L. Tullius Montanus, dont la famille était protégée par les Cicéron, fut sommé de payer à l'État en 45 une dette pour laquelle il s'était porté garant. Cicéron la paya, car *pertinet ad nostrum officium* (*Att.* XII 52.1). En 62, Cicéron songea à emprunter (à intérêt) à son ami Axius une partie de l'argent nécessaire à l'achat de la maison du Palatin. En 49 il prêta (contre son gré) de l'argent au fils d'Axius. Caerellia, une *necessaria* de Cicéron, lui prêta de l'argent en 46. Les *res* et la *fides* de Curtius Mithres, un affranchi de Rabirius Postumus, le vieil ami que Cicéron avait défendu en 54, étaient toujours à la disposition de Cicéron. Cn. Sallustius qui *officio vincit omnes* (Cic., *Fam.* XIV 4.6) prêta 20.000 HS à Cicéron en 48. Paconius Lepta, un *familiarissimus*, lui devait de l'argent en 49. Valerius Messala acheta la maison d'Autronius en 61 *amicorum facultatibus*[40].

[38] I. SHATZMAN, *Senatorial Wealth* (n. 1), p. 80-81; cf. Cicéron, *Sest.* 18.

[39] Ni du système financier dans les colonies espagnoles: voir Z. MOUTOUKIAS, *Réseaux personnels et autorité coloniale: les négociants de Buenos Aires au 18ème s.*, *Annales (ESC)* 1992, p. 902.

[40] Atticus: N. RAUH, *Friendships* (n. 2), p. 7-12; A. FRÜCHTL, *Geldgeschäfte* (n. 2), p. 69-71; Egnatius: Cicéron, *Att.* VII 18.4; X 15.4; XIV 13.5; C. NICOLET, *Ordre équestre* (n. 20), p. 866-868; Tullius Montanus: *Att.* XII 52.1, 53; XIV 16.4, 17.6; XVI

D'autres n'ont eu que des relations indirectes. L'ami d'Atticus Vestorius était *valde liberalis* envers Cicéron en 54. Funisulanus, dont Atticus était le procurateur, devait de l'argent à Cicéron en 49. Les Oppii de Velia dont Cicéron espérait emprunter en 49, et à qui Terentia devait 20.000 HS, étaient des *contubernales* d'Atticus (*Att.* VIII 7.5). M´ Curius, *negotiator* à Patras, un client d'Atticus, devenu ensuite également le client de Cicéron, paya les frais de la maladie, du séjour à Patras et du retour en Italie de Tiron, affranchi de Cicéron[41].

Mais l'amitié ou la parenté n'étaient pas toujours suffisantes. Q. Caecilius, oncle d'Atticus, refusait de prêter à moins de 12% même à ses proches, alors que le taux normal était de 6% (Cic., *Att.* I 12.1). Q. Axius aurait sans doute demandé des intérêts à son ami en 62. Dans les cas où l'alliance était indirecte, on pouvait s'attendre à de telles attitudes. Je ne doute pas p. ex. que Funisulanus a payé des intérêts. Faut-il conclure de ce qui précède que ces alliances diffuses, au sein desquelles se réalisaient des crédits, n'étaient pas pertinentes? Au contraire, elles influaient sur la disponibilité des crédits, et sans doute aussi sur le taux d'intérêt. Ce que disait Cicéron de Q. Caecilius n'aurait aucun sens si les parents et les amis ne recevaient pas en règle des conditions favorables[42].

Le problème devient plus clair si l'on considère les transferts de créances. Quand Faberius voulut payer sa dette à Cicéron par des *attributiones*, celui-ci conseilla à Atticus d'être prudent: *noscenda autem est natura*, *non facultas modo* (Cic., *Att.* XII 5a). Dolabella voulut rembourser de la même manière la dot de Tullia. Le transfert devait être réglé par Vettienus, qui était peut-être un *argentarius* (du moins un manieur d'argent commercial). Mais, Vettienus ne s'acquitta pas de sa tâche, et l'affaire fut confiée à P. Sestius, un ami de Cicéron (*Att.* XV 13a). En même temps Cicéron s'inquiéta de ses comptes parce que: *ex attributione*

15.5, 24.1; *RE* VIIA 2 (1948), col. 1318; Axius: *Att.* I 12.1; XII 2, 13.2, 15.4; Aulu-Gelle VI 3.10; cf. n. 32; Caerellia: *Att.* XII 51.3; E. DENIAUX, *Commendatio* (n. 30) II, p. 184-185; Curtius Mithres: E. DENIAUX, *o.c.* II, p. 220-222; *Fam.* XIII 69; cf. C. Ateius Capito: *Fam.* XIII 29.4; E. DENIAUX, *o.c.* II, p. 148-150); Sallustius: *Att.* I 11.1; XI 11.2; C. NICOLET, *Ordre équestre* (n. 20), p. 970; Valerius Messala: *Att.* I 13.6; cf. J. ANDREAU, *Parenté* (n. 1), p. 524.

[41] Vestorius: Cicéron, *Att.* IV 6.4; cf. J. ANDREAU, *Cluvius et Vestorius* (n. 30), p. 9-13 (il deviendrait plus tard aussi un ami de Cicéron, mais en 54 il était surtout un ami d'Atticus); Funisulanus: *Att.* IX 15.1; Oppii: *Att.* VII 7.3, 13.5, 13a.1, 22.2; VIII 7.3; M´ Curius: *Fam.* VII 29, 30, 31; XIII 17, 50; XVI 4.2, 9.3; *Att.* VIII 6.5, 5.2; E. DENIAUX, *Commendatio* (n. 30) II, p. 214-217.

[42] Cf. J. ANDREAU, *Parenté* (n. 1), p. 523-524; sur Axius et Caecilius cf. supra.

mihi nomina ignota (sunt) (*Att.* XVI 3.5). En 46, César proposa d'escompter une dette à Cicéron par *delegatio* mais, réplique Cicéron, «à qui pourrais-je faire confiance?» (*Att.* XII 3.2). Il est intéressant de voir, dans cette affaire, le même Vettienus proposer d'acheter la créance à la moitié de sa valeur nominale[43].

Il s'agissait donc d'un problème de confiance qui rendait difficile les emprunts entre inconnus. C'est le problème de l'anonymat déjà indiqué. Le procurateur de Tullius Montanus était obligé d'emprunter à un taux usuraire, lorsque le prêt gratuit promis par Cicéron se fit attendre, bien que l'emprunt fût garanti par la promesse de Cicéron (voir n. 40).

La disponibilité de crédit est toujours une question de confiance, car on ne prête pas sans l'espoir de recouvrer son argent. Mais cette confiance ne réside pas toujours dans les rapports entre créancier et débiteur. Au contraire, un marché développé entraîne une confiance plutôt externe à ces rapports. Il s'agit alors d'une confiance vis-à-vis du système contractuel et de l'appareil policier et juridique, qui doivent, le cas échéant, contraindre le débiteur récalcitrant à honorer ses engagements. La confiance peut être également externe, en ce sens qu'elle repose sur la situation sociale ou économique des contractants. Le fait d'appartenir aux mêmes cercles sociaux ou économiques facilite sans doute la naissance d'une confiance mutuelle. Ainsi p. ex. Braudel montre combien le sentiment de solidarité était fort entre marchands, même de pays différents; solidarité qui pouvait, le cas échéant, servir de moyen de pression sur un partenaire réfractaire[44]. Enfin, il y a des institutions qui ne peuvent fonctionner que grâce à la confiance qu'elles inspirent: ainsi p. ex. le notariat, la banque de dépôt, et en général tous les métiers ayant besoin de crédits. Isocrate le remarquait dans son *Trapézitique*: πίστοι διὰ τὴν τέχνην δοκοῦσιν εἶναι (*Trap.* 2)[45].

Les sociologues S.N. Eisenstadt et L. Roniger ont observé que les relations de patronage et d'amitié tendent à construire des «areas of trust» dans les situations sociales où cette confiance fait défaut[46]. Aussi,

[43] E. Bendehr, *Das 'Faberianum Negorium' – Schuldbereinigung zur Zeit Ciceros*, *ZRG* 103 (1986), p. 275-320; Vettienus: J. Andreau, *Vie financière* (n. 8), p. 690-693; les créances sur le 'Monte' en Florence étaient estimées également à 50% de leur valeur nominale, et elles circulaient à 35% de cette valeur (R. Goldsmith, *Financial Systems* [n. 7], p. 152, 162, 167); cf. C.T. Barlow, *Bankers* (n. 1), p. 159.

[44] F. Braudel, *Handel* (n. 6), p. 134-137.

[45] Cf. R. Bogaert, *Origines* (n. 8), p. 139.

[46] S.N. Eisenstadt-L. Roniger, *Patrons, Clients and Friends. Interpersonal Relations and the Structure of Trust in Society*, Cambridge 1984, *passim*, surtout p. 1-42.

au niveau de l'aristocratie, l'importance des relations de *fides* (les *Treuverhältnisse*, comme M. Gelzer les appelle) dans le système financier romain, peut être expliquée par la faiblesse des structures de confiance externe. Prêter à des affairistes n'est pas la même chose que prêter aux commerçants spécialisés qui dépendent de leur activité commerciale. C'est d'autant plus vrai que les notables ont une influence politique et sociale redoutable vis-à-vis de ceux qui ne sont pas intégrés dans les mêmes cercles sociaux; d'où le peu de confiance inspiré par le système juridique. D'autre part, cette influence (à Rome la *gratia*) leur donne un avantage sensible sur les professionnels, et cet avantage joue en faveur de leurs amis, de leurs clients et de leurs affranchis. Dans les relations avec les notables, il convient donc de s'en tenir au comportement prescrit et à l'exigence de la loyauté totale (la *fides*). Soulignons, enfin, que les réseaux personnels ne sont pas uniquement horizontaux: les liens de clientèle et les relations entre patron et affranchi constituent une trame verticale permettant des contacts avec le monde du commerce, influant ainsi sur le champ du marché libre[47].

Liberalitas, *gratia*, *officia*

Au début du fameux passage *de artificiis et quaestibus* du *De Officiis* (I 150-151), Cicéron se pose la question de savoir quels sont les gains et métiers *liberales* et quels autres sont *sordidi*[48]. Il commence par dire que les activités des *feneratores* et des *portitores* sont réprouvées parce qu'elles font encourir la haine des hommes.

À côté d'autres concepts appartenant au même champ sémantique (surtout la *beneficentia* et la *largitio*), la *liberalitas* dans son sens le plus large de libéralité, souplesse, complaisance, est une des caractéristiques fondamentales du notable, dont l'évergétisme est l'illustration la plus spectaculaire[49].

La libéralité dans la société romaine ne se comprend que dans le cadre de l'obligation de réciprocité (*gratia*); d'où l'importance du choix de sujets dignes de recevoir. La réciprocité renforçait les manifestations de

[47] Voir p.e. J. ANDREAU, *Statut* (n. 9), *passim*.

[48] Cf. M.I. FINLEY, *Ancient Economy* (n. 3), p. 41-61; T. SCHLEICH, *Wirtschaftsmentalität* (n. 4), p. 82-90; C. NICOLET, *La pensée économique des romains*, dans *Rendre à César. Économie et société dans la Rome antique*, Paris 1988, p. 177-179.

[49] P. VEYNE, *Pain et cirque* (n. 4), p. 15-20, 31-35, *passim*; J. MICHEL, *Gratuité* (n. 13), *passim*; J. HELLEGOUARC'H, *Vocabulaire* (n. 37); p.e. Cicéron, *Off.* I 42, II 52-72; Aristote, *Eth. Eud.* III 4.1-7; *Eth. Nic.* IV 4sq.; Valère Maxime IV 8.

liberalitas: *omnes enim immemorem beneficii oderunt eamque iniuriam in deterrenda liberalitate sibi etiam fieri eumque*, *qui faciat*, *communem hostem tenuiorem putant* (Cic., *Off.* II 63). Mais la *gratia* aussi était considérée comme une forme de *liberalitas*: *duo genera liberalitatis (sunt)*, *unum dandi beneficii*, *alterum reddendi* (Cic., *Off.* I 48). Ainsi, il apparaît que la *liberalitas* se manifestait surtout entre personnes liées par une relation réciproque de *fides*, relation directe ou transitive lorqu'il existe un tiers en commun. Ces relations exigent, en effet, des bénéfices et des dations réciproques (*beneficia*, *officia*). Les obligations financières (*mutua*, *cautiones*, *suscipere aes alienum*, *mandata et procurationes*) que l'on rencontre entre amis sont des exemples typiques, selon Cicéron, de libéralités[50].

Le caractère stratégique de beaucoup de ces relations de confiance est manifeste, mais l'éthique des obligations réciproques était incontournable: *non reddere viro bono non licet* (Cic., *Off.* I 48). Il était seulement d'autant plus efficace lorsqu'il existait des avantages à long terme. Mais, il n'y avait pas que le calcul. La *liberalitas* n'était pas seulement une affaire privée. L'ingrat et le déloyal étaient menacés d'un isolement social et politique[51]. Pour les professionnels et les commerçants, cela n'a dû avoir de l'importance que lorsque leur réputation de commerçants honnêtes et raisonnables était menacée. Mais pour le notable, le prestige était inséparable de la position sociale et politique. Ne pas se montrer *liberalis*, c'était remettre en jeu sa position sociale et politique[52].

Certes, les valeurs de *gratia* et de *liberalitas* n'ont pas eu d'effet automatique. Les *Épigrammes* de Martial et les *Satires* de Juvénal se moquent du désintéressement et de la libéralité prétendus. Peu importe, car l'objet de ces textes n'est pas de ridiculiser des valeurs, mais de persifler l'aspiration humaine de se faire passer pour ce qu'on n'est pas. La *liberalitas* refléta un style de vie et un rôle social, conditionnés par le souci de se faire respecter, sinon par un véritable sens du devoir. Ainsi Cicéron aurait préféré ne pas accorder l'emprunt demandé par Axius au

[50] R.P. SALLER, *Patronage* (n. 1), p. 22-39; A.R. HANDS, *Charities and Social Aid in Greece and Rome*, London-Southampton 1968, p. 26-48; J. MICHEL, *Gratuité* (n. 13), 3ème partie, *passim*, surtout p. 480-501, 507-529; P. VEYNE, *Pain et cirque* (n. 4), p. 33; p.e. Cicéron, *Off.* I 48, 62-63; II 56; Valère Maxime IV 8.1; Sénèque, *Ben.* I 2.1, 14.1.

[51] Cf. G. FREYBURGER, *Fides. Étude sémantique et religieuse depuis les origines jusqu'à l'époque augustéenne*, Paris 1986, p. 43-49; cf. Cicéron, *Off.* I 47.

[52] Cf. Sénèque, *Ben.* V 21.3; Columelle I 7.2.

nom de son fils, mais il lui concéda quand-même, car *possemne aliter?* (*Att.* X 15.4)[53].

Aussi comprend-on que le pendant de la libéralité, l'avarice, a reçu tant d'attention[54]. *Nullum vitium taetrius est* (Cic., *Off.* II 77); *avaritia fidem*, *probitatem ceterasque artis bonas subvortit* (Sall., *Cat.* 10). Elle était considérée comme une des causes de la chute de la République. L'avare était (et demeure de nos jours) un personnage favori de la Comédie et des Satires. Quand il fait des cadeaux ou accorde des prêts, il perd le droit à la reconnaissance, en se faisant prier, ou en insistant sur le remboursement, car il ne sait pas donner[55].

Étant donné que la *feneratio* avait une forte connotation d'avarice et de cruauté, il est clair qu'un *homo liberalis* (et donc un notable) pouvait difficilement se qualifier de *fenerator*. Mais, en revanche, la *feneratio* était acceptable tant que la *liberalitas* n'en souffrait pas. Le prêt pratiqué par Considius était légitime, car en accordant un moratoire volontaire à ses débiteurs, il a manifesté un *saluberrimum exemplum liberalitatis* (Val. Max. IV 8.3). L'idée que la générosité justifiait les activités commerciales, qui étaient jugées sordides surtout parce qu'elles étaient considérées comme un indice de cupidité, se rencontre pour les *negotia* en général: *cuius* (sc. C. Curtii) *in negotiis gerendis magnitudinem animi non tam homines probassent nisi in eodem benignitas incredibilis fuisset. Ut in augenda re non avaritiae praedam sed instrumentum bonitati quaerere videretur* (Cic., *Rab. Post.* 3)[56].

Cicéron donnait comme exemple d'*homines liberales* ceux qui *aes alienum suscipiunt amicorum* (*Off.* II 56). C'est une expression assez vague pour indiquer à la fois le cautionnement et le paiement par tiers. Ainsi, p. ex., une des libéralités de Rabirius Postumus fut de «soutenir ses amis avec son crédit» (*fide sustenare*, Cic., *Rab. Post.* 4)[57].

[53] Cf. P. Veyne, *Pain et cirque* (n. 4), p. 18-19, 35-36; Martial p.e. II 30, 76; III 41; IV 15, 56, 67, 76; V 18; XI 55; Juvénal VII 74-78; XIV 107-118; IX 38-42; Cf. Cornélius Népos, *Att.* 11.3; Cicéron, *Off.* II 69.

[54] La *liberalitas* est le juste milieu entre prodigalité et cupidité: Aristote, *Eth. Eud.* III 4.1-7; Horace, *Sat.* I 1.103-104, 2.4-6; P. Veyne, *Pain et cirque* (n. 4), p. 18.

[55] Cicéron, *Off.* I 24; II 58, 64, 75-77; *Flacc.* 69; Salluste, *Cat.* 10; Martial IV 56; VI 20, 30; Horace, *Sat.* I 1, 2.10; Juvénal VII 74-78; IX 38-42; XIV 107-118; et bien sûr l'*Aulularia* de Plaute, *passim.*

[56] Cf. Cicéron, *Off.* II 64; sur Q. Considius cf. n. 32.

[57] Cf. Sénèque, *Ben.* I 2.4: *Alium re, alium fide, alium gratia, alium consilio, alium praeceptis salubribus adiuva*; Cicéron, *Att.* XI 1; XI 2.1; sur Rabirius Postumus voir n. 30; voir aussi supra Curtius Mithres (n. 40).

Se porter garant pour ses proches, ses amis et ses clients était un devoir et une libéralité importante. Ianus, dieu du matin, réveille Horace: *Romae sponsorem me rapis: «Heia ne prior officio quisdam respondeat, urge»* (Hor., *Sat.* II 6.23-26); *ne alius sponsor ante te fiat et tu videaris noluisse officio amici fungi*, ajoute Porphyre. Plancius était *liberalis* et *gratiosus* (influent) dans sa tribu, car il s'était porté garant pour beaucoup de ses membres (Cic., *Planc.* 47)[58].

Pourtant, le cautionnement n'était pas toujours un bénéfice pour l'emprunteur. Au contraire, il était parfois un service rendu au créancier. Ulpien, p. ex., parle de garants qui recevaient des rémunérations du créancier. À vrai dire, ils devaient, selon lui, être considérés comme des *mandati* (*Dig.* XVII 1.10.13; 12 pr.). Un des garants de Scribonius Libo, débiteur de Cicéron, fut Egnatius Rufus, *familiarissimus* du créancier (cf. n. 40). Lorsque Trebellius n'arriva plus à rembourser ses dettes, on vit les garants et les créanciers se réunir tous les jours (Cic., *Phil.* VI 4.11). Macqueron avait sans doute raison de dire que le cautionnement romain était «beaucoup plus un moyen de pression qu'un moyen de satisfaction par substitution»[59].

Un autre aspect assez marquant du cautionnement romain est illustré par les intermédiaires garantissant les prêts qu'ils arrangeaient. Ainsi, dans les *Digestes*, un esclave préposé aux prêts à intérêt est dit avoir emprunté *per intercessorem*, c.-à-d. par l'entremise d'un garant (Ulp., *Dig.* XIV 3.19.3). Cette catégorie d'intermédiaires se rencontre aussi dans les *Lettres à Lucilius* de Sénèque: *ut negotiari possis, aes alienum facias oportet, sed nolo per intercessorem mutueris, nolo proxenetae nomen tuum iactent* (119.1). Le *proxeneta* était un courtier professionnel, dont parle aussi Ulpien, qui prétendit qu'un *proxeneta* ne pouvait pas être tenu pour responsable en qualité de *mandator pecuniae credendae* (c.-à-d. comme garant) pour les prêts qu'il arrangeait: *monstrat magis nomen quam mandat, tametsi laudet nomen* (*Dig.* L 14.1). La confusion n'est pas si étrange car quelques passages des *Digestes* montrent qu'il y avait des *intercessores* rémunérés, tantôt par les créanciers (voir supra), tantôt par les débiteurs[60].

[58] Cf. aussi Horace, *Epist.* II 2.67-68; Cicéron, *Mur.* 71; Valère Maxime VI 2.11; J.P. ROYER, *Problème des dettes* (n. 1), p. 229-231.

[59] J. MACQUERON, *Cautionnement* (n. 13), p. 107; pour la *remuneratio* cf. J. MICHEL, *Gratuité* (n. 13), p. 282-284; cf. aussi la nouvelle lecture de la tablette de l'Agro Murecine (*TP* 65), *AE* 1988, 329 (cf. L. BOVE, *Documenti* [n. 18], p. 100-102, 126-128).

[60] Sur les *proxenetae* cf. H. SIBER, *Operae liberales. Iherings Jahrbücher für Dogmatik des römischen und deutschen Privatrechts* 88 (1939-1940), p. 177-179; J. MICHEL, *Gratuité* (n. 13), p. 193-195, 533; il faudrait rapprocher *Dig.* XVII 1.10.13, 12 praef.;

Parfois, l'intermédiaire empruntait en son propre nom et versait l'argent ensuite à la partie intéressée. C'était une formule utilisée tantôt en faveur du débiteur, tantôt en faveur du créancier, tantôt par spéculation de la part de l'intermédiaire. Atticus aurait aidé Athènes de la sorte, sans jamais demander d'intérêt. Mais Rabirius Postumus, tenté par l'intérêt élevé, prêtait l'argent de ses amis à ses risques et périls à Ptolémée Aulète. Auguste dégrada des chevaliers pour avoir placé à un taux usuraire des sommes qu'ils s'étaient fait prêter à faible intérêt[61].

Étant donné les peines sévères prévues pour l'insolvabilité et la corrélation entre solvabilité et estime, le paiement par tiers était un devoir important. Au temps de son exil, Cicéron écrivit à sa femme: *sin erunt in officio amici pecunia non deerit* (*Fam.* XIV 1.5), et à Atticus: *(tuas facultates) ego nostras esse iudico* (*Att.* IV 1.3). Après son retour, il espéra rembourser son frère *subsidiis amicorum* (*Att.* IV 3.6). En 44, ayant des problèmes financiers, Quintus reçut un emprunt gratuit de son frère[62].

À vrai dire, il y a peu d'exemples de prêts gratuits dans la correspondance de Cicéron, sauf dans des cas d'urgence ou pour des raisons politiques. Quintus demanda un prêt à Atticus en 45 au nom de son fils, mais en vain. Atticus a parfois payé les dettes de Cicéron, mais c'était dans le cadre de sa *procuratio*. Les possessions de Curtius Mithres furent mises à la disposition de Cicéron, mais comment faut-il interpréter cela? Pourtant les prêts gratuits sont bien attestés ailleurs. Martial s'en moque, mais les présente comme des devoirs typiques entre amis. Plaute en fait presque une institution. Horace décrit comment le crieur public Ménas reçoit un prêt gratuit de 7000 HS de son patron[63].

cf. aussi les *pararii*: Sénèque, *Ben.* II 23.2; III 15.2 (J. ANDREAU, *Vie financière* [n. 8], p. 704); comme ceux-ci les *proxenetae* étaient peut-être une sorte de 'notaires', car dans *Dig.* L 14.3 Ulpien dit qu'ils eurent des *officinae* où ils se montraient utiles *emptionibus venditionibus, commerciis contractantibus licitis*; sur les cautions rémunérées par le débiteur principal cf. J. MICHEL, *o.c.*, p. 220-221, 279; *Dig.* XVII 1.6.7; XXXIX 5.19.1.

[61] Atticus: Cornélius Népos, *Att.* 2.4; Rabirius: Cicéron, *Rab. Post.* 25, 39; Auguste: Suétone, *Aug.* 39; voir C. NICOLET, *Auguste, le gouvernement et les 'classes' possédantes*, dans *Rendre à César* (n. 48), p. 237.

[62] Voir aussi supra l'affaire de Tullius Montanus (n. 40); R.P. SALLER, *Patronage* (n. 1), p.120-122; J. MICHEL, *Gratuité* (n. 13), p. 101-127, 536-540; p.e. Cicéron, *Att.* IV 4.2; XI 1.1, 2.2-3, 3.1, 4a, 4, 7.5, 9.3, 23.3; XIII 47.4; XV 20.4; *Rab. Post.* 46; *Fam.* XIII 29.2; *Q.fr.* I 3.7; Appien II 2.8; Plutarque, *Caes.* 11; I. SHATZMAN, *Senatorial Wealth* (n. 1), p. 79-83, 143-161.

[63] Quintus: Cicéron, *Att.* XII 5.1; Atticus pour Cicéron: *Att.* VI 8.5; VII 2.7; Curtius Mithres: cf. n. 40; Ménas: Horace, *Epist.* I 7.80-81; Martial II 30, 43, 44; III 41; IV 15, 67, 76; VI 5, 20; Plaute, *Trin.* 756-762; *Pseud.* 80-84, 733-734; *Persa* 5-6, 35-42, 118-119, 255-271; *Curc.* 67-69; *Asin.* 243-248; voir aussi Pline, *Epist.* I 8, 19; II 4.2; III 6.4, 11.2, 21.2; IV 1.5, 13.5; VI 3, 25.3, 32.2; IX 39.

La libéralité se manifeste en dehors des relations réciproques par une réticence à user des moyens juridiques et par une souplesse générale. *Conveniet ... a litibus quantum liceat et nescio an paulo plus etiam, quam liceat abhorrentem. Est enim non modo liberale paulum non numquam de suo iure decedere, sed interdum etiam fructuosum* (Cic., *Off.* II 64). C'est aussi l'éloge que fait Cornelius Nepos d'Atticus: *in ius de sua re numquam iit* (*Att.* 6.3). Il serait plus grave encore de sommer les garants du débiteur insolvable: *sponsores appellare videtur habere quamdam δυσωπίαν* (Cic., *Att.* XVI 15.2)[64].

Il n'y a que deux cas dans les lettres de Cicéron où une créance impayée a entraîné un procès. Le premier aboutit à une condamnation, mais Cicéron ne croyait pas à l'exécution de l'arrêt (la *venditio bonorum*) (*Att.* I 1.3). Dans le second le grammairien Curtius Nicias était accusé, par un *quidam* dénommé Vidius, pour non-paiement d'une dette. Le créancier n'aurait eu comme argument que«deux petites lignes» dans le *codex expensi*. Cicéron, qui était juge dans cette affaire, promit à son gendre Dolabella, protecteur de Nicias, d'acquitter l'accusé (*Fam.* IX 10.1-2).

Mais les procès ne sont jamais la seule manière de résoudre les conflits entre individus. C'est d'autant plus vrai à Rome où il n'y avait pas une autorité agissant comme ministère publique. Le dénonciateur pouvait accuser à haute voix, en public, celui dont il croyait avoir subi une injustice (*flagitare*). Le cas échéant, il pouvait appeler à l'aide des passants pour amener l'accusé devant le préteur. L'insulte faite ainsi à l'honneur et à la réputation de l'accusé devait l'inciter à payer volontairement ses dettes ou à accepter un procès. Atticus subit une telle *flagitatio* en sa qualité de garant de Tullia, fille de Cicéron. Souvent, il a dû être plus efficace de faire appel à ses amis et à ses protecteurs pour exercer une pression sur le débiteur ou le créancier[65].

La générosité de Considius, qui accordait un moratoire volontaire à ses débiteurs, est attestée également pour d'autres *feneratores*, comme Q. Titinius et L. Ligus[66]. C'était une libéralité attendue d'un créancier: *fit saepe ut ii qui debent non respondeant ad tempus* (*Att.* XVI 2.2).

[64] Cf. Ps.-Quintilien, *Decl.* 273; J. Macqueron, *Cautionnement* (n. 13), p. 102-105; cf. Térence, *Heaut.* 796; Cicéron, *Off.* I 33; Columelle I 7.2; Pline, *Epist.* VIII 2.

[65] Cf. Cicéron, *Att.* XI 7.6; A.W. Lintott, *Violence in Republican Rome*, Oxford 1968, p. 6-21; P. Garnsey, *Status* (n. 16), *passim*; J. Kelly, *Litigation* (n. 16), p. 22-23 et *passim*; H.M. Cotton, *The Role of Cicero's Letters of Recommendation: iustitia versus gratia?*, *Hermes* 114 (1986), p. 443-460; E. Deniaux, *Commendatio* I (n. 30), p. 628sq.

[66] Cicéron, *Att.* VII 18.4.

À l'échéance de quelques dettes, Cicéron écrivit à Atticus: *de die tantum videto et id ipsum bono modo* (*Att.* XIII 23.3). Ce n'était pas (toujours) une question de morale (nous l'avons remarqué pour les emprunts politiques); tant que le débiteur n'avait pas remboursé son emprunt, il était lié au créancier, renforçant de la sorte l'influence politique et sociale de celui-ci[67]. Il arrivait aussi que le prêteur ne demandait pas le remboursement, certain de percevoir les intérêts tant que le capital n'était pas remboursé. Ainsi, le *fenerator* était odieux *si acerbe exegit, aeque si in recipiendo tardus ac difficilis moras quaerit* (Sén., *Ben.* II 17.7). Aussi, le fait qu'Atticus était loué pour sa ponctualité peu commune ne devrait pas nous surprendre: *neque indulgendo inveterascere ... aes alienum patiebatur* (Corn. Nepos, *Att.* 2.5)[68].

Certes, aucun *fenerator* spécialisé n'aurait pu se permettre trop de libéralité. Les tablettes de l'Agro Murecine attestent des ventes aux enchères de cautions réelles. C'était d'ailleurs sur ce point que Considius est opposé à ceux qui *negotiatione delectantur, cum pecuniam domum cruentam retulerunt* (Val. Max. IV 8.3). C'est dire qu'en règle générale les *feneratores* n'hésitaient pas à poursuivre les débiteurs récalcitrants. Au temps de Catilina les *feneratores* étaient accusés de cruauté et d'avarice pour le même motif. Horace fustige le *fenerator* Fufidius qui *quanto perditior quisque est, tanto acrius urget* (*Sat.* I 2.15)[69].

En réalité, il est probablement faux de les considérer tous comme des usuriers cruels. Trop de sévérité n'avait aucun sens du point de vue de la simple stratégie commerciale: *foenerator quosdam debitores non appellat quos scit decoxisse et in quorum pudorum nihil superest nisi quod pereat* (Sén., *Ben.* V 21.3). Perellius pouvait poursuivre Damasippe pour insolvabilité, mais cette action ne lui permettant pas de récupérer son dû, il ne le faisait pas (Hor., *Sat.* II 3.69-76).

Enfin les relations de *fides* ont joué un rôle de premier plan en ce qui concerne l'organisation des unités et des opérations financières. Comme l'ont remarqué Andreau et Bürge, le système oligarchique reposait sur des représentants et des intermédiaires, liés aux créanciers et débiteurs par divers liens de *fides*, renforcés par les obligations juridiques du *mandatum*, de la *negotiorum gestio*, et de la *societas*.

[67] Cf. R.P. Saller, *Patronage* (n. 1), p. 25, 127-128; cf. Sénèque, *Ben.* I 1.3; VI 43.3; Columelle IV 3.2.

[68] Cf. Cicéron, *Att.* VII 18.4; X 11.2, 15.4; mais Crassus était critiqué par Plutarque pour avoir réagi de la sorte (*Crassus* 3).

[69] Cf. M.W. Frederiksen, *Debt* (n. 1), p. 132-141.

La *societas* était un rapport de coopération économique qui reposait sur la *fides* et qui résultait en règle d'un lien de patronage, d'amitié, ou de parenté ou d'une relation entre patron et affranchi: *socium cavere qui possumus? Quem etiam si metuimus, ius officii laedimus* (Cic., *Rosc. Am.* 116). Des *societates fenerationis* sont attestées dans les Tablettes de Transylvanie et dans les *Digestes*. Sous la République nous ne connaissons (en dehors de Rabirius Postumus, dont nous avons déjà rencontré les *societates* avec ses amis) que quelques frères (?) qui ont pratiqué ensemble le prêt à intérêt: les Fufii, les Oppii, Q. et Cn. Curtius Postumus[70].

Les contrats les plus fréquents étaient le *mandatum* et la *negotiorum gestio*, qui présentaient l'infrastructure juridique de la *procuratio*. Le juriste Paul écrivait qu'en principe le mandat était gratuit parce qu'il «tirait son origine des devoirs de l'amitié» (*Dig*. XVII 1.4). Atticus était procurateur pour quelques amis: les Cicéron, M. Caton, Q. Hortensius, A. Torquatus et pour beaucoup de chevaliers romains (Corn. Nepos, *Att*. 15.3). Mais il ne dirigeait pas une organisation spécialisée; il utilisait les services de son ami L. Cincius, de son client le *negotiator* M´ Curius, de Xénon (un ami notable d'Athènes), du chevalier M. Seius à Éphèse, de son affranchi Philogénès, et enfin de Hilarus, affranchi de Cicéron et *ratiocinator et cliens* d'Atticus. L'organisation dont disposait Atticus est évoquée lorsque Cicéron lui demande de régler un transport de livres *per amicos, clientes, hospites, libertos, denique ac servos tuos* (*Att*. I 20.7). Nous pouvons lire aussi, au sujet de Rabirius Postumus: *locupletare amicos numquam destitit: mittere in negotium* (*procuratio*!), *dare partis* (*societas*!), *augere re, fide sustenare* (*Rab. Post*. 4). Il est donc un *homo liberalis*, car: *homines liberales (sunt) qui ... opitulantur (amicos) in re vel quaerenda vel augenda* (Cic., *Off*. II 56)[71].

Il y a encore beaucoup à dire sur l'organisation des opérations financières (et économiques en général) exécutées par le biais de parents, d'amis, de clients et d'affranchis. La question mérite d'être

[70] *Dig*. II 14.9 praef., 14.25 praef., 14.27 praef.; IV 8.34; XVII 2.52.5; *Rhet. Her*. II 2.13.19; *FIRA*² III, n° 157, p. 481-482; pour la République voir J. Andreau, *Parenté* (n. 1), p. 507.

[71] Sur le mandat cf. J. Michel, *Gratuité* (n. 13), p. 168-198; Cincius: Cicéron, *Att*. I 1.1, 16.17, 20.1, 7, 8.2; VI 2.1; *Q.fr*. II 2.1; III 1.6 (*RE* III 2 [1899], col. 2555-2558); Xeno: *Att*. V 10.5, 11.6; XIII 37.1; XIV 16.4; XVI 1.5; Curius: cf. n. 41; Seius: *Att*. V 13.2; *Fam*. IX 7.1; XII 11.1 (C. Nicolet, *Ordre équestre* [n. 20], p. 1017-1018); Philogenes: *Att*. V 13.2, 20.10; VII 5.3, 7.2; cf. aussi Cicéron, *Par. Stoic*. 6.46.

approfondie, mais, pour le moment, nous nous limiterons à noter que les structures de confiance sociales ont servi d'infrastructure à l'organisation financière[72].

Fama, dignitas

S'il est vrai que le créancier était tributaire de sa position sociale et politique, le débiteur l'était également. Le désaveu public de la *feneratio* était équilibrée par l'indignation éprouvée à l'égard du débiteur insolvable. L'endettement engageait l'honneur du débiteur — un concept social, dont le corollaire était la reconnaissance publique (*existimatio*). La *fides* était au centre de ces notions: elle indiquait la confiance, la parole donnée, la crédibilité dont on jouissait. L'insolvabilité était vécue comme un déshonneur personnel: *cuius bona ex edicto possidentur, huius omnis fama et existimatio cum bonis simul possidetur* (Cic., *Quinct*. 50). Il ne fallait pas seulement éviter une condamnation infamante. Le moindre soupçon d'insolvabilité portait atteinte à la position sociale du débiteur. La crise financière de 33 ap. J.-C. s'est aggravée, lorsqu'en dépit d'un sénatus-consulte accordant une remise d'un tiers des dettes aux débiteurs, les créanciers exigeaient le paiement immédiat des dettes entières, «et il n'était pas décent (*decorum*) pour les débiteurs requis de réduire leur engagement (*minuere fidem*)» (Tac., *Ann*. VI 17)[73].

L'importance de l'honneur, son emprise sociale (le prestige) et son intégration à l'identité personnelle sont souvent attestées dans les sociétés latines — la Rome antique incluse — où le machisme est un trait fort répandu. Cet honneur est moins conçu comme une valeur morale que comme le pouvoir de donner et de punir. Or, perdre ses biens pour cause d'insolvabilité équivaut à perdre cette faculté. Ainsi, Antonius Hybrida est expulsé du sénat *quod propter aeris alieni magnitudinem praedia manciparit bona sua in potestate non habeat* (Asconius p. 74 Clark).

L'accent mis sur la parole donnée (*fides*) est caractéristique de cette conception extérieure de l'honneur, car ne pas pouvoir tenir ses promesses est un signe de faiblesse. À vrai dire, c'était la parole qui

[72] Comparez la situation dans les colonies espagnoles à l'époque moderne: Z. MOUTOUKIAS, *Réseaux personnels* (n. 39), p. 889-915.

[73] Traduction de P. WUILLEUMIER, *Tacite. Annales, livres IV-VI* (Budé), Paris 1975; voir aussi Cicéron, *Att*. XI 1, 2.3; XII 5a; XVI 15.5; *Quinct*. 49, 97-98; *In Cat*. II 10, 18; Salluste, *Cat*. 25.1, 33; Plaut., *Truc*. 58.

engendrait (du moins de préférence) l'obligation juridique dans le droit romain; la *sponsio* et la *fidepromissio* étaient des promesses solennelles, entraînant des effets juridiques. Ainsi, ces obligations étaient fondées, sur le plan idéologique, sur l'honneur des parties contractantes.

Pourtant le sommet de la force d'âme était de préférer la perte de ses biens à la perte de son honneur. Ainsi, il fut dit de Rabirius Postumus: *Nihil iam aliud nisi fidem curat* (Cic., *Rab. Post.* 46). Mais, évidemment, c'était le côté éthique et symbolique du concept de *dignitas* et on peut se demander dans quelle mesure il était appliqué dans la vie réelle[74].

Toutefois, les menées de Catilina, de Caelius Rufus et de Dolabella en vue d'une remise de dettes furent appuyées par une partie considérable de la population, bien qu'elles fussent manifestement contraires à la *fides* du débiteur. Antonius Hybrida fut réélu préteur (66) et consul (63). Les chefs pompéiens espéraient échapper à leurs difficultés financières grâce au butin de la guerre civile[75]. Faut-il en conclure que la corrélation entre solvabilité et prestige était conjoncturelle? Non, Cicéron s'en est vraiment soucié; ses condamnations publiques des débiteurs récalcitrants (*impudentes*) et ses récits désapprouvants des remises de dettes trouvaient un écho dans ses lettres privées. Quand il y faisait référence dans les oraisons publiques, le style se voulait convaincant[76]. Mais nous sommes en présence de deux opinions idéologiques contradictoires, celle des populares qualifiant l'ordre établi comme injuste et cruel, et celle des 'bons citoyens' insistant sur le principe de l'inviolabilité de la propriété et sur la *fides* comme *fundamentum iustitiae et rei publicae*[77]. Les deux parties fondaient leur argumentation sur le même principe, celui de la justice, les premiers pour exiger une protection légale des pauvres et des démunis, les seconds pour exiger une protection de la propriété privée.

[74] Cf. Cicéron, *Quinct.* 49; *Sulla* 56; R. MACMULLEN, *Personal Power in the Roman Empire*, *AJPh* 107 (1986), p. 512-524; G. FREYBURGER, *Fides* (n. 51), p. 43-49; J. HELLEGOUARC'H, *Vocabulaire* (n. 37), p. 23-40, 242-424; cf. S.N.EISENSTADT-L. RONIGER, *Patrons* (n. 46), p. 70, 211-213, 310; sur la *sponsio-fidepromissio* Gaius III 92-94; cf. l'importance de l'honneur dans l'organisation économique des colonies espagnoles au 18ème s.: Z. MOUTOUKIAS, *Réseaux personnels* (n. 39), p. 902-903.

[75] Cicéron, *Fam.* VI 6.6; VII 3.2; *Att.* VII 3.5; VII 11.1; César, *B.C.* I 4; Velleius Paterculus II 49.3; voir aussi H. SCHNEIDER, *Wirtschaft* (n. 37), p. 216-218, 235-239; pour Antonius Hybrida voir Asconius 84C.

[76] P.e. Cicéron, *Att.* I 12.1; X 15.4; XIV 18.1; *Fam.* II 16.5; *In Cat.* II 10, 18; cf. *Off.* II 84.

[77] Les *populares*: Salluste, *Cat.* 20.7-13, 33; Cicéron, *Off.* II 78; les *boni*: Velleius Paterculus II 23.2; Cicéron, *Off.* II 78, 84; *fides* fondement de justice: Cicéron, *Off.* I 23; fondement de l'état: *Off.* II 84; propriété fondement de la cité: *Off.* I 20-211; II 73, 78; H. SCHNEIDER, *Wirtschaft* (n. 37), p. 450-461.

Comme l'a montré Freyburger, la *fides* exprimait aussi la solidarité entre citoyens[78]. Celle-ci comportait des responsabilités sociales (*officia*), différentes selon la position sociale des sujets. Aussi, l'importance attachée à l'honneur n'excluait pas le sens de responsabilité sociale fondée sur les droits des citoyens, mais elle s'y ajoutait — ce qui ne devrait pas nous étonner dans le contexte civique romain. Sur le plan éthique, le désir de prestige et d'honneur devait renforcer ce sens. Bien que l'honneur fut un concept extérieur à la morale, il n'était donc pas pour autant isolé des devoirs éthiques: *ubi est autem dignitas nisi ubi honestas?* (Cic., *Att.* VII 11.1). Or la protection des pauvres était conçue par les *populares* comme un devoir social de l'état et de l'aristocratie.

Parmi les *populares*, l'idée de l'insolvabilité comme marque de déshonneur était aussi courante, mais les débiteurs étaient disculpés en raison de la crise générale. Cela était manifeste dans la politique de César, qui essaya de protéger l'*existimatio* des débiteurs sans leur accorder une remise totale. Il a permis de rembourser les dettes par des transferts de propriétés foncières, évaluées aux prix d'avant-guerre, et il a protégé le débiteur insolvable lorsque celui-ci invoquait la force majeure[79].

*
* *

Le nom de *fenerator* était peu utilisé pour indiquer les notables lorsqu'ils pratiquaient le prêt à intérêt, à cause de la connotation d'avarice que comportait cette activité lucrative. Cela n'empêchait toutefois pas que la *feneratio* était pratiquée par les notables. Bien que, en théorie, elle fût jugée contraire au *mos maiorum* et à la dignité de notable, elle était intégrée en réalité aux valeurs aristocratiques. La *liberalitas*, la *fides* et la *gratia* pouvaient justifier l'activité financière des aristocrates. Outre cet effet justificateur, ces notions avaient un rôle stabilisateur dans les circuits financiers de l'aristocratie en permettant, p. ex., des prêts gratuits. Elles pouvaient aussi renforcer les liens entre créanciers et débiteurs dans le cas des prêts à intérêt ou soutenir le crédit de ceux qui avaient besoin d'emprunts. En faisant un emprunt on engageait son honneur, expression de sa position sociale. Une pression sociale considérable incitait, de la sorte, le débiteur à rembourser ses dettes. Enfin, on a observé que la disponibilité de crédit était liée à

[78] G. FREYBURGER, *Fides* (n. 51), p. 117-125.
[79] M.W. FREDERIKSEN, *Debt* (n. 1), p. 132-141.

l'intégration du débiteur dans des réseaux d'amis, de clients, d'affranchis et de parents.

À vrai dire, on a l'impression que la *fides publica*, si chère à Cicéron, ne reposait pas sur des garanties contractuelles, mais sur l'honneur engagé des débiteurs et sur la *liberalitas* des financiers-notables, et des patrons, des amis, des clients, des affranchis, et de la famille du débiteur, qui avaient tous, au nom de leur *fides*, le devoir de l'aider.

Plus tard, les interventions des empereurs dans les crises de crédit étaient la continuation, sur le plan idéologique, de la générosité de César et des nobles de la fin de la République. Ce n'était pas 'l'État' qui intervenait, représenté par l'empereur (dans ses fonctions d'*imperator*, *consul* ou magistrat vêtu de la *tribunicia potestas*), mais l'empereur dans son rôle de protecteur et d'évergète[80].

Faut-il en conclure que le système était primitif comme l'ont soutenu Carney et Finley? Il est à noter que le système oligarchique n'était pas incompatible avec l'existence d'un commerce du crédit, qui n'était même pas isolé des circuits aristocratiques dont il s'est nourri par des intermédiaires parfois professionnels. L'aristocratie était une minorité, mais elle contrôlait la part la plus importante des richesses de la société. C'est pour cela qu'il est important de connaître la nature de ses relations avec les processus économiques. Or, à Rome ces relations ne se limitaient pas à des accords contractuels, elles étaient sociales (par l'amitié et le patronage) et juridiques (par les liens entre maître et esclave, patron et affranchi). Le système oligarchique favorisait les rapports personnels, mais ces rapports constituaient le lien organique entre l'aristocratie et le monde du commerce.

Universiteit Gent Koen VERBOVEN
Aspirant N.F.W.O.

[80] Suétone, *Iul*. 28.1; *Aug*. 41; *Tib*. 48; Tacite, *Ann*. VI 16-17; Dion Cassius LII 28.3-4; LVIII 21; J. ANDREAU, *Vie financière* (n. 8), p. 238-239, 461-463; voir aussi SHA, *Ant. Pius* 2; *Alex. Sev*. 20; cf. P. VEYNE, *Pain et cirque* (n. 4), p. 483-487, 535-536; M.A. LEVI, *Beneficium* – εὐεργεσία, *EClás* 26 (1984), p. 371-373.

A KNIGHT FROM NAPLES IN ROME

THE GRAVESTONE OF CLAUDIUS AURELIANUS PTOLEMAEUS

Many years ago a gravestone was found in Naples with a Greek epitaph for Claudia Antonina, "sweetest wife" of Ti. Claudius Quir(ina tribu) Aurelianus Ptolemaeus, tribune of legion VII Gemina in Spain. Ptolemaeus' Greek name and the Greek language of the epitaph fit well with Naples, and he is likely to have been born there[1]. His wife, however, was not buried at Naples, for on the third milestone of the Via Labicana outside Rome, her and her husband's true gravestone has come to light. It is a thin marble tablet of which two pieces are known. The right side of the tablet is preserved in a drawing published as *CIL* VI 32930, part of the left side is now in the catacomb of St. Peter and Marcellinus (fig. 1). Made of marble and only 3,5 cm thick, the tablet must have been



Fig. 1. Gravestone of Ti. Claudius Aurelianus Ptolemaeus

[1] *IG* XIV 791 = *IGR* I 454; see *PME* C123; H.-G. PFLAUM, in *Legio VII Gemina*, Leon 1970, p. 366.

fastened to the wall of a tomb structure. Put together, the two pieces yield the following text[2]:

[Dis Manibus.]
[Claudiae Antoninae] coniugi
[dulcissimae et sibi] fecit
[Ti.] Claudiu[s Quir(ina tribu) Au]relianus
Ptolem[aeus praef.] fabrum, tri-
bunus le[gionis VII Gem(inae) et li]bertis
[li]berta[bus posterisqu]e eorum.

In the light of the inscription from Naples and the fact that both pieces were found at the same place, there can be no doubt that they belong together. From the restored text we learn that Ptolemaeus was prefect of the *fabri* before he became tribune of the seventh legion Gemina in Spain. For his career one may quote H. Devijver's assessment[3]: "After the reforms of the emperor Claudius the *praefectura fabrum* was not part of the *militiae equestres* as such, but a kind of preliminary stage. The *praefectus fabrum* was now a kind of orderly, a liaison officer — sometimes charged with juridical problems — attached to an emperor, a consul, a governor. Such a *praefectus fabrum*, then, was always in the service of influential people who were in a position to provide him with a post in the *militiae equestres*".

We do not know who Ptolemaeus' influential patron was — perhaps the emperor Commodus. Ptolemaeus' inscription belongs to the end of the second century, for the lettering of the inscription hints of the third century while the lack of the title *pia* for legion VII Gemina in the Naples inscription points to a date before Septimius Severus[4]. The restored inscription nevertheless reveals a further example of an equestrian career and, with Ptolemaeus' marriage, his childlessness, and his move from Naples to Rome, yields some valuable information for the social history of the knights in the Roman empire.

University of Hawaii Michael P. SPEIDEL

[2] Left side: A. FERRUA, *Iscrizioni pagane delle catacombe di Roma*, *Ad Duas Laurus*, *Epigraphica* 27 (1965), p. 127-159, no. 9. *CIL* VI 32930 was published twice, see *CIL* VI 9416. Photo: Speidel.

[3] *The Equestrian Officers of the Roman Imperial Army* II (*Mavors*, 9), Stuttgart 1992, p. 203.

[4] For the date of lettering see A. FERRUA, *loc cit.*; for *pia* see H.-G. PFLAUM, *loc. cit.*

ADDENDUM

Reference may now also be made to H. DEVIJVER, *PME* V. *Supplementum* II, 1993, p. 2433, C123:
"M.P. Speidel nobis commentarium misit, quod foras dabit in: *Ancient Society*, 24 (1993): alterum fragmentum tituli *CIL* VI 9416 = 32930, Romae ([--- Au]relianus, *PME* I, A282); novum fragmentum iam memoratum apud: A. FERRUA, *Iscrizioni pagane delle catacombe di Roma*, *Ad Duas Laurus*, *Epigraphica*, 27 (1965) pp. 127-159, p. 132 n. 9; M.P. Speidel ipse vidit fragmentum (rep. "on the third milestone of the Via Labicana outside Rome"); duo fragmenta sunt unius tituli: initium tituli (novum fragmentum), finis tituli (*CIL* VI 32930); titulus funerarius sic legendus sit:
[D(is) M(anibus)] | [Claudiae Antoninae] coniugi | [dulcissimae et sibi] fecit | [Tib.] Claudiu[s Quir(ina) Au]relianus | Ptolem[aeus, praef(ectus)] fabrum, tri|bunus le[gionis VII Gem(inae) et li]bertis | [li]berta[bus posterisqu]e eorum.
Ideoque [A282]. [-- Au]relianus, idem sit ac: Tib. Claudius Quirina Aurelianus Ptolemaeus, qui iam notus sit e titulo uxoris funerario Neapolitano, fortasse cenotaphio:
Θεοῖς κατα[χθονίοις] | Κλαυδίᾳ Ἀντων[ίνῃ] | συμβίῳ γλυκυτά[τῃ] | Τιβέριος Κλαύδιος Κυρίνᾳ | Αὐρηλιανὸς Πτολεμαῖος | χιλίαρχος λεγιῶνος | ζ' Γεμείναις."

(H. DEVIJVER)

MENSURAM ACCIPERE DEBEBUNT
SULLA PRATICA AGRIMENSORIA ROMANA IN COLLINA*

Nella cultura archeologica dell' ultimo decennio il fenomeno storico della centuriazione romana è stato per lo più inteso e presentato come un evento che si attuò, nelle sue forme più tipiche, in pianura padana. Qui l'enorme estensione dei terreni pianeggianti ha determinato nel paesaggio una diffusissima persistenza di elementi appartenuti agli impianti catastali di età romana. Ciò ha finito per mettere in ombra quanto è accaduto nei contesti geografici centroitalici, con particolare riguardo al versante adriatico. I libri della fortunata serie di *Misurare la terra* costituiscono un esempio palmare. Quasi tutta l'opera infatti è dedicata alla descrizione della casistica padana; solo un volume tratta del Lazio[1]. Tale impostazione traspare anche nella carta di diffusione delle località centuriate, presente nel primo dei cinque tomi pubblicati[2]. Infatti per il territorio ora corrispondente alle Marche (*regiones* V e VI) viene del tutto ignorato quanto già scritto sull' argomento da N. Alfieri[3]. La natura prevalentemente collinosa del versante medio-adriatico e le obiettive difficoltà che si incontrano in questo settore ha fatto sì che esso venisse di fatto espunto. In definitiva l'attenzione alla forma padana, così integra geometricamente, ha finito per presentare gli studi sulla centuriazione in una prospettiva... piatta nella quale le altre forme non trovano posto se non in modo dubitativo e

* La documentazione grafica è stata realizzata dall' Arch. Antonio CHIGHINE, cui va il mio sentito ringraziamento. Le tavolette I.G.M. sono riprodotte con autorizzazione n° 2853 del 29.6.1988.

[1] AA.VV., *Misurare la terra. Centuriazione e coloni nel mondo romano*, Modena 1983 (d'ora in poi sarà citato *Misurare*); AA.VV., *Misurare... Il caso modenese*, Modena 1983; AA.VV., *Misurare... Il caso veneto*, Modena 1984; AA.VV., *Misurare... Il caso mantovano*, Modena 1984; AA.VV., *Misurare... Città, agricoltura e commercio: materiali da Roma e dal Suburbio*, Modena 1985.

[2] *Misurare*, fig. 197 a p. 203.

[3] N. ALFIERI, *La centuriazione romana nelle basse valli del Potenza e del Chienti*, *Studi Maceratesi* 4 (1968), p. 215-225. Da notare che dei due siti ricordati (*Fanum Fortunae* e *Asculum*) il secondo va espunto in quanto palesemente confuso con Ascoli Satriano (n. 53 a p. 202). Sulla centuriazione di *Asculum* nel *Picenum*: G. CONTA, *Il territorio di Asculum in età romana* (*Asculum*, II), Pisa 1982; U. MOSCATELLI-L. VETTORAZZI, *Aspetti delle divisioni agrarie romane nelle Marche*, in *Le Marche. Archeologia, storia, territorio*, 1988, p. 7-84 (d'ora in poi sarà citato *Aspetti*).

privativo[4]. Un simile atteggiamento critico è ovviamente errato, in quanto non inquadra correttamente la differenza che corre tra una grande pianura (Pianura Padana, *Ager Campanus*) ed un' area collinare. L'oggettiva valutazione delle rispettive caratteristiche porta infatti ad una attendibile (e non sproporzionata) stima dei processi di degrado delle strutture catastali nelle due diverse situazioni.

La pianura è un supporto fisico stabile (o relativamente stabile); la collina marchigiana è invece un terreno fisiologicamente instabile in quanto argilloso. In entrambi i casi si parte da un reticolo integro (*rectis lineis*) che nella fase iniziale è carico di tutto il suo significato fondiario-catastale. Col passare del tempo la struttura geometrica si svuota di tale significato. Sul terreno rimane una serie di tracce che si preservano in misura direttamente proporzionale alla razionalità del rapporto che le lega al supporto fisico su cui esse si trovano. In parole povere, una linea retta tende a persistere su di un terreno pianeggiante, mentre è per lo più destinata a svanire o a trasformarsi su di un terreno orograficamente complesso, perché non è funzionale come modello di organizzazione dello spazio in quel contesto. Ciò prescinde dal valore confinario di un allineamento, che prima o poi viene comunque superato dall' evoluzione della realtà fondiaria. A determinare la vitalità di un *limes* antico è il permanere di una sua validità funzionale nel paesaggio. Ad esempio in un contesto pianeggiante cardini e decumani potevano in molti casi fungere da strade. Non così in collina, dove il tessuto stradale doveva necessariamente adattarsi alla morfologia del terreno e non poteva quindi coincidere sistematicamente con i lati delle centurie. Dunque nelle centuriazioni di collina una rilevante quantità dell' originario complesso di decumani, cardini e parcellario intermedio va inevitabilmente perduto[5]; l'organizzazione fondiaria post-antica, libera dal vincolo della

[4] Si veda ad esempio E. REGOLI, *Centuriazione e condizionaenti ambientali*, in *Misurare*, p. 98-100 e part. a p. 100: «Solo raramente, nel caso di territori particolarmente impervi o dell' insufficienza del territorio disponibile, fiumi e colline venivano superati con l'uso di complesse operazioni tecniche». Un recente e ponderoso volume ha finalmente analizzato una serie di reticoli centuriali posti in area collinare: G. CHOUQUER-M. CLAVEL LÊVËQUE-F. FAVORY-J.P. VALLAT, *Structures agraires en Italie centro-méridionale. Cadastres et paysages ruraux*, Roma 1987 (D'ora in poi sarà citato *Structures*). Una critica all' impostazione metodologica del volume, non sempre convincente, è in U. MOSCATELLI, *A proposito di alcune recenti ricerche in Italia centro-meridionale*, *AFLM* 22-23 (1989-1990), p. 659-677.

[5] Non a caso nelle centuriazioni collinari le persistenze più attestate sia per quantità sia per lunghezza sono strade e fossati.

pianificazione geometrica, si adatta preferibilmente alle curve di livello e alle linee di pendenza naturali. Ma la perdita, per quanto ingente, non è ogni volta tale da portare alla distruzione totale dell' impianto. Al contrario si può pervenire a ricostruzioni convincenti e di rilevante interesse[6].

E' evidente però che nello studio delle centuriazioni collinari hanno finito per prevalere criteri quantitativi. Un recente articolo su problemi di centuriazione in ambiente marchigiano ne costituisce una lampante dimostrazione[7], con particolare riferimento ad un passaggio che è utile rileggere per intero:

> [Nelle Marche] «La morfologia del territorio poi, da un lato ha impedito un' organizzazione territoriale fatta per grandi blocchi (come invece si è avuto nella pianura padana), dall' altro ha portato a ricavare all' interno di una medesima vallata centuriazioni con orientamenti diversi. Le persistenze di tali centuriazioni con orientamenti diversi sono di solito di difficile e problematica lettura e comunque sono pressoché esclusivamente conservate nelle scarsamente estese pianure alluvionali delle medie e basse valli e nelle piane di foce. Ciò però non significa che in età romana la centuriazione non potesse estendersi anche ai versanti delle colline che delimitano le varie vallate: il ritrovamento del cippo di Amandola, i dati del *Liber Coloniarum,* nonché talune indicazioni presenti nei documenti di archivio medievali fanno anzi supporre il contrario e autorizzano a ritenere che quei pochi e mal conservati allineamenti oggi riconoscibili siano effettivamente sopravvivenze di assi centuriali».

[6] Si vedano in proposito i miei lavori *Aspetti* e *Studi di topografia antica. Appunti su alcuni antichi catasti del Picenum*, *AFLM* 21 (1988), p. 233-251.

[7] P.L. Dall'aglio – C. Bonora Mazzoli, *La centuriazione*, in P.L. Dall'aglio-S. De Maria-A. Mariotti (edd.), *Archeologia delle valli marchigiane. Misa, Nevola e Cesano*, Perugia 1991. Il brano riportato si trova a p. 28.

Gli autori del contributo mi attribuiscono erroneamente (nota 2 a p. 33) la paternità della seguente monografia: U. Moscatelli, *La centuriazione nelle Marche*, Sassoferrato 1989. Sebbene non un solo elemento della segnalazione bibliografica sia rispettato, suppongo che si tratti in realtà dell' articolo qui citato a nota 3.

Del tutto analogo è il tenore delle considerazioni espresse da Gioia Conta sulle divisioni agrarie nell' *ager Asculanus*: *op. cit.*, p. 480: «la situazione geografica, prevalentemente collinare, non permetteva impianti unitari di vaste aree; in ogni caso le tracce di divisione agraria, sottoposte per la morfologia del terreno al dilavamento delle acque e allo smottamento del suolo, si sono perse più facilmente che altrove». Sulla base delle indicazioni dei *Libri Coloniarum* la Conta individuò una serie di assi posti a varie distanze e sparsi in modo frammentario lungo la valle del Tronto. Ma proprio qui l'impiego del modulo di 16 *actus* mi ha consentito (come del resto in altre località del Piceno) di pervenire ad una ricostruzione unitaria basata su una serie di 19 cardini disposti perpendicolarmente all' asse di valle e incrociati da almeno tre decumani. Si tratta verosimilmente delle divisioni coeve alla deduzione coloniale. Cf. U. Moscatelli, *Aspetti*, p. 58-63.

Dunque la morfologia del suolo marchigiano viene vista come un ostacolo «ad un' organizzazione territoriale fatta per grandi blocchi» e non — molto più realisticamente — come una caratteristica regionale che ha determinato un diverso tipo di organizzazione delle campagne. In area collinare non ha senso usare il parametro della discontinuità (o della continuità) geometrica, seguendo così schemi mentali negativi intesi a porre in evidenza ciò che della centuriazione padana non è dato ritrovare nelle Marche «come invece si è avuto nella pianura padana»[8]. La varietà di orientamento deve essere valutata come un razionale adattamento dei reticoli al terreno: una pianificazione uniforme era del tutto impraticabile in un contesto geografico caratterizzato dalla molteplicità delle pendenze e delle linee di deflusso. Inoltre l'impossibilità di reperire grandi impianti unitari non può essere di per sé ragione di scetticismo. Quando le ricerche sulla centuriazione nel Piceno vengono condotte utilizzando moduli alternativi, ben attestati nel *Corpus* e comprovati dalle ricerche sul terreno, i risultati sono diversi. In quel modo infatti è possibile giungere all' individuazione di reticoli centuriali prima ignorati ed estesi talvolta per otto-dieci chilometri, come nel caso di *Asculum* e *Cluana*. Siamo ben lontani dalle proporzioni di tipo padano, ma mi pare evidente che non si può rimanere ancorati a criteri di valutazione rozzamente e unicamente quantitativi.

Con la stessa ottica riduttiva si ammette che le divisioni agrarie potevano «estendersi anche ai versanti delle colline che delimitano le varie vallate», come sarebbe comprovato — tra l'altro — dal cippo gromatico di Amandola. Quest' ultimo però non è stato rinvenuto in prossimità di una vallata, ma in piena area pedemontana, in una zona all' interno della quale senza quel ritrovamento mai nessuno avrebbe pensato di cercare un catasto antico[9].

Proprio il cippo di Amandola e la quantità di notizie presenti nei *Libri Coloniarum* testimoniano dell' intenso grado di appoderamento cui i

[8] Il riferimento alla pianura padana ritorna anche altrove, come a p. 31, dove si asserisce che «l'organizzazione territoriale romana non si è uniformemente e massicciamente fossilizzata come è avvenuto per la pianura padana».

[9] Un' affermazione simile si trova in G. CONTA, *op.cit.*, p. 464: «Se d'altra parte le persistenze di divisioni agrarie sono testimoniate esclusivamente in pianura, è certamente possibile che anche nelle zone collinari ci fossero delle parcellazioni, anche se probabilmente piuttosto sporadiche». Sul cippo di Amandola e sulle divisioni agrarie lì individuate cf. U. MOSCATELLI, *Resti di divisioni agrarie nel territorio tra Amandola e Sarnano in età romana*, *AFLM* 24 (1991), p. 529-550 (ivi bibliografia).

territori del Piceno furono soggetti. Poiché la regione non disponeva che di una limitata quantità di pianure si dovettero ovviamente dividere ed assegnare anche i settori collinari. Qui, costretto a confrontarsi con le asperità del paesaggio, l'agrimensore sfruttava ogni minimo spazio disponibile. La logica di tale *modus operandi* è bene espressa da alcuni brani del *De limitibus* di Frontino:

> – Principium artis mensoriae in agendi positum est experimento. exprimi enim locorum aut modi veritas sine rationalibus lineis non potest, quoniam omnium agrorum estremitas flexuosa et inaequali cluditur finitione, quae propter singulorum dissimilium multitudinem numeris suis manentibus et cohiberi potest et extendi: nam sola mobile habent spatium et incertam iugerum enuntiationem.
> – Haec ubique una ratione fieri multiplex locorum natura non patitur, oppositis ex alia parte montibus, alia flumine aut ripis aut quadam iacentis soli uoragine, cum pluribus confragosorum locorum iniquitatibus, saepe et culturis; propter que maxime ad artis copiam est recurrendum: debet enim minima quaeque pars agri in potestate esse mensoris et habita rectorum angulorum ratione sua postulatione costringi.
> – Sed si in rigore dictando quaedam devitanda incurrunt, ualles, loca confragosa, arbores quas propter moram aut fructum succidere non oportet, item aedificia, maceriae, petrae aut montes, et his similia, haec quacumque ratione optime poterint, mensuram accipere debebunt[10].

Il primo dei passi riportati si apre con una formulazione di principio secondo cui la base dell' agrimensura è nella sperimentazione pratica, nel fare prove e dunque nell' individuare volta per volta la soluzione più adatta ad un determinato contesto geografico[11]. E' la *natura loci* che condiziona l'operato dell' agrimensore, poiché la molteplicità dei suoi aspetti (secondo brano) è incompatibile con un criterio rigido ed unitario di pianificazione (*una ratione ... non patitur*). In sostanza Frontino dichiara esplicitamente che il progetto per la pianificazione del territorio, lungi dell' attenersi a rigidi schematismi, obbediva invece ai condizionamenti imposti dalla morfologia locale. I possibili ostacoli enumerati da Frontino (*montes*, *flumina*, *ripae*, *uoragines*, *loca confragosa*) descrivono una realtà orograficamente complessa, rivelandoci che larga parte dell' esperienza degli agrimensori romani si era maturata su terreni accidentati. Alla tecnica della *cultellatio*, menzionata dallo stesso Frontino,

[10] Frontin., *De lim.* 31.1-18, 32.7-14, 33.14-18 Lachm.
[11] Per *experimentum* nel senso di *scientia ex usu collecta*, cf. *TLL* V 2, col. 1657, *s.v.* 'experimentum'.

si ricorreva in luoghi scoscesi[12]. Numerosi poi sono, in tutto il *Corpus*, i riferimenti a *loca confragosa* e *loca montana* e ai relativi sistemi di confinazione. Il lessico dei Gromatici infine annovera una significativa varietà di lemmi appartenenti alla nomenclatura del paesaggio collinare o montano[13]. In tale paesaggio l'abilità dell' *artifex*[14] sta nel fare in modo che ogni minima parte dell' agro venga divisa *rectorum angulorum ratione*.

Alla luce di questa flessibile concezione ci appaiono ora del tutto razionali e coerenti quelle centuriazioni che, diversamente dai grandi blocchi padani, si sviluppano con orientamento mutevole e talora per poche centurie. Il piccolo reticolo di Monteroduni (territorio di *Venafrum*) non copre che una limitata porzione di terreno lungo le sponde orientali del Volturno. Tuttavia la continuità e la regolarità delle persistenze (16 × 16 *actus*), benché in alcun modó paragonabile per frequenza ed estensione a quelle rintracciate in ambito padano o nell'

[12] Frontin, *De lim.* 26.11–27.12 Lachm., 33.19–34.13 Lachm.; U. MOSCATELLI, *Intorno ai passi di Frontino sulla cultellatio*, *RSA* 9 (1979), p. 75ss.; M.R. FILIPPI, *Le procedure: le operazioni tecniche*, in *Misurare*, p. 132-134.

[13] Indico qui di seguito alcuni esempi, tutti tratti dall' edizione Lachmann del *Corpus Agrimensorum Romanorum.*

Loca confragosa:

Frontin., *De Contr.* 24.8; *De Lim.* 32.10, 33.15; Hyg. Gron., *De limit. const.* 198.20-23 (*si fuerit mons asper et confragosus, per singulas petras finitimas notas inponemus et ubi Potuerit inscriptiones: sic et in forma significauimus*); *Lib. Col.* I 240.18-20: (*in montibus et per loca arida et confragosa Petras signatas inuenimus*); Boeth., *Demonstratio artis geometricae* 400.24.

Luoghi montani:

Frontin., *De lim.* 26.11–27.2 (*Cultellandi ratio quae sit, saepe quaeritur, cum perpenso soli spatium consummamus, ut illam cliuorum inaequalitatem planam esse cogamus*); 32.7-14; *Lib. Col.* II 258.1 (*per montes*).

Metodi di confinazione in luoghi accidentati:

Lib. Col. I 240.16–241.9; II 256.6-12, 258.1 (Rieti: *per montes autem foueas, sed et aggestum petrarum*), 259.25-27; *Ordines finitionum* 348.1-7; Boeth., *Demonstratio artis geometricae* 400.24-401.10.

Lessico collinare e montano:

Frontin., *De agrorum qualitate* 5.6-8 (*aquarum diuergia*, *fossae*, *montes*); *De Contr.* 12.6-7 (*summa montium, supercilia*), 24.7 (*cliuia*); *De lim.* 27.1 (*cliui*), 32.9-10 (*soli uorago* e *iniquitas locorum*), 33.19 (*uallis*); *De Contr.* 42.14 e 23 (*supercilia*), 22 (*loci difficultas*), 43.1 (*summum iugum*) e 14 (*cliuia*, *elationes*, *colliculi*), 58.14-15 (*cliuia et montuosa*); Hyg., *De cond. agr.* 114.20-21 (*iugum montis*, *summum montis* e *diuergia aquae*); Sic. Flacc., *De cond. agr.* 143.3 (*supercilia*); Hyg. Grom., *De lim. const.* 194.4 (*locorum difficultas*); *Lib. Col.* I 219.6 (*loca montana*), 228.7 (*loca montuosa*), 240.1-3 (*iuga montium*, *ripae*, *deuexa loca*, *sura*); II 254.13 (*sura*), 255.26-27 (*iuga montium*, *supercilia*).

[14] Nel *Corpus Agrimensorum* spesso *artifex* è usato nel significato di agrimensore.

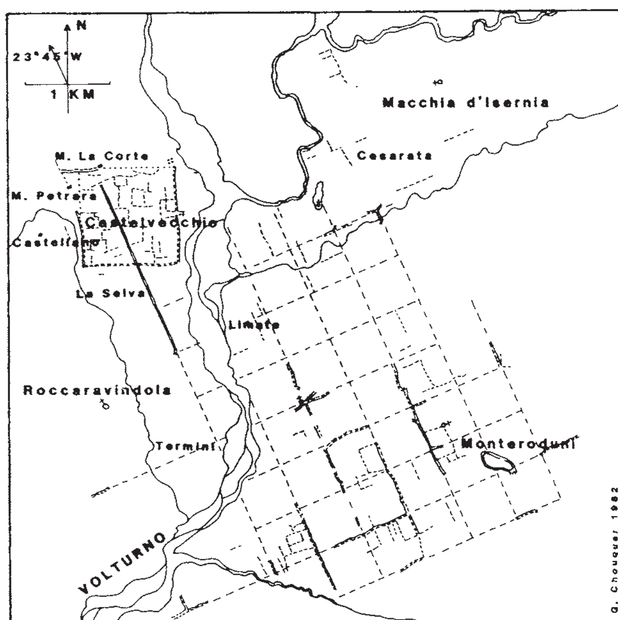


Fig. 1 – La centuriazione di Monterodun
(da *Structures*, fig. 32)

Ager Campanus, mi pare non lasci dubbi circa l'antichità dell' impianto (fig. 1)[15].

La centuriazione di *Tarracina* interessa un' area ancora più ristretta; anche le piccole centurie dell' *ager quaestorius* di *Cures Sabini* non occupano che pochi chilometri. Lo stesso si può dire per gli impianti di *Asculum* e di *Cluana* nel *Picenum*[16].

Premesso dunque che in collina è fuori luogo — salvo possibili eccezioni — cercare elevate percentuali di conservazione, la quantità di dati disponibili non costituisce di necessità la componente fondamentale. Il reticolo di *Cures Sabini* non è certo conservato per intero, ma i pochi

[15] *Structures*, p. 141 e fig. 32.

[16] Per *Cures*: M.P. MUZZIOLI, *Note sull' ager quaestorius nel territorio di Cures Sabini*, *RAL* s. VIII, 30 (1975) p. 223-230: EAD., *Cures Sabini* (*Forma Italiae*, IV 2), Firenze 1980, p. 38ss. Per *Asculum* e *Cluana* cf. U. MOSCATELLI, *Aspetti*, p. 58-63 (*Asculum*) e p. 43-50 (*Cluana*). Su *Cluana* si veda anche ID., *Resti di divisione agraria romana nella bassa valle del Chienti*, *AFLM* 19 (1986) p. 379-387.

elementi rimasti non hanno generato perplessità nel mondo scientifico. Eppure essi, ad un computo approssimativo, non rappresentano che il 5-7% dello sviluppo totale dei *limites* previsti nella ricostruzione. Pertanto nelle centuriazioni collinari la congruità degli elementi presenti nel paesaggio va stimata sulla base di criteri diversi da quelli quantitativi. Nutro forti dubbi circa l'esistenza di regole matematiche capaci di esprimere il grado di attendibilità della restituzione di un reticolo centuriale. Eppure è ad una sorta di calcolo che ricorrerà lo studioso per prendere una decisione. In tale calcolo interverranno fattori come la lunghezza delle persistenze, la loro 'giustezza' rispetto allo schema ipotizzato, il loro stato di conservazione unitamente a quello del parcellario intermedio, l'estensione complessiva dell' impianto, la quantità degli assi superstiti rispetto al numero complessivo degli allineamenti previsti e via dicendo. Tutto ciò — naturalmente — in assenza di dati archeologico-epigrafici dirimenti e cioè idonei a comprovare da soli ciò che sfugge ai consueti accertamenti condotti su base cartografica, aerofotografica, autoptica, d'archivio ecc.

Resta inteso che l'indagine sui terreni collinari si presenta assai difficoltosa e che essa impone delle verifiche capillari ed un impiego più che mai attento del metodo. Nelle rappresentazioni cartografiche relative a settori del *Picenum* è facile individuare tratti di campagna caratterizzati dalla presenza di allineamenti più o meno distorti che corrono paralleli o perpendicolari fra loro. Si tratta di «quei pochi e mal conservati allineamenti» cui si allude nello studio precedentemente ricordato e che non è sempre possibile ricondurre allo schema originario. E' però indubbio che la difficoltà della ricerca si accresce se non si abbandonano certi schemi precostituiti, come l'impiego ostinato del modulo 'canonico' di 20 *actus*. I recenti risultati delle ricerche in Italia hanno ormai dimostrato che gli agrimensori romani ricorrevano a diversi tipi di cadenze, e comunque erano già noti i casi di Velia, Benevento, Vibo Valentia (16 × 25) e Cosa (16 × 32)[17]. Inoltre il *Corpus* contiene una quantità di riferimenti all' uso di moduli 'corti' assai diversificati[18]. Ma soprattutto non va trascurato un importantissimo enunciato di Igino Gromatico:

[17] Per l'impiego di moduli diversi da quello di 20 *actus* cf. *Structures*, *passim*; R. Camaiora, *Forme della centuriazione: i modi di suddivisione del suolo*, in *Misurare*, p. 85-87.

[18] Si vedano ad esempio: Hyg., *De lim.* 109.9-11; *Lib. Col.* I 214.3-9, 216.11–217.14, 218.9-15, 222.14–223.9, 224.6-10, 228.4-15, 240.10-15, 243.3-17; Boeth., *Demostratio artis geometricae* 397.7-14.

> Modum autem centuriis quidam secundum agri amplitudinem dederunt; in Italia triumuiri iugerum quinquagenum, aliubi ducenum; Cremonae iug. CCX; diuus Augustus in Beturia Emeritae iug. CCCC; quibus diuisionibus decimani habent longitudinis actus XL, kardines actus XX[19].

Alcuni agrimensori (*quidam*) sceglievano il modulo in base all' *amplitudo* del territorio e cioè in base alla disponibilità di territorio da assegnare. Per cui se quest' ultimo era di limitata estensione, l'agrimensore tendeva ad usare centurie più piccole. Non mi sembra improbabile che l'impossibilità di progettare un unico reticolo esteso per molti chilometri venisse di fatto considerata alla stregua di una limitata disponibilità di territorio.

Esistono insomma tutte le premesse scientifiche per condurre un' indagine metrologicamente completa, evitando così di negare o di mettere fortemente in dubbio la sopravvivenza di catasti antichi laddove il ricorso ad intervalli diversi dai 20 *actus* conduce a conclusioni ben diverse[20]. Produco ora un ulteriore esempio che andrà ad aggiungersi ai precedenti (cf. nota 20). Si tratta della centuriazione di *Auximum*, su cui esiste solo un vecchio studio di N. Alfieri[21]. Egli fu il primo ad occuparsi di centuriazione nel *Picenum* e resta l'unico ad aver subito assunto una posizione flessibile, che lo portò anche ad adottare moduli differenziati[22]. Alfieri individuò circoscritte tracce di centuriazione a SE e a SO della città antica (fig. 2). Di tali impianti il primo, basato su elementi «sicuri ma scarsi», occupava in parte il fondovalle del Fiume Musone in parte le colline sugli opposti versanti della valle. Dell' altro catasto rimaneva in pratica una sola centuria in località Padiglione. Altri indizi in contrada Settefinestre potevano «essere soltanto la propagazione del nucleo centuriato precedente». In entrambi i casi lo studioso fece ricorso al modulo di 20 *actus*. Considerando lo stesso tratto di territorio, ma su scala più ampia, è possibile identificare persistenze più consistenti e più diffuse cadenzate sul modulo di 15 × 15 *actus*. Rispetto alla precedente,

[19] Hyg. Gron., *De limitibus constituendis* 170.17-19, 171.l-2 Lachm. Cf. Frontin., *De Lim*. 30.18-22 Lachm.

[20] Per una mia precedente critica alla monocorde applicazione del modulo di 20 *actus* in territorio piceno si veda: *Aspetti*, p. 28-30, 65-66; *Studi di topografia antica*, p. 237-238, 244-245.

[21] N. Alfieri, *Ricerche paleogeografiche e topografico-storiche sul territorio di Loreto*, *StudPic* 33-34 (1965-66), p . 26-27.

[22] Cf. in proposito le mie osservazioni in *Aspetti*, p. 27-29.

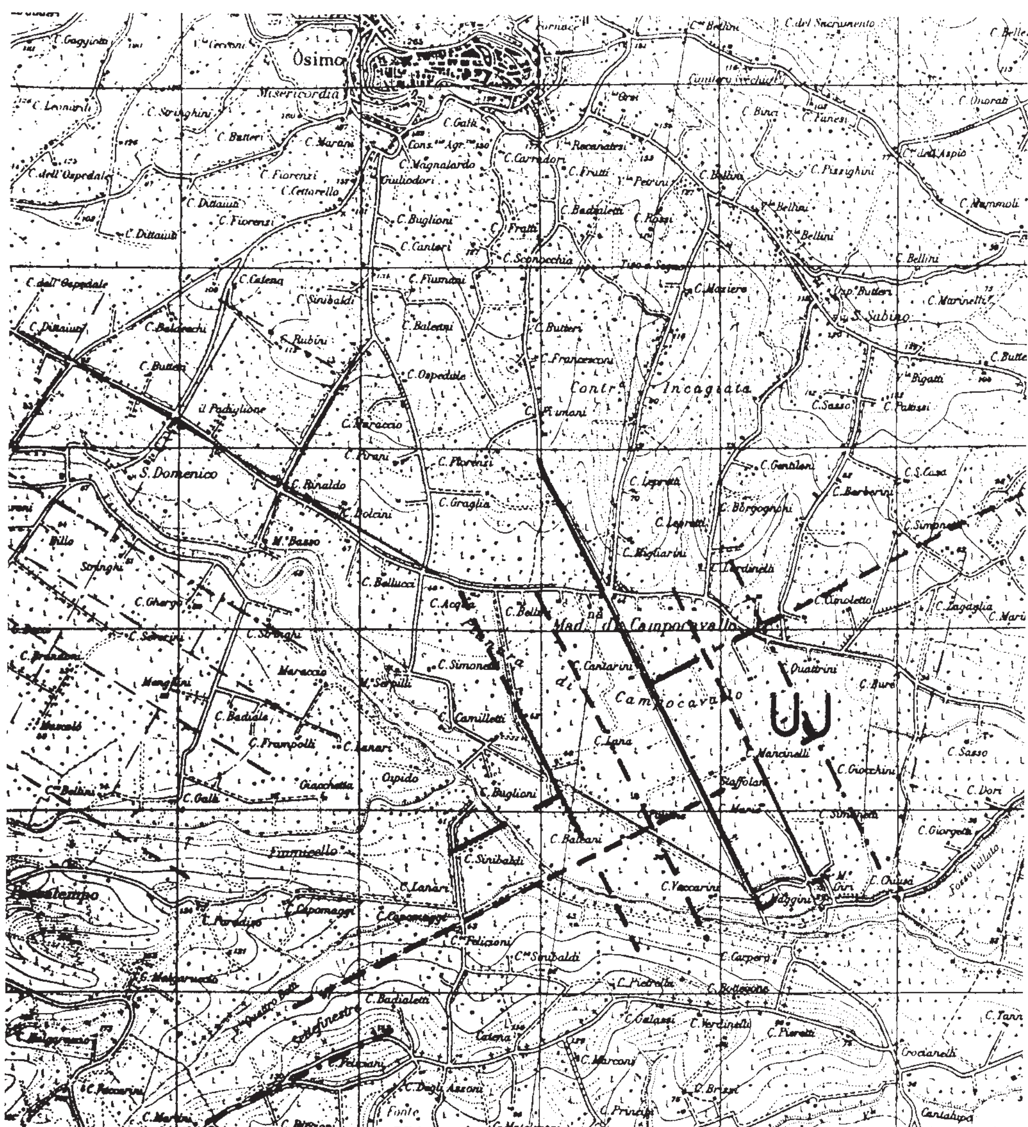


Fig. 2 – La centuriazione di Auximum secondo N. Alfieri
(autorizzazione I.G.M. n° 2853 del 29.6.1988)

la ricostruzione che qui ne propongo (figg. 3-4-5) ha il vantaggio di evidenziare una trama generale che perdura — si può dire — sullo sfondo degli innumerevoli mutamenti che hanno interessato il territorio ausimate. La dimostrazione più convincente sta nel fatto che molti elementi del paesaggio, pur non coincidendo con gli assi dell' impianto, ne ribadiscono tuttavia l'orientamento. Si noti che il settore meglio conservato non è quello vallivo, soggetto alle esondazioni del fiume Musone[23], ma quello collinare.

In conclusione, ripeto, una ricerca basata su moduli differenziati conduce ad acquisizioni più convincenti. Il fatto che ormai esista una rosa di reticoli centuriali dislocati in varie aree del *Picenum* ed impostati su intervalli inferiori a 20 *actus* rappresenta di per sé un' indicazione ben precisa.

Dunque gli agrimensori decidevano di volta in volta di usare un modulo anziché un altro. La soluzione di tipo cronologico proposta da alcuni studiosi non convince, sia perché non regge ad un critica interna[24], sia perché tiene in poca considerazione il modo in cui lavoravano i *mensores*. Infatti dal brano di Frontino precedentemente ricordato (*principium artis mensoriae in agendi positum est exuerimento*) si evince con molta chiarezza il carattere eminentemente pratico delle operazioni agrimensorie. Ne consegue che la forma prescelta per le divisioni agrarie scaturiva caso per caso da una valutazione globale delle caratteristiche fisiche del territorio: principali linee di deflusso, struttura orografica e idrografica e via dicendo. Il *Corpus* non sembra contenere precisazioni in tal senso, ma possiamo supporre che in territori non pianeggianti si cercasse per quanto possibile di far coincidere cardini e decumani con elementi stabili del paesaggio, come ad esempio fossi naturali, crinali, sommità di colli[25]. Ovviamente era impossibile realizzare una sovrapposizione totale, ma una serie di misurazioni preliminari permetteva di stabilire quale fosse la cadenza più adatta alla morfologia locale. Uno studio su di un impianto centuriale individuato nel territorio di *Asculum* ha permesso di accertare che il modulo prescelto (16 *actus*) si conforma perfettamente alla morfologia del luogo. Il reticolo copre un

[23] Sulla turbolenza del Musone cf. N. ALFIERI, *Deviazioni di fiumi piceni in epoca storica*, *Rivista Geofrafica Italiana* 54 (1947), p. 2-16.

[24] Per una critica dettagliata a tale impostazione cf. U. MOSCATELLI, *A proposito*, p. 670-676.

[25] Si veda l'elenco dei passi sui sistemi di confinazione a nota 13.

territorio per metà pianeggiante e per metà collinare: è chiaro quindi che il progetto organizzativo dell' agro ha preso come punto di riferimento l'area collinare. Qui i *limites* si sovrappongono a fossati naturali o a crinali (fig. 6)[26].

Nel caso di *Auximum* questo rapporto è ugualmente leggibile. Nel settore tra Gonolo, Fontanella, Casette di Passatempo e Passatempo i due lunghi *limites* che si tagliano ad angolo retto sono esattamente tangenti al punto di stacco tra il fondovalle e le colline; altri assi corrono lungo crinali o negli avvallamenti tra un colle e l'altro (fig. 5).

I–62010 Urbisaglia Umberto MOSCATELLI
Via E. Mattei 20

[26] U. MOSCATELLI, *Condizionamenti ambientali e divisioni agrarie d'età romana lungo la valle del Tronto*, in AA.VV., *Archeologia nell' area del basso Tronto* (Atti della giornata di studi svoltasi a S. Benedetto del Tronto il 3-10-1993), in corso di stampa.



Fig. 3 – La centuriazione di Auximum nella nuova proposta di ricostruzione
(autorizzazione I.G.M. n° 2853 del 29.6.1988)

Fig 4 – La centuriazione di Auximum nella nuova proposta di ricostruzione.
L'area retinata indica il fondovalle
(autorizzazione I.G.M. n° 2853 del 29.6.1988)

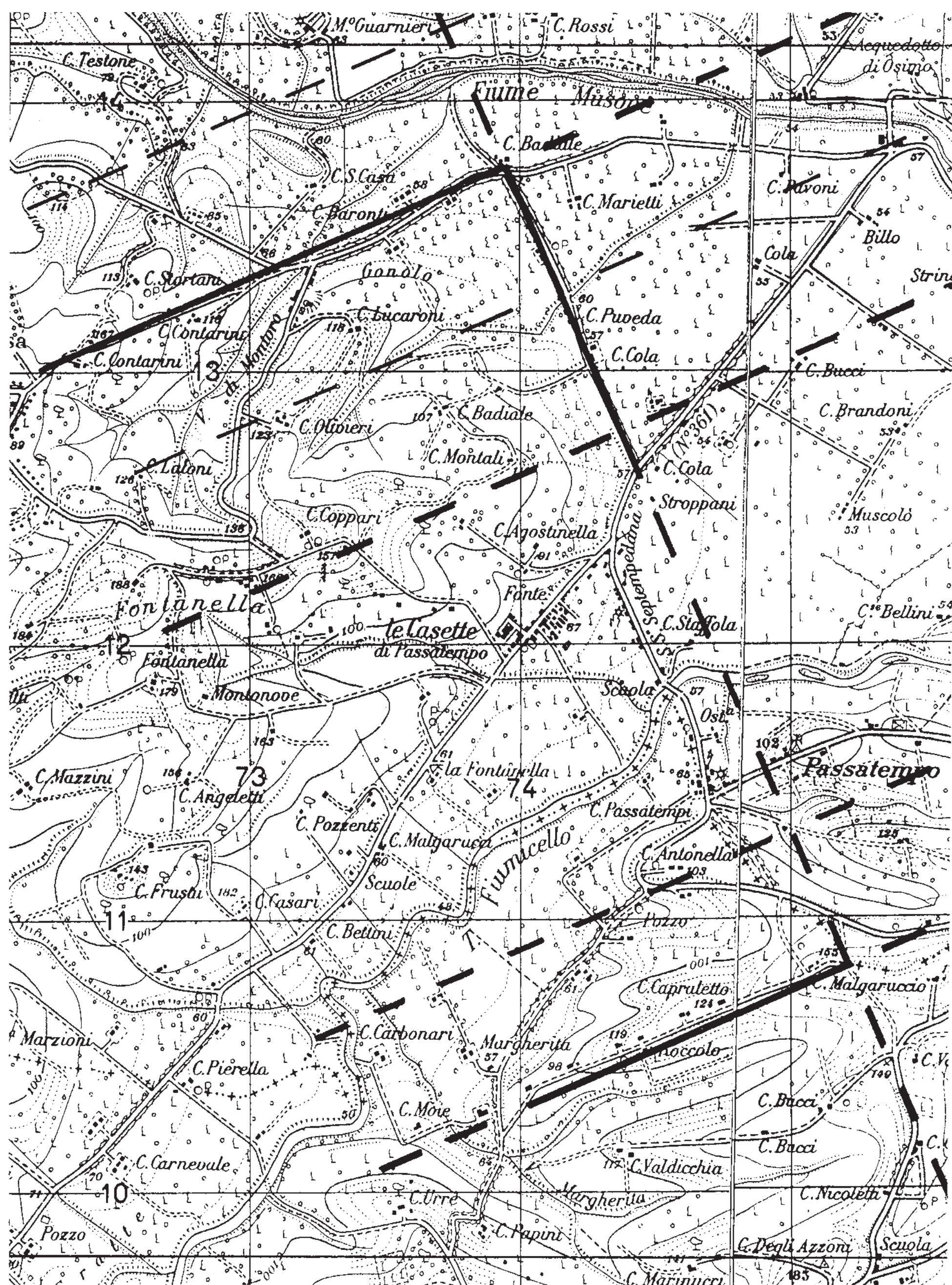


Fig. 5 – La centuriazione di Auximum nella nuova proposta di ricostruzione. Particolare del settore tra Gonolo, Fontanella, Casette di Passatempo e Passatempo (autorizzazione I.G.M. n° 2853 del 29.6.1988)

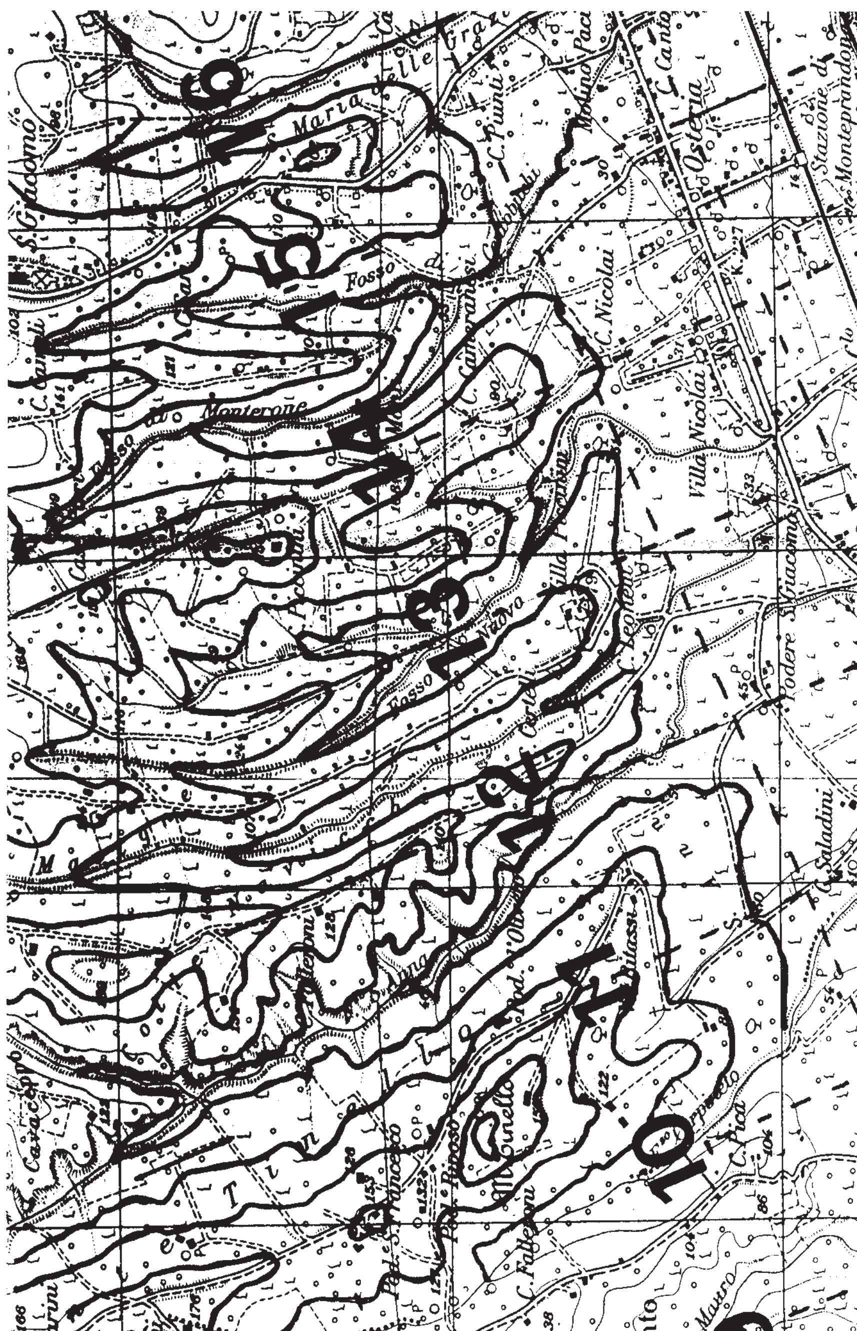


Fig. 6 – Particolare del catasto di Asculum: disposizione degli assi in rapporto alle curve di livello (autorizzazione I.G.M. n° 2853 del 29.6.1988)

MANIS JUGEND*

Im Kölner Mani-Kodex (S. 10f, 12) berichtet Mani, daß er erst im Alter von 4 Jahren der elchasaitischen Täufersekte beitrat, der sich sein Vater Pattikios angeschlossen hatte:

> [Nachdem] mein Leib [σῶμα] [von meiner Mutter im Kleinkindalter (?)] bis zu meinem vierten Lebensjahr [genährt worden war], zog ich [zu diesem Zeitpunkt] zu der Glaubensgemeinschaft der Täufer [δόγμα τῶν βαπτιστῶν][1].
> In dieser Weise wurde ich vom vierten Lebensjahr bis zum Zeitpunkt der Reife meines Leibes[2] in den Händen der heiligsten Engel und Mächte der Heiligkeit [heimlich] umsorgt[3].

Zusammen mit seinem Vater lebte Mani dann etwa 20 Jahre in der Täufergemeinschaft bis er an seinem 24. Geburtstag seine abschließende

* Abkürzungen:

Atti CMC: *Codex Manichaicus Coloniensis. Atti del Simposio Internazionale Rende-Amantea 3-7 settembre 1984* (a cura di L. CIRILLO), Cosenza 1986.

A. BÖHLIG, *Manichäismus*: *Die Gnosis*, III. *Der Manichäismus* (*BAW.AC*), Zürich – München 1980.

G.L. FLÜGEL, *Fihrist*: *Kitâb al-Fihrist mit Anmerkungen herausgegeben*, 2 vol., Leipzig 1871-1872 (repr. Beirut [1964]).

A. HENRICHS – L. KOENEN, *Kodex*: *Ein griechischer Mani-Kodex (P. Colon. inv. nr. 4780)*, *ZPE* 5 (1970), S. 97-216 (repr. Bonn 1983).

M. HUTTER, *Mani*: *Mani und die Sasaniden. Der iranisch-gnostische Synkretismus einer Weltreligion*, Innsbruck 1988.

L. KOENEN – Cornelia RÖMER, *KMK*: *Der Kölner Mani-Kodex. Über das Werden seines Leibes. Kritische Edition* (*Papyrologica Coloniensia*, 14), Opladen 1988.

O. KLIMA, *Mani*: *Manis Zeit und Leben* (*MOU*, 18), Prag 1962.

H.-C. PUECH, *Manichéisme*: *Le Manichéisme. Son fondateur, sa doctrine*, Paris 1949.

Die benutzten Sigla für Zeitschriften, Reihenwerke und Lexika richten sich nach S. SCHWERTNER, *Theologische Realenzyklopädie. Abkürzungsverzeichnis*, Berlin – New York 1976.

[1] Mani-Kodex, S. 10.21–11.4; Übersetzung nach L. KOENEN – C. RÖMER, *KMK*, S. 6-7, abweichend davon wurde jedoch εἰσελαύνω nicht mit «eintreten», sondern mit «ziehen zu, einziehen» wiedergegeben. Zur Stelle vgl. noch A. HENRICHS – L. KOENEN, *Kodex*, S. 119; Text bzw. Übersetzung auch bei R. CAMERON – R. DEWEY, *The Cologne Mani Codex (P. Colon. inv. nr. 4780) «Concerning the Origin of his Body»*, Missoula 1979, S. 14-15, und A. BÖHLIG, *Manichäismus*, S. 76f.

[2] Mit εἰς τὸ ἀκμαῖον τοῦ σώματος könnte das vollendete 12. Lebensjahr (A. HENRICHS – L. KOENEN, *ZPE* 19, 1975, S. 15 Anm. 25) oder das 24. (A. HENRICHS – L. KOENEN, *Kodex*, S. 119 Anm. 46) gemeint sein. Zur Stelle vgl. auch W. SUNDERMANN, *Mani's Revelations in the Cologne Mani Codex and in Other Sources*, in: *Atti CMC*, S. 210.

[3] Mani-Kodex, S. 12.6-15; L. KOENEN – C. RÖMER, *KMK*, S. 8-9).

Offenbarung erhielt, worauf er zu Beginn seines 25. Lebensjahres die Täufer verließ. Als Mani die Speiseverbote bricht, entsteht eine größere Aufregung unter den Täufern. Auf einer eilig einberufenen Versammlung (*synodos*) der Gemeinschaft wird Mani nach den Hintergründen seiner vorsätzlichen Mißachtung der geltenden Vorschriften gefragt. Sein Verhalten ist ihnen völlig unverständlich:

> Von Jugend an [ἐκ νεότητος] bist du bei uns und hast ohne Tadel in den Vorschriften und Lebensweisen unseres Gesetzes gelebt[4].

Die Täufer, bei denen Mani aufwuchs, kannten ihn demnach nicht seit seiner Geburt. Seine frühe Kindheit verbrachte er offenbar nicht in der Täufergemeinde und daher auch nicht bei seinem Vater. Näheren Aufschluß über Manis erste Lebensjahre liefert Ibn an-Nadīms ausführlicher Bericht über die manichäische Religion[5]. Nach einer Audition in einem Heiligtum der parthischen Hauptstadt Ktesiphon schloß sich Pattikios einer Gruppe von Baptisten an, die al-Muġtasila, «die sich Waschenden»[6], genannt wurden[7]:

[4] Mani-Kodex, S. 90.7ff; L. KOENEN – C. RÖMER, *KMK*, S. 62-63; vgl. auch. A. HENRICHS – L. KOENEN, *Kodex*, S. 118. Abweichend von Koenen-Römer und Henrichs-Koenen wurde νεότητος mit «Jugend» statt mit «Kindheit» übersetzt. Zur Synodalverfassung der autonomen Täufergemeinden vgl. K. RUDOLPH, *Jüdische und christliche Täufertradition im Spiegel des CMC*, in: *Atti CMC*, S. 78, sowie auch L. CIRILLO, *Elchasaiti e battisti di Mani: i limiti di un confronto delle fonti*, *ibid.*, S. 130f.

[5] Abu'l-Faraǧ Muḥammad ibn Isḥāq ibn Abi Ya'qūb ibn an-Nadīm al-Warrāq al-Baġdādī vollendete sein «Verzeichnis der Wissenschaften» (*Fihrist al-ʿulūm*) im Jahr 987/8; zu Ibn an-Nadīm vgl. J.W. FÜCK, art. *Ibn al-Nadīm*, in: *EI*[2] III (1971), S. 895f; C. BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Literatur* I, Leiden 1943[2], S. 153; *Supplementband* I, Leiden 1937, S. 226f.

[6] Im Parthischen hießen die Täufer *abšōdagān* «die Sich-Abwaschenden / Sich-Reinigenden», vgl. W. SUNDERMANN, *Parthisch 'bšwdg'n 'die Täufer'*, in: *Studies in honour of J. Harmatta* I, *AAH* 25 (1977), S. 237-242.

[7] Arabischer Text des folgenden Zitats bei G.L. FLÜGEL, *Fihrist* I, S. 328.1-9; R. TAĞADDOD, *Kitab al-Fihrist li'n Nadim*, Teheran 1971, S. 391.29-392.5; S.H. TAQĪZĀDEH – A.A. ŠIRĀZĪ, *Mānī wa dīn-e ū* (*Našriyye-yi anjuman-i Īrānšināsī*), Teheran 1956/57, S. 149; vgl. auch G.L. FLÜGEL, *Mani, seine Lehre und seine Schriften. Ein Beitrag zur Geschichte des Manichäismus*, Leipzig 1862 (repr. Osnabrück 1969), S. 49.6–50.9). Übersetzung bei G.L. FLÜGEL, *Mani*, S. 83f, K. KESSLER, *Mani. Forschungen über die manichäische Religion. Ein Beitrag zur vergleichenden Religionsgeschichte des Orients*, I. *Voruntersuchungen und Quellen*, Berlin 1889 (repr. Teheran 1976), S. 384; H.-C. PUECH, *Manichéisme*, S. 122f Anm. 145; A. ADAM, *Texte zum Manichäismus* (*KlT*, 175), Berlin 1969[2], S. 25; B. DODGE, *The Fihrist of al-Nadim. A Tenth-Century Survey of Muslim Culture* (*RoC*, 83), New York – London 1970, S. 773f; A.F.J. KLIJN – G.J. REININK, *Patristic Evidence for Jewish-Christian Sects* (*NTS*, 36), Leiden 1973, S. 271; F. DECRET, *Mani et la tradition manichéenne* (*Maîtres spirituels*, 40), Paris 1974,

Wie man erzählt, stammte sein Vater aus Hamadān[8]. Er zog nach Babylonien[9] und wohnte (gewöhnlich) in 'den Städten' (al-Madā'in) in dem Ortsteil, der Ṭaysifūn[10] genannt wurde. Dort gab es einen Götzentempel[11], den Fattīq aufzusuchen pflegte, so wie es auch die übrigen Stadtbewohner taten. Als er eines Tages (wieder) dort war,

S. 44f; A. BÖHLIG, *Manichäismus*, S. 75f. Vgl. auch N. TAJADOD, *Mani le Bouddha de Lumière. Catéchisme manichéen chinois* (*Sources Gnostiques et Manichéennes*, 3), Paris 1990, S. 117-120, der allerdings die arabische Tradition in methodisch nicht ganz zulässiger Weise im Lichte des chinesischen 'Kompendiums' deutet.

[8] Altpers. Hagmatana; griech. Agbatana / Egbatana.

[9] In der Terminologie der sasanidischen (und wohl bereits schon der parthischen) Administration hieß die Provinz Asōristān (vgl. Anm. 28).

[10] Zu den verschiedenen Namensformen im Arabischen vgl. M. STRECK, art. *Ktesiphon* (5), in: *PRE* Suppl. IV (1924), Sp. 1102f. Ktesiphon lag auf dem linken Tigrisufer gegenüber von Seleukeia. Die Ruinen der parthischen und sasanidischen Reichshauptstadt konnten noch nicht genau lokalisiert werden. Die Doppelstadt Seleukeia-Ktesiphon entwickelte sich im Lauf der Zeit zu einer riesigen Metropolis mit einem Kranz von Vorstädten, sodaß der ganze Komplex bei den Syrern und später bei den Arabern einfach den Namen «die Städte» erhielt. Unter dieser Bezeichnung war die hauptstädtische Metropole bereits Mani bekannt (L. KOENEN – C. RÖMER, *KMK*, S. 78-79). Unmittelbar gegenüber von Seleukeia lag Ktesiphons Vorort Koche (aram. Kōḵē, «die Hütten») am Ostufer des Tigris (= die sog. 'Rundstadt'). Als der Tigris im 1. Jh. n.Chr. seinen Lauf änderte und zwischen Koche und Ktesiphon hindurch floß, nahm allmählich Koche, das nun faktisch eine Vorstadt von Seleukeia war und direkt am Westufer lag, einen beachtlichen wirtschaftlichen Aufschwung, sodaß viele Bürger des alten Seleukeia in die Neustadt, nunmehr Neu-Seleukeia genannt, umzogen. Diese Entwicklung wurde durch den Sturz der Arsakiden rapide beschleunigt. Ardašīr benannte Koche in Veh-Ardašīr um und förderte den Ausbau oder völligen Neubau des Ortes entsprechend. Im Syrischen und Jüdisch-Aramäischen wird Koche oft (Neu-) Seleukeia oder z.T. einfach Maḥōzā «Stadt» genannt, was als Indiz für die Bedeutung des Ortes gewertet werden kann (zur Topographie Seleukeia-Ktesiphons und zur Verlagerung des Tigris vgl. J.-M. FIEY, *Topography of al-Mada'in (Seleucia-Ctesiphon Area)*, *Sumer* 23, 1967, S. 3-38, und *Jalons pour une histoire de l'Église en Iraq* [*CSCO*, 310 – *Subsidia*, 36], Louvain 1970, S. 41-44; A. OPPENHEIMER, *Babylonia Judaica in the Talmudic Period* [*BTAVO* Reihe B, 47], Wiesbaden 1983, S. 179-235; kritisch dazu J. KRÖGER, *Sasanidischer Stuckdecor. Ein Beitrag zum Reliefdekor aus Stuck in sasanidischer und frühislamischer Zeit* [*Baghdader Forschungen*, 5], Mainz 1982, S. 6f; H. VON GALL, *KuOr* 6, 1969, S. 80-85; zur Topographie vgl. ferner S. EL-ALI, *Al-Mada'in and its Surrounding Area in Arabic Literary Sources*, *Mes.* 3-4, 1968-69, S. 417-439; J.-M. FIEY, *Topographie chrétienne de Mahōzé*, *OrSyr* 12, 1967, S. 397-420). Zu Manis Zeit war die alte makedonische Gründung Seleukeia mehr oder weniger eine Geisterstadt. Veh-Ardašīr, wie Neu-Seleukeia oder Koche offiziell hieß, war mit Ktesiphon durch eine steinerne Brücke verbunden (vgl. M. STRECK, *Die alte Landschaft Babylonien nach den arabischen Geographen* II, Leiden 1901 [repr. Frankfurt 1986], S. 269f, und *Seleucia und Ktesiphon* [*AO*, 16.3-4], Leipzig 1917, S. 37). Mani überschritt diese Brücke (γέφυρα) ca. 240/1 n.Chr., als er sich nach seinem Ausschluß aus der Täufergemeinschaft in Ktesiphon aufhielt (L. KOENEN –C. RÖMER, *KMK*, S. 78-79).

[11] Bei dem «Götzentempel», den Pattikios besucht, handelt es sich kaum um ein Feuerheiligtum, sondern mit aller Wahrscheinlichkeit um die Kultstätte einer religiösen Gemeinschaft, die in das Umfeld der Täufer gehört (vgl. auch O. KLIMA, *Mani*, S. 278f Anm. 5; etwas anders M. TARDIEU, *Le Manichéisme* [*Que sais-je?*, 1940], Paris 1981, S. 6f).

> rief ihm jemand aus dem Allerheiligsten des Götzentempels zu: «Oh, Fattīq, iß kein Fleisch, trinke keinen Wein und führe ein keusches Leben!»[12] Das (d.h. die Audition) widerfuhr ihm mehrmals an drei Tagen. Nachdem Fattīq dieses wahrgenommen hatte, begab er sich zu Leuten, die in den Gegenden von Dastmaysān lebten und die unter dem Namen 'die sich Waschenden' bekannt waren. Bis in unsere Tage existieren in jenen Regionen und in den Sümpfen[13] noch Restbestände von ihnen. Sie hingen nämlich dem religiösen Bekenntnis an, wozu Fattīq aufgefordert wurde, beizutreten. Seine Frau war (damals gerade) mit Mani schwanger. Nachdem sie ihn geboren hatte, hatte sie, wie man behauptet [d.h. die Manichäer], seinetwegen wiederholt schöne Traumvisionen und bei wachem Bewußtsein sah sie, wie jemand ihn ergriff und mit ihm in den Luftraum hochstieg und ihn dann zurückbrachte. Manchmal hielt er sich (dort) einen oder zwei Tage auf, dann wurde er wieder zurückgebracht. Danach ließ sein Vater ihn an den Ort bringen, an dem er lebte. Dort wurde er bei ihm nach den Vorschriften (= 'alā) seiner Religionsgemeinschaft erzogen[14].

In Ktesiphon scheint Manis Vater einen mehr oder weniger intensiven Kontakt zu Gruppen gepflegt zu haben, die sich theologisch am äußersten Rand des christlichen oder jüdischen Spektrums bewegten, ohne sich jedoch definitiv einer bestimmten Gemeinschaft mit Haut und Haaren zu verschreiben. Nach einer Audition in einem Heiligtum änderte sich seine bisherige Haltung radikal. Pattikios, der keineswegs den ärmeren Bevölkerungsschichten angehörte, brach völlig mit seinem gewohnten Lebensstil und schloß sich einer Täufergruppe elchasaitischer Prägung an, die allerdings nicht in der weiteren Umgebung der

[12] Wörtlich: «gehe keine Ehe mit einem Menschen (= einer Frau) ein». Genau die gleiche Antwort gibt Mār Ammō auf die Frage des Geistes der Ḫurāsān-Grenze, welche Religion er bringe (M 2): «Fleisch und Wein genießen wir nicht und von Frauen halten wir uns fern» (F.C. ANDREAS–W.B. HENNING, *Mitteliranische Manichaica aus Chinesisch-Turkestan* II, *SPAW.PH* 1933, S. 304; A. BÖHLIG, *Manichäismus*, S. 94).

[13] Als Baṭīḥa oder Baṭā'iḥ (pl.) wird das Marschland bezeichnet, das sich zwischen dem Unterlauf von Euphrat und Tigris erstreckt und von Wāsiṭ bzw. Kūfa bis Baṣra reicht. Das Hochwasser im Frühjahr, wenn im Quellgebiet von Euphrat und Tigris die Schneeschmelze einsetzt, führt zu ausgedehnten Überschwemmungen im Bereich der Kanäle und Flußläufe, was der ganzen Landschaft einen sumpfartigen Charakter verleiht (vgl. M. STRECK – S. EL-ALI, art. *al-Baṭīḥa*, in: *EI*[2] I,1960, S. 1093-1097). Den Namen al-Baṭā'iḥ trug die Region bereits in spätrömischer Zeit (Diohati < Biohati < Baṭā'iḥ, vgl. K. MILLER, *Itineraria Romana. Römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana dargestellt*, Stuttgart 1916, S. 790). Dastmaysān und al-Baṭīḥa waren Rückzugsgebiete der späteren Mandäer. In den Sümpfen konnten sie einigermaßen unbehelligt von staatlichen Pressionen leben.

[14] Vgl. dazu Müllers Interpretation der Passage nach Vorschlägen von H.G.A. Ewald und H.L. Fleischer (G.L. FLÜGEL, *Fihrist* II, S. 163f). Die Erziehung des Kindes lag, wie aus dem Text zu schließen ist, nicht in den Händen des Vaters, sondern war anscheinend eine Aufgabe der Gemeinschaft oder einzelner ihrer Mitglieder.

hauptstädtischen Metropole lebte, sondern fern ab am Unterlauf des Tigris im Distrikt Dast-i Maysān («die Ebene von Maysān»)[15]. Die Täufer führten dort ein Leben, das sich mit den ethischen Forderungen der Audition deckte. Fleisch und offenbar auch Wein waren vom Speiseplan gestrichen[16]. Frauen war der Zutritt verwehrt, obgleich Elchasai, auf den die Täufer ihren Ursprung zurückführten[17], seinen Anhängern die Ehe nicht verboten hatte[18].

[15] Die «Ebene von Maysān» (arab. Dastimaysān od. Dastumaysān < pers. dašt-i Mēšān) schloß sich in spätsasanidischer Zeit an die Verwaltungseinheit Mēšān an und lag östlich des Tigris oberhalb (oder südöstlich) der einstigen Stadt al-Maḏār und grenzte an die Provinz Ḫūzistān (vgl. M.G. MORONY, *Continuity and Change in the Administrative Geography of Late Sasanian and Early Islamic al-'Irāq*, *Iran* 20, 1982, S. 35-37, 49 Anm. 554; M. STRECK, art. *Maisān*, in: *EI* III, 1936, S. 158, 159f; J. HANSMAN, *Charax and the Karkheh*, in: *Mélanges Ghirshman* II [*IrAnt*, 7], Leiden 1967, S. 35, 42; sowie auch H.H. SCHAEDER, *Ḥasan al-Baṣrī. Studien zur Frühgeschichte des Islam*, *Islam* 14, 1925, S. 18, 34f; C.E. SACHAU, *Zur Ausbreitung des Christentums in Asien* [*APAW.PH*, 1919.1], Berlin 1919, S. 31f; F.M. DONNER, *The Early Islamic Conquests*, Princeton 1981, S. 159; M. STRECK – M.G. MORONY, art. *Maysān*, in: *EI*² VI, 1991, S. 920).

[16] Manche Elchasaiten lehnten den Genuß von Fleisch unter Berufung auf den Stifter ab (Epipahnios, *Panarion* 19.3.6, 53.1.4, vgl. dazu G.P. LUTTIKHUIZEN, *The Revelation of Elchasai* [*Texte und Studien zum antiken Judentum*, 8], Tübingen 1985, S. 100-101, 110-111, 122, 138f; G. STRECKER, *Das Judenchristentum und der Manikodex*, in: *Atti CMC*, S. 95). Die Täufer des Kölner Mani-Kodex ernährten sich, was jedoch nicht explizit erwähnt wird, vegetarisch (G.P. LUTTIKHUIZEN, *op. cit.*, S. 163 Anm. 41; A. HENRICHS – L. KOENEN, *Kodex*, S. 145, 149; R. MERKELBACH, *Die Täufer bei denen Mani aufwuchs*, in: *Manichaean Studies. Proceedings of the First International Conference on Manichaeism* [ed. P. BRYDER], Lund 1988, S. 128). Das Fleisch- und Weinverbot existierte in der von Mani gestifteten Religion weiter (H.J. KLIMKEIT, *Hymnen und Gebete der Religion des Lichts. Iranische und türkische liturgische Texte der Manichäer Zentralasiens*, Opladen 1989, S. 52; H.J. POLOTSKY, art. *Manichäismus*, in: *PRE* Suppl. VI, 1935, Sp. 262f; H.-C. PUECH, *Manichéisme*, S. 89; K.M. WOSCHITZ, *Der Mythos des Lichtes und der Finsternis. Zum Drama der Kosmogonie und der Geschichte in den koptischen Kephalaia*, in: *Das manichäische Urdrama des Lichtes. Studien zu koptischen, mitteliranischen und arabischen Texten*, Wien 1989, S. 135-139). Bei den Mandäern wird das Weinverbot im Gegensatz zu früher hauptsächlich von den Priestern beachtet (K. RUDOLPH, *Die Mandäer* [*FRLANT*, 74-75], Göttingen 1960-1961, I, S. 192 Anm. 2; II, S. 44).

[17] Die Täufergemeinschaft, der sich Manis Vater anschloß, behandelt Ibn an-Nadīm an einer anderen Stelle des gleichen Buches etwas ausführlicher. Den Namen des Stifters gibt er mit al-Ḥasīḥ an (G.L. FLÜGEL, *Fihrist* I, S. 340.27 und II, S. 177f; B. DODGE, *op. cit.* [o. Anm. 7], S. 811; vgl. dazu A. HENRICHS – L. KOENEN, *Kodex*, S. 133-136; zu den verschiedenen Formen des Namens, der im Kölner Mani-Kodex Alchaisos lautet, vgl. G.P. LUTTIKHUIZEN, *op. cit.* [o. Anm. 16], S. 179-182). Als 'lxs' taucht der Initiator der Gemeinschaft in einem parthischen Turfanfragment auf (W. SUNDERMANN, *Iranische Lebensbeschreibungen Manis*, *AcOr* 36, 1974, S. 130, 148f, und *Mitteliranische manichäische Texte kirchengeschichtlichen Inhalts* [*SGKAO. Berliner Turfantexte*, 11], Berlin 1981, S. 19; vgl. noch J.P. ASMUSSEN, art. *Alchasai*, in: *Encyclopaedia Iranica* I, 1985, S. 824-825).

[18] R. MERKELBACH, *art. cit.* (o. Anm. 16), S. 127f; G.P. LUTTIKHUIZEN, *op. cit.* (o. Anm. 16), S. 119, 202 u.ö.; A. HENRICHS, *Mani and the Babylonian Baptists: a Historical Confrontation*, *HSCP* 77 (1973), S. 53f, und *The Cologne Mani Codex Reconsidered*,

Durch den Eintritt in die etwa 300km entfernte Täuferkolonie vollzog Pattikios gleichzeitig die Trennung von seiner schwangeren Frau Maria[19], die offenbar in Ktesiphon oder Umgebung zurückblieb. Das bald darauf geborene Kind lebte dann eine Zeitlang bei seiner Mutter, bis es der Vater zu sich holte, wo es bei seinen Glaubensgenossen, den Täufern, aufwuchs. Ibn an-Nadīm und der Kölner Mani-Kodex ergänzen sich somit: Mani verbrachte seine Kindheit in der Obhut seiner Mutter. Bei ihr blieb er 4 Jahre[20]. Dann ließ der Vater — er erschien nicht persönlich — den Knaben durch einem Boten bei der Mutter abholen und zu seinen neuen religiösen Freunden, den Täufern, bringen[21]. Ein weiteres Mosaiksteinchen zu Manis Jugend liefert al-Bīrūnī (4. Sept. 973 – 9. Dez. 1048)[22], der für den Manichäismus-Abschitt seiner *Chronologie* («Die verbliebenen Denkmäler der vergangenen Generationen») noch Manis eigene Werke benutzen konnte[23].

In einem bei al-Bīrūnī erhaltenen Zitat aus dem *Šābuhragān*[24] erklärt Mani, daß er im 5. Regierungsjahr des letzten Partherkönigs Artabanos

HSCP 83 (1979), S. 364f. Im Hintergrund der drei Verbote steht die alttestamentlische Scheidung zwischen Rein und Unrein. In sektierischen Kreisen wurden die Reinheitsvorschriften, deren peinliche Beachtung insbesondere für die amtierenden Priester galten, radikalisiert und demokratisiert, indem sie auf alle Glieder der Gemeinschaft übertragen wurden (z.B. das zeitlich begrenzte Weinverbot für den Priester während seines kultischen Dienstes, *Lev* 10.9, *Ez* 44.21).

[19] In der von Ibn an-Nadīm benutzten Überlieferung erhält Manis Mutter drei verschiedene Namen: Mays, Ūtaḫīm und Marmaryam (G.L. FLÜGEL, *Fihrist* I, S. 327.31 und II, S. 163). In dem letzteren Namen steckt ohne Zweifel Maria, was durch das chinesische ‘Kompendium’ der Lehren Manis (vgl. Anm. 49) und durch eine Handschriftenvariante bestätigt wird (Maryam in Ms. C, G.L. FLÜGEL, *Fihrist* II, S. 49, 118f). Die eigenartige Form Mar Maryam dürfte auf ein syrisches Mart Maryam (Mylady Mary) zurückgehen. Daß Marmaryam aus Mardīnū verlesen sei und der Name Maria eine «plumpe Entlehnung» wäre, wie A. RAHLF, *GGA* 1889, S. 910f, annahm, ist höchst unwahrscheinlich. Die Etymologie der beiden anderen Namen ist nicht klar (vgl. dazu O. KLIMA, *Mani*, S. 281-283; abweichende Erklärung des Namens Mrmrym, Ders., *Iranische Miszellen* II 2. *Über den Namen von Manis Mutter*, *ArOr* 28, 1960, S. 461-464).

[20] A. BÖHLIG, *Manichäismus*, S. 22.

[21] In diesem Sinn ist das arabische *anfaḏa faḥamalahu* zu verstehen (vgl. G.L. FLÜGEL, *Fihrist* II, S. 164).

[22] Zu Leben und Werk vgl. G. STROHMAIER, *Al-Bīrūnī. In den Garten der Wissenschaft. Ausgewählte Texte aus den Werken des muslimischen Universalgelehrten* (*Reclam-Bibliothek*, 1228), Leipzig 1991[2], S. 5-32; D.J. BOILOT, art. *al-Bīrūnī*, in: *EI*[2] I (1960), S. 1236-1238; C.E. BOSWORTH e.a., art. *Bīrūnī*, in: *Encyclopedia Iranica* IV (1990), S. 274-287.

[23] Zu al-Bīrūnīs Nachrichten über die manichäische Religion vgl. allgemein M.H. BROWDER, *Al-Bîrûnî's Manichaean Sources*, in: *Manichaean Studies* (o. Anm. 16), S. 19-28, und *Al-Bîrûnî as a Source for Mani and Manichaeism*, Diss. Duke Univ. 1982.

[24] Zu dem Šābuhr I. gewidmeten und auf Mittelpersisch verfaßten Werk Manis vgl. M. HUTTER, *Das Erlösungsgeschehen im manichäisch-iranischen Mythos. Motiv- und traditionsgeschichtliche Analysen*, in: *Das manichäische Urdrama des Lichtes* (o. Anm. 16),

(V.) *anno Astronorum Babyloniae* 527 geboren sei. Als Geburtsort gibt er eine sonst nicht näher bekannte Ortschaft namens Mardīnū an, die in einem Teil des Distrikts Nahr Kūṯā lag. Von Kuta[25] führte eine Straße in das etwa 40-50km entfernte Ktesiphon. Die entsprechende Passage al-Bīrūnīs hat folgenden Wortlaut[26]:

> Und Mani wurde in Babylonien in einem Dorf namens Mardīnū (Mrdynw) im Bereich des oberen Nahr Kūṯā[27] (-Distrikts[28]), gemäß

S. 157-165 u.ö.; *Mt 25:31-46 in der Deutung Manis*, *NT* 33 (1991), S. 276-282; *Manis kosmogonische Šābuhragān-Texte. Edition, Kommentar und literaturgeschichtliche Einordnung der manichäisch-mittelpersischen Handschriften M 98/99 I und M 7980-7984* (*Studies in Oriental Religions*, 21), Wiesbaden 1992; *Sprachliche und terminologische Beobachtungen zu M 98/99 und M 7980-84*, in: *Studia Manichaica. II. Internationaler Kongreß zum Manichäismus 6.-10. August 1989* (*Studies in Oriental Religions*, 22), Wiesbaden 1992, S. 285-304; D.N. MacKenzie, *Mani's Šābuhragān*, *BSOAS* 42 (1979), S. 500-534, und 43 (1980), S. 288-310; sowie noch W. Sundermann, in: *Atti CMC*, S. 205-214; *Studien zur kirchengeschichtlichen Literatur der iranischen Manichäer*, *Altorientalische Forschungen* 13 (1986), S. 63f, 82-85, 92, und 14 (1987), S. 42, 45 u.ö.

[25] Kuta (akk. Kutû), der Hauptkultort des auch in der Spätzeit noch verehrten Gottes Nergal, ist mit dem heutigen Tall Ibrāhīm identisch. Der Ruinenhügel ist kaum archäologisch erforscht. Ausgrabungen fanden wegen des islamischen Abrahamheiligtums bisher noch nicht statt (vgl. J. Oelsner, *Materialien zur babylonischen Gesellschaft und Kultur in hellenistischer Zeit* [*Assyriologia*, 7], Budapest 1986, S. 128f, 500; J.E. Reade, *Rassam's Excavations at Borsippa and Kutha, 1879-82*, *Iraq* 48, 1986, S. 112-116; R. Zadok, *Répertoire géographique des textes cunéiformes*, VIII. *Geographical Names According to New and Late Babylonian Texts* (*BTAVO* Reihe B, 78), Wiesbaden 1985, S. 204f; D.O. Edzard – M. Gallery, art. *Kutha*, in: *RLA* VI (1980-83), S. 384-387; A. Oppenheimer, *op. cit* (o. Anm. 10), S. 175-178; R.M. Adams in: M. Gibson, *The City and Area of Kish*, Coconut Grove 1972, S. 127 Nr. 48; J. Obermeyer, *Die Landschaft Babylonien im Zeitalter des Talmuds und des Gaonats. Geographie und Geschichte nach talmudischen, arabischen und anderen Quellen* (*SGFWJ*, 30), Frankfurt 1929, S. 278-280; M. Plessner, art. *Kūṯhā*, in: *EI* II (1927), S. 1255.

[26] C.E. Sachau (Hrsg.), *Chronologie orientalischer Völker von Albêrûnî*, Leipzig 1878 (repr. 1923), S. 208.7-10, und *The Chronology of Ancient Nations. An English Version of the Arabic Text of the Athâr-ul-Bâkiya of Albîrûnî, or «Vestiges of the Past»,* London 1879 (repr. New York 1976), S. 190; arab. Text auch bei S.H. Taqīzādeh – A.A. Šīrāzī, *op. cit.* (o. Anm. 7), S. 205; Übersetzung ferner bei K. Kessler, *Mani* (o. Anm. 7), S. 320, vgl. H.-C. Puech, *Manichéisme*, S. 33f; G. Widengren, *Mani und der Manichäismus* (*UB*, 57), Stuttgart 1961, S. 31; O. Klima, *Mani*, S. 217, 277 Anm. 3.

[27] In der postachämenidischen Zeit änderte der Kuta-Kanal (akk. Nar-Kutê) anscheinend seinen Lauf und floß mehr in west-östlicher Richtung statt von Norden nach Süden (R. Zadok, *The Nippur Region during the Late Assyrian, Chaldaean and Achaemenian Periods, chiefly to Written Sources*, *IOS* 8 (1978), S. 278-280, bes. 280, 283, 332; D.O. Edzard – M. Gallery, *art. cit.* [o. Anm. 25], S. 386f). In welchem Umfang der vom Euphrat abzweigende Kanal mit dem jetzigen Ḥabl Ibrāhīm identisch ist, bedürfte einer näheren Untersuchung.

[28] K. Kessler, *Mani* (o. Anm. 7), S. 46f, 320, verstand das partitive *min* als «zugehörig zu, im Bereich / Distrikt von» (dsgl. U. Pestalozza, *Appunti sulla vita di Mani*, *RIL.L* 71, 1937-38, S. 13; H.-C. Puech, *Manichéisme*, S. 34; G. Widengren, *Mani* [o. Anm. 26], S. 30, und *Manichaeism and its Iranian Background*, in *Cambridge History of Iran* III 2, Cambridge 1983, S. 965; A.M. di Nola, art. *Mani*, in: *Enciclopedia delle Religioni* IV,

dem, was er im Buch Šābūraqān im Kapitel über «das Kommen des Apostels» (rasūl)[29] berichtet, im Jahr 527 geboren[30] nach der

Firenze 1972, S. 50; G. BARDY, art. *Manichéisme*, in: *DThC* IX, 1927, S. 1858; M. TARDIEU, *op. cit.* [o. Anm. 11], S. 4; M. HUTTER, *Mani*, S. 13). Da der Kuta-Kanal bereits in der achämenidischen Zeit als Verwaltungsdistrikt belegt ist (R. ZADOK, *op. cit.*, S. 282, 326; D.O. EDZARD – M. GALLERY, in: *RLA* VI, 1980-83, S. 386), liegt es nahe, die Lokalisierung des Geburtsortes nicht in ausschließlich geographischem Sinn zu verstehen («Mardīnū am oberen Kanal von Kuta», so C.E. SACHAU, *Chronology* [o. Anm. 26], S. 190; O. KLIMA, *Mani*, S. 277; G. STROHMAIER, *op. cit.* [o. Anm. 22], S. 141), sondern als Angabe einer administrativen Näherbestimmung. In spätsasanidischer Zeit war Kuta ein tasūg (arab. tassūǧ) des ōstān Veh-Ardašīr, der auch Ardašīr Babakan (Ardašīr, Sohn des Papak) genannt wurde (M.J. DE GOEJE, *Kitâb al-masâlik wa'l-mamâlik [Liber viarum et regnorum] auctore Abu'l-Kâsim Obaidallah ibn Abdallah ibn Khordâdhbeh* [*Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, VI], Leiden 1889 [repr. 1967], S. 5-7.16), und lag südlich/südwestlich des ebenfalls nach der gleichnamigen Stadt benannten tasūg Behrasīr (ar., < Veh Ardašīr = Koche, vgl. M.J. DE GOEJE, *Annales quos scripsit Abu Djafar Mohammed ibn Djarir at-Tabari* I 2, Leiden 1881-82 [repr. 1964], S. 819.10f; M. IBRAHIM, *Ta'rīh ar-rusūl wal-mulūk* [*Daha'ir al-Arab*, 30] II, Kairo 1969, S. 41.4f; Th. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, Leiden 1879 [repr. 1973], S. 16; M.J. DE GOEJE, S. 7.16f; M. STRECK, *Landschaft* I [o. Anm. 10], S. 16, 19; M. PLESSNER, in: *EI* II [1927], S. 1255; J. MARKWART, *A Catalogue of the Provincial Capitals of Eranshahr (Pahlavi Text, Version and Commentary* [*AnOr*, 3], Roma 1931, S. 102f; G. WIDENGREN, *Geschichte Mesopotamiens*, in *Orientalische Geschichte von Kyros bis Mohammed* [*HO*, I 2.4.2], Leiden–Köln 1966, S. 27f; S. EL-ALI, *art. cit.* [o. Anm. 10], S. 433, 434, 438; M.G. MORONY, *art. cit.* [o. Anm. 15], S. 22-24, und *Iraq after the Muslim Conquest*, Princeton 1984, S. 143f). Zu Manis Zeit hieß der rechts des Tigris gelegene ōstān vermutlich ebenso wie in der ausgehenden Sasanidenepoche, trug also wie die gleichnamige Stadt den Namen Veh-Ardašīr. Sowohl die Umbenennung von Koche / Neu-Seleukeia wie die der Subprovinz gehen nach aṭ-Ṭabarī (†923) auf Ardašīr, den ersten Sasanidenherrscher, zurück (M.J. DE GOEJE, S. 819.10; M. IBRAHIM, S. 41.4; Th. NÖLDEKE, S. 15f; M. STRECK, *Landschaft* II, S. 264). Wahrscheinlich folgte Ardašīr einfach parthischem Vorbild, als er den ōstān nach dem Verwaltungssitz benannte, was zu der Annahme berechtigt, daß zu Manis Jugendzeit der avistām (> ōstān) Seleukeia, der von Koche (= Neu-Seleukeia) aus verwaltet wurde, u.a. in die Distrikte (rōdastāk) Seleukeia und Nahr Kūṯā zerfiel. Mit «oberer» ist der nördliche Teil des tassūǧ gemeint (vgl. M. STRECK, *Landschaft* II, S. 306) d.h. Landstriche, die sich zwischen Kuta und der Hauptstadt befanden. Die übergeordnete Verwaltungseinheit, die Satrapie oder Provinz, hieß Asōristān, die entsprechende Metropolie der Perserkirche (seit 410), die in ihrem Umfang mit der Provinz identisch war, jedoch Bēṯ Arāmāyē (M. BACK, *Die sassanidischen Staatsinschriften* [*Acta Iranica*, 18], Téhéran-Liège 1978, S. 260; Chr. BRUNNER, *Geographical and Administrative Divisions: Settlements and Economy*, in: *Cambridge History of Iran* III 2, Cambridge 1983, S. 748, 754, 757f). Zu der Provinz wie der Metropolie gehörten auch Gebiete östlich des Tigris (G. WIDENGREN, *Geschichte Mesopotamiens*, S. 27f; J.-M. FIEY, *Assyrie chrétienne*, III. *Béṯ Garmai, Béṯ Aramâyé et Maišān nestoriens*, Beyrouth 1968, S. 147ff). In der Umgangssprache nannte man die Landschaft wie zuvor Babylonien (zur Terminologie der parthischen/sasanidischen Verwaltung vgl. G. WIDENGREN, *Iran, der große Gegner Roms*, in: *ANRW* II 9.1, 1976, S. 271-273).

[29] Das erste Kephalaion der koptischen 'Kapitel' trug fast die gleiche Überschrift: «Das Kommen des Apostels» (H.J. POLOTSKY, *Kephalaia* I, Stuttgart 1940, S. 9-10; A. BÖHLIG, *Manichäismus*, S. 83).

[30] Dieselbe Jahresangabe findet sich im sog. Fragment Stein (= Kompendium), einem chinesischen Text aus dem Jahr 731 n.Chr., den Mark Aurel Stein (1862-1943) in Tunhuang

Jahreszählung der babylonischen Astronomen d.h. der Zeitrechnung Alexanders[31], als vier Jahre von der Regierungszeit König Aḏarbāns (= Ardabān) vergangen waren.

entdeckte (G. HALOUN – W.B. HENNING, *The Compendium of the Doctrines and Styles of the Teaching of Mani, the Buddha of Light*, *AM* 3, 1953, S. 190, 196-198; N. TAJADOD, *Mani* [o. Anm. 7], S. 48-49; H. SCHMIDT-GLINZER, *Chinesische Manichaica* [*Studies in Oriental Religions*, 14], Wiesbaden 1987, S. 70; vgl. ferner LIN Wushu, *The Origin of «The Compendium of the Teaching of Mani, the Buddha of Light» in Chinese*, in: *Manichaica selecta. Studies presented to J. Ries* [*Manichaean Studies*, I], Leuven 1991, S. 225-232). Das im gleichen Text enthaltene präzise Datum von Manis Geburt («der 8. Tag des 2. Monats») wird in Zusammenhang mit Angaben aus anderen Quellen in der Regel als der 14. April des Jahres 216 berechnet (G. HALOUN – W.B. HENNING, S. 200f; S.H. TAQIZADEH, *The Dates of Mani's Life*. Translated from the Persian, introduced and concluded by W.B. HENNING, *AM* 61, 1957, S. 108, 116; H.C. PUECH, *Manichéisme*, S. 32f; J.P. ASMUSSEN, *X^{u}āstvanīft. Studies in Manichaeism* [*AThD*, 7], Copenhagen 1965, S. 9f; A. HENRICHS – L. KOENEN, *Kodex*, S. 122f, 124f; L. KOENEN, *Das Datum der Offenbarung und Geburt Manis*, *ZPE* 8, 1971, S. 247-250; K. RUDOPH, *Mani*, in: K. FASSMANN [Hrsg.], *Die Großen der Weltgeschichte* II 2, Zürich 1972, S. 544, 547; F. DECRET, *Mani* [o. Anm. 7], S. 46; J. RIES, *Enfance et jeunesse de Mani à la lumière des documents récents*, in: *Acta Orientalia Belgica* 2, 1980, S. 133; A. BÖHLIG, *Der Manichäismus*, in: M.J. VERMASEREN [Hrsg.], *Die orientalischen Religionen im Römerreich* [*EPRO*, 93], Leiden 1981, S. 437; M. TARDIEU, *op. cit.* [o. Anm. 11], S. 3f; W. SUNDERMANN, *Altorientalische Forschungen* 13, 1986, S. 49; M. HUTTER, *Mani*, S. 13; N. TAJADOD, *op. cit.* [o. Anm. 7], S. 111-113; S.N.C. LIEU, *Manichaeism in the Later Roman Empire and Medieval China* [*WUNT*, 63], Göttingen 1992[2], S. 36; anders O. KLIMA, *Mani*, S. 307 Anm. 50, 309 Anm. 52).

31 Damit ist die Seleukidenära gemeint, die in den östlichen Reichsteilen am 1. Nisan des Jahres 311 v.Chr. (= 3. April) begann, in den westlichen jedoch entsprechend dem makedonischen Kalender bereits am 1. Dios 312 (= 7. Oktober). Vgl. dazu R.A. PARKER – W.H. DUBBERSTEIN, *Babylonian Chronology 626 B.C. – A.D. 75* (*Brown University Studies*, 19), Providence 1971[4], S. 120 bes. Anm. 1; J. OELSNER, *Materialien* (o. Anm. 25), S.271; und O.E. NEUGEBAUER, *A History of Ancient Mathematical Astronomy* (*Studies in the History of Mathematics and Physical Sciences*, 1), Berlin 1975, III, S. 1064, 1066, der allerdings den 11. des Jahres 1 der Seleukidenära am 1. Okt. 311 bzw. am 3. Apr. 310 beginnen läßt (= astronomische Zählung). Die von Seleukos I. Nikator (305-280 v.Chr.) eingeführte Zeitrechnung wurde im Orient auch nach dem Untergang des Seleukidenreiches weiter benutzt. Den Seleukidenkalender — im Prinzip nichts anderes als der babylonische Lunisolarkalender mit dem 19-jährigen Interkalationszyklos — gebrauchten in der hellenistischen Zeit vor allem die babylonischen Astronomen. Selbst die Parther, obwohl sie das Jahr 247 v.Chr. als Epochedatum besaßen (1. Nisan = 15. April 247), pflegten amtliche Urkunden zusätzlich oder ausschließlich mit dem Datum der Seleukidenära zu versehen (J. OELSNER, *Materialien*, S. 63, 275 u.ö., und *Randbemerkungen zur arsakidischen Geschichte anhand von babylonischen Keilschrifttexten*, *Altorientalische Forschungen* 3, 1975, S. 29ff; E.H. MINNS, *Parchments of the Parthian Period from Avroman in Kurdistan*, *JHS* 35, 1915, S. 29, 30, 31-32, 33-38; H.S. NYBERG, *The Pahlavi Documents from Avroman*, *MO* 16, 1922, S. 185, 187f). Bei den syrischen Christen war die Zeitrechnung der Seleukiden, meist Alexanderära oder Zeitrechnung der Griechen genannt, fast bis in die Neuzeit in Gebrauch. Der nach julianischem Vorbild umgeformte Kalender besitzt als Ausgangsdatum den 1. Oktober (= 1. Tešrī) des Jahres 312 v.Chr. (L. BERNHARD, *Die Chronologie der Syrer* [*SÖAW.PH*, 264.3], Wien 1969, S. 64ff). Im

An einer vorhergehenden Stelle zieht al-Bīrūnī Manis Werk wegen seiner Zuverlässigkeit für chronologische Berechnungen heran. Den Geburtsort nennt er in diesem Fall nicht, da er für den Kontext nicht von Belang ist[32].

> Wir gehen nun von dem Faktum aus, daß er [d.h. Mani] in diesem Buch [d.h. dem Šābuhragān] im Kapitel über «das Kommen des Apostels» sagt, daß er in Babylonien im Jahr 527 nach der Zeitrechnung (Ära) der babylonischen Astronomen d.h. der Zeitrechnung Alexanders, als vier Jahre von der Herrschaft König Aḏarbāns (Var. Adarbāns) vergangen waren, geboren wurde, wobei ich meine, daß es der letzte Ardawān ist [= Ardaban / Artabanos V., 212-224].

Dem Zitat aus Manis Schrift scheint eine Angabe aus Theodor bar Konais 796 vollendeten Scholienkommentar völlig zu widersprechen, aus der unter Umständen der Schluß zu ziehen ist, daß Mani in einem Städtchen namens Abrūmyā zur Welt kam. Dem Wortsinn nach geht aus der betreffenden Stelle, die Theodors Behandlung der manichäischen Lehre einleitet, zunächst nur hervor, daß Mani längere Zeit dort gewohnt haben muß[33]. Identifiziert man «Manis Stadt Abrūmyā» mit dem aus Yāqūt bekannten Afrūniyya[34], lag der Ort in unmittelbarer

mittelalterlichen Zentralasien datierten die Christen des von dem Qitan-Prinzen Yeh-lü Ta-shih (1124-1143) gegründeten Qara Qitai-Reiches (1124-1218) ihre Grabsteine (bis ins 14. Jh.) nach der Seleukidenära (L. BAZIN, *Les systèmes chronologiques dans le monde turc ancien* [*Bibliotheca Orientalis Hungarica*, 34], Budapest 1991, S. 413-429. Derselben Zeitrechnung bedienten sich während der Yüan-Zeit auch Chinas nestorianische Christen (zentralasiatischer Herkunft), wie die nach der Ära 'Alexander Qans' datierte chinesisch-uigurische Grabinschrift der 33-jährigen Elisabeth aus dem Jahr 1317 n.Chr. zeigt, die in Peking (oder Umgebung) vor einiger Zeit gefunden wurde (unveröff.).

[32] C.E. SACHAU, *Chronologie* (o. Anm. 26), S. 118.14-17, und *Chronology* (ebd.), S. 121; arab. Text auch bei S.H. TAQĪZĀDEH – A.A. ŠĪRĀZĪ, *op. cit.* (o. Anm. 7), S. 203.

[33] «Und seine Stadt wurde Abrūmyā genannt und sein Vater war Paṭṭīq» (A. SCHER, *Theodorus bar Koni. Liber Scholiorum* II [*CSCO.S*, 2. ser., 66], Paris–Leipzig 1912 (repr. 1954), S. 311.15; H. POGNON, *Inscriptions mandaites des coupes de Khouabir*, Paris 1899 (repr. 1979), S. 125.14, 182). Zu den divergierenden Quellenangaben vgl. auch O. KLIMA, *Mani*, S. 217, 277 Anm. 3; H.C. PUECH, *Manichéisme*, S. 32-35.

[34] F. WÜSTENFELD, *Jacut's geographisches Wörterbuch* I, Heidelberg 1866, S. 669.14f. Nach E. HERZFELD, *Die Ausgrabungen von Samarra* VI. *Geschichte der Stadt Samarra* (*Forschungen zur Islamischen Kunst*, 2), Hamburg 1948, S. 20, 22, 57, würde Afrūniyya über das Mittelpersische auf ein griechisches Apollonia zurückgehen. Yāqūt zufolge soll Wāsiṭ in vorislamischer Zeit Afrūniyya geheißen haben. In islamischer Zeit lag Wāsiṭ am linken Ufer des Tigris (= Duǧayla, der kleine Tigris) südlich des heutigen und frühsasanidischen Flußbettes des Tigris. Den Tigris läßt Yāqūt durch den Kreis Baṭn Ǧauḫā fließen.

Nähe der Sumpflandschaft Ǧūḫā / Ǧauḫā (aram./syr. Gaukay, mand. dsgl.[35]), die sich östlich von al-Maḏār[36] am Tigris bis hin nach Ḫūzistān erstreckte, wo sich auch der tasūg (ar. tassūǧ) Dast-i Maysān befand. Mit der Landschaft Ǧūḫā verbindet auch Ibn an-Nadīm Manis Heimat.

[35] E.S. DROWER – R. MACUCH, *A Mandaic Dictionary*, Oxford 1963, S. 74f.

[36] G. LE STRANGE, *The Lands of the Eastern Caliphate. Mesopotamia, Persia and Central Asia from the Moslem Conquest to the Time of Timur*, Cambridge 1905 (repr. 1966), S. 42; H.H. SCHAEDER, *art. cit.* (o. Anm. 15), S. 22, 23 bes. Anm. 3; M. STRECK, art. *Maisān*, in: *EI* III (1936), S. 160; M. STRECK – M. MORONY, art. *Maysān*, in: *EI*^{2} VI (1991), S. 919; dsgl. E. HONIGMANN, art. *Tigris* (1), in: *PRE* VIA (1936), Sp. 1017; J.-M. FIEY, *op. cit.* (o. Anm. 28), S. 140, 257; H.C. PUECH, *Manichéisme*, S. 34; S. EL-ALI, *The Area of Wasit. A Topographic Study based on Literary Sources*, *Sumer* 27 (1971), S. 174-177; vgl. noch E. HERZFELD, *op. cit.* (o. Anm. 34), S. 57. In frühislamischer Zeit trug die östlich des Tigris gelegene Provinz, die sich vom Fluß Diyālā bis Ḫūzistān erstreckte, den Namen Ǧūḫā (M.G. MORONY, *opp. citt.* [o. Anm. 28], S. 18-21 bzw. 137-141). Vermutlich deckte sich die Landschaft namens Ǧūḫā mit dem alten seleukidisch/parthischen Distrikt Sittakene, der sich südlich der Apolloniatis bis hin nach Ḫūzistān ausdehnte (vgl. F.H. WEISSBACH, art. *Σιττάκη / Σιττκηνή*, in: *PRE* IIIA 1, 1927, Sp. 399-404). In diesem Fall umfaßte die Ǧūḫā genannte Gegend weitere Gebiete östlich des Tigris fast bis hin zum Fluß Diyālā und war nicht allein auf die Sumpflandschaft am Unterlauf des Tigris beschränkt. Nach dem parthischen Turfanfragment T II D163 besuchte Mani vor seiner letzten Audienz bei Bahrām I. (274-276), die schließlich zu seiner Einkerkerung führte, Gemeinden in der Landschaft Gaukai, u.a. in dem Ort Bytddyy (W.B. HENNING, *Mani's Last Journey*, *BSOAS* 10, 1942, S. 943f). Mittels eines diakritischen Punktes läßt sich der Name in Byt Dryy verwandeln, was nach Henning als eine «leicht unregelmäßige Schreibung» des Stadtnamens Bēṯ Dērāyē (syr. Bt Dry') anzusehen sei (S. 945; dsgl. W. SUNDERMANN, *Altorientalische Forschungen* 13, 1986, S. 301f). Wie Bēṯ Kussāyē war der Ort (in spätsasanidischer Zeit) ein tasūg (ar. tassūǧ) von Bāzīgān Ḫosrav, einem der zwölf ōstānān von Asōristān (M.J. DE GOEJE, *Kitâb* [o. Anm. 28], S. 6.12–7.1; G. WIDENGREN, *Geschichte Mesopotamiens* [o. Anm. 28], S. 28). Die Orthographie mit Yod am Wortende statt mit einem Alaf wie etwa im (edessenischen) Syrisch geht offenbar auf die Schreibweise des Aramäischen zurück, die im babylonischen Raum im 3. Jh. n.Chr. gebräuchlich war. Das auslautende Yod bezeichnet entweder den determinierten Plural oder ist eine Verkürzung der pluralischen Absolutusendung (Beispiele bei G. DALMAN, *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch*, Leipzig 1905^2 [repr. Darmstadt 1989], S. 190f §38.4f; vgl. ferner den Ortsnamen Mardīn [griech. Mardē]). Das 'Haus der Bewohner von Dēr', von den Arabern Bādarāyā (h. Bādrā) genannt, war in sasanidisch-islamitischer Zeit Sitz eines nestorianischen Bischofs (C.E. SACHAU, *op. cit.* [o. Anm. 15], S. 28f; J.-M. FIEY, *op. cit.* [o. Anm. 28], S. 187ff). Ibn an-Nadīm erwähnt den Ort in Zusammenhang mit Manis Herkunft (vgl. nächste Anm.). Der seit der altorientalischen Zeit bekannte Ort Dēr war bis in die seleukidisch-parthische Epoche eine nicht unbedeutende städtische Ansiedlung und erlebte in frühislamischer Zeit eine neue Blüte (M. STRECK, art. *Bādayārā*, in: *EI* I, 1913, S. 576; S.H. LONGRIGG, art. *Badra*, in: *EI*^{2} I, 1960, S. 870f). Näheren Aufschluß über die seleukidische bis sasanidische Periode dürften allein Ausgrabungen des Ruinenhügel Tall al-'Aqar in der Nähe des heutigen Bādrā erbringen (J. OELSNER, *Materialien* [o. Anm. 25], S. 133; B. HROUDA, *Ergebnisse einer Ruinenbesichtigung im südöstlichen Iraq*, *BaghM* 6, 1973, S. 7-18).

Die entsprechende Textpassage ist jedoch leicht konfus[37]. Als der Tigris zu Beginn des 6. Jh. seinen Lauf änderte und an Wāsiṭ vorbei in südlicher Richtung floß, trockneten die Sümpfe von Ǧūḫā aus[38].

Das Rätsel um die divergierenden Angaben in den Quellen löst sich auf einfache Weise, wenn man zwischen Geburtsort (Mardīnū) und der Heimat (Ǧūḫā / Dast-i Maysān bzw. Abrūmyā) unterscheidet[39].

Nach Manis eigenen Worten, zitiert im Kölner Mani-Kodex, kam er erst im 5. Lebensjahr zu den Täufern, d.h. er verbrachte seine frühe Kindheit woanders, mit Sicherheit nicht bei seinem Vater in der Täufergemeinschaft, die eine reine Männergesellschaft war. Zieht man zur Ergänzung der fehlenden Informationen Ibn an-Nadīm und al-Bīrūnī heran, schließt sich der Kreis. Aufgrund einer Audition trennt sich Pattikios von seiner Frau, die gerade ein Kind erwartet. Sie begibt sich in den von Seleukeia-Ktesiphon nicht weit entfernten Distrikt von

[37] G.L. Flügel, *Fihrist* I, S. 327.31-328.1 und II, S. 162f. Nach Fleischers versuchter Textrekonstruktion (II, S. 162) wäre Mani «Episkopos» (Bischof) von (Dayr) Qunnā und der Araber gewesen, die in der (Landschaft) Ǧūḫā und in den an die Städte Bādarāyā (syr. Bēṯ Dērāyē) und Bākusāyā (syr. Bēṯ Kussāyē, 'Haus der Kossäer/Kassiten') grenzenden Gebieten lebten (A. Adam, *op. cit.* [o. Anm. 7], S. 23f; A. Böhlig, *Manichäismus*, S. 75; W.B. Henning, *Zwei Fehler in der arabisch-manichäischen Überlieferung*, *Or.* 5, 1936, S. 84-86, und *BSOAS* 10, 1942, S. 947 Anm. 2). Die beiden Städte liegen östlich bzw. südöstlich von Dayr Qunnā, dem Kloster, das nach der ostsyrischen Tradition Mārī, der Schüler Addais, gegründet haben soll (vgl. J.-M. Fiey, *op. cit.* [o. Anm. 28], S. 187-197; E. Herzfeld, *op. cit.* [o. Anm. 34], S. 21f).

[38] H.H. Schaeder, *art. cit.* (o. Anm. 15), S. 22, 23; M. Streck, art. *Maisān*, in: *EI* III (1936), S. 162; J. Hansman, *art. cit.* (o. Anm. 15), S. 29, 46, 47f; M. Streck – M. Morony, art. *Maysān*, in: *EI*[2] VI (1991), S. 919.

[39] W.B. Henning, *BSOAS* 10 (1942), S. 947 Anm. 2, schlug vor, in al-Bīrūnīs Text statt *kwty* (Kūṯā) *kwḫy* (kūḫā) zu lesen. Kūḫā hielt er für eine etwas eigenwillige Transkription des Landschaftsnamen Ǧūḫā. Den «offensichtlich korrupten» und sonst nie belegten Ortsnamen Mardīnū wollte Henning im Einklang mit Theodor bar Konais Abrūmyā in Bārūmyā oder Bārūmiyya abändern. In diesem Fall wäre al-Bīrūnī bei der Lektüre des Šābuhragān gleich zwei Fehler unterlaufen, was aber wenig wahrscheinlich ist. Klima sucht den Geburtsort in der Nähe von Ktesiphon, läßt aber die namentliche Benennung offen. Im Gegensatz zur Beschreibung von Manis Lehre benutzte Theodor für die Vita des Religionsstifters eine ausgesprochen dubiose Quelle. Was er von Manis Leben zu berichten weiß, geht indirekt auf die *Acta Archelai* zurück. Sofern er für seine Angaben über Manis Herkunft keine Lokaltraditionen besaß — er war Bischof von Kaškar (gegenüber von Wāsiṭ) — und er sich für den biographischen Abriß ganz auf seine Quelle verließ, ist den Angaben Theodors nicht unbedingt ein besonders hohes Maß an Zuverläßigkeit zu bescheinigen. Ibn an-Nadīm geht am Anfang seines Kapitels über den Manichäismus auf die Heimat des Religionsstifters näher ein. Unglücklicherweise ist dem völlig entstellten Satz kein klarer Sinn abzugewinnen. Mani besaß — mehr ist der Stelle nicht zu entnehmen — eine nicht näher definierbare Beziehung zur Bevölkerung der Landschaft Ǧūḫā und zu den beiden Städten Bādarāyā und Bākusāyā (vgl. Anm. 36).

Kuta[40], wo entweder sie, ihre Eltern oder nahe Verwandte ein Landgut besaßen[41], er reist zu den Täufern nach Dast-i Maysān am unteren Tigris. Als Geburtsort käme nach Ibn an-Nadīms Bericht Ktesiphon oder die weitere Umgebung in Frage. Hier findet die Audition statt und von hier aus begibt sich Manis Vater in die Täuferkolonie. Die ebenfalls in der Hauptstadt anwesend gedachte Mutter hat sicherlich vor ihrer Niederkunft keine größere, strapaziöse Reise unternommen, weshalb als Ort, an dem Mani seine Kindheit verbrachte, entweder Ktesiphon oder die weitere Umgebung in Frage käme. Al-Bīrūnīs Angabe bleibt im Rahmen des Möglichen und verdient, zumal sie außerdem noch Manis eigenem Werk entnommen ist, gegenüber der sonstigen Überlieferung absolutes Vertrauen.

Mani verbringt die ersten Jahre seiner Kindheit in der Obhut seiner Mutter, vermutlich in seinem Geburtsort Mardīnū. In seinem 5. Lebensjahr, als er das Gröbste glücklich überstanden hat, holt ihn der Vater zu sich mit der Absicht, dem Sohn eine Erziehung zu ermöglichen, die mit den religiösen Prinzipien der Täufer vereinbar war. Trotz mancher zivilisationskritischer Tendenzen[42] können Pattikios' Glaubensgenossen nicht bildungsfeindlich eingestellt gewesen sein. Sie lebten zwar etwas weltabgeschieden auf dem Lande[43], unterhielten aber dennoch Kontakte zur Hauptstadt[44]. Die Erziehung beschränkte sich nicht allein auf den Elementarunterricht. Mani lernt bei den Täufern mehr als nur Lesen und Schreiben. Hier wird sein Sinn für die Kunst und den Wert von Büchern geweckt und vermutlich auch gefördert[45]. Daß Manis Interesse für die

[40] Kuta war auch zu Schiff erreichbar. Der Nahr al-Malik (aram./syr. Nhar malkā, der «Königskanal») bzw. ein Seitenarm floß durch die Stadt (S. EL-ALI, *art. cit.* [o. Anm. 10], S. 438).

[41] Sofern in al-Bīrūnīs Text der Name von Manis Geburtsort dem Konsonantenbestand nach korrekt überliefert ist, könnte man *mrdn* von *merdīn* «befestigte Orte» (st. abs., vgl. Mardīn im Ṭūr ʿAḇdīn) herleiten oder von dem altpersischen Personennamen Marduniya / Mar-di-ni-ia (griech. Mardonios). Im letzteren Fall müßte gleichzeitig Bēṯ, Kfar oder Dūr(ā) ausgefallen sein. Zu dem nicht unbeliebten Personennamen vgl. R. SCHMITT, art. *Mardonios*, in: *RLA* VII (1987-90), S. 359.

[42] J. MAIER, *Zum Problem der jüdischen Gemeinden Mesopotamiens im 2. und 3. Jh. n.Chr. im Blick auf den CMC*, in: *Atti CMC*, S. 56; K. RUDOLPH, *ibid.*, S. 77.

[43] In einer zweiten Phase der gnostischen Bewegung, die anfangs ein städtisches Phänomen ist, setzt ein Rückzug auf das flache Land ein. Zur 'Verländlichung' der Gnosis vgl. H.G. KIPPENBERG, *Gnostiker zweiten Ranges. Zur Institutionalisierung gnostischer Ideen als Anthropolatrie*, *Numen* 30 (1983), S. 146f, zum Manichäismus bes. 167f.

[44] Mani-Kodex S. 109f, L. KOENEN – C. RÖMER, *KMK*, S. 76-79.

[45] In einem mittelpersischen Text aus der Turfan-Oase (T II D126 = M 5794) begründet Mani die Überlegenheit seiner Lehre über alle anderen Religionen in einem 10-Punkte-Katalog u.a. mit den Worten: «[Viertens:] diese meine Offenbarung der beiden

Buchkunst erst nach dem 24. Lebensjahr erwacht sein sollte, ist kaum denkbar. Die Kenntnis von Lesen und Schreiben war in der Antike nichts Selbstverständliches. Als Mani nach seinem 24. Geburtstag die Täufergemeinde verließ, verfügte er über eine solide religiöse Bildung,

Prinzipien und (meine) lebendigen Bücher (*nibēgān zīndagān*), Weisheit und Wissen sind vorzüglicher und besser als die der früheren Religionen» (M. BOYCE, *A Reader in Manichaean Middle Persian and Parthian Texts* [*Acta Iranica*, 9], Téhéran-Liège 1975, S. 30; F.C. ANDREAS – W.B. HENNING, *op. cit.* [o. Anm. 12], S. 296; L.J.R. ORT, *Mani. A Religio-Historical Description of his Personality*, Leiden 1967, S. 71; A. ADAM, *op. cit.* [o. Anm. 7], S. 7; J.P. ASMUSSEN, *Manichaean Literature. Representative Texts chiefly from Middle Persian and Parthian Writings*, Delmar 1977[2], S. 12; A. BÖHLIG, *Manichäismus*, S. 81, und *Zur religionsgeschichtlicher Einordnung des Manichäismus*, in: *Manichaean Studies* [o. Anm. 16], S. 30; M. HUTTER, *Mani*, S. 51; W.B. OERTER, *Die «Vorzüge der manichäischen Religion». Betrachtungen zu Kephalaia cap. 154*, in *Carl-Schmidt-Kolloquium an der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg 1988*, Halle 1990, S. 271). Die zu Punkt 2 stets vorgenommene Ergänzung (Boyce, Andreas-Henning, etc., dsgl. D.M. LANG, *The Balavariani (Barlaam and Josaphat). A Tale from the Christian East*, London 1966, S. 88.1), wonach Manis Religion «[infolge der] lebendigen [Bücher], der Lehrer, Bischöfe, Erwählten und Hörer und durch Weisheit und Werke bis ans Ende der Welt bleiben wird», ist jetzt hinfällig. Wie aus Sundermanns Publikation des Fragments M 5761 hervorgeht, beginnt die Aufzählung nicht mit den aus der vierten Begründung bekannten ‘Büchern’ (*nibēgān*), sondern mit den «lebendigen Lehrern» (*zīndagān hammōzāgān*) (W. SUNDERMANN, *op. cit.* [o. Anm. 17], S. 132; A. BÖHLIG, in: *Manichaean Studies*, S. 30; M. HUTTER, *Mani*, S. 50; W.B. OERTER, *loc. cit.*). In dem nur teilweise veröffentlichten 154. Kephalaion, das analog zu dem zitierten mittelpersischen Text die Vorzüge des Manichäismus gegenüber allen anderen Religionen behandelt, bekennt Mani nicht ohne einen gewisses Überlegenheitsgefühl, daß seine Schriften auf der ganzen Welt nichts ihresgleichen haben. «Bücher, wie ich sie geschrieben habe, sind weder geschrieben noch offenbart worden» (C. SCHMIDT – H.J. POLOTSKY, *Ein Mani-Fund in Ägypten* [*SPAW.PH*, Jg. 1933], Berlin 1933, S. 42 [Üb.], 86 [T.]; W.B. OERTER, *loc. cit.*; Zitat nach A. BÖHLIG, in: *Manichaean Studies*, S. 31; zu den Vorzügen der manichäischen Religion nach T II D126 und dem 154. Kap. der Kephalaia vgl. W.B. OERTER, *art. cit.*, S. 259-271; A. BÖHLIG, in: *Manichaean Studies*, S. 30-32; M. HUTTER, *Mani*, S. 49-53, und *Manis Umgang mit anderen Religionen im Spannungsfeld zwischen Absolutheitsanspruch, Inklusivismus und Synkretismus*, *ZRGG* 43, 1991, S. 296-301). Kurz vor seinem Lebensende gilt seine Hauptsorge den ‘Büchern’. Seinen Jüngern schärft er deshalb u.a. ein «Achtet auf meine Bücher» (H.J. POLOTSKY, *Manichäische Homilien*, Stuttgart 1934, 44.25). Dem Zimmermanns Sohn aus Nazareth wäre nie in den Sinn gekommen, daß Bücher der Weisheit letzter Schluß sind. Auf einen solchen Gedanken kann nur ein Bibliophiler verfallen. Mit Recht nannte deshalb Max WEBER (1864-1920) den Manichäismus und die Gnosis «ganz spezifische Intellektuellenreligionen, sowohl was ihre Schöpfer wie was ihre wesentlichen Träger ... angeht» (*Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriß der verstehenden Soziologie*, hrsg. v. J. Winkelmann, Köln-Berlin 1964[5], S. 393). Ebenso zutreffend charakterisierte A. HENRICHS den Stifter des Manichäismus als «a man of letters and a man of books» (*HSCP* 77, 1973, S. 28) und K.M. WOSCHITZ bezeichnete die manichäische Religion ganz im Einklang mit Manis Selbstverständnis als «ausgesprochene Buchreligion» (*art. cit.* [o. Anm. 16], S. 37).

die allerdings entsprechend der Bedürfnisse seiner Mitbrüder eine gewisse Einseitigkeit aufwies. Daraus läßt sich der vorsichtige Schluß ziehen, daß die Täufer nicht völlig mittellos waren, auch wenn sie jetzt ein eher kärgliches Leben führten, sondern sich z.T. aus den vermögenderen Volksschichten rekrutierten und vermutlich bei ihrem Eintritt in die Gemeinschaft ein gewisses Startkapital, eventuell in Form von Landbesitz, mit einbrachten.

Die Trennung der Eheleute kam im Prinzip einer Scheidung gleich. Maria kehrte wohl zu ihren Eltern zurück, Pattikios zog zu seinen neuen religiösen Freunden, denen er erst nach der Exkommunikation des Sohnes die Treue aufkündigte. Verwunderlich ist, daß die Mutter (oder deren Familie) keinen Versuch unternahm, Mani dem Vater vorzuenthalten. Als hätte die leibliche Mutter nunmehr ihre Schuldigkeit getan, wird das Kind — es kann inzwischen laufen, sprechen etc. — den aus der Ferne herbeigeeilten Boten des Vaters — er kommt noch nicht einmal persönlich — übergeben und zu den Täufern gebracht, die sich zusammen mit dem Vater um die weitere Erziehung und Ausbildung des Kindes kümmern sollen.

Die antimanichäische Polemik der christlichen Überlieferung, die für das Verhalten von Manis Vater kein Verständnis aufbrachte, machte sich einen anderen Reim daraus und kolportierte das Gerücht, daß Mani im Kindesalter als Sklave verkauft wurde[46]. Dem historischen Ablauf

[46] Zu den Legenden über Manis Herkunft bei christlichen Autoren vgl. O. Klima, *Mani*, S. 223-231, 288ff bes. 295f; A. Adam, *op. cit.* (o. Anm. 7); A. Rahlf, *GGA* 1889, S. 911-915, 924f; K. Kessler, *op. cit.* (o. Anm. 7), S. 21-171. Meistens wird Mani nach der christlichen Tradition im Alter von 7 Jahren nach Ägypten in die Sklaverei verkauft. In jakobitischen und nestorianischen Quellen werden auch die Eltern namentlich erwähnt, der Name des Vaters ist oft leicht verstümmelt, während der Name der Mutter völlig anders lautet als in der arabischen/chinesischen Tradition. Nach den *Acta Archelai* (*Hegemonius. Acta Archelai*, ed. C.H. Beeson [*GCS*, 16], Leipzig 1906; *MPG*, 10, 1857, S. 1405-1528; S.D.F. Salmond, *The Remains of Archelaus, Bishop of Cascar, in Mesopotamia*, in: *The Anti-Nicene Christian Library*, XX. *The Writings of Gregory Thaumaturgus, Dionysius of Alexandria and Archelaus*, Edinburgh 1871 [repr. 1984], S. 175-236; vgl. ferner O. Klima, *Mani*, S. 223-231; M.-L. Chaumont, *La christianisation de l'empire iranien des origines aux grandes persécutions du IVe siècle* [*CSCO* 499/*Subs.* 80], Louvain 1988, S. 90-94; M. Tardieu, art. *Archelaus*, in: *Encyclopedia Iranica* II, 1987, S. 279-281; S.N.C. Lieu, *Fact and Fiction in the Acta Archelai*, in: *Manichaean Studies* [o. Anm. 16], S. 69-88, und *op. cit.* [o. Anm. 30], S. 128-132 u.ö.) erbt Mani im Alter von 12 — in der manichäischen Historiographie der Termin seiner ersten Offenbarung — die Bibliothek seiner Herrin und begibt sich in die persische Hauptstadt. Die im christlichen Bereich verbreiteten Legenden folgen in ihren Grundzügen dem Muster der *Acta Archelai*. Sie sind natürlich häresiologische Konstruktionen, die die neue Religion durch das Medium der Polemik ad absurdum führen wollen, obgleich sie in manchen Zügen, wenn auch in stark entstellter Form, an der tatsächlichen Biographie Manis und seinem Selbstverständnis orientiert sind.

kommt Theodor bar Konai mit der Bemerkung recht nahe, daß die Täufer (*mnaqqḏē* «die sich Reinigenden») Mani gekauft hätten[47]. Aus diesem Grund war er mit der Lehre dieser Häretiker wohl vetraut, wie Theodor ausdrücklich betont. Der Notiz — Theodor teilt dem Leser auch ausführlich die gängige Legende von Manis Werdegang mit — liegt offensichtlich das aus manichäischen Originalquellen bekannte Faktum zugrunde, daß der Vater den Sohn im Kindesalter zu den Täufern holte, woraus die Fehldeutung, absichtlich oder unabsichtlich, entstand, daß die Täufer Mani als Sklaven gekauft hätten.

Das Verhalten des Vaters, der es als selbstverständliches Recht ansieht, daß die Erziehung der Söhne nicht in den Händen von Frauen liegen kann, gewinnt auf dem Hintergrund des persischen Erziehungssystems schärfer an Konturen. In parthischer und sasanidischer Zeit war es unter dem Adel üblich, daß die Eltern ihre Kinder ab einem bestimmten Alter nicht mehr selbst erzogen, sondern die Ausbildung der heranwachsenden Söhne, aber auch der Töchter, einer anderen Adelsfamilie überließen[48]. Die Erziehung der männlichen Jugend konzentrierte sich auf den Umgang mit der Waffe. Militärische Übungen, schließlich sollte der junge Mann einmal das großkönigliche Reiterheer verstärken, waren gefragter als die Kenntnis des Alphabets. Nur die Kindheit verbrachte der Sohn bei der Mutter bzw. den Frauen im Haus[49]. Ab dem 5.-7. Lebensjahr, je nach körperlicher Verfassung, übernahm dann der «Nährvater» (dāyak) die weitere Erziehung[50], die auf dessen Landgut oder Burg erfolgte. An dieser Sitte hielten auch die Könige fest. Ihre Kinder wurden von rangniedrigeren Adligen erzogen. Zwischen dem Erzieher und dem Zögling bestand ein enges Vertrauensverhältnis.

Mit diesem klassischen Erziehungssystem des persischen Adels waren Manis Eltern wohl vertraut, zumal sie beide vornehmer Abkunft waren,

[47] A. SCHER, *op. cit.* II (o. Anm. 30), S. 311.15; H. POGNON, *op. cit.* (o. Anm. 33), S. 125.14, 182; R. HESPEL – R. DRAGUET, *Théodore bar Koni. Livre des scolies (recension de Séert) II. Mimrè VI-XI*, Louvain 1982, S. 232; S.N.C. LIEU, *op. cit.* (o. Anm. 30), S. 36.

[48] G. WIDENGREN, in: *ANRW* II 9.1 (1976), S. 251f, 268f, und *Der Feudalismus im alten Iran. Männerbund – Gefolgswesen – Feudalismus in der iranischen Gesellschaft im Hinblick auf die indogermanischen Verhältnisse*, Köln–Opladen 1969, S. 64-95.

[49] Kinder werden im Orient oft drei Jahre oder auch noch länger gestillt (Belege bei H.W. WOLFF, *Dodekapropheton* 1. *Hosea* [*BK*, XIV 1], Neukirchen–Vluyn 1990[4], S. 23).

[50] G. WIDENGREN, in: *ANRW* II 9.1 (1976), S. 251, und *Feudalismus* (o. Anm. 48), S. 92f.

ja sogar zum parthischen Hochadel zählten[51]. Pattikios selbst war, wenn auch vielleicht ein entferntes Mitglied der regierenden Dynastie der Arsakiden[52], seine Frau gehörte dem Hause Kamsarakān an, einer Seitenlinie der königlichen Familie[53]. Für die Welt des parthischen Adels

[51] Vgl. z.B. G. WIDENGREN, *Stand und Aufgaben der iranischen Religionsgeschichte*, Leiden 1955, S. 125; *Mani* (o. Anm. 26), S. 30; *Die Religionen Irans* (*RM*, 14), Stuttgart 1965, S. 299; *Der Manichäismus*, in: *Saeculum Weltgeschichte* III, Freiburg 1967, S. 262; und in: *Cambridge History of Iran* III 2, S. 965; H.C. PUECH, *Manichéisme*, S. 36; A. ADAM, *Manichäismus*, in: *Religionsgeschichte des Orients in der Zeit der Weltreligionen* (*HO* I 8.2), Leiden 1961, S. 107; L.J.R. ORT, *op. cit.* (o. Anm. 45), S. 195, 199, 204-207; F.C. ANDREAS – W.B. HENNING, *op. cit.* (o. Anm. 45), S. 303 Anm. 3; H.H. SCHAEDER, *Urform und Fortbildung des manichäischen Systems*, *VBW* 4 (1924/25), S. 68f, und *Der Manichäismus nach neuen Funden und Forschungen*, in: *Orientalische Stimmen zum Erlösungsgedanken*, hrsg. v. F. Taeschnet (*Morgenl.*, 28), Leipzig 1936, S. 97; H.J. POLOTSKY, in: *PRE* Suppl. VI (1935), Sp. 243; J. RIES, in: *Acta Orientalia Belgica* 2 (1980), S. 133; art. *Mani et Manichéisme*, in: *DSp* X (1980), S. 199; und art. *Manichéisme*, in: *Enc. Cath.* VIII (1979), S. 304; M. HUTTER, *Mani*, S. 13, und *ZRGG* 43 (1991), S. 289; vgl. noch A. BÖHLIG, *Christliche Würzeln im Manichäismus*, *BSAC* 15 (1958-60), S. 44; *Mani*, in: *Kleines Wörterbuch des christlichen Orients*, hrsg. v. J. Aßfalg – P. Krüger, Wiesbaden 1975, S. 249, und in: *Manichaean Studies* (o. Anm. 16), S. 34. Adlige Herkunft von Manis Mutter: G.O. WESENDONK, *Die Lehre des Mani*, Leipzig 1922, S. 16; H.C. PUECH, *Le Manichéisme*, in: *Histoire générale des religions* III, ed. M. Gorce – R. Mortier, Paris 1945, S. 92; *Die Religion des Mani*, in: *Christus und die Religionen der Erde*, hrsg. v. F. König, Freiburg 1951, S. 516f, und *Le Manichéisme*, in: *L'histoire des religions* II (*Encyclopédie de la Pléiade*), Paris 1972, S. 531; J.P. ASMUSSEN, *Manichaeism*, in *Historia religionum. Handbook for the History of Religions*, I. *Religions of the Past*, Leiden 1969, S. 586, und *Der Manichäismus*, in: *Handbuch der Religionsgeschichte* III, Göttingen 1975, S. 337; A. VON PRONAY, *Mithras und die geheimen Kulte der Römer*, Freiburg 1989, S. 201; S.N.C. LIEU, *op. cit.* (o. Anm. 30), S. 36, 256.

[52] Nach Ibn an-Nadīm (G.L. FLÜGEL, *Fihrist* I, S. 327.30, *Mani* [o. Anm. 7], S. 49.3) gehörte Manis Vater der Familie der Ḥaskāniyya an, worunter die Arsakiden zu verstehen sind. Die Partherdynastie wird bei den arabischen Autoren gewöhnlich ʾAšġāniyya oder ʾAskāniyya genannt, es kommen gelegentlich aber auch orthographisch abweichende Formen vor (ʾAsʿāniyya, ʾAšʿāniyya).

[53] An der zuvor genannten Stelle bezeichnet Ibn an-Nadīm Manis Mutter als Mitglied der Arsakidenfamilie. Das ʾAsʿāniyya der Handschriften läßt sich durch Hinzufügung diakritischer Punkte leicht in ʾAšġāniyya (oder ʾAsġāniyya), dem geläufigen Namen der Arsakiden, verwandeln. Nach dem 'Kompendium' der Lehren Manis, dem sog. Fragment Stein, «wurde Mani, der Buddha des Lichts, im Lande Su-lin (die parthisch/sasanidische Provinz Sūristān = Babylonien) in der königlichen Residenz Pa-tis (Pattikios) von dessen Frau Man-yen (Maria) aus dem Hause Chin-sa-chien (Kamsaragan) geboren» (G. HALOUN – W.B. HENNING, *art. cit.* [o. Anm. 30], S. 190; N. TAJADOD, *op. cit.* [o. Anm. 7], S. 48-49; S.N.C. LIEU, *op. cit.* [o. Anm. 30], S. 255; vgl. dazu W.B. HENNING, *The Book of Giants*, *BSOAS* 11, 1943, S. 52 Anm. 4; L.J.R. ORT, *op. cit.* [o. Anm. 45], S. 195, 204-207; W. SUNDERMANN, *Altorientalische Forschungen* 13, 1986, S. 48f und 14, 1987, S. 44 Anm. 23; M. TARDIEU, *op. cit.* [o. Anm. 11], S. 5; J. RIES, in: *Acta Orientalia Belgica* 2, 1980, S. 133; N. TAJADOD, *Mani* [o. Anm. 7], S. 104ff, bes. 116; S.N.C. LIEU, *op. cit.*, S. 36, 256; dt. Übers. des Textes mit Verweis auf Henning bei H. SCHMIDT-GLINZER, *op. cit.* [o. Anm. 30], S. 70, 143). Nach O. KLIMA ist Hennings

war Pattikios ein Außenseiter, der ihre Ideale nicht in gewohntem Maß teilte und allem, was das Leben lebenswert machte, wie Kampf, Jagd, Polospiel, Essen und Trinken[54], keinen tieferen Sinn abgewinnen konnte. Stattdessen beschäftigte er sich mit religiösen Fragen. Das Glück, dem Adel anzugehören, verschaffte ihm die Möglichkeit, in Ktesiphon[55] ein Leben ohne finanzielle Sorgen führen zu können.

An den äußeren Strukturen dieses Ausbildungsmodell, das die Oberschicht von der Königsfamilie bis hin zum Landadel befolgte, orientierte sich auch Manis Vater. Den ursprünglichen Bildungsinhalt warf er, quasi ein 'Aussteiger' aus der Welt des Adels, über Bord[56]. Gefragt waren nun

Identifikation der chinesischen Namen zwar richtig, die königliche Herkunft Manis gehört aber dem Reich der Fabel an (*Kamsarakan und Καμασαρύη*, *ArOr* 26, 1958, S. 339-342; ähnlich M. TARDIEU, *op. cit.*, S. 5; F. DECRET, *op. cit.* [o. Anm. 7], S. 42).

[54] O. KLIMA, *Ruhm und Untergang des alten Iran*, Leipzig 1988, S. 151-155. Als Mani zu seiner verhängnisvollen letzten Audienz in der Residenzstadt Belapat (syr. Bēṯ Lāpāṭ / Gunde Šābuhr; zum Namen vgl. D.T. POTTS, *Gundešapur and the Gondeisos*, in: *Mélanges P. Amiet* II, *ArAnt* 24, 1989, S. 323-335; W. SCHWAIGERT, *Das Christentum in Ḫūzistān im Rahmen der frühen Kirchengeschichte Persiens bis zur Synode von Seleukeia–Ktesiphon im Jahre 410*, Diss. Marburg 1989, S. 278-284 u.ö.; W. SUNDERMANN, *Altorientalische Forschungen* 13, 1986, S. 301) eintritt, empfängt ihn Bahrām I. (274-276) ausgesprochen frostig. «Und als die ersten Worte an den Herrn sagte er: "Du bist nicht willkommen!" Aber der Herr antwortete: "Warum? Habe ich etwas Böses getan?" Der König sagte: "Ich habe einen Eid geschworen, dich nicht in dieses Land zu lassen." Und in einem Zornesausbruch sagte er zum Herrn folgendermaßen: "Ah, wozu hat man euch nötig, da ihr weder in den Krieg zieht, noch auf die Jagd geht?"» (Zitat aus dem mittelpersischen Turfanfragment M3 nach G. WIDENGREN, *op. cit.* [o. Anm. 26], S. 45; dsgl. O. KLIMA, *Mani*, S. 371; Textpublikation bei W.B. HENNING, *BSOAS* 10, 1942, S. 950-951; zu dem Sasanidenkönig Bahrām I. vgl. A.S. SHAHBAZI, art. *Bahram I.*, in: *Encyclopaedia Iranica* III, 1989, S. 515f).

[55] Wohlhabende Adlige verbrachten den schwülheißen Sommer lieber im iranischen Hochland als in Babylonien. Nicht wenige Vertreter des Hochadels (vazūrgān) besaßen Villen in der Hauptstadt. Dem drückenden Klima der babylonischen Tiefebene entflohen auch die Partherkönige. Sie residierten im Winter in Ktesiphon und im Sommer in Ekbatana in Medien (Strabo XVI 1.16, §743; Josephus, *Ant. Jud.* XVIII 9.9, §377; vgl. E. HONIGMANN, art. *Ktesiphon* (5), in: *PRE* Suppl. IV, 1924, Sp. 1110; P. BEDJAN, *Histoire de Mar-Jabalaha, de trois autres patriarches et deux laïques nestoriens*, Paris–Leipzig 1895², S. 435.9f), wo auch Manis Vater (nach Ibn an-Nadīm) herkam. Vermutlich pendelte Pattikios anfangs wie die parthischen Könige, mit denen er verwandt war, zwischen der Hauptstadt und dem kühlen Bergland hin und her, bis er sich dazu entschloß, dauernd in der Metropole zu bleiben (vgl. G.L. FLÜGEL, *Fihrist* I, S. 328.1f, und *Mani* [o. Anm. 7], S. 49.5-7, 83; G. WIDENGREN, *op. cit.* [o. Anm. 26], S. 30).

[56] Nach H.G. KIPPENBERG, *Versuch einer soziologischen Verortung des antiken Gnostizismus*, *Numen* 17 (1970), S. 211-231, enstand der antike Gnostizismus im Kreis hellenistischer Intellektueller aus den östlichen Randländern des römischen Reiches. Ihre negative Weltsicht, die sich in verschiedenen gnostischen Systemen niederschlug, war eine Reaktion auf ihre politische Entmündigung nach der Eroberung durch Rom (bes. S. 225 u.ö.). Kippenbergs Analyse berührt sich stark mit Überlegungen Max Webers zur Genese

primär intellektuelle Fähigkeiten und nicht der Umgang mit Pfeil und Bogen. Das Kind sollte ein Schreibrohr halten können und nicht den Bogen spannen müssen. Aus diesem Grund wartete Pattikios auch nicht, bis Mani etwa das 5.-7. Lebensjahr vollendet hatte[57], sondern holte den Sohn bereits früher zu sich. Für den Beginn der Erziehung im Kreis der Täufer war nicht die Körpergröße ausschlaggebend, sondern die intellektuelle Reife.

Um die religiöse Bildung des Kindes kümmert sich in der Täufergemeinschaft nicht primär Pattikios selbst, sondern Sita, ein Täufer, der den Rang eines Presbyters[58] inne hatte. Zwischen Sita und Mani bestand

von Gnosis und Manichäismus. Webers mehr oder weniger kurz skizzierte Rahmenbedingungen zur Entstehung der Gnosis sind etwas weiter gefaßt als in der Analyse von Kippenberg. Die freiwillige oder erzwungene Abwendung bürgerlicher oder adliger Bildungsschichten von der Politik oder politischer Betätigung führte zur Entwicklung gnostischer Erlösungsreligionen (M. WEBER, *op. cit.* [o. Anm. 45], S. 393-395, bes. 394f; Zitate auch bei H.G. KIPPENBERG, S. 222). Die antiken Quellen machen über die soziale Herkunft der Schöpfer einzelner gnostischer Systeme keine verwertbaren Aussagen. Von Markion, der allerdings kein typischer Vertreter der Gnosis ist und streng genommen nicht der gnostischen Bewegung zuzuordnen ist, weiß die Überlieferung zu berichten, daß er Schiffsreeder war und aus einer wohlhabenden Familie stammte (A. VON HARNACK, *Marcion. Das Evangelium vom fremden Gott*, Leipzig 1921[2] [repr. Darmstadt 1985], S. 16f.). Manis Vater wäre somit ein Musterbeispiel für Webers bzw. Kippenbergs These, daß sozial priviligierte Schichten nach 'Entpolitisierung' und 'Entmilitarisierung' (M. WEBER, *op. cit.*, S. 394) eine Erlösungsreligiosität entwickeln. Aufgrund seiner Zugehörigkeit zum parthischen Hochadel hätte Pattikios, was auch seine Eheschließung zeigt, Karriere im parthischen Heer oder in der Administration machen können. Freiwillig oder unfreiwillig zieht er sich auf seine Landgüter zurück und sucht nach einer religiösen Gemeinschaft, die auf seine existentiellen Fragen eine Antwort zu geben vermag. Seine sozial priviligierte Stellung erlaubt es ihm, ein Leben ohne materielle Not führen.

[57] Die religiöse Erziehung des adligen Mihramgušnasp, der nach seiner Konversion den Namen Gīwārgīs erhielt und am 14. Jan. 615 als Märtyrer starb, muß etwa im Alter von 4-5 Jahren begonnen haben. Ehe er 7 Jahre alt ist, darf er bereits einen Opferritus vollziehen und die Barsomzweige halten. Ferner lernt er 'von Kindesbeinen an' die mittelpersische Schrift mit ihren aramäischen Ideogrammen («die persische ars scribendi», P. BEDJAN, *op. cit.* [o. Anm. 55], S. 436.6-10).

In Lykurgs Sparta beginnt die vom Staat verordnete Erziehung der Söhne, die wie in Persien primär militärischen Zwecken diente, im Alter von 7 Jahren. In Platons Philosophenstaat, wo andere Prioritäten gesetzt werden, setzt der Schulunterricht bereits ein Jahr früher ein (W. REICHERT, *Erziehungskonzeptionen der griechischen Antike*, Rheinfelden 1990, S. 25, 143).

[58] In der Rangordnung der späteren manichäischen Hierarchie nahm der Presbyteros den 3. Platz ein. Der Titel ist ein Erbe aus dem Täuferkreis, in dem Mani aufwuchs (L. KOENEN, *Manichäische Mission und Klöster in Ägypten*, in *Das römisch-byzantinische Ägypten* [*Aegyptiaca Treverensia*, 2], Mainz 1983, S. 99f). Die Zahl der manichäischen Presbyteroi war offenbar nach den Tagen des Rundjahres oder der Gradeinteilung des Zodiakos auf 360 begrenzt.

ein gegenseitiges Vertrauensverhältnis, das so eng war, daß Sita seinen «geliebten Sohn» eines Tages 'bei der Hand nimmt' und ihn zum Erben eines vergrabenen Schatzes einsetzt, indem er ihm erklärt: «Ich habe nämlich keinen anderen so gern wie dich, dem ich diese Schätze geben will»[59]. In einer Vision wird Mani bald darauf enthüllt, daß Sita sich nicht seiner Religion anschließen werde[60]. Die angekündigte Verwerfung Sitas betrübt Mani sehr. Zum großen Eklat kommt es allerdings erst, als Sita erkennt, daß sein Schüler[61] und 'Sohn' eigene Wege geht und die Gebote der Täufergemeinschaft mißachtet. Das Vertrauensverhältnis, das Mani mit Sita verband, ist dem eines adligen Knaben zu seinem 'Nährvater' vergleichbar, nur mit dem Unterschied, daß Sita seinem «geliebten Sohn» statt einer höfischen Bildung eine Erziehung auf religiöser Basis vermittelt und ihn sogar zu seinem Erben einsetzen möchte.

D–56154 Boppard Jürgen TUBACH
Bopparder Strasse 19

[59] Mani-Kodex S. 74.8-77.2 (L. KOENEN – C. RÖMER, *KMK*, S. 51-53; A. HENRICHS – L. KOENEN, *ZPE* 32, 1978, S. 94-97, und *Kodex*, S. 155f).

[60] Mani-Kodex S. 77.4ff (L. KOENEN – C. RÖMER, *KMK*, S. 52-55; A. HENRICHS – L. KOENEN, *ZPE* 32, 1978, S. 96-99).

[61] K. RUDOLPH bezeichnet Sita einmal als Manis Lehrer (*Die Bedeutung des Kölner Mani-Kodex für die Manichäismusforschung*, in: *Mélanges H.C. Puech*, Paris 1974, S. 477, und *Mani* [o. Anm. 30], S. 548).

DID ATHANASIUS KNOW ANTONY ?

The fact that the *Vita Antonii* is ascribed to Athanasius as author by more than 160 manuscripts of the Greek version[1], as well as by the literal Latin translation of Evagrius[2] and by the later Coptic translation of the Greek *Vita*[3] has led to the assumption that the archbishop of Alexandria wrote the work some time after the death of Antony in AD 356. Moreover, the belief that Athanasius had earlier met Antony in Alexandria is then based on the alleged 'Athanasian signature' in *Vita Ant.* 71.1:

> But when he was departing, and we were setting him on his way, as we arrived at the gate a woman from behind cried out, "Stay thou man of God, my daughter is grievously vexed by a devil. Stay, I beseech thee, lest I too harm myself with running". And the old man when he heard her, and was asked by us, willingly stayed.

Festal Index 10 (337/338), however, simply states:

> Antony, the great leader, came to Alexandria, and though he remained there only two days, showed himself wonderful in many things and healed many. He departed on the third of Mesori[4] (either 27 July 337 or 338).

There is no mention of any contact with Athanasius. And the Syriac version of the *Vita*, which some scholars believe to be independent of the Greek *Vita* and based on an original Coptic *Life*[5], lacks any reference to the 'we' version of the Greek *Vita*. The Syriac reads:

[1] T.D. BARNES, *Angel of Light or Mystic Initiate? The Problem of the Life of Antony*, *JThS* 37 (1986), p. 358-359, points out that testimony to the Athanasian authorship of the *Vita* is less secure than is often thought. E.g. of the three ancient MSS of the long recension of the Syriac version none attribute authorship to Athanasius, and even Augustine, writing in the 390s, leaves the work anonymous (*Conf.* VIII 6.15). However, c. 380 belief in Athanasian authorship is documented by Gregory Naz., *Orat.* 21.5 and Jerome, *De vir. illust.* 87, 88, 125. A large number of Greek MSS merely reflect this standard belief.

[2] *PL* LXXIII, col. 125-170.

[3] G. GARITTE, *CSCO* 117 (1949); Latin translation in *CSCO* 118 (1949).

[4] ET in *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2nd ser. IV, London 1891, p. 503.

[5] R. DRAGUET, *CSCO* 417 – *Scriptores Syri* 183 (1980); French translation 184 (1980); T.D. BARNES, *art. cit.* (n. 1), p. 353-368 *inter alia*.

> When he (Antony) had finished all these things in Alexandria, he departed in order to go to the desert. And while the whole city accompanied him, as they reached the level of the gate of the city, a woman behind the people ran with great impetuosity and cried out, "Stay thou man of God" ...[6].

There is no suggestion in the Syriac that Athanasius was among the crowds seeing Antony off.

Was Athanasius then in Alexandria when Antony visited the metropolis in the summer of 337 or 338? The answer will depend on our view as to the length of Athanasius' first exile in the west. In *Festal Index* 8 this exile is said to have begun on 10 Athyr, i.e. 7 November 335. G.R. Sievers emended this to 10 Mechir, i.e. 5 February 336[7], on the grounds that the confusion of Mechir with Athyr is found elsewhere, e.g. twice in *Historia Acephala* 12 where the names of the consuls support the correct date. T.D. Barnes disputed Sievers' emendation and held that Athanasius had two audiences with Constantine on successive days, 6 and 7 November[8], and that he was exiled to Trier on the latter day. E. Schwartz[9], followed by many others, held that Athanasius' exile ended on 17 June 337 when the archbishop left Trier. If this date is accepted it leaves less than a month between Constantine's death on 22 May 337 and Athanasius' release. While this interval is possible the Emperor's three sons had far more pressing problems on their hands, such as the position of Dalmatius, than an ecclesiastical issue — even their own proclamation as Augusti was deferred until 9 September 337. It is also to be noted that the letter of Constantine II to the Alexandrian Church ending Athanasius' exile gives no year but only the month and day of the letter (87.7: ἐδόθη πρὸ δεκαπέντε καλανδῶν Ἰουλίων ἐν Τριβέροις). Schwartz argued that as Constantine II refers to himself in this letter (87.4) as Caesar then the year must have been 337. However, this is not an insuperable objection as the Edict of Maximinus, given in Eusebius *HE* IX 10.7, begins Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Γάϊος Οὐαλέριος Μαξιμῖνος, with Σεβαστός only added at the end as an afterthought. There are other imperial letters which omit either Augustus or Caesar, e.g. Constantine's letter to Macarius, bishop of Jerusalem, preserved in

[6] *CSCO – Scriptores Syri* 183, p. 117.12–118.3; translation in T.D. BARNES, *art. cit.* (n. 1), p. 362-363.

[7] *Zeitschr. Hist. Theol.* 38 (1868), p. 98.

[8] *Emperors and Bishops, AD 324–344: Some Problems*, *AJAH* 3 (1978), p. 62-63.

[9] *Zur Geschichte des Athanasius* (*ZGA*), Berlin 1959, p. 269-270.

Theodoret *HE* I 17[10]. The turbulent political situation after Constantine's death, the murders of members of the imperial family, probably at the instigation of Constantius or the army, and the lapse of time before the three sons were proclaimed Augusti have led some scholars to argue that Athanasius' exile ended on 17 June 338[11], after which he went on journeys in the east, eventually reaching Alexandria on 23 November 338.

I would now like to exploit *Festal Index* 10[12] in support of this date. As Athanasius in s. 12 refers to the Paschal Fast of forty days beginning on 19 Mechir (13 February) with the Feast itself being held on 30 Phamenoth (26 March), the letter was presumably written late in 337 or, at the latest, before February 338 and then sent to Alexandria. In s. 1 Athanasius clearly claims that he is still in exile:

> Although I have travelled all this distance from you, my brethren, I have not forgotten the custom which obtains among you, which has been delivered to me by the fathers, so as to be silent without notifying you the time of the annual holy feast and the day for its celebration. For although I have been hindered by those afflictions of which you have doubtless heard, and severe trials have been laid upon me, and a great distance separated us ... yet the Lord, strengthening and comforting us in our tribulations, we have not feared, even when held fast in the midst of such machinations and conspiracies, to indicate and make known to you our saving Easter feast, even from the ends of the earth.

Cf. also s. 2:

> While then I committed all my affairs to God, I was anxious to celebrate the feast with you, not taking into account the distance between us. For although place separated us, yet the Lord the Giver of the feast ... brings us together in mind, in harmony and in the bond of peace[13].

If Athanasius was already at Alexandria at Easter 338, or during the period immediately preceding it, it is surely improbable that he would have written in this way. Why state he was far away if he was present? T.D. Barnes sought to relate *Epistle* 10 to the time of one of Athanasius'

[10] *GCS* 44, p. 61-62.

[11] O. SEECK, *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n.Chr.*, Stuttgart 1919, p. 186; H. NORDBERG, *Athanasius and the Emperor* (*CHL*, 30.3), Helsinki 1963, p. 32-35.

[12] *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2nd ser. IV, p. 527-532.

[13] W. CURETON, *The Festal Letters of Athanasius*, London 1848; *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2nd ser. IV, p. 527-528.

meetings with Constantius — the first of which was in his view at Viminacium in the summer of early autumn of 337 when the Emperor was on the Danube[14]. According to Barnes Athanasius then entered Alexandria on 23 November 337. The second meeting occurred *after* his return when Athanasius again left Alexandria and met the Emperor to answer charges of murder and treason made by bishops opposed to him and allegedly referred to in *Apol. sec.* 3.5-7. It was at this time that Athanasius wrote or dictated *Festal Epistle* 10, far from the city of Alexandria. However, if this was so it is strange that there is no mention of any visit to Constantius in the Encyclical Letter of the Egyptian bishops of 339 (*Apol. sec.* 3.1-19), nor any other indication that he had left Alexandria after his return from Gaul. Archibald Robertson was one of the few scholars to grasp the difficulty presented to the 337 date by *Festal Epistle* 10 when he argued that the letter must have been begun as early as Easter 337 and then finished *after* Athanasius had returned to his see[15]. However, there are no indications in the letter of any transition from Easter 337 to Easter 338, such as in *Epistles* 17 and 19 in which the archbishop refers to the following Easter.

Evidence which makes the November 338 date for the return of Athanasius from Gaul almost certain is, I believe, provided by the *Historia Acephala*[16], which deserves to be rescued from oblivion. The author wrote in the episcopate of Theophilus, who was consecrated bishop in 385, not long after the death of Athanasius. Essentially an annalist the author wrote with care and skill independently of the compiler of the *Festal Index*. The section of *Historia Acephala* bearing on the length of Athanasius' first exile is contained in c. 17:

> Usque ad sequentem Lupicini et Iovini consulatum et Valentis secundi Payni xiiii in consuolatu, finiuntur Athanasii anni xl: ex quibus mansit Triberis Gallias [...] menses xc et dies iii: aput Alexandriam in incertis locis latens, quando ab Hilario notario et duce fatigabatur, menses lxxii et dies xiiii: aput Egyptum et Antiochiam in itineribus menses xv et dies xxii: in possessione iuxta novum fluvium menses iiii: fient pariter menses vi et anni xvii et dies xx. remansit autem quietus aput Alexandriam annos xxii et menses v dies x.

[14] *AJAH* 3 (1978), p. 66.

[15] *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2nd ser. IV, p. 527 n. 4.

[16] The best recent study is that of A. MARTIN, *Histoire 'Acéphale' et Index Syriaque des lettres festales d'Athanase d'Alexandrie*, Paris 1985; cf. *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2nd ser. IV, p. 495.

> All the way to the next consulship of Lupicinus and Jovinus and that of Valens II on 14 Payni in (this) consulship, 40 years of (the bishopric) of Athanasius are completed: out of which he stayed in Trier in Gaul [...] 90 months and 3 days: at Alexandria (and) in uncertain hiding places, when he was being harassed by Hilary the notary and the Dux, 72 months and 14 days: in Egypt and Antioch on journeys 15 months and 22 days: in the property near the new river 4 months: the result will be exactly 6 months and 17 years and 20 days. Also he remained quietly at Alexandria 22 years and 5 months (and) 10 days.

This gives the following sequence:

		months	*days*
Exile	1	xc	iii
	3	lxxii	xiv
	4	xv	xxii
	5	iv	

Total, i.e. "exact result", equals 17 years, 6 months, 20 days. If we add the figures as they stand they give a total of 182 months, 9 days, which equals 15 years, 2 months, 9 days, i.e. 2 years, 4 months, 11 days short of the "exact result" in the text of 17 years, 6 months, 20 days. Only four of Athanasius' exiles are accounted for and so one, lasting 2 years, 4 months, 11 days, has fallen out of the text. The first figure of 90 months, 3 days corresponds almost exactly to the length of Athanasius' second exile from 16 April 339 to 21 October 346. This coincidence cannot be accidental and almost certainly means that 2 years, 4 months, 11 days has dropped out of the text after *ex quibus mansit Triberis Gallias*. Theodoret[17] probably knew *Historia Acephala* as he states unequivocally that Athanasius remained 2 years and 4 months in Trier and he follows this by quoting Constantine II's letter to the Alexandrian Church annulling Athanasius' exile. Now it is significant that if we add 2 years, 4 months, 11 days to 5 February 336, which we have argued marked the beginning of Athanasius' exile in Gaul, we reach 17 June 338 and not 337. Robertson tried to evade the logic of this by dating from 11 July 335, when Athanasius departed for the Council of Tyre, to 23 November 337 which again is approximately 2 years, 4 months, 11 days[18]. However, this collapses on the fact that *Historia Acephala* and

[17] *HE* II 1.1 (*GCS* 44, p. 94).
[18] *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2nd ser. IV, p. 496.

Theodoret state that Athanasius abode *in Gaul* for this period. No other source dates Athanasius' first exile from the date of his original sailing for Tyre.

This somewhat lengthy excursus shows that Athanasius was not in Alexandria when Antony visited the city in the summer of 337 or 338, and indeed only came back to his see on 23 November 338 long after Antony had returned to the desert. How then can we explain the "we" passage in *Vita Antonii* 71.1 which is not present in the Syriac version? Barnes suggested that the Greek *Vita* was a redaction by someone, other than Athanasius, who *did* escort Antony to the city gate of Alexandria, although in the same article he stated that it was Athanasius who doubtless sent a pressing invitation to Antony to visit the metropolis in order to bolster support for his own position which was under attack from enemies who were seeking to depose him from office[19]. As we have seen this is unlikely.

There are other indications that Athanasius had never met Antony, or had no desire to mention him. In *Ep. Ammonis* 34 the writer records a report that Athanasius gave in Church in Alexandria concerning the Pachomian leader Theodore. This report was particularly directed to Ammonius, bishop of Elearchia, and to Hermon, bishop of Boubastis:

> While the above mentioned bishops were marvelling about the blessed Antony (for Ammonius had often met with him), Pope Athanasius said to them: "I also saw great men of God in thos times: Theodore, the beloved of the Tebennesiote monks, and a monk from around Antinoe named Father Apa Pammon, who have recently fallen asleep ... Whence, I believe that many men, well pleasing to God, are certainly hidden among the monks. For they too were (seeking to) escape notice, just like the blessed Amoun and the holy Theodore, who dwelt in the Mountain of Nitria, and God's servant, the elderly Pambo"[20].

It is surely significant that Athanasius does not mention Antony among the great men of the monastic tradition whom he had seen — a remarkable omission. While an argument from silence is never decisive, surely Athanasius would have taken this opportunity to mention Antony had he met and known him.

[19] *JThS* 37 (1986), p. 362-363.

[20] J.E. GOEHRING, *The Letter of Ammon and Pachomian Monasticism*, Berlin 1986, p. 156.

It is true that Athanasius had heard of Antony[21] and had received letters from him. We are told that Antony had written a letter to the Pachomian monks consoling them on Pachomius' death (AD 346)[22]. The account continues:

> He (Antony) also wrote a letter to the athlete of Christ, Apa Athanasius the archbishop, asking him too to console the brothers with encouraging words because their father and the one whom he appointed to succeed him, Apa Petronios, had died.

The letter then tells the archbishop of Antony's concern that the *koinonia* should not be dispersed and expresses the hope that Apa Horsiesios, the 'Israelite', Pachomius' successor, would become a great light for the *koinonia*:

> We urge your High-Priesthood now to encourage those with you, to instill loyalty to him in them, and to take care of their every need. Pray for us, O unquenchable light, source of intelligence, boast of the saints[23].

No reply came from Athanasius to this flattery. It is noticeable that Antony only communicates with Athanasius through the Pachomian postal system which used the Nile boats to reach Alexandria. Antony's letter, moreover, is concerned only with matters affecting the future of the Pachomian *koinonia*. It is as if Antony needed Pachomians to validate his approach to the archbishop. It is also significant that while Athanasius replies to letters from Pachomius and his successors no response is made to Antony which suggests a certain coolness on the archbishop's part. This has been unnoticed by scholars.

If, as I believe, the Greek *Vita Antonii* was not the work of Athanasius, it is strange that later tradition, which by c. 380 had attached the archbishop's name to the *Vita*, did not then indicate any involvement

[21] Antony had visited Alexandria during the last great persecution c. AD 306 (*Vita* 46) when he ministered to the confesssors — Athanasius was then a boy. In another story Antony travels to Alexandria, learns the nature of virtue from a layman and states that the whole city will enter heaven because of their good works, while he will suffer punishment for his sins: *Apophthegmata* (Anonymous series) N. 490; French translation in L. REGNAULT, *Les Sentences des Pères du désert: série des anonymes*, Solesmes 1985. There is, however, no mention of any contact with Athanasius other than in *Vita* 71 and the *Exordium*.

[22] *Vita Pach.*, *SBo* 133; cf. *G*[1] 120. A. VEILLEUX, *Pachomian Koinonia* I, Kalamazoo 1980, p. 190.

[23] *SBo* 133; A. VEILLEUX, *op. cit.*, p. 191.

with Antony at decisive points of the latter's life. In fact, the opposite, for Athanasius and Serapion are placed on the same level as recipients of Antony's sheepskin[24]. The *Exordium* to the *Vita* has often been adduced as evidence that Athanasius had known Antony personally. The Greek version, which is not substantially different from the Syriac, reads:

> On account of this, when I received your letter I wanted to send for some of the monks, particularly those who used to associate with him more frequently, that I might learn fresh details and send them to you. But as the sailing season is coming to a close and the letter–carrier growing impatient, I hastened to write to your Reverence what I myself know, having seen him often, and what I was able to learn from him who was his attendant over a long period and poured water on his hands[25].

If Athanasius was not the author of the *Vita* then it was another writer, or his Coptic source, who knew Antony personally and drew on recollections of another disciple who poured water on his hands. Martin Tetz argued that an earlier *Vita* was written by Serapion, bishop of Thmuis, and that later this was reworked by Athanasius[26]. Serapion was certainly one of Antony's closest disciples, yet there is nothing in the sources to connect him firmly with the *Vita*. Serapion, in his *Epistola ad Monachos*, mentions Antony and refers to the *Vita* preserved in the monastic archives[27] and had he been the author this would surely have been stated. Clearly, however, this *Vita* existed before 359 when Serapion died. Whether this was an earlier version is, however, unclear. If this *Vita* recorded Antony's death then it will have been written between 356 and 359.

While it is true that Athanasius knew *about* Antony — he records that Antony wrote from the Mountain to Gregory, the intruder into the Alexandrian see[28] — and, as we have seen, received letters from Antony, it is far from certain that the archbishop was much concerned with eremitical monasticism. Certain anchorites, among them those living in Alexandria, had a bad reputation for impure living and foul behaviour[29].

[24] *Vita Ant.* 91.

[25] Translation of R.T. MEYER, *ACW*10, Westminster (MD) 1950, p. 18. For the pouring of water *2 Kings* 3.11 in respect of Elisha and Elijah. The majority of Greek MSS support this translation.

[26] *Athanasius und die Vita Antonii*, *ZNTW* 73 (1982), p. 1-30.

[27] *PG* XL, col. 940.

[28] *Hist. Arian.* 14.

[29] *SBo* 89.

Athanasius' main interest was in monasticism of the Pachomian type and it was to Upper Egypt that he went soon after his consecration in 328 and at other times when exiled from his see. He never made any attempt to visit Antony. The master stroke of the late fourth century was to ascribe the Greek *Vita Antonii* to Athanasius and so ensure that it would be revered and read in the West where Athanasius had introduced monasticism.

There are indications that Antony and some of his disciples were at variance over organisational questions and also were doctrinally suspect in certain quarters. *Vita Pach. SBo* 129 records how Antony was reproached by his followers for lauding the praises of the Pachomian monks, yet when his disciples stay in the Pachomian monasteries they are given a hard time:

> "Are you Meletians?", the Pachomians ask. "We are tired of declaring that we belong to Apa Antony", they say. "Many come here and assert, 'we belong to him', and we receive them according to the precept of the Gospel. Then when they have left us, if we enquire about them, we discover that they were Meletians"[30].

This is a significant admission that monks claiming to belong to Antony were in fact Meletian sympathisers. We know from the *Breviarium Melitii*, presented to bishop Alexander soon after the Council of Nicaea[31], that the Meletians at this time had 34 bishops, together with presbyters and deacons, out of a total of about 72 bishops in Egypt. The Meletian mission reached along the length of the Nile as far as Coptos, the modern Qift south of Tabennesi, and embraced many episcopal sees outside of Alexandria. This was a very dangerous political situation for Athanasius, when he became archbishop in 328, as there was the possibility that the Meletians would lose contact with the Emperor and the Imperial organisation. Some of these bishops were eventually reconciled with Athanasius and the Alexandrian see, although at least 12, mentioned in the *Breviarium*, refused reconciliation. Then there were

[30] A. VEILLEUX, *op. cit.* (n. 22), p. 186. On Meletian monasticism J.E. GOEHRING, *op. cit.* (n. 20), p. 230-231, and his paper on Meletian monasticism to the International Conference on Patristic Studies (Oxford 1991) in *Studia Patristica* XXV, Leuven 1993, p. 388-395. The Meletians had a monastic organisation as early as AD 334 with affiliated monasteries. On the political aspects of Meletianism the present writer's article *Athanasius and the Meletian Schism in Egypt*, *JEA* 59 (1973), p. 181-189.

[31] *Apol. Sec.* 71. On the *Breviarium* cf. the recent study of H. HAUBEN, *Le catalogue mélitien réexaminé*, in *Sacris Erudiri* 31 (1989-1990), p. 155-167.

Meletian monasteries which existed in parallel to those of the Pachomian type. So the fact that certain followers of Antony had Meletian associations would have been suspect for Athanasius. This may be one of the reasons why Athanasius ignored Antony himself, notwithstanding the fact that Antony was friendly to the Pachomian *koinonia*. Athanasius was concerned to build up an anti-Meletian base in the Thebaid as elsewhere. His concern was political, as well as religious and ecclesiastical.

It is noticeable that in *Vita Antonii* 68-71 the writer disassociates Antony from the Meletians, Manichees and Arians in strong terms although he admits that Antony knew about the Meletians "from the beginning"[32]. The writer thus reveals that Antony had had dealings with this group for many years. In a similar way the *Vita* describes Antony as loathing the heresy of the Arians although certain "Arian madmen" had come to see him in the Mountain. Significantly the *Vita* records that "the Arians lyingly gave out that his views were the same as theirs"[33]. Is it possible that Antony's visit to Alexandria in Mesore 337/338, before Athanasius had returned from his first exile, was not to bolster an alleged Alexandrian 'orthodoxy' but to see how asceticism was progressing in the Alexandrian Church among Christians of various persuasions, including Meletians and Arians, groups of which existed there. While Antony has been depicted as a supporter of Athanasian orthodoxy there is little in the sources, when critically analysed, to suggest that this was so.

A discussion of the influence of Athanasian theology in Alexandria and Egypt would go beyond the scope of this paper. Antony's letters, the subject of a recent study[34], seem to reflect the influence of the theology of *Contra Gentes* and *De Incarnatione*. And the earliest Coptic *Vita Antonii*, possibly known in a Greek translation to Serapion, may reflect certain elements of Athanasius' theology, as the extant Syriac *Vita* shows. I wish to suggest that the Greek *Vita*, redacted by an unknown author who was present when Antony had visited Alexandria some twenty years earlier, already found elements of the Athanasian theology in his Coptic source. He added to this a firmer emphasis on the doctrines of the Incarnation of the Word, the Cross and the Image, which must have been common currency in Alexandrian circles, together with an

32 *Vita Ant*. 68.
33 *Vita Ant*. 69.
34 S. Rubenson, *The Letters of St. Antony*, Lund 1990.

emphasis on Antony's joy, which he perhaps recalled from personal knowledge[35].

Christianity in Egypt in the fourth century does not present a uniform picture. Outside of Alexandria there was a variegated pattern of religious belief and practice, with no clear cut distinction between 'orthodoxy' and 'heresy'. Athanasius knew this, although he attempted to disguise what he abhorred. The historical Antony of the Inner and Outer Mountains bestrode both. The reason that Athanasius did not give his approval to the redaction of the *Vita* by an unknown author is not hard to see. He had no historical knowledge of the anchorite and did not want his name associated with any claim to personal recollection — notwithstanding certain theological emphases in the *Vita* with which he could have approved. Moreover, Antony may have been suspect in his eyes because of the Meletian associations of some of his followers. It was later, towards the end of the fourth century, that others attached his name to the *Vita* thus ensuring that it would quickly gain a reading in the West and elsewhere. Antony thus was changed into the 'ideal' monk and a bulwark of Alexandrian orthodoxy, Church polity and authority. The strange figure of the desert and local village life became the exemplum of later monasticism. It would have been more appropriate had Athanasius written a *Vita Pachomii* for his interests were much closer to the Pachomian *koinonia* and to the teaching of its founder. Pachomius' emphasis on biblical teaching of the Cross and Martyrdom, on the images of the Church as the 'Body of Christ', the Spiritual 'Temple', the 'Vine of Saints' and the 'People of God' were all close to the theology of the archbishop.

Harrogate HG2 8DD Leslie W. BARNARD
3 Carlton Road

[35] A. LOUTH, *St. Athanasius and the Greek Life of Antony*, *JThS* 39 (1988), p. 504-509, esp. 506.

CONSTANTIA*

Flavia Julia Constantia, Constantia for short, was the granddaughter, daughter, half-sister, and wife of Roman emperors. It will be the purpose of this paper to shed as much light on her life as the scattered references in the primary sources permit.

To the emperor Constantius I and his wife Theodora, the stepdaughter (or daughter) of the emperor Maximian, six children were born[1]. These were Flavius Dalmatius, Julius Constantius, Hannibalianus, Constantia, Anastasia, and Eutropia, and something is known about the life of each of these[2]. But if we wish to discover *when* Constantia (or any of her siblings) was born we at once encounter difficulties, since not even the relative ages of the six siblings are attested. A natural *terminus post quem,* of course, would be the year of her parents' marriage.

[*] Note the following abbreviations (journal sigla are those of *Année Philologique*):
T.D. Barnes, *Constantine*: *Constantine and Eusebius*, Cambridge (Mass.) 1981.
T.D. Barnes, *Empire*: *The New Empire of Diocletian and Constantine*, Cambridge (Mass.) 1982.
A. Demandt, *Die Spätantike. Römische Geschichte von Diocletian bis Justinian, 284-565 n.Chr.* (*HdA*, III 6), Munich 1989.
H. Feld, *Licinius: Der Kaiser Licinius*, diss. Saarbrücken 1960.
A.H.M. Jones, *Constantine*: *Constantine and the Conversion of Europe*, London 1948.
D. Kienast, *Kaisertabelle*: *Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, Darmstadt 1989.
I. König, *Origo*: *Origo Constantini: Anonymus Valesianus*. Teil I: *Text und Kommentar*, Trier 1987.
R. MacMullen, *Constantine*: *Constantine*, New York 1969.
O. Seeck, *Geschichte*: *Geschichte des Untergangs der alten Welt*, Stuttgart 1921[4] (repr. 1966).
L. Voelkl, *Konstantin*: *Der Kaiser Konstantin: Annalen einer Zeitenwende*, Munich 1957.
J. Vogt, *Constantin*: *Constantin der Grosse und sein Jahrhundert*, Munich 1960[2].

[1] Eutropius IX 22.1 (ed. Droysen [*MGH, AA* II], p. 164; ed. Santini, p. 62); Euseb.-Hieron., *Chron.*, Olymp. 267 (ed. Fotheringham, p. 307-308; ed. Helm[2] [*GCS* XLVII], p. 225-226). A similar reading is found in Prosper Tiro, *Epit. Chron.* 942 (*MGH, AA* IX = *Chron. Min.* I, p. 445); *Anon. Val.* 1.1 (ed. Mommsen [*MGH, AA* IX = *Chron. Min.* I], p. 7; ed. Moreau-Velkov, p. 1; ed. König, p. 34). Gelasius of Cyzicus (after 475), *Hist. Eccl.* or *Syntagma* III 7.13 (ed. Loeschke-Heinemann [*GCS* XXVIII], p. 147), erroneously calls Constantia the daughter of Helena.

[2] O. Seeck, art. *Constantia*, *Flavia Iulia*, in *RE* IV 1 (1900), col. 958. Articles on Constantia's siblings also by Seeck in *RE* I 2 (1894), col. 2065, IV 1 (1900), col. 1043-1044, IV 2 (1901), col. 2455-2456, VI 1 (1907), col. 1519, and VII 2 (1912), col. 2352. See also A H.M. Jones, *Constantine*, p. 24; L. Voelkl, *Konstantin*, p. 17; *PLRE* I, p. 58, 221, 226, 240-241, 316, and 407; T.D. Barnes, *Constantine*, p. 251; id., *Empire*, p. 37; I. König, *Origo*, p. 63.

Unfortunately that is not without its attendant difficulties either. On March 1, 293, Constantius was appointed to the rank of Caesar[3]. Several ancient sources record that *on this occasion* Constantius was required to separate from Helena, who had born him Constantine, and to marry Theodora, the stepdaughter (or daughter) of Maximian. In Eutropius[4] we can read:

> Diocletianus Maximianum Herculium ex Caesare fecit Augustum, Constantium et Maximianum Caesares ... Atque ut eos etiam adfinitate coniungeret, Constantius privignam Herculi Theodoram accepit ... Galerius filiam Diocletiani Valeriam, ambo uxores quas habuerant repudiare compulsi.

Jerome[5], apparently following Eutropius, reports:

> Constantius et Galerius Maximianus Caesares adsumuntur in regnum ... atque, ut eos Diocletianus etiam adfinitate coniungeret, Constantius privignam Herculii Theodoram accepit ... Galerius filiam Diocletiani Valeriam, ambo uxores quas habuerant repudiare compulsi.

Aurelius Victor[6] makes an interesting comparison:

> Prior [Constantius] Herculi privignam, alter [Galerius] Diocletiano editam sortiuntur diremptis prioribus coniugiis, ut in Nerone Tiberio ac Iulia filia Augustus quondam fecerat.

Yet another source, the so-called *Anonymus Valesianus,* or *Excerpta* Valesiana, or *Origo Constantini*[7], has this to say:

> Iste [Constantius] cum Galerio a Diocletiano Caesar factus est. Relicta enim Helena priore uxore, filiam Maximiani Theodoram duxit uxorem.

On the other hand a panegyric addressed to Maximian offers this passage[8]:

> Tu quidem certe, imperator, tantum esse in concordia bonum statuis ut etiam eos qui circa te potissimo funguntur officio necessitudine tibi et

[3] O. SEECK in *RE* IV 1 (1900), col. 1041; ID., *Geschichte* I, p. 31; Jean MOREAU, art. *Constantius I*, *Constantinus II*, *Constantius II*, *Constans*, in *JbAC* 2 (1959), p. 158-184, at p. 158; *PLRE* I, p. 228; T.D. BARNES, *Empire*, p. 4; S. WILLIAMS, *Diocletian and the Roman Recovery*, New York 1985, p. 64; D. KIENAST, *Kaisertabelle*, p. 276.

[4] *Loc. cit.* (supra n. 1).

[5] *Loc. cit.* (supra n. 1).

[6] *Caes.* 39.25. *Epit.* 39.2 is less specific.

[7] *Anon. Val.* 1.1 (supra n. 1).

[8] *Pan. Lat.* X 11.4 (edd. Baehrens, Mynors) or II 11.4 (ed. Galletier).

affinitate devinxeris, id pulcherrimum arbitratus adhaerere lateri tuo non timoris obsequia, sed vota pietatis.

This panegyric can be dated to April 21, 289[9]; and numerous scholars have interpreted it as a reference to Constantius and have assumed that he was married to Theodora already by that date[10], while a few have rejected this interpretation[11]. The latter are, I believe, correct. The passage in the panegyric admits another interpretation[12]. The testimony of the other sources cited is straightforward and not rendered invalid by Jerome's evident use of Eutropius. The *etiam* in Eutropius strongly suggests that Constantius' marriage to Theodora was a precondition of his appointment to the rank of Caesar at this time and not of some earlier preferment. And would we not expect to read, in Eutropius and Jerome, *acceperat* rather than *accepit* and, in the *Anonymus Valesianus*, *duxerat* rather than *duxit* if that marriage had taken place several years earlier? Furthermore, an alternate date for Galerius' marriage to Valeria will also have to be found if 293 is abandoned as the date of Constantius' marriage to Theodora. I am satisfied, therefore, that the marriage took place in 293 and not several years earlier and that 293 constitutes a *terminus post quem* for the birth of Constantia.

There is no direct evidence for Constantia's place of birth. But a good case can be made for Trier, since this city served as Constantius' principal residence during the years 293–306[13]. Constantius was, of course,

[9] *Pan. Lat.,* ed. Galletier, vol. I, p. 7-9 and 21.

[10] O. SEECK in *RE* IV 1 (1900), col. 1041; ID., *Geschichte* I, p. 29; Jean MOREAU, *loc. cit.* (supra n. 3); J. VOGT, *Constantin,* p. 102 and 141; H.-H. LAUER, *Kaiserin Helena: Leben und Legenden*, Munich 1967, p. 15 (erroneously referring to Theodora as the stepdaughter of Diocletian); I. KÖNIG, *Die Berufung des Constantius Chlorus und des Galerius zu Caesaren*, *Chiron* 4 (1974), p. 567-576, at p. 574; J. VOGT, *Helena Augusta, das Kreuz und die Juden: Fragen um die Mutter Constantins des Grossen*, *Saeculum* 27 (1976), p. 211-222, at p. 211; T.D. BARNES, *Empire*, p. 37 and 125-126; S. WILLIAMS, op. cit. (supra n. 3), p. 64; I. KÖNIG, *Origo*, p. 62; A. DEMANDT, *Spätantike*, p. 48; J.W. DRIJVERS, *Helena Augusta: The Mother of Constantine the Great and the Legend of Her Finding of the True Cross*, Leiden 1992, p. 19.

[11] J. MAURICE, *Sainte Hélène*, Paris 1930, p. 6; *PLRE* I, p. 228. To F. KOLB, *Diocletian und die Erste Tetrarchie*, Berlin 1987, p. 68 n. 181 and p. 70, Constantius' marriage at the earlier time is only a possibility.

[12] *PLRE* I, p. 407-408, suggests that it may refer to the marriage of Maximian to Eutropia, the future mother of Maxentius and Fausta.

[13] H.-H. LAUER, *op. cit.* (supra n. 10), p. 16; Edith Mary WIGHTMAN, *Roman Trier and the Treveri*, London 1970, p. 58-59; T.D. BARNES, *Empire*, p. 60-61; H. HEINEN, in *Trier: Kaiserresidenz und Bischofssitz* (exhibition catalog), Mainz 1984, p. 19; ID., *Trier und das Trevererland in römischer Zeit* (*2000 Jahre Trier*, 1), Trier 1985, p. 220; Edith Mary WIGHTMAN, *Gallia Belgica*, Berkeley 1985, p. 234-235; A. DEMANDT, *Spätantike*, p. 49.

frequently absent from Trier on military campaigns, but I cannot imagine that Theodora accompanied him, especially while she was pregnant. One of his campaigns, in 296, took Constantius to Britain, but this would not justify the suggestion that Constantia was born in Britain[14]. It is likely that Constantia spent her childhood years in Trier, at least while her father was alive. When Constantine established his residence at Trier he may have deemed it expedient to assign some other residence to his half-sister, as he is known to have done to two of his half-brothers[15].

Late in 311 or early in 312 — after the death of Galerius but before the Battle of the Milvian Bridge — Constantia was betrothed by her half-brother Constantine to his fellow emperor Licinius[16]. If I am right about the date of her parents' marriage, Constantia was then eighteen years old at most, while Licinius was more than twice her age[17]. The political nature of this match is apparent. Constantine, it appears, needed a free hand against Maxentius, and Licinius needed a free hand against Maximinus Daia. On October 28 of 312 Constantine defeated Maxentius at the Milvian Bridge. A few months later, probably in February of 313, he met with Licinius at Milan[18]. And on this occasion, too, the marriage of Constantia to Licinius took place[19].

[14] H. COHEN, *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain*, Paris 1880-1892 (repr. 1955), VII, p. 211.

[15] Libanius, *Or.* 14.29-30; Ausonius, *Prof. Burd.* 17.8-11; O. SEECK in *RE* IV 1 (1900), col. 1044 and IV 2 (1901), col. 2455; *PLRE* I, p. 226; T.D. BARNES, *Constantine*, p. 251.

[16] Lactantius, *Mort. Persec.* 43.2 (Migne, *PL* VII, col. 259; ed. Brandt-Laubmann [*CSEL* XXVII 2], p. 222; ed. Moreau [*SC* XXXIX] I, p. 125; ed. Creed [Oxford 1984], p. 62); Zosimus II 17.2. See O. SEECK in *RE* IV 1 (1900), col. 958; ID., *Geschichte* I, p. 118; A.H.M. JONES, *Constantine*, p. 70 and 76; J. VOGT, *Constantin*, p. 157; H. FELD, *Licinius*, p. 85; R. MACMULLEN, *Constantine*, p. 64; T.D. BARNES, *Constantine*, p. 41 and 62; A. DEMANDT, *Spätantike*, p. 66.

[17] Perhaps Constantia was so young that considerations of decency allowed only a betrothal but not a marriage at this time. Of Licinius we are told by Eusebius, *Hist. Eccl.* X 8.13, that he was ἐσχατόγηρως, but guilty of unbridled sexual passions. O. SEECK, art. *Licinius*, in *RE* XIII 1 (1926), col. 222-231, at col. 222, therefore holds that Licinius was born no later than 250. H. FELD, *Licinius*, p. 62, also opts for 250 or slightly later. But Aurelius Victor, *Epit.* 41.8, reports that Licinius was approximately sixty years old at the time of his death. This seems more reliable to me than Eusebius' tendentious remark, and I hold, with *PLRE* I, p. 509, and T.D. BARNES, *Empire*, p. 43, that Licinius was born ca. 265.

[18] For the date of this important conference see especially S. CALDERONE, *Costantino e il cattolicesimo*, Florence 1962, p. 158-159. By April Licinius was already fighting Maximinus Daia in the Balkans.

[19] The event is well attested by the primary sources. These are listed by O. SEECK in *RE* IV 1 (1900), col. 958, in *PLRE* I, p. 221 and 509, and by T.D. BARNES, *Empire*, p. 44 and 81.

In 312, 313, and 315 the two Augusti jointly held the consulship, each for the second, third, and fourth time respectively[20]. In spite of this and in spite of Constantia's marriage to Licinius, the relationship between Constantine and Licinius was a strained one and at one point led to open hostilities. A battle was fought between the two Augusti on October 8, in 314 or 316, at Cibalae in Pannonia, and Constantine emerged victorious[21]. Licinius was required to cede most of his European territories to Constantine but retained his position as Augustus. Of Constantia's role in these events we know only that she was at her husband's side[22]. Her marriage to Licinius and the rivalries and jealousies between the latter and her half-brother must have put her in a most uncomfortable situation.

[20] In 312 Maxentius also claimed the consulship until his defeat and death on October 28. In 313 Licinius claimed the consulship only after the elimination of Maximinus Daia: O. SEECK, *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n.Chr.*, Stuttgart 1919 (repr. 1964), p. 159-160 and 163; A. DEGRASSI, *I fasti consolari dell'Impero Romano dal 50 avanti Cristo al 613 dopo Cristo*, Rome 1952, p. 78; L. VOELKL, *Konstantin*, p. 40, 53, and 65; T.D. BARNES, *Empire*, p. 95; R.S. BAGNALL *et al.*, *Consuls of the Later Roman Empire*, Atlanta 1987, p. 158-161 and 164-165.

[21] *Anon. Val.* 5.16-17 (ed. Mommsen [*MGH, AA* IX = *Chron. Min.* I], p. 8-9; ed. Moreau-Velkov, p. 5; ed. König, p. 40-42); *Cons. Const.* ad annum 314 (*MGH, AA* IX = *Chron. Min.* I, p. 231).

The conventional date of this battle is October 8, 314: O. SEECK, *Regesten* (supra n. 20), p. 163; ID., art. *Licinius*, in *RE* XIII 1 (1926), col. 222-231, at col. 225; L. VOELKL, *Konstantin*, p. 64-65; E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire* I (French ed. by J.-R. Palanque), Paris–Bruges 1959 (repr. 1968), p. 95. The date of 316 is found in some of the more recent scholarship: P.M. BRUUN, *The Constantinian Coinage of Arelate*, Helsinki 1953, p. 17-21; Chr. HABICHT, *Zur Geschichte des Kaisers Konstantin*, *Hermes* 86 (1958), p. 360-378, at p. 360-370; J. VOGT, *Constantin*, p. 172; P.M. BRUUN, *Studies in Constantinian Chronology*, New York 1961, p. 10-22; A. CHASTAGNOL, review of Bruun's *Studies*, in *RN*, 6th ser., 4 (1962), p. 323-333, at p. 326-330; P.M. BRUUN, in *RIC* VII (1966), p. 66 n. 1 and p. 76; T.D. BARNES, *Lactantius and Constantine*, *JRS* 63 (1973), p. 29-46, at p. 36-38; ID., *Constantine*, p. 14 and 67; ID., *Empire*, p. 73 and 82. The conventional date of 314 is preferred, however, by others: H. FELD, *Licinius*, p. 95-100; Maria R. ALFÖLDI, *Die Niederemmeler 'Kaiserfibel': zum Datum des ersten Krieges zwischen Konstantin und Licinius*, *BJ* 176 (1976), p. 183-200; I. KÖNIG, *Origo*, p. 119-123; D. KIENAST, *Das bellum Cibalense und die Morde des Licinius*, in M. WISSEMANN (ed.), *Roma renascens. Beiträge zur Spätantike und Rezeptionsgeschichte* (Festschrift Ilona Opelt), Frankfurt 1988, p. 149-171; ID., *Kaisertabelle*, p. 290 and 295.

The question is too complex to be decided in the present context.

[22] The *Anon. Val.* 5.16-17 reports that after the battle Licinius conveyed his wife, his son, and his treasury to safety. The son referred to would have to be the illegitimate son, not Constantia's son, *if* the battle took place in 314. On Licinius' two sons see following note.

We may, I think, safely deduce that, in about July of 315, Constantia bore to Licinius a son named Valerius Licinianus Licinius[23]. Our sources do not report his birth as such, only that on March 1, 317, at Serdica, at the tender age of twenty months, he was appointed Caesar, together with Constantine's sons Crispus and Constantine II[24]. In 319 he held the consulship together with Constantine and in 321 together with his father[25].

It is not recorded when, where, or how Constantia was converted to Christianity. One may reasonably assume that at the time of her marriage to Licinius she was well familiar with, and perhaps in some way committed to, Christianity[26]. While she resided with Licinius at Nicomedia considerable influence is known to have been wielded at the court by Eusebius, formerly bishop of Berytus, but bishop of Nicomedia

[23] That Constantia did not give birth to a son of her own but adopted the son who was born to Licinius by a slave woman and later was harshly dealt with by Constantine is a theory advanced by O. SEECK, *Die Verwandtenmorde Constantins des Grossen*, *ZWTh* 33 (1890), p. 63-77, at p. 73-76, and art. *Valerius Licinianus Licinius*, in *RE* XIII 1 (1926), col. 231. While this theory was once accepted by numerous scholars, including J. VOGT, *Constantin*, p. 168 and 188, it is now generally and rightly ignored or rejected, as, e.g., by I. KÖNIG, *Origo*, p. 124-126; A. DEMANDT, *Spätantike*, p. 70 and 75 with n. 70, and D. KIENAST, *Kaisertabelle*, p. 292. The most decisive contribution to the discussion was made by A. CHASTAGNOL, *Propos sur Licinius le Jeune*, *BSFN* 27 (1972), p. 264-267.

[24] Aurelius Victor, *Epit.* 41.4; Zosimus II 20.2. For other sources see O. SEECK, *Regesten* (supra n. 20), p. 165, and *PLRE* I, p. 510. The *Chronicon Paschale,* ad annum 317 (ed. Dindorf, p. 523.8-10; *MGH, AA* IX = *Chron. Min.* I, p. 232), is obviously in error; it lists the three Caesars as Constans, Constantius, and Crispus, but Constans and Constantius had not even been born yet. Among modern authors L. VOELKL, *Konstantin*, p. 80, transfers the appointment to March 1, 316, and to Trier; I know of no justification for this departure from the sources.

Pertinent inscriptions are: *CIL* III 5206; *CIL* V 8015b = *ILS* 714; *CIL* IX 5434 = *ILS* 712; *CIL* IX 5955 = *ILS* 713; and *Ephem. Epigr.* V 1095 = *ILS* 680.

[25] The consulship in 319 appears to have been by reciprocal agreement between the two ruling Augusti; for in 318 the consulship had been held by Licinius and Constantine's son Crispus. In 321 the two Licinii were recognized in the East only; in the West Constantine had appointed his sons Crispus and Constantine II: O. SEECK, *Regesten* (supra n. 20), p. 166-167 and 170; A. DEGRASSI, *op. cit.* (supra n. 20), p. 79; L. VOELKL, *Konstantin*, p. 90, 95, and 112; T.D. BARNES, *Empire*, p. 95; R.S. BAGNALL, *op. cit.* (supra n. 20), p. 170-173 and 176-177.

[26] J. VOGT, *Heiden und Christen in der Familie Constantins des Grossen*, in *Eranion: Festschrift für Hildebrecht Hommel,* Tübingen 1961, p. 149-168, at p. 159-160 and 166, is inclined to think that all of Constantine's half-brothers and half-sisters were soon gained for the new faith. The same essay is available in English: *Pagans and Christians in the Family of Constantine the Great*, in A. MOMIGLANO (ed.), *The Conflict between Paganism and Christianity in the Fourth Century*, Oxford 1963, p. 38-55.

since ca. 317[27]. Of significance is also that during these same years, namely in 319, Arius, the heretic presbyter of Alexandria, found a place of refuge at Nicomedia[28].

We also have, albeit in a very unsatisfactory text, a letter which was, at some time between 313 and 324, addressed to Constantia by the other Eusebius, bishop of Caesarea. Constantia had asked the bishop for an image of Christ, and the bishop replied, somewhat discourteously, that Christ could not be represented in pictorial form[29]. Eusebius addressed Constantia as βασίλισσα = *Augusta* — if we may trust our text as it has

[27] Socrates, *Hist. Eccl.* I 6 (Migne, *PG* LXVII, col. 52; ed. Bright², p. 8); Sozomen, *Hist. Eccl.* I 15.9 (Migne, *PG* LXVII, col. 908; ed. Bidez-Hansen [*GCS* L], p. 34; ed. Bidez [*SC* CCCVI], p. 188). See G. Bardy, *Recherches sur Saint Lucien d'Antioche et son école*, Paris 1936, p. 189 and 298; L. Voelkl, *Konstantin*, p. 89; H. Feld, *Licinius*, p. 111; J. Vogt, *Constantin*, p. 185; I. Ortiz de Urbina, *Histoire des Conciles Oecuméniques* I: *Nicée et Constantinople*, Paris 1963, p. 44; R. MacMullen, *Constantine*, p. 167; É. Boularand, *L'hérésie d'Arius et la 'foi' de Nicée* I, Paris 1972, p. 12 and 30; T.D. Barnes, *Constantine*, p. 70; R.D. Williams, *Arius: Heresy and Tradition*, London 1987, p. 54; R.P.C. Hanson, *The Search for the Christian Doctrine of God: The Arian Controversy 318-381*, Edinburgh 1988, p. 27-28.

[28] This is the conclusion of numerous scholars: O. Seeck, *Geschichte* III, p. 398-399; A.H.M. Jones, *Constantine*, p. 120-121; L. Voelkl, *Konstantin*, p. 99; J. Vogt, *Constantin*, p. 193; I. Ortiz de Urbina, *op. cit.* (supra n. 27), p. 40-41; R. MacMullen, *Constantine*, p. 167; É. Boularand, *op. cit.* (supra n. 27) I, p. 35; M. Simonetti, *La crisi ariana nel IV secolo*, Rome 1975, p. 33; T.A. Kopecek, *A History of Neo-Arianism* I, Cambridge (Mass.) 1979, p. 18-19; W.H.C. Frend, *The Rise of Christianity*, Philadelphia 1984, p. 494-495; R.P.C. Hanson, *op. cit.* (supra n. 27), p. 133. That Arius actually visited Nicomedia is denied by W. Telfer, *Arius Takes Refuge in Nicomedia*, *JThS* 37 (1936), p. 60-63, and by R.D. Williams, *op. cit.* (supra n. 27), p. 54. But Eusebius' support of Arius cannot be put to question. It is not necessary in this context to consider where and when Arius wrote his *Thalia.*

[29] Migne, *PG* XX, col. 1545-1549; repr. in H.-J. Geischer, *Der byzantinische Bilderstreit,* Gütersloh 1968, p. 15-17; also in H. Hennephof (ed.), *Textus Byzantini ad iconomachiam pertinentes*, Leiden 1969, p. 42-44 no. 110. See M.H. Shepherd, Jr., in K. Weitzmann (ed.), *Age of Spirituality: A Symposium*, New York 1979, p. 110; W.H.C. Frend, *op. cit*. (supra n. 28), p. 502 with n. 153. Eusebius' response was quoted in 787, at the Second Council of Nicaea, where the thorny issue of iconoclasm was considered: G.D. Mansi, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio* XIII, Paris 1901, p. 313; K.-J. Hefele–H. Leclercq, *Histoire des conciles* III 2, Paris 1910, p. 769; G. Dumeige, *Histoire des conciles oecuméniques* IV: *Nicée II*, Paris 1978, p. 26. For questions of the authorship, the date, the difficult textual history, and the theological arguments see the following: A. Harnack, *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius* II 2, Leipzig 1958², p.127; G. Florovsky, *Origen, Eusebius, and the Iconoclastic Controversy*, *Church History* 19 (1950, p. 77-96 (reprinted as *The Iconoclastic Controversy* in id., *Christianity and Culture* [*Collected Works*, II], Belmont [Mass.] 1974, p. 101-119); Sister Charles Murray, *Art and the Early Church*, *JThS* n.s. 28 (1977), p. 303-345, at p. 326-336; K. Schäferdiek, *Zu Verfasserschaft und Situation der epistula ad Constantiam de imagine Christi*, *ZKG* 91 (1980), p. 177-186; St. Gero, *The True*

been reconstructed from fragments. There is no other record of Constantia's ever having attained this rank; after the death of Licinius her rank was that of *nobilissima femina,* as we shall see. Given the rivalry between Licinius and Constantine, it is inconceivable that Constantia should be an Augusta at this time, while Constantine's wife Fausta and his mother Helena did not attain that rank until 324[30].

Both personal religion and religious policy must eventually have become a source of friction and tension between Constantia and Licinius. Licinius had agreed to a policy of toleration towards the Christians at his meeting with Constantine in Milan in 313 and had implemented such a policy for a number of years. But he had never been converted and with the passing of time he again had recourse to repressive measures, notwithstanding the influence of Eusebius of Nicomedia[31]. Consequently it was possible for Constantine to present his second war against Licinius as a

Image of Christ: Eusebius' Letter to Constantia Reconsidered, *JThS* N.S. 32 (1981), p. 460-470; H.-G. THÜMMEL, *Eusebios' Brief an Kaiserin Konstantia*, *Klio* 66 (1984), p. 210-222; J. PELIKAN, *Jesus through the Centuries*, New Haven 1985, p. 85-86; P.W.L. WALKER, *Holy City, Holy Places?*, Oxford 1990, p. 86; Elizabeth CLARK, *Eusebius on Women*, in H.W. ATTRIDGE–G. HATA (edd.), *Eusebius, Christianity, and Judaism*, Detroit 1992, p. 256-269, at p. 261.

[30] O. SEECK in *RE* IV 1 (1900), col. 958, L. VOELKL, *Konstantin*, p. 54, and H. FELD, *Licinius*, p. 87, all think that Constantia held the rank of Augusta but cite no evidence. K.G. HOLUM, *Theodosian Empresses: Women and Imperial Dominion in Late Antiquity*, Berkeley 1982, p. 31 n. 90, expresses grave doubts. D. KIENAST, *Kaisertabelle*, p. 56, suggests that Licinius withheld the title of Augusta from Constantia for reasons of his own.

[31] Eusebius, *Hist. Eccl.* X 8; *Vita Const.* I 51-56 (Migne, *PG* XX, col. 965-972; ed. Winkelmann [*GCS*], p. 42-44); Sulpicius Severus, *Chron.* II 33 (Migne, *PL* XX, col. 147; ed. Halm [*CSEL* I], p. 87); Socrates, *Hist. Eccl.* I 3 (Migne, *PG* LXVII, col. 40; ed. Bright[2], p. 3-4); Orosius VII 28.18 (ed. Zangemeister [*CSEL* V], p. 503). See O. SEECK, *Geschichte* I, p. 174-175; A.H.M. JONES, *Constantine*, p. 110-112; A. ALFÖLDI, *The Conversion of Constantine and Pagan Rome*, Oxford 1948, p. 19, 37, and 82; E. HONIGMAN, *Patristic Studies* (*Studi e Testi,* 173), Rome 1953, p. 1-27; L. VOELKL, *Konstantin*, p. 108-109; J. VOGT, *Constantinus der Grosse*, in *RAC* III (1957), col. 306-379, at col. 337; ID., *Constantin*, p. 185; H. FELD, *Licinius*, p. 108-112; Jacques MOREAU, *Die Christenverfolgung im römischen Reich*, Berlin 1961, p. 117-118; R. MACMULLEN, *Constantine*, p. 132-133; R.M. GRANT, *Augustus to Constantine*, New York 1970, p. 239; A. TUILLIER, *Le conflit entre Constantin et Licinius et les origines de l'Arianisme*, *ZAnt* 25 (1975), p. 247-258, at p. 252-255; T.D. BARNES, *Constantine*, p. 70-72; R. MACMULLEN, *Christianizing the Roman Empire (A.D. 100-400)*, New Haven 1984, p. 47; W.H.C. FREND, *op. cit.* (supra n. 28), p. 483-484. H. GRÉGOIRE, *La 'conversion' de Constantin*, *RUB* 36 (1930-31), p. 231-272, esp. 258-59, and *Les persécutions dans l'empire romain*, Brussels 1964, p. 86-88, attempted to show that Licinius, not Constantine, was the champion of the Christian church. His views on this point have not found favor. The martyrdom of the famous Forty Martyrs of Sebaste took place under Licinius.

Christian crusade and to portray himself as the liberator of the oppressed Christians in the eastern provinces of the empire[32].

This second war between Constantine and Licinius took place in 324. Licinius was defeated twice, on July 3 at Adrianople and on September 18 at Chrysopolis, and soon thereafter surrendered to Constantine. Constantia interceded with her half-brother for the life of her husband, and Constantine spared Licinius' life, ordering him to live as a private citizen at Thessalonike[33]. A few months later, in the spring of 325, Constantine found it necessary, or at least saw fit, to order Licinius to be executed. Whether or not he was justified in so doing is not to be decided here. Not only Zosimus, who is consistently hostile to Constantine, but also Eutropius and, following Eutropius, Jerome, who are both more impartial observers, report that Constantine in so doing violated an oath which he had sworn to Constantia[34].

The younger Licinius reportedly survived his father's death, at least initially[35]. But eventually he also fell victim to Constantine's wrath or suspicions. Eutropius[36] does not assign his death to a specific year, but

[32] Eusebius,*Vita Const*. II 1-3 and 24-42 (Migne, *PG* XX, col. 977-981 and 1001-1020; ed. Winkelmann [*GCS*], p. 47-49 and 58-66). See N.H. Baynes, *Constantine the Great and the Christian Church* (Raleigh Lecture, British Academy 1929), London 1932), p. 14-16; A.H.M. Jones, *Constantine*, p. 112-113; J. Vogt, *Constantin*, p. 190; H. Feld, *Licinius*, p. 112.

[33] Aurelius Victor, *Epit*. 41.7; *Anon. Val*. 5.28 (ed. Mommsen [*MGH, AA* IX = *Chron. Min*. I], p. 10; ed. Moreau-Velkov, p. 8; ed. König, p. 46); Zosimus II 28.2. See O. Seeck, *Geschichte* I, p. 181-182; A.H.M. Jones, *Constantine*, p. 115; L. Voelkl, *Konstantin*, p. 132 (with some embellishment); J. Vogt, *Constantin*, p. 188; R. MacMullen, *Constantine*, p. 138; A. Demandt, *Spätantike*, p. 70.

Zonaras, a Byzantine writer of the 12th century, *Ann*. 13.1 (Migne, *PG* CXXXIV, col. 1101-1102; ed. L. Dindorf [Leipzig 1868-75] III, p. 174), has Constantia pleading with Constantine first for Licinius' *imperium*, unsuccessfully, and then for his life, successfully. This is apparently accepted by Seeck and Voelkl (*locc. citt*. this note), but rightly rejected by I. König, *Origo*, p. 163.

[34] Zosimus II 28.2: μετ' οὐ πολὺ τοὺς ὅρκους πατήσας (ἦν γὰρ τοῦτο αὐτῷ σύνηθες); Eutropius X 6.1 (ed. Droysen [*MGH, AA* II], p. 172-174; ed. Santini, p. 66-67): *contra religionem sacramenti*; Euseb.-Hieron., *Chron*., Olymp. 275 (ed. Fotheringham, p. 313; ed. Helm^2 [*GCS* XLVII], p. 231): *contra ius sacramenti*.

[35] *Anon.Val*. 5.29 (ed. Mommsen [*MGH, AA* IX = *Chron. Min*. I], p. 10; ed. Moreau-Velkov, p. 8; ed. König, p. 48): *qui [Licinius] regnavit annos XIX filio et uxore superstite*. This seems more reliable than the garbled account of Polemius Silvius (5th century), who states that father and son were killed together at Thessalonike (*MGH, AA* IX = *Chron. Min*. I, p. 522 no. 62).

[36] X 6.3 (ed. Droysen [*MGH, AA* II], p. 174; ed. Santini, p. 67): *Primum necessitudines persecutus egregium virum filium et sororis filium commodae indolis iuvenem interfecit, mox uxorem, post numeros amicos*.

certainly implies that it occurred at about the same time as the death of Crispus and before the death of Fausta., i. e. in 326. Orosius[37] does not provide a date either; he, too, mentions the death of Crispus and that of the younger Licinius together. Jerome[38] only creates confusion when he erroneously assigns the death of both young princes to the year 325 and that of Fausta to 328. The *Chronica Gallica Anni DXI*[39] also reports the death of the younger Licinius and that of Crispus in the same entry, and in that order. Taken together, these reports leave little doubt that the younger Licinius met his death in 326[40].

The loss of her husband and even more so the loss of her son must have been a severe blow to Constantia. One wonders how Constantine justified the killing of an innocent young boy and how Constantia could fail to reproach him bitterly. Nevertheless Constantia occupied a position of honor and influence at Constantine's court[41]. An inscription found at Rome refers to her as the sister of Constantine and the aunt of the (two) Caesars, but omits reference to either of the Licinii, and thus must be dated after 324[42]. Theodoret reports expressly that "Constantine deemed her [Constantia] worthy of every kind of care and did not allow

[37] VII 28.26 (ed. Zangemeister [*CSEL* V], p. 504): *Nam Crispum filium suum et Licinium, sororis filium, interfecit.*

[38] Euseb.-Hieron., *Chron.*, Olymp. 276 XIX and XXII (ed. Fotheringham, p. 313-314; ed. Helm^2 [*GCS* XLVII], p. 231-232): *Crispus filius Constantini et Licinius iunior Constantiae Constantini sororis et Licinii filius crudelissime interficitur ... Constantinus uxorem suam Faustam interficit.* A corresponding entry is found in Prosper Tiro, *Epit. Chron.* 1018 (*MGH, AA* IX = *Chron. Min.* I, p. 450).

[39] *MGH, AA* IX = *Chron. Min.* I, p. 643 no. 462.

[40] *PLRE* I, p. 510; A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (supra n. 23), p. 265; I. KÖNIG, *Origo*, p. 167; A. DEMANDT, *Spätantike*, p. 75; and D. KIENAST, *Kaisertabelle*, p. 292, all hold that the son died in 326, and rightly so, I think. T.D. BARNES, *Constantine*, p. 214 and *Empire*, p. 45, and J.W. DRIJVERS, *op. cit.* (supra n. 10), p. 55 n. 1, are mistaken, it seems to me, in thinking that the two Licinii were killed at the same time in 325.

[41] L. VOELKL, *Konstantin*, p. 161 and 180-181; J. VOGT, *art. cit.* (supra n. 26), p. 164; I. KÖNIG, *Origo*, p. 167.

[42] *CIL* VI 1153 = *ILS* 711. At the beginning of the inscription at least one line has been erased, which would allow, of course, for the possibility that the name of Licinius had appeared there (so Mommsen). But the phrase *amitae dd. nn. beatissimorum C[aess.]* limits us to those years when there were two Caesars, not three, and Constantia was their aunt. In the years 317-324 there were three Caesars, namely the younger Licinius, Crispus, and Constantine II, and Constantia was the aunt of the latter two, but the mother of the former. In the years 324-326 there were again three Caesars, namely Crispus, Constantine II, and Constantius II, and Constantia was the aunt of all three. Only in the years 326-333, after the death of Crispus and before the appoinment of Constans, would the formula be correct.

her to experience the trials of widowhood"[43]. Rufinus says, somewhat differently, that, after the death of Helena, Constantia received Constantine's loving attention[44]. Both authors add that Constantine was at Constantia's side when she died. Also a Greek *Vita Constantini*, which was written in the 10th century but draws upon earlier historical sources, including Philostorgius, tells us that, after the death of Licinius, Constantine τὴν ἀδελφὴν ἀναλαβὼν διὰ τῆς πρεπούσης ἦγε τιμῆς[45]. In an interesting parallel Constantine seems to have held his mother-in-law Eutropia in high regard, calling her his ὁσιωτάτη κηδέστρια[46], although he was responsible, in one way or another, for the deaths of

[43] *Hist. Eccl.* II 2 in Migne, *PG* LXXXII, col. 993; II 3.2 in ed. Parmentier-Scheidweiler [*GCS* XLIV], p. 96.

[44] *Hist. Eccl.* I 11 in Migne, *PL* XXI, col. 482-483; X 12 in ed. Mommsen (Eusebius, *Hist. Eccl.*, ed. Schwartz [*GCS* IX]), p. 976.

[45] *BHG* [3], p. 365; Rome, Biblioteca Angelica, *Codex Angelicus gr.* 22;

Philostorgius, *Hist. Eccl.,* ed. Bidez-Winkelmann (*GCS* XXI), p. 178-183, at p. 182. See H.-G. Opitz, *Die Vita Constantini des codex Angelicus 22*, *Byzantion* 9 (1934), p. 535-593, at p. 557; H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich* (*Byzantinisches Handbuch*, II 1 – *HdA*, XII 2.1), Munich 1959, p. 566; F. Winkelmann, *Das hagiographische Bild Konstantins I. in mittelbyzantinischer Zeit*, in V. Vavřinek (ed.), *Beiträge zur byzantinischen Geschichte im 9.-11. Jahrhundert*, Prague 1978, p. 179-203, at p. 182; A.P. Kazhdan, *Constantin imaginaire*, *Byzantion* 57 (1987), p. 196-250, at p. 201-202.

[46] Eutropia, like Helena, traveled to the Holy Land. She reported to Constantine that the holy site of Mamre (*Genesis* 18) was polluted by pagan rites. Constantine at once ordered the site to be purified and a church to be erected there: Eusebius, *Vita Const.* III 51-53, esp. 52 (Migne, *PG* XX, col. 1112-1117; ed. Winkelmann [*GCS*], p. 105-107); Sozomen, *Hist. Eccl.* II 4.6-7 (Migne, *PG* LXVII, col. 944-945; ed. Bidez-Hansen [*GCS* L], p. 55-56; ed. Bidez [*SC* CCCVI], p. 248); Socrates, *Hist. Eccl.* I 18 (Migne, *PG* LXVII, col. 124; ed. Bright[2], p. 38), without saying from whom Constantine received the report. See J.W. Crowfoot, *Early Churches in Palestine*, London 1941 (repr. 1971), p. 35-36 (erroneously substituting Helena for Eutropia); B. Kötting, *Peregrinatio Religiosa: Wallfahrten in der Antike und das Pilgerwesen der alten Kirche*, Münster 1950, p. 91 and 107-108; E. Mader, *Mambre: Die Ergebnisse der Ausgrabungen im heiligen Bezirk Ramet el Halil in Südpalestina, 1926-1928*, Freiburg i. Br. 1957, I, p. 298-304; L. Voelkl, *Konstantin*, p. 160-161 and ill. 60; M. Avi-Yonah, *Gazetteer of Roman Palestine*, Jerusalem 1976, p. 99-100, *s.v.* 'Terebinth'; E.D. Hunt, *Holy Land Pilgrimage in the Later Roman Empire AD 312-460*, Oxford 1982, p. 15 and 34; G. Stemberger, *Juden und Christen im Heiligen Land: Palestina unter Konstantin und Theodosius*, Munich 1987, p. 61; R. Lane Fox, *Pagans and Christians*, New York 1987, p. 674. The exact time of Eutropia's visit is, unfortunately, not known; *PLRE* I, p. 316 dates it to 325, but Voelkl (*loc. cit.*) to 327. See the discussion in P.W.L. Walker, *op. cit.* (supra n. 29), p. 276 n. 141, and in J.W. Drijvers, *op. cit.* (supra n. 10), p. 71 n. 72.

The church erected on Constantine's orders was completed by 333, when the Pilgrim of Bordeaux saw it: *Itinerarium Burdigalense* 599 (Migne, *PL* VIII, col. 792; ed. Geyer [*CSEL* XXXIX], p. 25; ed. Cuntz, p. 98; *CC, Ser. Lat.* CLXXV, p. 20).

Maximian, Maxentius, and Fausta, i.e. the lady's husband, son, and daughter respectively.

Constantia attended the Council of Nicaea, where she counseled the members of the Arian party to accept the creed formulated by the council. This is reported by Philostorgius[47], himself an Arian. But the orthodox authors, too, testify to Constantia's support for Arianism. Thus Jerome, in his letter to a certain Ctesiphon, has occasion to compile a list of Christian heretics, from Simon Magus to Priscillian. Of Arius he says that, in order to capture the world, he first beguiled the emperor's sister[48]. Rufinus reports more specifically that Constantia maintained in her household a presbyter who adhered to the doctrines of Arius, that on her deathbed she recommended this presbyter to Constantine, and that Constantine, in turn, was persuaded by this presbyter to recall Arius from exile[49]. Similar accounts are given by Socrates, Sozomen, and Theodoret[50]. The story of the deathbed request cannot be fully correct, because Arius had been recalled some time before Constantia's death[51]. Sozomen elsewhere repeats a story (λέγουσι) that Constantia had a dream or vision, in response to which Constantine recalled the Arian bishops Eusebius (of Nicomedia) and Theognis (of Nicaea)[52]. Socrates and Philostorgius both report the recall of the bishops without mentioning any involvement of Constantia[53]. Thus we are left in doubt about some details, but not about Constantia's pro-Arian

[47] *Hist. Eccl.* I 9 (Migne, *PG* LXV, col. 465; ed. Bidez-Winkelmann [*GCS* XXI], p. 10-11). See É.Boularand, *op. cit.* (supra n. 27) II, p. 242.

[48] *Epist.* 133.4.

[49] Rufinus, *loc. cit.* (supra n. 44); Gelasius of Cyzicus, *Hist. Eccl.* III 12.2 (ed. Loeschke-Heinemann [*GCS* XXVIII], p. 158), gives the name of the priest, Eutokios.

[50] Socrates, *Hist. Eccl.* I 25 (Migne, *PG* LXVII, col. 148; ed. Bright[2], p. 48-49); Sozomen, *Hist. Eccl.* II 27.2-5 (Migne, *PG* LXVII, col. 1009; ed. Bidez-Hansen [*GCS* L], p. 88-89; ed. Bidez [*SC* CCCVI], p. 348-350); Theodoret, *Hist. Eccl.* II 2 in Migne, *PG* LXXXII, col. 993; II 3.1-3 in ed. Parmentier-Scheidweiler (*GCS* XLIV), p. 96.

[51] O. Seeck in *RE* IV 1 (1900), col. 958; H.-G. Opitz, *Die Zeitfolge des Arianischen Streites von den Anfängen bis zum Jahre 328*, *ZNTW* 33 (1934), p. 131-159, at p. 155; W. Schneemelcher, *Zur Chronologie des arianischen Streites*, *TLZ* 79 (1954), p. 393-400, at p. 396; T.D. Barnes, *Constantine*, p. 229 and 251; W.H.C. Frend, *op. cit.* (supra n. 28), p. 502-503; T.G. Elliott, *Constantine and 'the Arian Reaction after Nicaea'*, *JEH* 43 (1992), p. 169-194, at p. 180-183.

[52] *Hist. Eccl.* III 19.3 (Migne, *PG* LXVII, col. 1007; ed. Bidez-Hansen [*GCS* L], p. 133).

[53] Socrates, *Hist. Eccl.* I 14 (Migne, *PG* LXVII, col. 110-112; ed. Bright[2], p. 33); Philostorgius, *Hist. Eccl.* II 7 (ed. Bidez-Winkelmann [*GCS* XXI], p. 18-19).

stance[54]. Furthermore it would appear that there were other supporters of the Arian cause in Constantine's family. Basilina, the wife of Constantine's half-brother Julius Constantius and the future mother of Julian the Apostate, is specifically mentioned as such by Athanasius[55]. Constantine's mother Helena is implicated as well, especially in the context of the fall of Eustathius of Antioch[56], but the case against her is less certain[57].

Constantia's death cannot be dated precisely, but we know from Rufinus[58] that she outlived Helena, although not by much. Helena's death, in turn, is best dated to 329[59], and 330 has been suggested as the year of Constantia's death[60]. We do not know where she died or where she was buried, only, as we have seen, that Constantine was by her side. She died before reaching the age of forty. Her life had been one of privilege, but also of personal tragedy and religious controversy.

After her death Constantia was honored by a commemorative coin, a bronze *follis* minted only at Constantinople between May 11, 330 (the dedication of the city) and December 25, 333 (the elevation of Constans to the rank of Caesar). On the obverse of this coin there is a bust of Constantia, facing right; her hair is arranged in a braid around her head and adorned with some pins. The legend reads CONSTANTIA N(obilissima) F(emina). The reverse legend reads SOROR CONSTANTINI AVG(usti) and, in a wreath, PIETAS PVBLICA; in the exergue the mint

[54] J.H. Cardinal NEWMAN, *The Arians of the Fourth Century*, London 1871[3], p. 263-264; I. ORTIZ DE URBINA, *op. cit.* (supra n. 27), p. 121-122; F. MILLAR, *The Emperor in the Roman World, 31 BC – AD 337*, Ithaca 1977, p. 599-600; R.D. WILLIAMS, *op. cit.* (supra n. 27), p. 74-75; R. LEEB, *Konstantin und Christus*, Berlin 1992, p. 163.

[55] *Hist. Arian. ad mon.* 5.1 (Migne, *PG* XXV, col. 700; ed. Opitz II 1, p. 185); R.P.C. HANSON, *op. cit.* (supra n. 27), p. 209. On Basilina see further *PLRE* I, p. 148.

[56] Athanasius, *Hist. Arian. ad mon.* 4.1 (Migne, *PG* XXV, col. 697-700; ed. Opitz II 1, p. 184-185).

[57] J.W. DRIJVERS, *op. cit.* (supra n. 10), p. 38, 62 n. 34, and 71; R. LEEB, *op. cit.* (supra n. 54), p. 162: "vielleicht".

[58] *Loc. cit.* (supra n. 44).

[59] P. BRUUN, in *RIC* VII, p. 72-73 with n. 6, p. 233, and 420, presents the numismatical evidence. 329 suggests itself on other considerations as well and has been accepted by others, most notably by J. VOGT, *Constantin*, p. 249, and *art. cit.* (supra n. 26), p. 159.

[60] H. COHEN, *loc. cit.* (supra n. 14); J. MAURICE, *Numismatique constantinienne* II, Paris 1908-1912 (repr. 1965), p. 520; R. DELBRUECK, *Spätantike Kaiserporträts von Constantinus Magnus bis zum Ende des Westreichs*, Berlin 1933 (repr. 1978), p. 48 (ca. 329), 86 (ca. 330), and 171 (329). A. CHASTAGNOL, *op. cit.* (supra n. 23), p. 264, gives no reason for holding that Constantia died ca. 335. I. KÖNIG, *Origo*, p. 167, mistakenly states that we have no reliable data for Constantia after 327. A. DEMANDT, *Spätantike*, p. 88, seems to think that Constantia was still alive in 337.

mark CONSB. The coin is very rare; there are only two known specimens, one in Paris and one in St. Petersburg[61].

Another honor was also granted to Constantia posthumously, in 334: Maiuma, the port of Gaza in Palestine and populated mostly by Christians, was elevated to the rank of a city and renamed Constantia in honor of the deceased empress[62]. There were several other places by the name of Constantia in the Roman world, but they were not so named in honor of Constantia[63].

To bring this account to a close it remains to give brief mention, rather than full consideration, to some works of ancient art which, at one time or another, were believed to offer us portraits of Constantia.

[61] H. COHEN, *op. cit.* (supra n. 14) VII, p. 211-212. J. MAURICE, *op. cit.* (supra n. 60) I, p. CXLIX; II, p. 519-520 no. IV and pl. XVI no. 2; E. PRIDIK, *Neuerwerbungen römischer Münzen im Münzkabinett der Ermitage*, *ZN* 40 (1930), p. 69-86, at p. 76 no. 12 and pl. III no. 12; R. DELBRUECK, *op. cit.* (supra n. 60), p. 48, 64, 86, and pl. 11; J. LAFAURIE, *Médaillon constantinien*, *RN* 5th ser., 17 (1955), p. 227-250, at p. 233-236 with n. 19 and pl. IX no. 10 (erroneously 338); L. VOELKL, *Konstantin*, ill. 77; P.V. HILL – J.P.C. KENT – R.A.G. CARSON, *Late Roman Bronze Coinage, A.D. 324-498*, London 1960 (repr. 1967), part I, no. 977; V. PICOZZI, *La monetazione imperiale romana*, Rome 1966 (repr. 1967), p. 96 (erroneously 325?); P.M. BRUUN, in *RIC* VII, p. 571 no. 15 and pl. 18 no. 15; Raissa CALZA, *Iconografia romana imperiale de Carausio a Giuliano, 287-363 d.C.*, Rome 1972, p. 264-265; M. WEGNER, in H.-P. L'ORANGE, *Das spätantike Herrscherbild von Diokletian bis zu den Konstantin-Söhnen: 284-361 n.Chr.* (*Das römische Herrscherbild*, ed. Max Wegner, III.4), Berlin 1984, p. 148; I. KÖNIG, *Origo*, p. 167 (erroneously 326-327); D. VAN METER, *The Handbook of Roman Imperial Coins*, Nashua (New Hampshire) 1991, p. 286.

[62] Euseb., *Vita Const.* IV 38 (Migne, *PG* XX, col. 1188; ed. Winkelmann [*GCS*], p. 135); Socrates, *Hist. Eccl.* I 18 (Migne, *PG* LXVII, col. 124; ed. Bright[2], p. 39); Sozomen, *Hist. Eccl.* II 5.7-8 (Migne, *PG* LXVII, col. 948; ed. Bidez- Hansen [*GCS* L], p. 57; ed. Bidez [*SC* CCCVI], p. 254) and V 3.6 (Migne, *PG* LXVII, col. 1221; ed. Bidez-Hansen [*GCS* L], p. 196), somewhat differently. See A.H.M. JONES, *Constantine*, p. 180; L. VOELKL, *Konstantin*, p. 213; A.H.M. JONES, *The Later Roman Empire, 284-602*, Oxford 1964, I, p. 91 and II, p. 877; M. AVI-YONAH, *The Holy Land from the Persian to the Arab Conquests (536 B.C. to A.D. 640): A Historical Geography*, Grand Rapids (Mich.) 1966, p. 150 and map 13; F.-M. ABEL, *Géographie de la Palestine* II, Paris 1967[3], p. 172; R. MACMULLEN, *Constantine*, p. 190; A.H.M. JONES, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, Oxford 1971[2], p. 280; M. AVI-YONAH, *Gazetteer* (supra n. 46), p. 77; T.D. BARNES, *Constantine*, p. 386-387 n. 78; R. MACMULLEN, *Christianizing the Roman Empire* (supra n. 31), p. 56, 114, and 157 n. 43; I. KÖNIG, *Origo*, p. 167; F.R. TROMBLEY, *Hellenic Religion and Christianization, c. 370-529*, Leiden 1993, I, p. 188 and 192.

[63] The German city of Konstanz, on Lake Constance, was named Constantia after Constantius I; see M. IHM, art. *Constantia* (9), in *RE* IV 1 (1900), col. 957, and O. FEGER, *Kleine Geschichte der Stadt Konstanz*, Konstanz 1972[3], p. 15-18. Two Roman fortresses on the Danube frontier, one near Aquincum in Pannonia and the other near Margum in Moesia Superior, were both built by Constantine I and named Constantia in his own honor: see C. PATSCH, *Constantia* (6) and (7), in *RE* IV 1 (1900), col. 957, and L. VOELKL, *Konstantin*, p. 157. Salamis on Cyprus was renamed Constantia in honor of


[a] [b]

Commemorative coin of Constantia, obverse and reverse. Photograph by courtesy of V.M. Brabich, Keeper of Roman Coins, The Hermitage, St. Petersburg.

In 1945-1946 and again in 1965-1968 archaeological excavations were conducted under the nave of the cathedral of Trier. These excavations revealed a roughly rectangular room which is now widely believed to have been part of the imperial residence of Constantinian times. The painted ceiling of this room was found in situ but in thousands of fragments. Expertly restored, the fifteen panels of this painted ceiling are now displayed in Trier's diocesan museum. Four of these panels portray ladies — imperial ladies, according to the excavator, Theodor Konrad Kempf, and others: Constantia (panel 2), the younger Helena, wife of Crispus (panel 4), the elder Helena, mother of Constantine (panel 8), and Fausta (panel 14)[64]. Objections to this interpretation have been raised especially by Hugo Brandenburg[65], who understands the four female portraits as personifications of an abundant and cultivated lifestyle.

Constantius II, who had taken an interest in the rebuilding of the city after an earthquake; see the following: G. Hill, *A History of Cyprus* I, Cambridge 1940 (repr. 1949), p. 245 with n. 5; V. Karageorghis, *Salamis: Recent Discoveries in Cyprus*, London 1969, p. 190; A.H.M. Jones, *Cities* (supra n. 62), p. 372; V. Karageorghis, *Cyprus: From the Stone Age to the Romans*, London 1982, p. 189; S. Runciman, in D. Hunt (ed.), *Footprints in Cyprus*, rev. ed., London 1990, p. 139. Antoninopolis in Mesopotamia was re-founded and re-named twice, receiving the name of Maximianopolis the first time and the name of Constantia (or Constantina), after Constantius II, the second time; see S. Fraenkel, in *RE* I 2 (1894), col. 2571, and A.H.M. Jones, *Cities* (supra n. 62), p. 222; more cautiously F. Millar, *The Roman Near East, 31 BC – AD 337*, Cambridge (MA) 1993, p. 209. On the practice of giving dynastic names to cities see A.H.M. Jones, *The Later Roman Empire* (supra n. 62) I, p. 719-720.

[64] Of Kempf's numerous articles on his find the most pertinent probably is his *Die konstantinischen Deckenmalereien aus dem Trierer Dom*, *Archäologisches Korrespondenzblatt* 7 (Mainz 1977), p. 147-159.

[65] *Zur Deutung der Deckenbilder aus der Trierer Domgrabung*, *Boreas* 8 (1985), p. 143-189.

Having had occasion to consider this complex problem more fully in another context, I think that Brandenburg, rather than Kempf, is right[66].

The cathedral of Aquileia was once the south church of a Constantinian double church. The cathedral's mosaic floor, which can be dated to ca. 325, is divided into ten compartments. One of these, the second from the west on the central west-to-east axis, contains portraits of Constantine, Helena, and three other female members of Constantine's family. (The compartment immediately adjacent to the north contains portraits of Fausta and Constantine's four sons.) These three female portraits have been identified as Constantine's three half-sisters Constantia, Anastasia, and Eutropia, or more plausibly as his daughters Constantina and Helena and his daughter-in-law Helena. There are no inscriptions, physiognomic details, or iconographic clues to guide us[67].

The Musée Dobrée in Nantes houses a copper (or bronze?) medallion which came to light in 1922 in the course of dredging operations in the Loire River. It features portrait busts of Constantine (left) and Helena (right) facing each other. The identification is assured by comparison with coin types and by a Chi-Rho monogram between and slightly above the two imperial personages. Three smaller effigies below them, badly corroded, were identified at one time as Constantia, Constantine II, and Constantius II (left to right)[68], but more recently and more convincingly as Constantine II flanked by his younger brothers Constantius II and Constans[69]. The absence of Fausta and of Crispus allows us to date the medallion to 326 or later, while the presence of Helena demands a date before 330.

[66] Winfried Weber, the current director of Trier's diocesan museum, has provided a very useful summary in his *Constantinische Deckengemälde aus dem römischen Palast unter dem Trierer Dom,* Trier 1986². A more questionable interpretation is that of Erika SIMON, *Die konstantinischen Deckengemälde in Trier*, Mainz 1986.

[67] H. KÄHLER entertains both possibilities in *Die Stiftermosaiken in der konstantinischen Südkirche von Aquileia*, Cologne 1962, p. 14 and ill. 1 and 7-10, but only the latter possibility in *Die frühe Kirche: Kult und Kulturraum*, Berlin 1972, p. 52 pl. 22, and color pl. D, 1-4. Theodor KLAUSER in his review of Kähler's earlier book, *JbAC* 7 (1964), p. 158-161, at p. 160, prefers the latter. Another reviewer, Andrea CARANDINI, *ArchClass* 14 (1962), p. 310-313, rejects Kähler's entire interpretation, and several others have raised objections as well.

[68] J. LAFAURIE, *art. cit.* (supra n. 61), p. 227-250 with pls. IX-XI; ID., *Un médaillon conservé au Musée Thomas Dobrée à Nantes*, *BSAF* 1956, p. 20-21 and pl. I; J. VOGT, *art. cit.* (supra n. 26), p. 163-164.

[69] Raissa CALZA, *op. cit.* (supra n. 61), p. 175 no. 87, 238-240 no. 151, 295 no. 205; pls. LVIII no. 181 and LXXXIII no. 293. H.-P. L'ORANGE, *op. cit.* (supra n. 61), p. 123, 132-133, and pl. 75a; M. WEGNER, in *ibid*., p. 145 and 150.

Attempts to identify Constantia in several pieces of Roman portrait sculpture have yielded only very uncertain results[70] rather than a useable likeness of her.

Constantia's role in the important events of her lifetime would appear to have been a considerable one. She must be included among those imperial ladies of the Severan, Constantinian, and Theodosian dynasties who left their mark on history. She does not, however, emerge from our meager sources as a personality whose character we might more fully assess.

Albany, NY 12222 Hans A. POHLSANDER
State University of New York

[70] Good surveys of these are provided by Raissa CALZA, *op. cit.* (supra n. 61), p. 264-271, and by M. WEGNER, *art. cit.* (supra n. 61), p. 148-150.

L'APOGÉE DE L'*ARCHÈ* SPARTIATE COMME ÉPOQUE HISTORIQUE DANS L'HISTORIOGRAPHIE GRECQUE DU DÉBUT DU IV[e] S. AV. J.-C.*

0.0 INTRODUCTION

La présente étude est construite autour de trois éléments de base: un thème, deux chiffres, trois auteurs. Le thème est celui de l'empire de Sparte; les chiffres se rapportent à deux traditions divergentes sur la durée de cet empire; et les auteurs sont les historiens contemporains du phénomène étudié, qui nous sont connus comme continuateurs de Thucydide.

0.1 *L'empire de Sparte: hégémonie double et 'incontestée'*

L'*archè* spartiate qui fera l'objet de notre enquête historiographique est l'empire des Lacédémoniens comme il s'est formé à l'issue de la guerre du Péloponnèse. La victoire de Sparte sur Athènes (405/404) marque l'apogée du pouvoir des Lacédémoniens dans le monde grec. Dans l'*Anabase*, Xénophon, faisant référence à la situation de l'année 400, caractérise cette phase de l'histoire grecque ainsi: «En ce temps-là», écrit-il, «les Lacédémoniens commandèrent à toute la Grèce ... Ils sont capables chacun isolément d'imposer, en quoique ce soit, leur volonté dans les cités. ... En effet, aujourd'hui, sur terre comme sur mer, ce sont les Lacédémoniens qui sont les maîtres»[1]. La défaite de la flotte lacédémonienne au large de Cnide, au mois d'août 394, mettra

* Cet article a fait l'objet d'une conférence donnée à l'Università degli Studi di Milano, Istituto di Storia Antica, le 13 mai 1993 et à l'Università degli Studi di Bologna, Dipartimento di Storia Antica, le 18 mai 1993. J'ai pu discuter des questions avec Mmes I. Calabi Limentani, D. Daverio Rocchi, L. Prandi, L. Criscuolo et MM. G. Geraci, A. Sabattini et R. Vattuone, que je tiens à remercier aussi de leur chaleureuse hospitalité. Je dois également à Monsieur R. Vanvoorden pour le soin qu'il a apporté à l'amélioration du français de mon texte. Les sigles des périodiques sont ceux de l'*Année Philologique*.

[1] Xénophon, *Anab.* VI 6.9-14; voir aussi VI 6.18; VI 1.26-28; VII 1.26-28; cf. *Hell.* III 1.5. Sur les circonstances de composition de la *Parabase* et la portée politique des affirmations de Xénophon, voir E. DELEBECQUE, *Essai sur la vie de Xénophon,* Paris 1957, p. 288-311, surtout p. 291-292; J.-Cl. RIEDINGER, *Étude sur les Helléniques. Xénophon et l'histoire*, Paris 1991, p. 143 et p. 145 n. 1.

fin à cette période d'hégémonie spartiate exercée à la fois *sur mer et sur terre*[2].

Sparte connaît, bien sûr, une longue tradition d'hégémonie en Grèce: selon Éphore, auteur d'une histoire 'universelle' grecque écrite au IVe siècle av. J.-C., les Spartiates ont détenu sans interruption une suprématie pendant pas moins de cinq siècles: depuis les réformes de Lycurgue (au IXe siècle av. J.-C.) jusqu'à leur défaite à Leuctres en 371. Mais le fait de leur hégémonie καὶ γῆς καὶ θαλάττης est commémoré par lui aussi comme le point culminant de leur supériorité et, de surcroît, comme une prestation unique dans le monde grec[3]. La double hégémonie des Spartiates leur a valu, dans l'introduction des *Histoires* de Polybe, une mention à côté de l'empire des Perses et des Macédoniens: ces trois empires sont, d'après Polybe, «les plus célèbres puissances du passé», qu'il juge «dignes de la comparaison et du parallèle» avec l'empire romain[4]. Dans le passage en question l'hégémonie spartiate est qualifiée de ἀδήριτος (I 2.3), ce qui veut dire qu'elle était exercée de manière «incontestée»[5]. La formule rappelle l'adjectif ὁμολογούμενος employé par Diodore de Sicile[6] pour dénoter le caractère généralement «admis» ou «reconnu» de l'*archè* de Sparte. Ici, comme dans la suite de mon exposé, j'emploie pour désigner l'empire spartiate indistinctement les termes *archè* et *hégémonie,* sans connotation négative ou positive: ainsi le font d'ailleurs le plus souvent nos sources anciennes.

[2] L'idée de la double hégémonie spartiate se retrouve sous une formule poétique sur une offrande du roi Agis à Delphes: ὑγρᾶς καὶ τραφερᾶς βασιλεὺς Ἆγις μ'ἀνέθηκεν (Plut., *De tranquill. animi,* 467f).

[3] *FGrHist* 70 F118. Cf. Diodore XV 1.1-5, 50.2; VII 12.3-8. D'après Éphore les Spartiates devaient leur supériorité à l'excellence des institutions de Lycurgue (F149); cf. J.M. Wickersham, *Hegemony and Greek Historians,* diss. Princeton 1972, en particulier p. 199-202; et de façon plus générale, P. Oliva, *Die 'Lykurgische' Verfassung in der griechischen Geschichtsschreibung der klassischen Zeitperiode*, *Klio* 66 (1984), p. 533-540.

[4] Polybe I 2.2-6. La présence de Sparte dans l'énumération des empires chez Polybe peut nous étonner. Mais, comme J.-L. Ferrary, *L'empire de Rome et les hégémonies des cités grecques chez Polybe*, *BCH* 100 (1976), p. 283-289, l'a démontré, l'absence d'Athènes et la présence de Sparte s'expliquent précisément à partir du fait que seule Sparte, pour avoir exercé son pouvoir *à la fois* sur terre et sur mer, était «l'unique exemple de véritable empire détenu par une cité grecque» (p. 286).

[5] Cette notion implique chez Polybe l'élimination de toute puissance rivale, la possession d'une telle supériorité de forces qu'il n'en reste qu'aux autres qu'à obéir. La nécessité d'obéir aux ordres de Sparte et de s'incliner devant son pouvoir se retrouve également au cœur des passages de Xénophon, mentionnés plus haut (voir n. 1).

[6] Voir par exemple Diodore XIV 10.1, 13.1.

0.2 *Deux traditions sur la durée: douze et dix ans*

D'après Polybe — et nous en venons maintenant aux chiffres — l'hégémonie «incontestée» des Lacédémoniens était de courte durée: «après l'avoir longtemps disputée, ils l'ont conservée» dit-il, «*à peine douze ans*» (I 2.3). On peut assez facilement définir cette période, qui s'étend apparemment de la bataille d'Aigos Potamoi (en septembre 405) à la bataille de Cnide (en août 394): deux combats navals par lesquels Sparte a successivement acquis et perdu le contrôle de la mer. Le temps révolu entre ces deux termes, qui s'annoncent dès maintenant comme des 'césures' historiques importantes, revient exactement, à quelques semaines près, à douze ans: μόλις ἔτη δώδεκα.

De nature plus problématique est le renseignement que nous devons à Isocrate. Dans le *Panathénaïque*, écrit à la fin de sa vie, vers 340, le rhéteur athénien revendique pour ses compatriotes le droit à l'hégémonie de la Grèce. Il commence par dénoncer, en termes très aigus, la politique impérialiste des Lacédémoniens: «ils placèrent dix hommes à la tête de chaque ville» et commirent autant de crimes que «trois ou quatre jours» ne suffiraient même pas pour l'accusation[7]. Isocrate fait remarquer que les Lacédémoniens se sont d'ailleurs ruinés eux-mêmes et qu'ils ont perdu — et pour cause — leurs amis et leurs alliés. Puis, comme preuve ultérieure de l'excellence et de la modération de l'hégémonie athénienne par rapport à celle de Sparte, Isocrate compare leurs durées respectives en ces termes: «*Les Spartiates commandèrent à peine dix ans* (Σπαρτιᾶται μὲν γὰρ ἔτη δέκα μόλις ἐπεστάτησαν); *nous, nous avons détenu notre empire sans interruption pendant soixante-cinq ans*»[8].

Les 65 ans de l'empire maritime d'Athènes[9] s'étendent de la fondation de la Ligue de Délos en 478/7 jusqu' en 414/13. A ce moment l'empire athénien commence à se disloquer: après avoir subi le désastre de Sicile, Athènes assiste à la défection en masse de ses alliés; l'occupation de Décélie signale, de surcroît, la réouverture de la guerre avec Sparte, qui ne finira qu'avec la capitulation d'Athènes et la reddition de ce qui lui était encore resté de son empire et de sa flotte. L'année 413

[7] Isocrate, *Panath.* 54-55. Pour l'évolution des sentiments d'Isocrate vis-à-vis de Sparte, voir P. CLOCHÉ, *Isocrate et la politique lacédémonienne, REA* 35 (1933), p. 129-145.

[8] *Panath.* 56.

[9] C'est bien de cela qu'il s'agit: cf. Lysias, *Epithapios* 55: ἑβδομήκοντα μὲν ἔτη τῆς θαλάττης ἄρξαντες; Xénophon, *Hell.* III 5.14: ὅτε μὲν γὰρ ἤρξετε, τῶν κατὰ θάλατταν μόνων δήπου ἡγεῖσθε; Éphore, *FGrHist* 70 F196: Ἀθηναῖοι τῆς κατὰ θάλατταν ἡγεμονίας ἀντεχόμενοι; voir aussi le F191 (= *P. Oxy.* 1610) du même auteur.

apparaît clairement comme date-pivot dans l'histoire d'Athènes, comme d'ailleurs l'avaient compris plusieurs historiens anciens. «Du moment que les Athéniens étaient battus en Sicile, les Spartiates», écrit Diodore[10], «commencèrent à manifester leur mépris de l'empire [athénien]». Thucydide[11] avait commenté la portée de la catastrophe en Sicile et le commencement de la guerre de Décélie comme suit: «Tout à l'optimisme, les Lacédémoniens entendaient mener la guerre avec décision; celle-ci bien terminée, ils calculaient ... qu'en abattant Athènes, ils pourraient désormais eux-mêmes, en toute sécurité, exercer l'hégémonie sur la Grèce entière». Nous assistons ici à un moment important dans l'évolution de la guerre du Péloponnèse, que les Lacédémoniens avaient commencé pour 'libérer' la Grèce assujettie à l'impérialisme athénien[12]. L'idée de substituer à l'empire ennemi détruit une *archè* nouvelle, contrôlée par Sparte, se manifeste pour la première fois en toute clarté.

Tout cela nous autorise à penser que, dans sa comparaison de la durée des empires athénien et spartiate, Isocrate se fait le porte-parole d'une tradition historiographique bien établie. Si l'on arrive, comme on l'a vu, sur la base de sa donnée de 65 ans à des résultats concluants et historiographiquement valables en ce qui concerne l'empire athénien, on se demande à juste titre à quoi pourraient aboutir les dix ans attribués à l'*archè* spartiate. Les tentatives, peu nombreuses, pour essayer de déterminer cette période de «dix ans à peine», sont restées fort aléatoires. Dans une contribution importante, *Spartas ἀρχή und die Vorphase des Korinthischen Krieges in den Hellenica Oxyrhyrchia*, qui a particulièrement stimulé nos recherches, G.A. Lehmann[13] a critiqué à juste titre les propositions faites par F.W. Walbank et J.-L. Ferrary: ceux-ci situent la fin de la décade en question respectivement au début de la guerre de Corinthe (395) ou à la guerre de Rhodes (396). A son tour Lehmann ne

[10] Diodore XIII 34.1.

[11] Thucyd. VIII 2.4. La traduction est celle de J. de Romilly.

[12] Sur l'exigence spartiate, τοὺς Ἕλληνας ... αὐτονόμους ἀφιέναι, voir Thucyd. I 139.3, 140.3. Dans son discours devant les citoyens d'Acanthe (Thucyd. IV 85-86) Brasidas se fait le porte-parole du programme spartiate de 'libérer' la Grèce. Cf. K. RAAFLAUB, *Die Entdeckung der Freiheit: zur historischen Semantik und Gesellschaftsgeschichte eines politischen Grundbegriffes der Griechen*, München 1985, notamment p. 248-257: «Die spartanische Freitheitspropaganda und ihre Verwirklichung».

[13] Dans *ZPE* 28 (1978), p. 109-126, et 30 (1978), p. 73-93; voir notamment *ZPE* 28 (1978), p. 122-123; F.W. WALBANK, *A Historical Commentary on Polybius*, I, Oxford 1957, p. 41; J.-L. FERRARY, *art. cit.* (n. 4), p. 285 n. 10. La suggestion faite par J.-L. Ferrary pour faire coïncider les dix ans d'Isocrate avec l'intervalle qui s'étend entre la paix d'Antalcidas et la bataille navale de Naxos (376) [386 - *10* = 376], est encore moins probable.

veut retenir que la bataille de Cnide, en invoquant l'argument que celle-ci apparaît aussi dans l'historiographie du IVe siècle comme «schlechthin entscheidende historische Zäsur». C'est vrai pour Théopompe, comme on le verra. Mais pourquoi la bataille de Cnide seraitelle «absolument la césure historique décisive» pour l'ensemble de la tradition historiographique?

Une période historique n'apparaît jamais à l'historien comme une entité fixe, pré-établie. Cela est d'autant plus vrai encore pour les auteurs qui s'occupent de l'histoire strictement contemporaine et qui voient, pour ainsi dire, évoluer les faits sous leurs propres yeux. Si une période historique n'a donc pas la valeur d'une donnée objectivement saisissable, il faut en convenir que sa mise-en-place dans un ouvrage historique, que sa 'construction' est un processus largement subjectif dans la mesure où il demande — toujours — l'intervention de l'historien: c'est lui qui décide de faire, dans le continuum des faits historiques, un découpage à tel ou à tel point, parce que tel ou tel événement lui parait revêtir une importance et/ou une signification spéciales pour l'unité historique ainsi découpée. Ce qu'il nous faut faire dans ce cas, c'est prendre au sérieux[14] les deux variantes de la tradition grecque sur la durée de l'empire spartiate et essayer d'en comprendre les raisons. Pourquoi sont-elles là? Quels ont été, pour chacun des historiens de l'empire spartiate, les motifs pour entreprendre leurs ouvrages? Quelles sont à l'intérieur de ces ouvrages les idées directrices, les thèmes préférés à partir desquels les auteurs ont à la fois conçu leur projet historique et organisé le découpage du matériau?

0.3 *Les 'continuateurs' de Thucydide*

Il est évidemment plus facile de poser ces questions que d'y répondre. Nous connaissons en effet très mal l'historiographie au IVe siècle av. J.-C.[15] Il nous faudra donc mener notre enquête avec précaution. A part

[14] En revanche, S. ACCAME, *Ricerche sulle Elleniche di Ossirinco*, *MGR* 6 (1978), p. 125-183, notamment p. 156-159, propose de ne pas prendre 'à la lettre' la durée de «à peine dix ans». D'après lui, Isocrate voulant consciemment réduire la durée de l'*archè* spartiate, aurait choisi comme terme de comparaison les «dix ans» pendant lesquels les Athéniens furent capables de faire front contre les attaques conjointes de tous les Grecs et des Barbares (*Panath.* 57). Il s'agit, évidemment, d'une réference à la guerre de Décélie.

[15] On se reportera à l'aperçu récent de W. WILL, *Die griechische Geschichtsschreibung des 4. Jahrhunderts. Eine Zusammenfassung,* dans J.M. ALONSO-NÚÑEZ (ed.), *Geschichtsbild und Geschichtsdenken im Altertum* (*Wege der Forschung*, 631), Darmstadt

Xénophon, nous ne disposons que de pauvres restes des histoires écrites à l'époque: quelques fragments, la plupart conservés au hasard. Mais cela ne veut pas dire pour autant que cette documentation serait tout à fait inutilisable ou même insignifiante. Pour que les fragments parlent, il suffit qu'on leur pose les bonnes questions.

Les historiens auxquels nous voudrions soumettre notre questionnaire sont Cratippe, Xénophon et Théopompe. Comme 'continuateurs' de Thucydide, ils ont un trait commun: tous les trois, ils ont écrit une *Suite à Thucydide* en reprenant le fil là où leur grand prédécesseur l'avait abandonné, c.-à-d. après la bataille de Cynosséma (septembre 411); et, en outre, tous les trois ils ont continué leurs récits en dépassant la limite que Thucydide lui-même avait fixée en toute clarté à sa monographie de la *Guerre du Péloponnèse*, à savoir «le moment où les Lacédémoniens et leurs alliés mirent fin à la domination athénienne et s'emparèrent des Longs Murs ainsi que du Pirée» [printemps 404][16]. Les histoires de Cratippe, de Xénophon et de Théopompe se composent donc, à proprement parler, de deux parties: d'une *Suite à Thucydide* et d'une *Continuation*[17].

Une structure double analogue est aisément reconnaissable dans les restes d'une *Histoire* retrouvée sur papyrus dans le sable égyptien à

1991, p. 113-135. Celui a, conformément à la *communis opinio* (voir par ex. D. ROUSSEL, *Les historiens grecs*, Paris 1973, p. 100-138; R. WEIL, *Naissance et mort de la vérité historique en Grèce*, dans C. GADOFFRE [ed.], *Certitudes et incertitudes de l'histoire*, Paris 1987), dressé un bilan assez négatif de l'historiographie au IVe siècle. La dépréciation vise en premier lieu les continuateurs de Thucydide: par rapport à leur devancier ceux-ci sont caractérisés comme des historiens intellectuellement beaucoup inférieurs et sans génie de l'œuvre interrompue, qui «in der Durchdringung ihres Stoffes, der Suche nach inneren Zusammenhängen und Gesetzmäßigkeiten hinter Thukydides weit zurückblieben» (p. 115). Sur les continuateurs de Thucydide, voir aussi O. LUSCHNAT, art. *Thukydides*, dans *RE Suppl.* 12 (1970), col. 1267-1276.

[16] Thucyd. V 26.1. La capitulation d'Athènes du 16 Munichion de l'année 405/404 doit vraisemblement être située à la fin du mois de mars 404: voir D. LOTZE, *Der Munichion 404 v. Chr. und das Problem der Schaltfolge im athenischen Kalendar*, *Philologus* 111 (1967), p. 34-46; P. KRENTZ, *The Thirty at Athens,* Ithaca-London 1982, p. 32 n. 8.

[17] W. WILL, *art. cit.* (n. 15), p. 116, pense que, en raison de cela, les continuateurs de Thucydide devaient *nécessairement* dégrader l'histoire à une sorte de chronique: «Die Notwendigkeit oder der Wunsch, das schon von Zeitgenossen als epochal empfundene Werk [*scil.* des Thukydides] weiterzuführen, ließ späteren Historikern die Alternative, entweder ihr Werk mit dem Kriegsende 404 abzuschließen und somit zum bloßen Appendix des Vorgängers zu degradieren, der selbständig nicht zu existieren vermochte, oder nach einer umfassenderen Konzeption zu suchen. Thukydides' Nachfolger entschieden sich für letzteres und nahmen somit in Kauf, daß ihren Werken verlorenging, was Herodot und Thukydides auszeichnete: die innere Einheit. Die Notwendigkeit, die Geschichte des Peloponnesischen Krieges über das Jahr 411 hinaus fortzuführen, wie die Unmöglichkeit, in den Ereignissen des frühen 4. Jahrhunderts einen epochalen Einschnitt

Oxyrhynchos[18]. Les *Hellenica Oxyrhynchia* commencent par une *Suite à Thucydide* et poursuivent le récit avec les événements de l'après-guerre: les derniers faits exposés dans les fragments de Londres se rapportent au commencement de l'hiver de l'année 395[19]. Mais, en dépit des apparences, les 'continuateurs' de Thucydide que nous connaissons restent probablement au nombre de trois: l'auteur inconnu, mais sans aucun doute pas anonyme, des *Hellenica Oxyrhynchia* (= P) doit selon toute vraisemblance être identifié à l'un ou l'autre des auteurs nommément connus. Xénophon est exclu: là où l'on peut comparer sa version des faits à celle des *Hellenica Oxyrhynchia*, des différences énormes, parfois irréconciliables, sautent aux yeux. Reste alors le choix entre Cratippe et Théopompe: avec la plupart des critiques actuels nous croyons que Cratippe soit le candidat le plus indiqué[20]. Nous n'avons, au reste, pas

zu finden, gaben den 'Hellenika' zwangsläufig bruchstückartigen Charakter und ließen sie die Form einer Chronik annehmen, deren Anfang und Ende mehr oder minder willkürlich begrenzt war. Leitgedanken mußten so fehlen oder konnten nur unzureichend herausgearbeitet werden». La validité de ce jugement fort apodictique reste à examiner.

[18] Sur les papyrus *P. Oxy.* 842, *PSI* 1304, *P. Cairo* 26/6/27/1-41 voir l'introduction succincte dans l'édition de P.R. McKechnie – S.J. Kern, *Hellenica Oxyrhynchia,* Warminster 1988, p. 3-7. La nouvelle édition critique des fragments par M. Chambers dans la collection *Teubner* ne nous était pas encore accessible au moment de la rédaction de cet article.

[19] Cf. I.A.F. Bruce, *An Historical Commentary on the Hellenica Oxyrhynchia*, Cambridge 1967, p. 3-5.

[20] H. Bloch, *Studies in Historical Literature of the Fourth Century B.C.* (*HSPh,* Suppl. Vol. 1), Cambridge (Mass.) 1940, p. 303-341, donne un aperçu critique, accompagné d'un tableau synoptique (p. 306-307) de la littérature antérieure à 1938. Pour une mise au point plus récente, voir G.S. Shrimpton, *Theopompus the Historian*, Montreal–Kingston 1991, Appendix A: «Who Wrote the Hellenica Oxyrhynchia?», p. 183-195, qui défend avec une bonne argumentation, correspondant sur la plupart des points au point de vue que nous défendons ici, l'identité de P avec Cratippe; cf. aussi I.A.F. Bruce, *op. cit.* (n. 19), p. 22-27 (avec prudence); H.R. Breitenbach, *Hellenika Oxyrhynchia*, dans *RE Suppl.* 12 (1970), col. 410-422; S. Accame, *Ricerche* (n. 14); id., *Cratippo*, dans *Sesta miscell. greca e romana*, Roma 1978, p. 185-212; Ph. Harding, *The Authorship of the Hellenika Oxyrhynchia*, dans *AHB* 1 (1987), p. 101-104; et K. Meister, *Die griechische Geschichtsschreibung. Von den Anfängen bis zum Ende des Hellenismus*, Stuttgart–Berlin–Köln 1990, p. 65-68.

En revanche, L.Canfora, *Eduard Meyer tra Cratippo e Teopompo*, dans W.M. Calder III – A. Demandt, *Eduard Meyer. Leben und Leistung eines Universalhistorikers*, Leiden 1990, p. 74-96, présente un compte rendu, qui aboutit à une identification avec Théopompe. D'après L. Canfora, reprenant à son compte l'idée lancée jadis par Ernst von Leutz, Cratippe ne serait pas un auteur réellement existant, mais le pseudonyme sous lequel l'exilé Xénophon aurait publié une première partie de ses *Helléniques*, notamment I–V.1 (voir, en particulier, p. 76 et p. 85-86). Cette suggestion reste pour l'instant une pure hypothèse. Optent également pour Théopompe: G.A. Lehmann, *Ein neues Fragment*

l'intention de reprendre dans le cadre de cette communication tout le débat concernant l'identité de l'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia*. Nous espérons seulement que, au fur et à mesure que nous avancerons dans l'analyse de notre problème, la logique du choix de Cratippe deviendra de plus en plus évidente. Les observations qu'on fera sur les coupures de l'histoire dans les récits respectifs des 'continuateurs' apporteront d'ailleurs un nouvel argument en faveur de Cratippe.

Notre exposé comportera trois parties. Dans un premier temps nous donnerons un aperçu de quelques données de base sur les 'continuateurs' de Thucydide; ce sera en partie un rappel d'éléments déjà connus, mais il nous faudra aussi nuancer ou corriger quelques idées reçues. La deuxième partie sera consacrée à un relevé des données de 'période' que l'on retrouve dans les ouvrages historiques concernés. En conclusion nous ferons un bref commentaire sur la représentation de l'*archè* spartiate dans chacune des 'Continuations'.

1.0 LES *HELLENIKA* DES 'CONTINUATEURS' DE THUCYDIDE

1.1 *Cratippe* (*FGrHist* 64)

Nous n'avons que peu de renseignements directs sur Cratippe[21]. Le T1 nous présente Cratippe comme un contemporain de Thucydide, relatant

der Hellenica Oxyrhynchia, *ZPE* 26 (1977), p. 181-191; ID., *Theopompea, ZPE* 55 (1984), p. 19-43; voir aussi les articles mentionnés ci-dessus (n. 14); E. RUSCHENBUSCH, *Theopompea: ἀντιπολιτεύεσθαι, ZPE* 39 (1980), p. 81-90, et 45 (1982), p. 91-94. Nous n'avons pas pu consulter R. REBUFFAT, *Teopompo e le Elleniche di Ossirinco*, dans *Orpheus* 14 (1993), p. 105-124.

Parmi les obstacles majeurs qui, à notre avis, s'opposent à l'option Théopompe, mentionnons seulement (a) que l'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia* semble être un historien contemporain aux événements qu'il décrit, et (b) qu'il est, pour de multiples raisons — chronologiques, psychologiques et méthodologiques —, hautement improbable que Théopompe ait servi de source de base à Éphore. Il est un fait bien établi par la recherche moderne que ce dernier historien a utilisé les *Hellenica Oxyrhynchia* comme sa source principale pour l'histoire grecque à partir de 411/10: G.S. SHRIMPTON, *loc. cit.*, a bien mesuré le poids de cet argument. Ajoutons encore qu'Éphore s'était imposé (et semble avoir effectivement suivi) la règle de consulter pour chaque partie des ses *Histoires* les sources contemporaines aux événements (cf. *FGrHist* 70 F9, 110). Quant aux parallèles entre Théopompe et P — invoqués depuis E. MEYER, *Theopomps Hellenika*, Halle 1909 [= Hildesheim 1966], pour attribuer au premier la paternité de l'histoire du second —, ceux-ci peuvent s'expliquer à la lumière du fait que Théopompe lui-même aurait consulté, parmi ses sources principalement littéraires pour la période 410-394 (cf. *infra*), les *Helléniques* d'Oxyrhynchos.

[21] Fragments recueillis par F. JACOBY, *FGrHist* 64; voir aussi V. BARTOLETTI (ed.), *Hellenica Oxyrhynchia*, Leipzig 1959, p. XXI-XXV. Parmi les analyses les plus récentes

les événements manquant chez ce dernier. Puisque la tradition littéraire ancienne ne fixait pas avec beaucoup de rigueur l'*akmè* des auteurs, l'emploi du terme συνακμάσας par Denys d'Halicarnasse ne peut nous empêcher de regarder Cratippe comme un contemporain probablement plus jeune que Thucydide.

Le T2 nous apporte quelques précisions sur le contenu de son ouvrage historique. Nous y apprenons aussi, implicitement, que Cratippe était un Athénien; autrement il n'aurait pas figuré dans la déclamation de Plutarque sur la question de savoir *Si les Athéniens se sont davantage illustrés par la guerre ou par l'art*. La réponse de Plutarque est que les πράττοντες méritent une priorité absolue sur les γράφοντες. L'idée qui sous-tend son raisonnement est celle-ci: s'il n'y avait pas eu de grands hommes d'action (des généraux; des hommes d'état), les historiens n'auraient pas eu de matière pour écrire leurs œuvres historiques.

> «Supprimez le gouvernement de Périclès, les trophées navals dressés par Phormion au cap Rhion, les exploits de Nicias à Cythère, Mégare et Corinthe, la victoire de Pylos de Démosthène, les quatre cents prisonniers de Cléon, Tolmidès croisant autour du Péloponnèse, Myronides triomphant des Béotiens à Oenophytes: c'est Thucydide que vous avez rayé. *Supprimez les entreprises audacieuses d'Alcibiade dans l'Hellespont, celles de Thrasylle près de Lesbos, le renversement de l'oligarchie par Théramène, Thrasybule, Archinos et les Soixante-Dix de Phylé révoltés contre l'hégémonie spartiate, Conon ramenant sur mer la puissance athénienne: voilà que Cratippe est supprimé aussi*. Il est vrai que Xénophon s'est pris lui-même comme sujet de son histoire ...»[22].

Quelques remarques semblent s'imposer à propos de ce texte. Notons d'abord que Cratippe y figure entre Thucydide et Xénophon, ce qui semble confirmer non seulement qu'il est à considérer comme un contemporain plus jeune de Thucydide, mais encore qu'aux yeux de Plutarque il était un historien de grande valeur, dont l'œuvre était apparemment de première importance pour la période considérée[23]. Deuxième

nous mentionnons: P. PÉDECH, *Un historien nommé Cratippe*, *REA* 72 (1970), 31-45; H.R. BEITENBACH, *art. cit.* (n. 20); S. ACCAME, *art. cit.* (n. 20); G.A. LEHMANN, *«Ein Historiker Namens Kratippos», ZPE* 23 (1976),p. 265-288; L. CANFORA, *art. cit.* (n. 20).

[22] Traduction par Françoise FRAZIER – Chr. FROIDEFOND, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

[23] Cf. H. PETER, *Wahrheit und Kunst. Geschichtschreibung und Plagiat im klassischen Altertum*, Leipzig–Berlin 1911, p. 123 n. 1. Il n'y a pas de raisons probantes pour reléguer Cratippe au nombre des pseudo-historiens hellénistiques: les analyses franches de tout

constatation: aucun événement cité par Plutarque n'est antérieur à 411. Cratippe paraît, en effet, avoir écrit une continuation de Thucydide: «les activités d'Alcibiade dans l'Hellespont» (fin 411 – printemps 408) font suite à la bataille de Cynosséma, dernière action rapportée dans la *Guerre du Péloponnèse*. Les entreprises de «Thrasyllos à Lesbos» ont sans doute un rapport avec l'éclatante victoire athénienne remportée sur la flotte lacédémonienne près des îles Arginuses (406)[24]. D'après l'ordre apparemment chronologique[25] du sommaire de Plutarque, «le renversement de l'oligarchie par Théramène» ne peut plus renvoyer aux événements de l'année 411 (qui furent d'ailleurs racontés par Thucydide lui-même)[26]. Si l'on doit donc penser à son rôle sous le régime des Trente, qui ont mis Théramène à mort, il devient évident que l'expression κατάλυσιν n'est pas à prendre à la lettre[27]. En réalité, Théramène n'a fait qu'entamer, à l'intérieur même du groupe des Trente, la résistance contre les excès violents et injustes du régime oligarchique, qui fut effectivement renversé par «les actions de Thrasybule, Archinos et les

préjugé de A.W. GOMME, *Who was 'Kratippos'?*, *CQ* N.S. 4 (1954), p. 53-55, de P. PÉDECH, *Cratippe* (n. 21), et de H.R. BREITENBACH, *art. cit.* (n. 20), ont montré que les suspicions entretenues jadis par E. Meyer, E. Schwartz et F. Jacoby et reprises par L. CANFORA, *Tucidide continuato,* Padova 1970 (voir là-dessus F. LASSERRE dans *RFIC* 100, 1970, p. 240-250, en particulier p. 246-248), et Ch.W. FORNARA, *The Nature of History in Ancient Greece and Rome,* Berkeley–Los Angeles–London 1983, p. 143 n. 1, s'avèrent non justifiées.

[24] Cf. P. PÉDECH, *Cratippe* (n. 21), p. 38-39; G.A. LEHMANN, *Kratippos* (n. 21), p. 279-280; S. ACCAME, *Cratippo* (n. 20), p. 189-190 et 193-194. L. CANFORA, *Eduard Meyer* (n. 20), p. 94-95, par contre, rapporte le témoignage en question aux événements décrits par Xenophon, *Hell.* I 2. 11-13.

[25] Cf. P. PÉDECH, *Cratippe*, p. 38-39; G.A. LEHMANN, *Kratippos*, p. 274. Voir cependant les réserves exprimées par G.S. SHRIMPTON, *op. cit.* (n. 20), p. 185-186; cf. déjà F. JACOBY, *FGrHist* IIC, Berlin 1926, p. 2: «nicht genau chronologisch geordnet».

[26] On ne peut, évidemment, pas exclure la possibilité que Cratippe, dans une digression de son récit des activités de Théramène sous les Trente, soit revenu sur le rôle joué par son protagoniste dans la révolution oligarchique de 411. G.S. SHRIMPTON, *loc. cit.*, suggère que Cratippe voulait peut-être 'corriger' Thucydide. Mieux vaut renoncer à cette hypothèse: on ne comprend pas bien pourqoui la matière traitée dans une 'digression' aurait trouvé sa place dans le résumé bien succint de Plutarque, et cela au détriment de la narration principale qui, de surcroît, relatait l'épisode le plus dramatique de la carrière politique de Théramène.

[27] Cf. P. PÉDECH, *Cratippe* (n. 21), p. 39, qui renvoie, à juste titre, au passage où Lysias, *C. Eratosth.* 78, atteste que «Théramène avait déjà entrepris la chute du régime»: ἤδη γὰρ αὐτὴν [*sc.* ὀλιγαρχίαν] κατέλυε. Voir aussi Aristote, *Const. d'Athènes* 36.1: φοβηθέντες μὴ προστάτης γενόμενος τοῦ δήμου καταλύσῃ τὴν δυναστείαν. Cf. S. ACCAME, *Cratippo* (n. 20), p. 194-195.

Soixante-Dix de Phylé»[28]. Cet événement, décrit par Xénophon comme un épisode de guerre civile, est présenté ici sous un éclairage assez particulier: non comme une crise grave à l'intérieur de la cité, mais comme une révolte d'Athènes contre l'hégémonie spartiate (κατὰ τῆς Σπαρτιατῶν ἡγεμονίας ἀνισταμένους). Cette manière de voir les choses n'est certes pas dénuée de fondement, si l'on pense au rôle directeur de Lysandre lors de l'installation du régime des Trente[29] — rôle que Xénophon a d'ailleurs escamoté[30] — et si l'on pense aussi au support militaire que les oligarques athéniens avaient demandé et obtenu de la part de Sparte[31]. Quoi qu'il en soit, il est indiscutable que l'affirmation révèle le point de vue athénien de Cratippe. Cette même optique est adoptée dans le passage suivant: «la restauration de la puissance maritime d'Athènes par Conon», dernier fait de l'énumeration de Plutarque. Nous reviendrons tantôt sur la portée historiographique de cette phrase. Mais essayons d'abord de savoir à quel événement se rapportent ces mots et si, éventuellement, l'*Histoire* de Cratippe se termina sur cet événement.

[28] Le décalage que G.A. LEHMANN, *Kratippos* (n. 21), p. 278-279 (cf. déjà E. MEYER, *Theopomps Hellenika*, p. 50-56), croit pouvoir détecter entre ce passage et celui des *Hell. Oxy.* 6.2, où Archinos, dans l'affaire Démainetos, ne se retrouve plus à coté de Thrasybule, ne peut, à notre avis, nullement être retenu comme un indice contre l'identité possible de P avec Cratippe; cf. F. JACOBY, *FGrHist* IIC, p. 7: «sein [*scil.* Archinos'] hervortreten bei Kratippos ... zu anderer zeit darf nicht für die verfasserfrage von P verwendet werden»; voir aussi S. ACCAME, *Cratippo* (n. 20), p. 197-200; G.S. SHRIMPTON, *op. cit.* (n. 20), p. 190. Les deux politiciens athéniens semblent avoir suivi, depuis 403, chacun leur propre voie: voir là-dessus B.S. STRAUSS, *Athens after the Peloponnesian War. Class, Faction and Policy 403-386*, Ithaca–New York 1986, p. 92-101, en particulier p. 98; des incertitudes chronologiques, en outre, ne nous permettent pas d'affirmer qu'Archinos était encore vivant en 396/95: cf. B.S. STRAUSS, *op. cit.*, p. 97; P. FUNKE, *Homónoia und Arché. Athen und die griechische Staatenwelt vom Ende des Peloponnesischen Krieges bis zum Königsfrieden (404/3-387/6)*, Wiesbaden 1980, p. 111 n. 25.

[29] Le rôle de Lysandre, assisté de l'harmoste Thorax, menaçant les Athéniens avec une flotte de 100 navires et déclarant qu'il tenait les Athéniens pour coupables d'une infraction au traité, est bien mis en évidence par Diodore XIV 3.4-7; Aristot., *Const. d'Athènes* 34.2-3; Lysias, *C. Eratosth.* 70-78.

[30] Cf. J. LUCCIONI, *Les idées politiques et sociales de Xénophon*, Paris 1947, p. 176 et n. 213. Sur les omissions de Xénophon, voir en général E. LÉVY, *L'art de la déformation historique dans les Helléniques de Xénophon*, dans *Purposes of History. Studies in Greek Historiography from the 4th to the 2nd Centuries B.C.* (*Studia Hellenistica*, 30), Leuven 1990, p. 125-157; J.-Cl. RIEDINGER, *op. cit.* (n. 1), p. 41-60.

[31] Xénophon, *Hell.* II 3.13-14; Diodore XIV 4.3-4; Aristote, *Const. d'Athènes* 37.2; Justin V 8.11.

En général, les interprètes voient dans l'expression Κόνωνα πάλιν ἐμβιβάζοντα τὰς Ἀθήνας εἰς τὴν θάλατταν une référence à la bataille de Cnide, où l'amiral athénien Conon, commandant d'une escadre perse, écrasa la flotte péloponnésienne. La défaite lacédémonienne, nous l'avons déjà souligné, mit fin à la maîtrise maritime de Sparte. L'idée que l'histoire de Cratippe se termina sur cet événement (comme celle de Théopompe d'ailleurs) est largement répandue dans la littérature moderne[32]. Cette opinion, me semble-t-il, n'a pas de fondement dans le texte de Plutarque, qui est notre seule source en cette matière. Interprétés à leur valeur de face, les mots Κόνωνα πάλιν ἐμβιβάζοντα τὰς Ἀθήνας εἰς τὴν θάλατταν ne contiennent aucune référence à la bataille de Cnide: à ce combat les Athéniens, il importe de le souligner, n'ont d'ailleurs pas participé; Conon agit à ce moment à titre personnel et se trouve au service du roi de Perse[33]. En revanche, l'expression couvre parfaitement les événements qui se produisirent *à la suite* de la victoire de Cnide: Conon et Pharnabaze exploitèrent sans tarder leur succès en cinglant vers les îles de la côte asiatique; ils expulsèrent les garnisons lacédémoniennes des villes d'Asie et des Cyclades et après une descente sur les côtes de Laconie, Conon retourna en triomphe à Athènes en 393, où, avec l'or du roi, il fit reconstruire les Longs Murs et redressa le pouvoir maritime athénien. Conon ne «remit

[32] W. Will, *art. cit.* (n. 15), p. 118, ne fait que résumer la *communis opinio*, quand il écrit que l'histoire de Cratippe embrassait «zweifellos die Jahre zwischen 411 und 394». Cf. par exemple A. von Mess, *Die Hellenika von Oxyrhynchos*, *RhM* 63 (1908), p. 388; E.M. Walker, *The Hellenica Oxyrhynchia. Its Authorship and Authority,* Oxford 1913, p. 9; F. Jacoby, *The Authorship of the Hellenica of Oxyrhynchus,* dans *Abhandlungen zur griech. Geschichtsschreibung*, Leiden 1956, p. 323; O. Luschnat, *art. cit.* (n. 15), col. 1271; H.R. Breitenbach, *art. cit.* (n. 20), col. 414; G.A. Lehmann, *Spartas ἀρχή* (n. 13), p. 123 n. 39.

[33] Le récit circonstancié consacré par P à l'affaire 'Démainetos' (*Hell. Oxy*. 6-8) fait ressortir à quel point les responsables politiques athéniens tenaient à se distancier, en hiver 396/65, de toute aide que les démocrates extrêmes envoyaient en secret à Conon (6.1; 7.1; 8.1); ils réclamèrent le désaveu et des sanctions. L'armée commandée par Conon est appellée correctement βασιλικὸν στρατό[πεδον] dans *Hell. Oxy*. 20.5. Dans ce même ordre d'idées Diodore ne manque pas de préciser que la première victoire navale athénienne, après Aigos-Potamoi, ne fut pas Cnide, mais bien Naxos (376): τὴν γὰρ περὶ Κνίδον οὐκ ἰδίᾳ διηγωνίσαντο, τῷ δὲ βασιλικῷ στόλῳ χρησάμενοι προετέρησαν (XV 35.2). Dans son récit de la bataille navale de Cnide Diodore, dépendant à travers Éphore des *Hellenica Oxyrhynchia*, désigne Conon toujours dans sa capacité de commandant de la force navale du roi perse: voir XIV 79.5 (τὸν τοῦ βασιλικοῦ στόλου τὴν ἡγεμονίαν ἔχοντα); 81.4 (ὁ τῶν Περσῶν ναύαρχος); cf. 83.4; 85.2. 'Cnide' n'était donc pas réclamé comme un exploit athénien par l'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia*.

pas Athènes sur mer» avant la fin de l'année 393[34]. Cratippe menait, donc, sans aucun doute, son histoire au moins jusqu'à cette date-là. C'est une conclusion importante à retenir.

Une autre question est de savoir si le redressement naval d'Athènes a pu constituer la fin du projet historique de Cratippe. J'incline à répondre par l'affirmative à cette question, parce que Plutarque, dans son aperçu en bon ordre chronologique (du moins en ce qui concerne Cratippe), ne mentionne aucun fait ultérieur[35]. Je n'ignore pas que j'invoque ici un *argumentum e silentio*, mais je crois pouvoir prendre ce risque[36] sous les conditions spécifiques que voici: si Cratippe était allé plus loin, il n'aurait certainement pas manqué de commémorer, dans sa perspective athénienne, la défaite infligée par Iphicrate (390) à un corps lacédémonien à Léchaion[37]. Pourquoi, à son tour, Plutarque aurait-il dans sa déclamation *De gloria Atheniensium* omis ce haut fait de l'histoire militaire athénienne? On n'en voit pas la raison. La solution qui semble s'imposer, quoique rien ne soit démontrable en ces choses, c'est que Cratippe n'a plus traité cette matière, parce qu'il avait terminé son ouvrage par le retour de Conon à Athènes. Dans l'optique athénienne de l'auteur, ce retour, qui semblait effacer l'humiliation d'Aigos-Potamoi, constituait, plus que tout autre événement, une fin digne de son histoire.

Il y a encore une dernière remarque à faire à propos du 'catalogue' des faits traités, d'après Plutarque, dans l'histoire de Cratippe. Son énumération pourrait peut-être suggérer l'idée que l'objet de l'œuvre de

[34] Cf. S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico*, I, Bari 1966, p. 350; voir aussi L. PARETI, *Cratippo e le 'Elleniche' di Oxyrhynchos*, *SIFC* 19 (1912-13), p. 398-517; P. PÉDECH, *Cratippe* (n. 21), p. 40; S. ACCAME, *Cratippo* (n. 20), p. 187, p. 190; G.S. SHRIMPTON, *op. cit.* (n. 20), p. 186.

[35] S. ACCAME, *Cratippo* (n. 20), p. 201-202, et G.S. SHRIMPTON, *op. cit.* (n. 20), p. 186, sont d'avis que l'historien Cratippe (= P) aurait mené son récit jusqu'à la paix d'Antalcidas.

[36] D'après S. ACCAME, *loc. cit.,* l'*argumentum e silentio* (absence d'Iphicrate) ne pèse pas lourd.

[37] Xénophon, *Hell.* IV 5.7, 11-17; Diodore XIV 91.3; Polyaen. III 9.45; Nepos, *Iphicr.* 2.3, fait remarquer que la victoire d'Iphicrate fut célèbre entre toutes: *hoc exercitu moram Lacedaemoniorum intercepit quod maxime tota celebratum est Graecia*. Les rhéteurs athéniens parlent avec éloges en plusieurs endroits du succès d'Iphicrate: Demosth. XIII 22, XXIII 198; Aeschin. III 243; Dinarch. I 75; cf. G.A. LEHMANN, *Kratippos* (n. 21), p. 275-276; pour les témoignages épigraphiques, voir P. FUNKE, *Konons Rückkehr nach Athen im Spiegel epigraphischer Zeugnisse, ZPE* 53 (1983), p. 149-189; Chr. TUPLIN, *The Failings of Empire. A Reading of Xenophon, Hellenica 2.3.11-7.5.27*, Stuttgart 1993, p. 70-73, spécial. p. 72, souligne à bon droit que «the event was one of the highlights of national military history for Athenians ... worth mentioning alongside Marathon and Salamis».

Cratippe était principalement ou même exclusivement l'histoire athénienne[38]. A cet égard, il importe de souligner que, dans l'écrit *De Gloria Atheniensium,* l'intérêt de Plutarque se limite tout naturellement aux πράξεις des *Athéniens*. Tout aussi bien que l'on pourrait, sur la base des indications de Plutarque, supposer que Thucydide aurait écrit une histoire purement athénienne, faut-il se garder de l'illusion d'optique que son 'sommaire' de Cratippe pourrait créer. Comme le résumé n'est donc pas nécessairement — et probablement pas du tout — représentatif de l'ensemble de l'ouvrage de Cratippe, il se peut très bien que l'auteur ait exposé l'histoire des autres cités grecques pendant la période concernée: les affaires de Sparte aussi bien que celles des cités soumises à son empire, de la Grèce continentale comme des îles et d'Asie Mineure. Et l'on pourrait présumer que Cratippe y manifestait à l'égard des mouvements de résistance contre l'hégémonie spartiate une sensibilité et une attention semblables à celles qui se dégagent de son récit athénien. Ce n'est là évidemment qu'une hypothèse, mais une hypothèse non dénuée de tout intérêt par rapport à ce qu'on va dire maintenant sur les traits caractéristiques des *Hellenica Oxyrhynchia*.

1.2 *Hellenica Oxyrhynchia* (*FGrHist* 66)

Dans les parties retrouvées jusqu'ici de cette *Histoire*, l'auteur semble en effet avoir décrit avec une certaine prédilection le comportement des cités grecques en face de l'hégémonie spartiate. L'idée fondamentale et directrice de l'œuvre («die beherrschende grundtatsache») a été très bien reconnue par F. Jacoby[39], qui attribuait à l'auteur l'intention de dresser une image de l'aversion croissante contre cette hégémonie dans les différentes cités. Les *Hellenica Oxyrhynchia* exposent les mouvements de résistance et, par endroits aussi, les sentiments de haine que suscita l'empire spartiate à Athènes, à Thèbes, à Corinthe, à Argos, à Rhodos. La politique spartiate d'ingérence dans les affaires intérieures des cités est considérée par l'auteur comme la cause fondamentale de leur rassemblement dans l'alliance anti-spartiate et par suite de la guerre de Corinthe. L'historien s'étend aussi sur les affaires spartiates

[38] L'auteur serait alors à ranger plutôt parmi les *Atthidographes* que parmi les écrivains d'histoire générale de la Grèce, du type *Hellenica*: cf G.A. LEHMANN, *Kratippos* (n. 21), p. 265-288, notamment p. 284; et, à sa suite, P.R. MCKECHNIE – S.J.KERN, *op. cit.* (n. 18), p. 13.

[39] *FGrHist* IIC, Berlin 1929, p. 7.

elles-mêmes, comme le montrent les quelques morceaux de son récit bien détaillé de l'expédition d'Agésilas en Asie Mineure. Cette campagne semble connaître ici un déroulement sensiblement moins glorieux que chez Xénophon: sans disposer d'un plan stratégique bien défini, Agésilas s'égare dans le massif mysien; pour diriger la campagne, il prend tour à tour à cœur les suggestions des satrapes perses et de Spithridate; il traverse le pays, assez souvent en pillant, mais sans pouvoir couronner d'un seul succès ses efforts répétés pour s'emparer des places fortes perses; le portrait psychologique du roi spartiate, amoureux du beau fils de Spithridate, n'inspire pas beaucoup de sympathie. Conon, par contre, est loué pour sa conduite énergique des affaires (20.6): c'est l'un des deux passages où l'auteur, qui, en règle, ne laisse percer son appréciation qu'à travers le récit 'objectif' des faits, exprime un jugement. L'autre cas est celui de la défense pareillement «énergique» du commandant perse Rhathanes à Gordion, qui empêche Agésilas de s'emparer de la ville (21.6). Est-il fortuit que dans ces deux cas l'auteur semble apprécier la προθυμία des hommes actifs dans la résistance contre l'extension de la puissance de Sparte? S'il y a parti pris de l'auteur, celui-ci ne me semble pas pencher en faveur de Sparte[40].

On loue, du reste, à juste titre, le sérieux de cet auteur, qui se montre dans sa méthode d'enquête et d'exposition des faits et dans ses analyses des causes le plus thucydidéen de tous les continuateurs de la *Guerre du Péloponnèse*. L'auteur semble partager aussi l'antipathie de son prédécesseur à l'égard des démocrates extrêmes: sa terminologie pour désigner les partis politiques à Athènes révèle une sympathie pour le point de vue des aristocrates (6-7.3).

[40] Sur l'orientation 'athénienne' de P, voir aussi G.S. SHRIMPTON, *op. cit.* (n. 20), p. 189-190, en se référant à G.E. UNDERHILL, *Theopompus (or Cratippus), Hellenica, JHS* 28 (1908), p. 277-290, en particulier p. 289 n.1. Il me semble impossible de retrouver dans le récit de P la disposition favorable envers Sparte, que certains interprètes ont cru, à des degrés variés, pouvoir y déceler: voir E. MEYER, *op. cit.* (n. 20), p. 51-52 et p. 124 («Spartanerfreund»); F. JACOBY, *Der Verfasser der Hellenika von Oxyrhynchos, NGG* 1924, p. 13-18 (= *Abhandlungen zur griech. Geschichtsschreibung*, Leiden 1956 p. 318-321, notamment p. 318): «leise pro-spartanisch»; I.A.F. BRUCE, *op. cit.* (n. 19), p. 10 («a fair degree of sympathy with Sparta»), p. 16-17; G.A. LEHMANN, *Spartas ἀρχή*, p. 76-77 («die grundsätzlich prospartanische Ausrichtung des Geschichtswerkes»). Il nous semble méthodologiquement recommandé de distinguer entre les tendances indiscutablement aristocratiques de l'auteur (voir ci-dessous), d'une part, et son attitude envers l'impérialisme spartiate, de l'autre. Des formules du type «Aristokrat mit erkennbarer Hinneigung zu Sparta» (A. VON MESS, *Die Hellenika von Oxyrhynchos*, *RhM* 63, 1908, p. 370-391, notamment p. 379) prêtent à la confusion.

L'absence de toute polémique contre Xénophon semble confirmer que les *Helléniques* de ce dernier, qui furent écrites vers les années 355, n'étaient pas encore disponibles au moment où l'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia* publiait son ouvrage. A partir d'indices internes on peut postuler une date de composition entre 386 et 356 (346 à la rigueur); mais dans ces limites on a tendance à situer l'œuvre plutôt dans le premier que dans le deuxième quart du IVe siècle. La raison en est que l'historien nous donne l'impression très nette de parler en témoin direct des événements ou d'avoir obtenu ses informations de témoins oculaires. Si, comme nous le croyons, le terme Δεκελεικὸς πόλεμος a été forgé par P, l'on pourrait considérer sa première mention dans les discours d'Isocrate, notamment dans le *Plataïque* 31, publié vers 372, comme un *terminus ante quem* pour la composition de ses *Helléniques*[41].

1.3 *Xénophon*

Xénophon et ses *Helléniques* sont trop bien connus pour nous y arrêter longuement dans le cadre de cet exposé. Il n'est plus besoin de démontrer que Sparte et son empire forment, du moins dans la deuxième partie de son ouvrage, à partir du livre II 3.11, le centre de son intérêt. C'est un trait tellement saillant de son récit, qu'on a pu reprocher à Xénophon d'avoir manqué à sa tâche d'historien dans le traitement des affaires non-spartiates. Certaines de ses lacunes — mais pas toutes — peuvent en effet trouver leur explication à partir du programme spartiate auquel il a apparemment adhéré en écrivant son histoire. Comme Riedinger l'a encore montré tout récemment, l'histoire de Xénophon se réduit plus ou moins à une suite de guerres conduites par Sparte[42].

[41] Cf. *infra*, p. 194 et n. 75. Ce nouvel indice corrobore les observations faites par d'autres interprètes qui, en vue de *Hell. Oxy.* 16.2 et sur la base des changements survenus à la constitution béotienne, dissoute entre 386 et 374, suggèrent comme *terminus ante quem* l'an 374 (cf. Xénophon, *Hell.* V 4.63; VI 1.1); voir I.A.F. BRUCE, *Internal Politics and the Outbreak of the Corinthian War*, *Emerita* 28 (1960), p. 75-86, notamment, p. 86; cf. ID., *op. cit.* (n. 19), p. 4-5; suivi par H.R. BREITENBACH, *art. cit.* (n. 20), col. 409-410; et S. ACCAME, *Ricerche* (n. 14), p. 173 (qui, cependant, propose la date 373). Pour la date 374, voir aussi P. SALMON, *Étude sur la Confédération béotienne (447/6-386)*, Bruxelles 1978, p. 101, qui observe que les dix cités souveraines de la Béotie ainsi que d'autres villes battent à nouveau monnaie entre 386 et 374.

[42] Le titre, inauthentique, 'Hellenika' des manuscrits ne semble pas rendre exactement l'intention de l'auteur. Pour le 'spartocentrisme' de Xénophon, on se reportera à J.-Cl. RIEDINGER, *op. cit.* (n. 1), surtout p. 9-40; et G. PROIETTI, *Xenophon's Sparta. An Introduction*, Leiden 1987, p. XIV-XV et *passim*; voir aussi P. CLOCHÉ, *Les 'Helléniques' de Xénophon (Livres III-VII) et Lacédémone*, *REA* 46 (1944), p. 12-46.

Le parti pris de Xénophon pour sa patrie d'adoption est incontestable et les tentatives pour démontrer le contraire, restent vaines[43]. Dans son opinion, qui semble traduire tout simplement le point de vue spartiate, la guerre de Corinthe fut causée par la corruption des dirigeants de la plupart des cités, qui, ayant accepté l'or perse de l'envoyé Timocrate, se seraient alors lancés dans une campagne calomniatrice contre Sparte[44].

Au laconisme de Xénophon s'ajoute l'extrême sélectivité de son récit. L'exposé couvre les faits de façon très inégale, ce qui peut s'expliquer en partie par une hypothèse 'documentaire' (c.-à-d. à la lumière des expériences personnelles de l'auteur et des informations dont il disposait ou ne disposait pas); mais la sélectivité tient surtout aux préférences qui président à son choix des événements. Ainsi on observe, même à l'intérieur des récits spartiates, l'intérêt presque exclusif de Xénophon pour les opérations terrestres; il ne fait que de très rares allusions aux opérations maritimes et celles-ci restent en général subordonnées au récit des campagnes terrestres. La relation que Xénophon nous donne — ou plutôt omet de nous donner — du désastre de Cnide n'est que l'exemple le plus frappant de cette pratique: le récit très bref est tout à fait subordonné à la description de la bataille de Coronée. Xénophon y raconte, non sans admiration, le stratagème d'Agésilas, qui, annonçant «que Peisandros avait été tué, mais que Sparte était vainqueur sur mer» avait su dissimuler pour ses soldats la mauvaise nouvelle qui venait de lui parvenir. Et l'historien finit par préciser que l'idée que les Lacédémoniens étaient vainqueurs sur mer contribuait beaucoup à la victoire de Coronée[45]. Aucun autre commentaire n'est donné sur la portée de la défaite navale: c'est une omission incontestablement fâcheuse[46].

[43] Nous partageons plutôt le point de vue de J.-Cl. RIEDINGER, *op. cit.* (n. 1), surtout p. 123-172, que celui de Chr. TUPLIN, *op. cit.* (n. 37), qui tend à représenter Xénophon comme un observateur critique et lucide de Sparte.

[44] Xénophon, *Hell.*, III 5.1-5. Pour une critique de la version de Xénophon comparée à celle des *Hellenica Oxyrhynchia*, voir J.E. LENDON, *The Oxyrhynchus Historian and the Origins of the Corinthian War, Historia* 38 (1989), p. 300-313; R. URBAN, *Der Königsfrieden von 387/86 v. Chr. Vorgeschichte, Zustandekommen, Ergebnis und politische Umsetzung*, Stuttgart 1991, p. 25-58, particulièrement p. 44-47.

[45] Xénophon, *Hell.* IV 3.10-14.

[46] Cf. S. MAZZARINO, *Pensiero storico classico*, I, p. 349-350; J.-Cl. RIEDINGER, *op. cit.* (n. 1), p. 54.

1.4 *Théopompe de Chios* (*FGrHist* 115)

La tradition veut que le dernier continuateur de Thucydide, Théopompe de Chios, a écrit ses *Helléniques* avec l'intention de rivaliser avec l'histoire grecque de Xénophon, et, si possible, de la surpasser. Nous n'avons malheureusement qu'un commentaire stylistique sur cette rivalité — et il n'est pas très flatteur pour Théopompe (F21); mais on peut facilement imaginer que sa concurrence portait également sur d'autres aspects du travail historique de Xénophon. Théopompe n'a pourtant pas mené ses *Helléniques* aussi loin que Xénophon (Mantinée; 362): il s'est arrêté à la bataille de Cnide (T13; 14). Quoique nous n'ayons que très peu de fragments de cet ouvrage, une conclusion semble certaine: le récit a dû être beaucoup plus circonstancié que celui de Xénophon. Tandis que celui-ci embrassait une periode de 48 années en 7 livres, Théopompe n'utilisait pas moins de 12 livres pour 17 années d'histoire (T13). L'étendue de son œuvre, trois à quatre fois celle des *Helléniques* de Xenophon pour la même période, prouve que Théopompe a eu l'ambition de surpasser Xénophon par un récit plus détaillé et plus complet[47]. Une hypothèse qui se présente tout naturellement à l'esprit, mais qui n'a pas encore retenu suffisamment l'attention, c'est que Théopompe a voulu combler les omissions du récit de Xénophon. Je suis convaincu, pour ma part, que Théopompe s'est employé à corriger tout spécialement l'optique terrestre qui caractérisait l'exposé de son prédécesseur à tel point que sa reconstruction du passé de l'*archè* spartiate en était déformée. Le choix de la bataille de Cnide comme point final de son histoire rentre parfaitement dans cet ordre d'idées; contrairement à ce que laisse entendre Polybe (T19 = Polyb. VIII 13.3-4), que l'on a eu trop tendance à suivre à cet égard[48], ce choix n'est certes pas fortuit. Il est, en revanche, comme on le verra, plein de signification pour le projet historique où Théopompe s'est bien consciemment engagé.

Les *Helléniques* de cet auteur ont été écrites peu de temps après l'apparition du travail historique de Xénophon: une date vers 350 paraît vraisemblable. Il n'est pas exclu que Théopompe ait encore pu disposer de témoignages oraux, mais les dirigeants de l'époque traitée, s'ils

[47] On consultera P. PÉDECH, *Trois historiens méconnus. Théopompe–Duris–Phylarche,* Paris 1989, p. 17-254, surtout p. 40-64; G.S. SHRIMPTON, *op. cit.* (n. 20), p. 29-57.

[48] Voir par exemple P. PÉDECH, *Trois historiens* (n. 47), p. 58-59 et n. 48 (littérature).

vivaient encore de son temps, ont dû être plutôt rares. Théopompe a donc, pour la plupart, consulté des sources littéraires[49], et notamment aussi les *Hellenica Oxyrhynchia*. Notre historien était originaire de Chios, où il était né probablement en 378/7. Il suivit en exil son père Damasistratos, qui fut banni à la suite d'une accusation de *laconisme*. Il serait un peu téméraire d'en conclure sans plus de preuves que Théopompe a 'donc' écrit son histoire dans un esprit philolaconien[50]. Il était, bien sûr, un aristocrate pur sang; l'on peut lire dans la fameuse digression des *Philippica* sur les «démagogues athéniens» ce qu'il pensait du régime démocrate athénien[51]. Dans ses commentaires Théopompe ne dissocie pas le jugement politique et le jugement moral: c'est apparemment un trait caractéristique de sa méthode[52]. Nous y reviendrons.

2.0 LES DIVISIONS DU TEMPS DE L'HISTOIRE CHEZ LES CONTINUATEURS DE THUCYDIDE

Passons maintenant à la deuxième partie de notre exposé: l'étude des indices de période que fournissent les continuateurs de Thucydide. Nous avons présenté le résultat global de cette enquête sous une forme schématique dans un tableau synoptique (voir dépliant p. 204): à gauche on trouvera, en caractères gras, quelques étapes de l'histoire politique et militaire grecque du Ve siècle et du début du IVe, étapes qui peuvent servir et qui ont effectivement servi de césures dans la tradition historiographique. Les deux cadres, remplis de chiffres, représentent la durée de l'*archè* spartiate 'incontestée', fixée respectivement à 12 et à 10 ans. La ligne indique, notamment chez Xénophon, l'absence d'indices pour une époque pareille.

2.1 Certes, la narration de Xénophon nous renseigne sur la fin de la guerre du Péloponnèse (II 3.9), qui chez lui coïncide, non pas, selon les indications de Thucydide, avec la capitulation d'Athènes, mais avec le retour triomphal de Lysandre à Sparte. Le découpage en question révèle

[49] Voir à ce propos W.R. CONNOR, *Theopompus and Fifth-Century Athens*, Washington–Cambridge (Mass.) 1968, p. 100-110.

[50] Cf. W.R. CONNOR, *op. cit.* (n. 49), p. 14-15.

[51] On se reportera à l'analyse pénétrante de W.R. CONNOR, *op. cit.* (n. 49), notamment p. 19-76.

[52] Sur la portée politique des analyses morales de Théopompe, voir H.T. WADE-GERY, *Two Notes on Theopompus, Philippika, X*, *AJPh* 59 (1938), p. 129-134; P. PÉDECH, *Trois historiens* (n.47), p. 249 («L'ascension de Philippe avait pour cause et pour corollaire la décadence de la Grèce»); G.S. SHRIMPTON, *op. cit.* (n. 20), p. 30.

l'esprit dans lequel Xénophon a entrepris sa 'continuation': le récit à partir de l'automne 404 sera essentiellement celui de l'histoire de l'hégémonie spartiate dans le monde grecque[53]. Mais le récit des *Helléniques* que l'auteur poursuivra d'ailleurs jusqu'en 362, ne contient aucun indice, qui marquerait, à l'intérieur de son histoire, la fin de l'époque que nous avons, au tout début de notre exposé et à l'aide même de textes tirés de l'*Anabase*, définie comme celle de l'empire spartiate, double et incontesté. Ce résultat négatif est néanmoins significatif, parce qu'il n'y a pas l'ombre d'un doute que Xénophon a bien connu les changements survenus dans l'empire spartiate en raison du déclenchement de la guerre de Corinthe. Ses affirmations dans l'*Anabase* le montrent à l'évidence: Xénophon y laisse entrevoir que l'empire spartiate double et incontesté n'existait plus sous cette forme au moment où il écrit les textes en question: ἦρχον δὲ τότε[54], dit-il; ce passage, comme celui d'ailleurs des *Helléniques* (III 1.5: πᾶσαι γὰρ τότε αἱ πόλεις ἐπείθοντο ὅ τι Λακεδαιμόνιος ἀνὴρ ἐπιτάττοι) a donc clairement été rédigé ou revu à un moment[55] où l'autorité de Sparte avait cessé d'être indiscutée. L'historien, qui est donc bien conscient du fait que l'*archè* de Sparte, comme elle s'est constituée à la suite de la guerre du Péloponnèse, est une réalisation limitée dans le temps, ne s'est apparemment pas servi de cette conscience *historique* d'époque pour articuler son récit *historiographique*. On sait que la chronologie n'est pas un des points les plus forts de Xénophon[56]; mais le manque de rigueur chronologique ne suffit pas à lui seul

[53] Cf. V. GRAY, *Continuous History and Xenophon, Hellenica 1-2.3.10*, *AJPh* 112 (1991), p. 201-228, spéc. p. 206-207: «Xenophon's choice of the return of Lysander to Sparta after the siege of Athens and the elimination of opposition in the Aegean as the end of the summary part of his account probably indicate that he saw the new era as one of Spartan control of Greece». A propos de Xénophon, *Hell.* II 3.9, W.P. HENRY, *Greek Historical Writing. A Historiographical Essay Based on Xenophon's Hellenica*, Chicago 1967, p. 50-53, avait déjà remarqué que la césure choisie par Xénophon «looks forward, not backward» (p. 52). Le commentaire de J. HATZFELD, *Xénophon. Helléniques* I, Paris 1960^4, p. 6, d'apres lequel il serait «raisonnable» de supposer que le complément de Xénophon s'arrêtait «à la date jusqu'à laquelle Thucydide avait l'intention de mener son œuvre» est erronné. Dans l'Antiquité déjà circulaient des manuscrits «où la coupure devait se faire ... au moment de la rentrée triomphale de Lysandre dans sa patrie». Voir, sur cette question, les observations de G. COLIN, *Xénophon historien d'après le livre II des Helléniques (hiver 406/5 à 401/0)*, Paris 1933, p. 6.

[54] Xénophon, *Anab.* VI 6.9.

[55] Pour le moment de rédaction de l'*Anabase* on peut songer aux années 380.

[56] La confusion chronologique se fait sentir notamment aussi dans sa relation du début de la guerre de Corinthe: l'erreur est d'ailleurs néfaste à son évaluation de l'importance de la mission de Timocrate; voir à ce propos I.A.F. BRUCE, *op. cit.* (n. 19), p. 58-60.

pour expliquer son silence sur la fin de l'hégémonie double de Sparte; nous reviendrons tantôt sur les raisons plus profondes de cette omission.

2.2 A la différence de Xénophon, les autres continuateurs de Thucydide ont bien pris soin de délimiter l'*archè* spartiate comme une époque aux caractéristiques propres. Théopompe présente le cas le moins compliqué. On admet, en général, que les douze ans mentionnés dans l'introduction de Polybe trouvent leur origine dans ses *Helléniques*[57]. Cette interprétation, il faut l'avouer, ne repose sur aucun texte explicite de Théopompe lui-même[58]; la seule donnée sûre qui sert de base à cette hypothèse est le fait que cet historien termina son récit avec la bataille navale de Cnide (T13-14). D'autre part, le calcul à partir de ce moment (août 394) jusqu'au combat d'Aigos-Potamoi (septembre 405) aboutit avec une exactitude si frappante au résultat des «douze ans à peine» que la coïncidence avec le chiffre transmis par Polybe ne peut guère être fortuite. Le critère choisi par Théopompe pour délimiter l'empire de Sparte et pour en fixer la durée semble être, comme nous l'avons déjà remarqué, le contrôle de la mer que les Lacédémoniens ont acquis par leur victoire dans l'Hellespont et qu'ils ont perdu par leur défaite dans les eaux de Cnide[59]. Le contexte de l'introduction de Polybe confirme, à son tour, la justesse de cette interprétation. L'idée de véritable empire y est associée à celle de puissance sur terre et sur mer: Polybe prend soin de le préciser en disant que les Romains «se sont lancés dans des opérations qui les ont rendus maîtres de la terre et de la mer en notre temps» (I 3.9)[60].

Enfin, l'idée que Théopompe aurait distingué, à l'intérieur de son récit, entre une période de 6 ans pour la *Suite à Thucydide* et une période

[57] Voir les commentaires de J. SCHWEIGHÄUSER, *Polybii Megalopolitani Historiarum quidquid superest,* V, p. 122; P. PÉDECH, *Polybe. Histoires (Livre I)*, Paris 1969, p. 19 n. 3; ID., *La méthode historique de Polybe*, Paris 1964, p. 305 n. 12; F.W. WALBANK, *Hist. Comm. on Pol.*, I, p. 41. K. LORENZ, *Untersuchungen zum Geschichtswerk des Polybios,* Stuttgart 1931, p. 82 n. 76, par contre, est d'avis que Polybe dépend ici d'Éphore; G.M. ALONSO-NÚÑEZ, *Die Abfolge der Weltreiche bei Polybios und Dionysios von Halikarnassos*, *Historia* 32 (1983), p. 411-426, surtout p. 412-413, ne s'exprime pas sur la source de Polybe.

[58] Nous n'avons que très peu de fragments de ses *Helléniques*: environs 25 au total, dont la plupart sont, en outre, des citations lexicographiques assez insignifiantes.

[59] Cf. Nepos, *Conon* 4: *Qua victoria* [scil. *apud Cnidum*] *non solum Athenae, sed etiam cuncta Graecia, quae sub Lacedaemoniorum fuerat imperio, liberata est*; Justin VI 4.1: *Hoc initium Atheniensibus resumendae potentiae et Lacedaemoniis habendae finis fuit. Namque velut cum imperio etiam virtutem perdidissent.*

[60] Cf. J.-L. FERRARY, *art. cit.* (n. 4), p. 286.

de 12 ans pour l'*Histoire hellénique*, se dégage aussi du rapprochement des T13 et 14 du T15. Marcellin, le biographe de Thucydide, déclare que celui-ci avait raconté 21 ans de la guerre du Péloponnèse, et que Théopompe a suppléé le récit des six ans restants, tout comme Xénophon d'ailleurs; et ils y ont rattaché leur *Histoire hellénique*. Les six ans de ce témoignage représentent la période 410-405; en y ajoutant, dans le cas de Théopompe les 12 ans consacrés à l'empire spartiate on arrive exactement à la somme de 17 ans que Diodore (T13 et 14) mentionne pour l'entièreté de la période traitée dans son travail. Nous ne voudrions cependant pas trop insister sur la force probante du témoignage tardif de Marcellin, dont les renseignements, on le sait, ne sont pas toujours dignes de foi. Ainsi, dans le passage en question, ce qu'il dit à propos de Xénophon ne peut pas être vrai. Celui-ci situait la fin de la guerre du Péloponnèse au moment du retour de Lysandre à Sparte (ce qui est logique dans sa perspective spartiate), c.-à-d. à l'automne 404; sa *Suite à Thucydide* ne comprenait donc pas 6 ans, mais 7 ans. Mais le fait que le calcul cloche pour Xénophon, augmente la probabilité que l'affirmation concernant Théopompe pourrait bien comporter un élément d'information authentique. Il nous semble en effet que Marcellin a inséré de sa propre initiative la formule καὶ ὁ Ξενοφῶν, parce qu'il se rappelait que celui-ci avait fait un travail comparable, sans pourtant se rendre compte des différences qui existent sur ce point entre les ouvrages en question; il a apparemment aussi oublié d'adapter συνάπτει, qui figure toujours au singulier, comme s'il n'y avait qu'un seul sujet. Quoiqu'il en soit, avec ou sans le support de Marcellin, l'attribution de la période de douze ans à Théopompe ne pose aucun problème. Elle n'est d'ailleurs pas contestée dans la littérature moderne.

2.3 Il n'en est pas de même pour la période de dix ans que nous avons attribuée dans notre schéma à l'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia*. Ici les choses sont un peu plus compliquées, mais pas au point de nous faire désespérer.

2.3.1 L'ἔτος ὄγδοον : 395 + 8 = 402[61]

Commençons notre travail de reconstruction par un point de repère précieux. Dans le 4[e] chapitre des fragments de Londres, l'auteur passe

[61] On comprendra que le calcul inclusif appliqué dans ces formules porte atteinte à l'orthodoxie mathématique.

dans son récit des événements à une nouvelle année, qu'il annonce comme étant l'ἔτος ὄγδοον de ... : précisément à cet endroit crucial nous butons sur une lacune[62]. Pour valoriser ce renseignement, il nous faut essayer de suppléer la lacune et d'établir en termes absolus du calendrier la huitième année. Ces deux questions étroitement conjointes ont été débattues depuis la première publication des fragments; l'apparat critique dans l'édition de Bartoletti en témoigne. Sans pouvoir reprendre ici tous les arguments contextuels et historiques nous arrêtons notre choix sur l'an 395: c'est la solution qui fut jadis avancée par des chercheurs comme E. Meyer, F. Jacoby, H. Bloch et V. Bartoletti[63] et qui semble aujourd'hui l'emporter chez la plupart des critiques[64] sur la datation plus haute, à savoir 396. En faveur de 395 on peut faire valoir en outre un argument 'papyrologique' non négligeable[65]: on peut notamment calculer l'espace perdu entre la section où la nouvelle année est annoncée et la suite du récit à partir de 9.1, qui traite indiscutablement des événements de l'an 395: l'ensemble des colonnes disparues est au nombre de quatre ou cinq. Eh bien, dans la supposition que l'ἔτος ὄγδοον serait l'an 396, P aurait complété sa relation d'une année entière et même d'une partie de l'année suivante dans l'espace de ces quelques colonnes: l'idée est hautement improbable, compte tenu du caractère par endroits très circonstancié du récit de l'auteur. Si nous pouvons donc admettre que le θέρος (9.1; été dans la signification militaire de commencement de la nouvelle saison de combat) de la huitième année désigne le printemps de l'an 395, on peut, en remontant dans le temps, fixer aussi le début de l'époque en question à l'an 402.

Le nom de l'époque — l'une ou l'autre notion caractérisant l'état des choses pendant la période concernée — a été différemment restitué. A la rigueur on pourrait encore penser à la restauration du régime démocratique à Athènes, mais cette solution, qui est étroitement liée à la thèse tout à fait improbable que l'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia* aurait été

[62] *Hell. Oxy.* 9.1.

[63] On se reportera pour un aperçu de la question et pour les références bibliographiques à I.A.F. BRUCE, *op. cit.* (n. 19), p. 66-72.

[64] Cf. par exemple G.A. LEHMANN, *Spartas ἀρχή* (n. 13), p. 121-122; S. ACCAME, *Ricerche* (n. 14), p. 149-165; et tout récemment aussi Chr. TUPLIN, *op. cit.* (n. 37), p. 170-171.

[65] Cf. Chr. TUPLIN, *loc. cit.*

l'atthidographe Androtion[66], est moins indiquée pour plusieurs raisons: elle nécessiterait, en fait, de situer le début de la nouvelle ère en 403; ensuite, on voit mal pourquoi un auteur écrivant une histoire grecque du continent, des îles et de la côte asiatique aurait emprunté sa notion d'époque à l'histoire locale d'Athènes. La restitution la plus convaincante sous tous les rapports est celle proposée par E. Meyer: τῶν Λακεδαιμονίων ἀρχῇ[67]. L'empire lacédémonien était à cette période quasiment omniprésent dans le monde grec, tandis que la chute de Lysandre était ressentie à Sparte et dans les cités de l'empire comme un événement de première importance. Harmoste d'Athènes en 403, Lysandre avait dû s'effacer devant le roi Pausanias[68]: diamétralement opposé à Lysandre et coopérant avec le parti du Pirée à la restauration du régime démocratique, le roi Pausanias mène à Athènes une politique préfigurant déjà la réorganisation imminente de tout l'empire spartiate. Cette réorganisation, qui eut lieu vers la fin de 403 et au début de 402, consiste essentiellement dans le démantèlement de l'empire que Lysandre avait créé[69]. Sa disgrâce allait de pair avec la suppression des décarchies, installées par lui, et, par endroits aussi, avec l'éloignement des harmostes et des garnisons. A la *dynasteia* de Lysandre se substituait ainsi une *archè* spartiate, plus modérée et plus respectueuse de l'autonomie politique des cités alliées, pour lesquelles les éphores avaient proclamé le retour à la constitution des ancêtres[70]. On comprend pourquoi l'ensemble des mesures prises en 402, établissant à nouveau l'empire spartiate, a pu faire époque aux yeux d'un auteur contemporain, vivant à Athènes et élaborant son histoire à partir des expériences ressenties dans les cités soumises à l'autorité des Lacédémoniens.

2.3.2 Δεκελεικὸς πόλεμος: 413 - 12 = 402

En introduisant une ère nouvelle à partir de 402, P a divisé son travail historique en deux parties: la deuxième partie consacrée à l'histoire de

[66] Thèse défendue par G. De Sanctis, *Nuovi studi sulle 'Elleniche di Oxyrhynchos'*, dans *AAT* 66 (1931), p. 157-194, et refutée de façon convaincante par H. Bloch, *art. cit.* (n. 20), p. 328-334.

[67] E. Meyer, *op. cit.* (n. 20), p. 63-64; cf. aussi G.A. Lehmann, *Spartas ἀρχή* (n. 13), p. 109-110.

[68] Xénophon, *Hell.* II 4.30-38.

[69] La 'chute' de Lysandre se situerait au début de 402: voir A. Andrewes, *Two Notes on Lysander*, *Phoenix* 25 (1971), p. 206-226; sur les problèmes chronologiques, cf. aussi G.E.M. de Ste. Croix, *The Origins of the Peloponnesian War*, London 1972, p. 157, et J.-F. Bommelaer, *Lysandre de Sparte. Histoire et traditions*, Athènes–Paris 1981, p. 157-171.

[70] Voir J.-F. Bommelaer, *op. cit.*, en particulier p. 162-171.

l'empire de Sparte est précédée par le récit de ce que l'auteur appelle le Δεκελεικὸς πόλεμος. L'auteur emploie, en effet, deux fois cette expression pour renvoyer les lecteurs à des faits qu'il a racontés plus haut dans la première partie de son récit. Ainsi, en brossant le tableau des sentiments d'hostilité contre Sparte dans les cités grecques en 396, l'auteur précise que l'attitude du Corinthien Timolaos est due à des rancunes privées: car il était auparavant un 'laconisant' convaincu et avait fait ses preuves à cet égard «au cours de la guerre de Décélie». L'auteur rappelle e.a. sa victoire navale sur l'Athénien Simichos, en renvoyant explicitement le lecteur à sa narration antérieure: ὥσπερ εἴρηκ[ά π]ου καὶ πρότερον (7.3-4)[71].

L'intérêt de ces références dans le cadre de notre enquête sur la durée de l'*archè* spartiate devient clair, si l'on tient compte du fait que Diodore a fixé la durée de la guerre de Décélie à 12 ans: καὶ ὁ πόλεμος οὗτος διέμεινεν ἔτη δώδεκα[72]. Selon l'opinion la plus répandue à Athènes, cependant, cette guerre n'avait duré que 10 ans, comme en témoignent Xénophon, Isocrate et peut-être aussi Thucydide[73]. Le chiffre de Diodore remonte à travers Éphore à l'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia*. Je ne vois personnellement aucune raison pour rendre cette donnée suspecte comme reposant sur une erreur de calcul commise par Éphore: les suspicions de S. Accame[74] ont, tout bien considéré, pour unique raison le

[71] L'autre référence se retrouve au ch. 19.2: les soldats de Conon n'avaient plus touché leur solde depuis plusieurs mois. P explique que les généraux du roi des Perses en avaient, en effet, l'habitude de tarder avec le paiement: «dans la guerre de Décélie déjà, alors qu'ils étaient alliés de Sparte, ils rémunéraient très irrégulièrement leurs auxiliaires ...»

[72] Diodore XIII 8.8.

[73] Ainsi, dans Xénophon, après la défaite des Trente, le devin Cléocrite s'adresse avec un appel à ses concitoyens athéniens de ne plus obéir aux Trente, «les plus impies des hommes, qui, pour satisfaire leurs intérêts personnels, ont fait périr, peu s'en faut, plus d'Athéniens en huit mois que tous les Péloponnésiens dans une guerre de dix ans» (Xén., *Hell.* II 4.21). Le chiffre de 10 ans pour la guerre de Décélie est également attesté par Isocrate (*Panath.* 57; *C. Callim.* 47) et figurait probablement aussi dans Thucydide II 65.12 (voir J. DE ROMILLY, *CUF* II, p. 100). Dans la conception de Thucydide la guerre du Péloponnèse consistait donc de deux guerres de dix ans, séparées par 7 années de paix fourrée (431-421; 421-414; 413-404).

[74] L'hypothèse d'après laquelle Éphore aurait commis une erreur en combinant deux sources, Thucydide et P, est nullement convaincante (voir *Ricerche* [n. 14], p. 156-157). En fait, les discordances constatées chez Diodore sont plus apparentes que réelles: dans XIII 107. 5; XII 37.2, celui-ci parle de la durée de la 'Guerre du Péloponnèse', fixée, sans doute par sa source chronographique, à 27 ans; dans l'autre cas (XIII 8.8), où il s'agit de la 'Guerre de Décélie', Diodore dépend manifestement à travers Éphore des *Hellenica Oxyrhynchia* (cf. XIII 9.2). La correction («Ten years, 413-404 B.C. inclusive»), proposée sans motivation aucune dans l'édition Loeb (*Diodorus of Siculus* V, 1950, p. 147 n. 2) pour Diodore XIII 8.8, n'a pas de raison d'être.

fait que cette chronologie ne s'accorde pas avec la fin que Thucydide lui-même avait établie pour la guerre du Péloponnèse (cf. Diodore XIII 8.8). Mais la discordance avec la tradition (pour ne pas dire avec l'orthodoxie) thucydidéenne n'est évidemment pas un argument valable pour juger ce qu'un autre historien peut ou ne peut pas avoir fait. Pourquoi serait-il a priori impossible d'élaborer d'autres concepts d'époque historiques? Il me semble que l'étudiant en historiographie doit davantage être attentif à l'inventaire des différences plutôt que d'essayer de réduire l'ensemble de la tradition à une seule vérité. C'est à la multiplicité de la vérité historique que correspond la variation et la flexibilité de la durée d'une époque. Acceptons donc comme acquis que P, allant à contre-courant de la communis opinio, s'est formé une idée personnelle de la durée de la guerre, que nous appellons avec un terme qu'il semble avoir forgé lui-même, la «Guerre de Décélie»[75]. Dans son opinion les douze ans de cette guerre couvrent toute la période comprise entre le début de l'an 413 et le commencement de la nouvelle ère historique en 402. Notons aussi que ces dates confirment indirectement l'exactitude de la solution proposée pour la huitième année.

Nos considérations sur la huitième année et sur la durée de la guerre de Décélie se rejoignent et, par ce fait, se renforcent mutuellement: comme la fin de cette guerre nous amène inévitablement au début de l'année 402, il apparaît en toute clarté que la huitième année des *Hellenica Oxyrhynchia* ne peut être que l'année 395.[76] Le calcul par le haut et le calcul par le bas aboutit donc au même résultat: l'an 402 auquel on

[75] L'expression Δεκελεικὸς πόλεμος ne se retrouve ni dans Thucydide (VII 27.2 n'entre pas en ligne de compte) ni dans Xénophon: cf. G.A. LEHMANN, *Kratippos* (n. 21), p. 265 n. 1; S. ACCAME, *Ricerche* (n. 14), p. 174-177. Hors des *Hellenica Oxyrhynchia* elle n'apparaît, dans la littérature du IVe siècle av. J.-C., que dans deux discours d'Isocrate, à savoir dans le *Plataïque* 31, publié vers 372 et dans le *Sur la paix* 37, prononcé probablement en 356. L'absence du terme en question dans les discours isocratéens antérieurs à 372 — voir la périphrase verbeuse «les dix années de guerre ininterrompue que vous ont faite les Lacédémoniens» du *C. Callim.* 47, plaidoyer datant de 402 ou du début de 401 — et dans l'ensemble de la littérature contemporaine nous porte à croire qu'Isocrate pourrait bien l'avoir emprunté à P, à qui il doit également (voir ci-dessous) la notion de la durée de dix ans (cf. *Panath.* 56) de l'*archè* spartiate. Dans ce cas l'emploi de l'expression Δεκελεικὸς πόλεμος dans le *Plataïque* a valeur d'un terminus ante quem pour la publication des *Helléniques* d'Oxyrhynchos; cf. *supra*, p. 184.

[76] Les solutions alternatives (et notamment aussi l'identification de l' ἔτος ὄγδοον à 396; 396 + 8 = 403) s'avèrent être incompatibles avec le cadre chronologique imposé par la première partie des *Hellenica Oxyrhynchia*: la moindre des choses que l'on peut expecter à l'intérieur d'un même ouvrage est l'enchaînement parfait des coupures.

doit reconnaître une fonction de pivot à l'intérieur du projet historique de P. C'est à ses yeux le tournant le plus important de l'histoire qu'il a écrite.

2.3.3 L'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia*, Cratippe, a fixé la durée de l'*archè* spartiate à 10 ans.

Le parcours que nous avons effectué jusqu'ici, nous a mené au point où nous pouvons tenter de déterminer la durée de l'*archè* spartiate selon l'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia*. Un coup d'œil suffit pour constater que les 12 ans de la 'Guerre de Décélie' s'insèrent parfaitement entre les deux périodes d'hégémonie athénienne et spartiate du témoignage d'Isocrate; ils apparaissent, pour ainsi dire, comme le 'missing link' entre l'hégémonie athénienne de 478 à 413 et celle de Sparte à partir de 402 jusqu'en 393. Nous pouvons, je crois, conclure que l'auteur qui a déterminé la durée singulière de cette guerre à douze ans, doit aussi être considéré comme l'auteur de l'ensemble de cette tradition historiographique cohérente, dans laquelle la Guerre de Décélie occupe une place intermédiaire entre deux périodes d'hégémonie. Cela implique par conséquent aussi que les *Hellenica Oxyrhynchia* ont déterminé la durée de l'*archè* spartiate à 10 ans.

Cette conclusion semble trouver une confirmation à partir d'une toute autre considération. Plus haut, nous avons inféré de l'expression Κόνωνα πάλιν ἐμβιβάζοντα τὰς Ἀθήνας εἰς τὴν θάλατταν que Cratippe a encore traité les événements de l'an 393 et que le redressement naval d'Athènes formait probablement la fin de son projet historique. En insérant cette information dans notre schéma que, il est important de le souligner, nous avons établi sur la base d'autres données, le témoignage en question paraît non seulement s'emboîter parfaitement dans ce cadre; il nous fournit en plus la référence à la dixième année que les fragments papyrologiques des *Hellenica Oxyrhynchia* ne sont pas à même de nous donner pour le moment; mais espérons qu'il y aura encore d'autres trouvailles qui pourraient nous apporter la preuve finale que Cratippe est l'auteur de cette œuvre. L'enquête que nous avons menée sur la 'périodisation' de l'histoire dans les ouvrages des continuateurs de Thucydide a encore ajouté, je crois, au dossier en faveur de Cratippe un argument important, qui n'a jusqu'ici pas retenu l'attention des chercheurs. En partant des données que nous avons relevées sur le découpage du temps historique chez Théopompe et chez l'auteur des

Hellenica Oxyrhynchia, il me semble exclu de pouvoir identifier les deux auteurs. Cette hypothèse se heurte à toutes les données et les chiffres que nous avons établis jusqu'ici. L'identification avec Cratippe, par contre, rentre, pour ainsi dire, comme une clef de voûte dans la construction, confirmant ainsi la cohérence de l'ensemble des conclusions auxquelles nous sommes parvenus.

3.0 LA REPRÉSENTATION HISTORIOGRAPHIQUE DE L'*ARCHÈ* DE SPARTE

Il est temps de sortir du domaine des chiffres et de tenter quelques conclusions historiographiques. Argument par argument nous avons élaboré un cadre de référence, dont nous espérons qu'il permettra de mieux cerner pour chacun des travaux historiques qui font l'objet de notre enquête, les idées maîtresses, qui ont présidé au choix du sujet et à la sélection des faits, qui se sont infiltrées dans le travail d'analyse des événements et qui en ont orienté l'interprétation. Le temps pour l'analyse poussée des fragments nous manque hélas. Limitons-nous à quelques suggestions élémentaires.

3.1 Une vision athénienne

Une caractéristique fondamentale qui se dégage de l'ouvrage de Cratippe est l'exclusion des années 404 et 403 de la deuxième partie de l'œuvre, consacrée à l'*archè* de Sparte. Le récit des événements bouleversants qui se produisirent pendant ce temps, fait, dans sa reconstruction du passé, intégralement partie de sa narration de la guerre de Décélie[77]. Cette guerre, qui commença avec l'occupation (voir *Hell. Oxy* 17.3: ἐν Δεκελείᾳ διέτριβον καὶ σύσ[τη]μ[α] τ[ῶ]ν α[ὐ]τῶν συμμάχων πολὺ συνεῖχον) d'une partie du territoire d'Athènes ne se termina dans l'optique de l'auteur qu'avec la destruction de l'empire de Lysandre. Il nous semble — mais ce n'est là évidemment qu'une hypothèse — que 'la Guerre de Décélie' était conçue par Cratippe comme une histoire d'occupation et, par conséquent aussi, comme une histoire de la lutte du peuple athénien contre cette occupation. Nous avons vu, en effet, comment cet historien a présenté «les actions de Thrasybule, d'Archinos et des Soixante-Dix de Phylé» sous l'éclairage spécifique d'une révolte

[77] F. JACOBY, *FGrHist* IIC, p. 11, avait déjà fait observer que la période de l'*anarchie* à Athènes faisait, dans la conception de l'auteur des *Hellenica Oxyrhynchia*, partie de la guerre (du Péloponnèse): «gewissermaßen 'als appendix des krieges' behandelt».

«contre l'hégémonie spartiate». Il s'agissait à ce moment d'une résistance contre l'hégémonie spartiate sous la forme que la volonté du seul Lysandre avait donnée au régime des cités: un régime caractérisé par les deux mots de décarchie et d'harmoste et qui pour s'imposer ne reculait devant aucune cruauté[78].

Ce cadre donné, il ne peut pas surprendre que les *Hellenica Oxyrhynchia* soient à l'origine de la branche de la tradition historiographique (Justin / Trogue Pompée; Cornelius Nepos; Polyen; Diodore) qui donne une image d'ensemble assez négative de Lysandre[79]. Cette tradition remonte, en gros, par le biais d'Éphore aux *Hellenica* d'Oxyrhynchos, à Cratippe donc.

Dans la seconde partie de son œuvre, 'intitulée' «l'*archè* spartiate» l'historien semble avoir porté un jugement plus nuancé à l'égard de Sparte: les Lacédémoniens tenaient assurément toujours à leur empire, mais dès 402 dans le cadre plus modéré d'une ligue qui permettait d'afficher l'autonomie des participants. L'auteur savait très bien ce qu'une telle prétention avait de faux (7.2-5; 18.1). Mais encore en 396 (6-7), à l'occasion de l'affaire Démainetos à Athènes, il semble condamner les actions subversives des démocrates extrêmes: la guerre contre Sparte que ceux-ci voulaient déclencher, entraînerait, à son avis, la ruine complète de la cité. «Les modérés et les riches», écrit-il (et c'est peut-être la classe sociale à laquelle l'auteur appartenait), «ne désiraient que le maintien du *statu quo*» (6.3). L'année suivante, cependant, quand Athènes rejoignit la coalition anti-spartiate réunissant Thèbes, Argos et Corinthe, la scène internationale — en Grèce et en Asie — avait complètement changé. Rhodos avait abandonné Sparte et la grande flotte que le roi perse s'était employé à constituer, était opérationnelle[80]. Dès

[78] Sur le rôle capital de Lysandre, voir e.a. H.W. PARKE, *The Development of the Second Spartan Empire (405-371 B.C.)*, *JHS* 50 (1930), p. 37-79; R.E. SMITH, *Lysander and the Spartan Empire, CPh* 43 (1948), p. 145-156; Ch.D. HAMILTON, *Sparta's Bitter Victories. Politics and Diplomacy in the Corinthian War*, Ithaca–London 1979, notamment p. 25-134; P. FUNKE, *op. cit.* (n. 28), en particulier I.3: «Die Entwicklung der spartanischen Hegemonialpolitik nach 404 v.Chr. und der Einfluß Lysanders» (p. 27-45).

[79] Malgré G.A. LEHMANN, *Spartas ἀρχή* (n. 13), p. 121 n. 31, il nous semble clair que, dans l'esprit de P, l'inclusion de Lysandre dans la 'Guerre de Décélie' ait la valeur d'une désapprobation de sa politique et de sa personne. Sur les traditions anciennes relatives à Lysandre, on consultera l'aperçu des sources littéraires chez J.-F. BOMMELAER, *op. cit.* (n. 69), p. 25-45.

[80] L'importance de ces changements de la scène internationale dans l'évolution de la position athénienne est bien mise en lumière par R. URBAN, *op. cit.* (n. 44), p. 25-58, surtout p. 48.

ce moment, Conon commence à marquer de son empreinte le récit de la fin de l'*archè* spartiate, qui dans l'optique de l'auteur ne se termine qu'en 393, quand l'amiral athénien battu à Aigos-Potamoi effectue le redressement maritime de sa patrie. Cratippe présente ce fait d'arme de Conon comme une revanche (πάλιν) athénienne.

Dans son ensemble, l'histoire de Cratippe est conçue dans une perspective athénienne. L'étendue du Δεκελεικὸς πόλεμος, fixée à douze ans, permit à l'auteur de ne pas devoir mettre en évidence les échecs athéniens de 405 ou de 404 comme fin de sa première partie; par contre, le renversement des Trente et le démantèlement de l'organisation impériale de Lysandre se laissaient déjà présenter comme une sorte de victoire modeste d'Athènes remportée contre les excès d'une politique impérialiste mal inspirée. Puis, par les événements des années 394 et 393, qui mettaient fin à toute une décennie de domination spartiate, les Athéniens, bien sûr, ne reconquirent pas leur empire du Ve siècle, mais la reconstruction des Longs Murs et la reprise des activités de la marine athénienne leur inspirèrent tout de même le sentiment d'avoir réparé une défaite humiliante[81].

3.2 Une vision spartiate

Xénophon a laissé dans l'ombre les problèmes qui nous intéressent ici en premier lieu: son silence sur la fin de l'*archè* incontestée de Sparte est, pour le moins, remarquable. A-t-il voulu prendre le contre-pied de Cratippe[82]? Nous ne le croyons pas, car, si Xénophon a connu et peut-être lu l'ouvrage de Cratippe, dans son exposé il semble complètement ignorer son prédécesseur. On pourrait évidemment penser au parti-pris de l'auteur, qui essaie d'escamoter les revers de Sparte en général et dont le laconisme peut, dans ce cas précis, fournir une explication. Mais à ce parti-pris conscient s'ajoute un réflexe laconisant qui se manifeste peut-être à son insu: souvent Xénophon s'est limité à exposer sans plus le point de vue de Sparte. Ainsi, s'il a sousestimé l'importance de la défaite de Cnide, il ne faut pas oublier que son patron, le roi Agésilas, et

[81] Cf. P.Pédech, *Cratippe* (n. 21), p. 44. L'histoire de Cratippe n'est pas nécessairement une histoire concipiée pour le plaisir des Athéniens; mais elle répond évidemment à un besoin des Athéniens. Elle pouvait leur aider à mieux digérer, peut-être même à surmonter les frustrations de la défaite de 404. Nos conclusions rejoignent ici le cadre des analyses présentées par E. Lévy, *Athènes devant la défaite de 404. Histoire d'une crise idéologique*, Paris 1976.

[82] Comme S. Mazzarino, *Pensiero storico classico*, I, p. 348-349, 365, le suppose.

bien d'autres Spartiates semblent avoir pensé comme lui: leur conception plus traditionnelle de l'hégémonie les a portés à juger que le contrôle de la mer n'était pas absolument nécessaire à la réalisation de leurs ambitions essentiellement terrestres[83].

Pour résoudre notre problème, on devra, en outre, faire une place au cadre plus large du récit historique de Xénophon: dans la suite de ses *Helléniques*, notamment au livre V, l'articulation du récit (l'unité narrative de V 2-3 / V 4.1) laisse entrevoir qu'à ses yeux le véritable empire de Sparte, essentiellement terrestre cette fois-ci, n'est constitué qu'après 386. L'année, qui dans son ouvrage semble marquer le point culminant de la puissance spartiate, est bien l'année 379, que l'historien commente ainsi: «tout permettait de croire leur domination absolument établie désormais, et de belle et solide façon»[84]. Et on comprendra encore mieux ce point de vue, si on tient compte du fait que la réalisation de cet empire, après la paix du roi, était, en gros, l'œuvre d'Agésilas, patron et ami de l'historien[85].

3.3 Une vision maritime

L'image de l'apogée du pouvoir spartiate prend une toute autre forme chez Théopompe. Pour situer dans l'histoire de Sparte son idée d'empire, cet historien a choisi, comme nous l'avons vu, le critère de la maîtrise de la mer. En s'opposant en cela à son prédécesseur immédiat, Xénophon, Théopompe projeta une vision qui, en même temps, s'éloignait nettement des idées de Cratippe. Tandis que celui-ci avait exclu les années 'lysandriennes' de sa représentation de l'*archè* normalisée de Sparte, Théopompe, au contraire, a vu l'œuvre de Lysandre comme une partie intégrante, voire comme le fondement même de la domination spartiate, inaugurée d'ailleurs par sa victoire à Aigos-Potamoi[86].

[83] Les propos tenus par le Spartiate Endios à l'occasion de la défaite navale chez Cyzique (410) dans Diodore XIII 52.6 sont à ce point bien révélateurs; cf. Xénophon, *Hell.* VII 1.9-10, où l'allié de Sparte, Proclès, présente la vocation terrestre de l'hégémonie spartiate comme conforme à l'ordre voulu par les dieux.

[84] Xénophon, *Hell.* V 3.27 (trad. J. HATZFELD). Voir J.-Cl. RIEDINGER, *op. cit.* (n. 1), p. 141.

[85] Xénophon, on ne peut pas l'oublier, a présenté l'histoire de Sparte presque comme une histoire d'Agésilas; voir notamment P. CARTLEDGE, *Agesilaos and the Crisis of Sparta*, London 1987, et Ch.D. HAMILTON, *Agesilaus and the Failure of Spartan Hegemony*, Ithaca–London 1991.

[86] *FGrHist* 115 F5 nous renseigne que Théopompe a décrit la catastrophe d'Aigos-Potamoi comme «le sommet des malheurs de l'Attique, par laquelle les Athéniens perdirent leurs navires et leurs espoirs»; nous apprenons aussi qu'il a exposé en détail

Nous n'avons, hélas, que peu de fragments des *Helléniques* de Théopompe, mais deux des plus remarquables méritent d'être cités ici. Le F20 est un texte conservé par Athénée. En introduisant le fragment en question, celui-ci précise que Pausanias et Lysandre avaient chez presque tous les historiens la réputation de s'être adonnés à la luxure ... Théopompe dans le dixième livre de ses *Helléniques* dit justement le contraire à propos de Lysandre, notamment «qu'il était laborieux, habile à courtiser les rois et les particuliers, modéré et supérieur à tous les plaisirs; en tout cas, devenu maître de presque toute la Grèce, dans aucune ville il n'apparaîtra se jeter dans les plaisirs sexuels ni s'adonner à l'ivresse et aux beuveries déplacées»[87]. L'autre fragment (F333), transmis par Plutarque, exprime également un jugement positif: «En effet, la pauvreté de Lysandre, qui fut révélée après sa mort, mit d'autant plus en valeur son mérite qu'après avoir disposé de tant de richesses et de puissance et reçu tant d'hommages des villes et du grand roi, il n'avait pas, si peu que ce fût, agrandi et enrichi sa maison». C'est ce que rapporte Théopompe, qui mérite plus de confiance quand il loue que quand il blâme[88]. Dans le contexte de Plutarque, ce portrait positif d'un homme personnellement insensible à la corruption, s'oppose à la dépréciation d'Éphore, qui semble avoir considéré Lysandre, pour avoir introduit l'usage de l'argent monnayé à Sparte, comme un des responsables principaux du déclin de l'hégémonie spartiate[89].

(ἠκρίβησε) la destruction des murs et la tyrannie des Trente. Il ne nous reste, hélas, rien de cette description de l'histoire d'Athènes chez Théopompe. Nous sommes enclins, cependant, à nous accorder avec G.S. SHRIMPTON, *op. cit.* (n. 20), p. 192, à dire que «Theopompus' *Hellenica* looks to have been written as a work hostile to P with the intention of displacing him as the 'official' (that is, the generally accepted) continuation of Thucydides». Une telle interprétation correspondrait à l'attitude critique que Théopompe a manifestée au livre XXV des *Philippiques* (F153, 154, 155, 156) envers les prétentions mal fondées ou exagérées des Athéniens: voir à ce propos W.R. CONNOR, *op. cit* . (n. 49), p. 77-116.

[87] Nous avons légèrement adaptée la traduction par P. PÉDECH, *Trois historiens* (n. 47), p. 54.

[88] Comme D. HARVEY, *Dona ferentes: Some Aspects of Bribery in Greek Politics*, dans P. CARTLEDGE – F.D. HARVEY (ed.), *Crux. Essays in Greek History Presented to G.E.M. de Ste. Croix*, London 1985, p. 76-117, le fait observer à juste titre, «Theopompus seems to have specialised in embroidering bribes onto narratives that had previously lacked them» (p. 100 n. 84). C'est ce qui fait, en l'occurrence, sa défense de Lysandre d'autant plus remarquable.

[89] Voir Plutarque, *Lysandre* 17, 25, 30, où Éphore (cf. *FGrHist* 70 F205, 206, 207) est cité comme source des traditions hostiles à Lysandre. Voir à ce propos E. DAVID, *Sparta between Empire and Revolution, 404-243 B.C. Internal Problems and their Impact in Contemporary Greek Consciousness*, New York 1981, particulièrement p. 2-20;

A quelle intention de Théopompe peut avoir répondu le jugement si consciemment et si formellement positif de Lysandre? Sans pouvoir me justifier ici par un commentaire détaillé de ces fragments — et de quelques autres encore —, je voudrais conclure en exprimant ma conviction que l'éloge si remarquable de Lysandre chez Théopompe se trouve étroitement lié à l'idée directrice de ses *Hellenica*. Convaincu comme il l'était de l'importance du pouvoir maritime de Sparte pour construire et maintenir son empire, Théopompe était amené à prendre la défense du navarque et de son rôle historique dans l'épanouissement de Sparte en tant que puissance maritime. Son insistance sur l'incorruptibilité de Lysandre à l'égard de l'argent — nécessaire aussi bien à la construction et à l'entretien de la flotte qu'au paiement de la solde de son équipage — rentre dans ce même ordre d'idées. Il ne serait pas justifié, à notre avis, de dissocier dans l'interprétation de ces textes le jugement moral et le jugement politique ou historique[90]: comment Théopompe n'aurait-il pas rendu un verdict politique, quand il prend soin de préciser que Lysandre était devenu τῆς Ἑλλάδος σχεδὸν ἁπάσης κύριος? D'autre part, l'éloge de Lysandre peut bien aller de pair avec une attitude critique de la part de l'historien envers Sparte et envers ses institutions peu aptes à maintenir la suprématie sur mer[91].

U. BERNINI, *Il progetto politico di Lisandro sulla regalità spartana e la teorizzazione critica di Aristotele sui re spartani*, *SIFC* 3 (1985), p. 205-238; et M.A. FLOWER, *Revolutionary Agitation and Social Change in Classical Sparta*, dans M.A. FLOWER – M. TOHER (ed.), *Georgica. Greek Studies in Honour of George Cawkwell* (*BICS Suppl.*, 58), London 1991, p. 78-97, et particulièrement p. 88-94.

[90] Malgré W.R. CONNOR, *op. cit.* (n. 49), p. 14 («He commends him not for a program or policy but for personal qualities») et G.S. SHRIMPTON, *art. cit.* (n. 20), p. 49-50, 142-143. Sur les rapports compliqués, mais non moins réels entre jugement moral et jugement politique chez Théopompe, voir ci-dessus, p. 187 et n. 52; à consulter aussi: K. VON FRITZ, *The Historian Theopompus. His Political Convictions and His Concept of Historiography, AHR* 46 (1941), p. 765-787; cf. M.A. FLOWER, *art. cit.* (n. 89), p. 94: «Theopompus employed a moral explanation in order to account for the Macedonian conquest of Greece...; he explained Philip's extraordinary political and military success as being the result of a decline in the standards of personal and public morality ...».

[91] En conclusion de son compte rendu de U. BERNINI, *ΛΥΣΑΝΔΡΟΥ ΚΑΙ ΚΑΛΛΙΚΡΑΤΙΔΑ ΣΥΓΚΡΙΣΙΣ*. *Cultura, etica e politica spartana fra quinto e quarto secolo a.C.* (*Ist. Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, Memorie della Classe di mor., Lett. ed Arti, 41*/2), 1988), G. DAVERIO ROCCHI, dans *CS* 27 (1990), p. 511-516, insiste à juste titre sur la nécessité de mettre à valeur l'ambivalence que l'on rencontre dans les traditions anciennes relatives à Lysandre: les deux courants, à savoir «una positiva tra i Greci delle poleis microasiatiche, una più controversa, complessivamente negativa, in ambito spartano» (p. 515-516), ne sont pas contradictoires, mais plutôt complémentaires.

Si Théopompe a tellement insisté sur le contrôle de la mer dans son programme historiographique, il l'a fait, à notre avis, en partie parce que cet aspect était quasiment absent du récit de Xénophon. D'autre part, on n'oubliera pas que Théopompe était originaire de Chios, une île avec une grande tradition maritime; en d'autres mots — et pour reprendre une expression qui est actuellement en vogue dans le discours historiographique en France — Chios était un 'lieu de mémoire' de l'histoire maritime grecque. En interprétant l'histoire de l'empire spartiate sous l'angle principal de l'exercice de sa puissance sur mer, Théopompe mettait au premier plan un mouvement d'histoire auquel sa patrie était étroitement associée.

4.0 CONCLUSION

Au terme de cet article, quatre points méritent d'être soulignés.

4.1 A partir de trois lieux — Athènes, Sparte, Chios — les continuateurs de Thucydide ont élaboré trois visions différentes de l'*archè* spartiate. Cette multiplicité d'approches et de vues historiques témoigne de la vivacité de l'historiographie — et notamment de l'historiographie politique — dans la première moitié du IVe siècle av. J.-C.

4.2 Les continuateurs de Thucydide se présentent à nous plutôt comme des 'discontinuateurs' de l'œuvre interrompue: les 'Suites à Thucydide' apparaissent comme intégrées dans d'autres programmes, organisés à partir d'un questionnaire sensiblement nouveau, et en fonction desquels leurs auteurs ont opéré des découpages du matériau historique différents non seulement d'un ouvrage à l'autre, mais aussi par rapport au programme de l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse*.

4.3 Les fixations variées de la durée de l'*archè* spartiate qui en résultent, rendent impossible toute tentative d'attribuer la paternité des *Hellenica Oxyrhynchia* à Théopompe. L'option Cratippe, en revanche, semble seule capable de donner une solution satisfaisante à toutes les données de période que nous avons relevées. Ce résultat constitue un nouvel argument majeur, sinon décisif pour identifier Cratippe comme l'auteur de cette histoire grecque, qui traitait les événements probablement jusqu'en 393/2 et qui semble avoir été publiée vers la fin des années '80 ou au tout début des années '70.

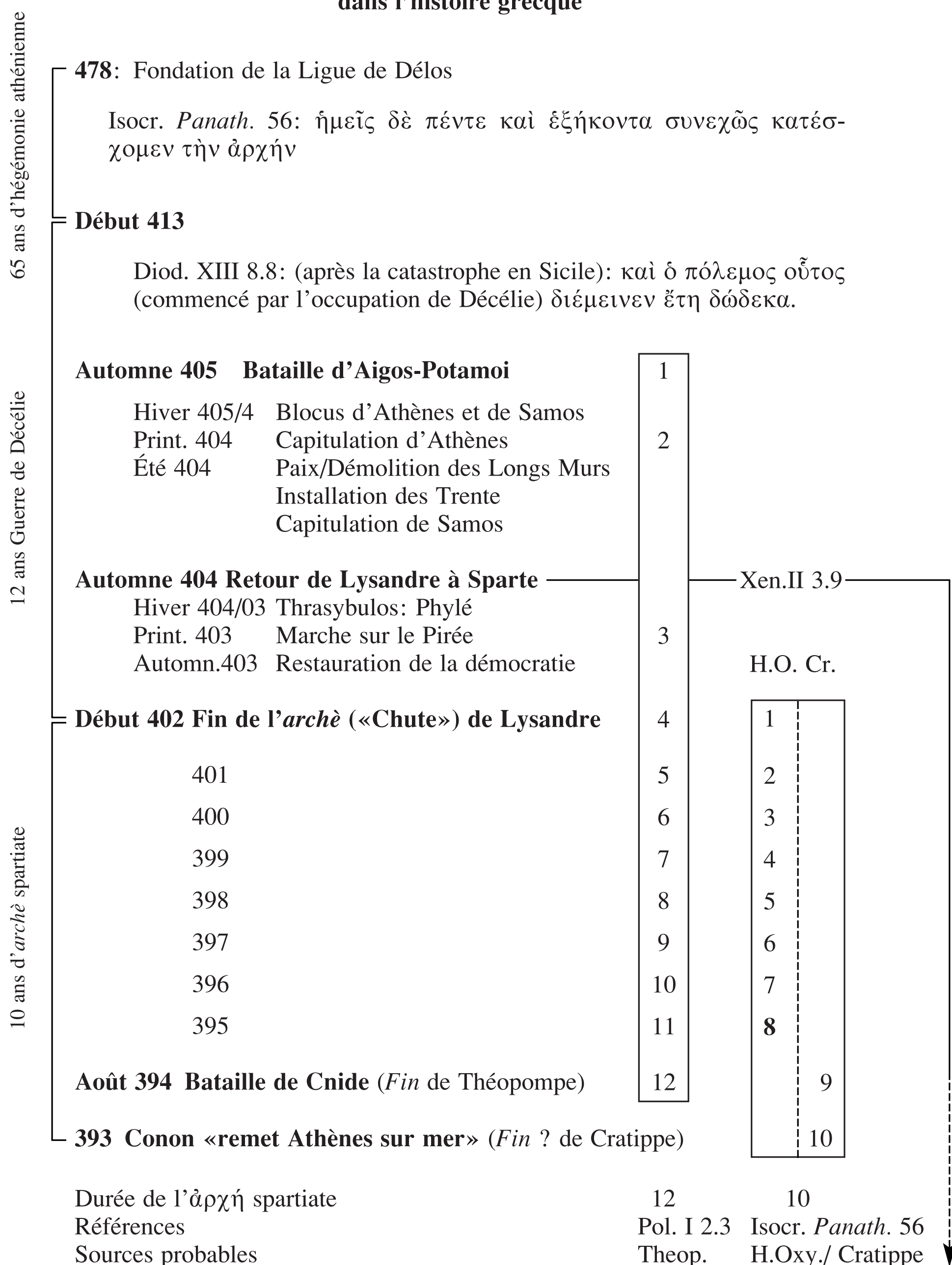
4.4 Parmi les notions qu'Isocrate a retenu de sa lecture de l'ouvrage de Cratippe, qui présentait une vue d'ensemble assez critique des ambitions

hégémoniales spartiates dans le monde grec, nous retrouvons notamment l'appellation, toujours rare à l'époque, du Δεκελεικὸς πόλεμος et la fixation de la durée de l'empire spartiate à la très courte période d'«à peine dix ans».

S'il y a quelque vérité dans ce que nous avons essayé d'expliquer, il faudra en convenir que le déclin de l'historiographie grecque ne commence pas immédiatement après Thucydide.

B-3220 Holsbeek Guido SCHEPENS
Heideweg 15 Onderzoeksleider N.F.W.O.

L'ἀρχή 'incontestée' de Sparte comme époque dans l'histoire grecque



ἈΝΝΙΒΑΣ ὙΒΡΙΣΤΗΣ: TRACES OF A 'TRAGIC' PATTERN IN LIVY'S HANNIBAL PORTRAIT IN BOOK XXI ?

...οὐχ ὑπέρφευ θνητὸν ὄντα χρὴ φρονεῖν
(Aesch., *Pers.* 820)

Shortly before the decisive encounter at Zama, 202 B.C., Hannibal confronts Scipio in conference and attempts unsuccessfully to sue for peace (Livy XXX 30-31[1], cf. Polybius XV 6-8). Both speakers review antecedent events which have culminated in their present meeting: just before the final test of strength their speeches restate leitmotivs of the third decade (*fraus Punica, fides Romana, bellum iustum*) and characterize the protagonists in terms of these themes. Plainly chapters 30-31 have to be read against the background of Livy's religious ideas and of his moralizing historiography.

Hannibal bases his appeal to Scipio on the topos of the flux and instability of fortune. Experience, he declares, has taught him to rely on reason rather than on chance:

> quod ad me attinet, iam aetas senem in patriam revertentem unde puer profectus sum, iam secundae, iam adversae res ita erudierunt ut rationem sequi quam fortunam malim (XXX 30.10).

This frank admission certainly represents a widened and much modified perspective as against the Hannibal portrait of book XXI[2], and given Livy's partial 'rehabilitation' of Hannibal towards the end of the third decade[3], this new perspective is of considerable significance — dramatic,

[1] On these chapters, see esp. G. Stübler, *Die Religiosität des Livius,* Stuttgart-Berlin 1941 (repr. Amsterdam 1964), p. 162-172; W. Hoffmann, *Livius und der zweite Punische Krieg,* Leipzig 1942, p. 98-102; A. Lambert, *Nochmals 'avant Zama', Eranos* 46 (1948), p. 54-71; E. Burck, *Einführung in die dritte Dekade des Livius,* Heidelberg 1962[2], p. 154-160; R. Treptow, *Die Kunst der Reden in der 1. und 3. Dekade des livianischen Geschichtswerkes,* diss. Kiel 1964, p. 129-139.

[2] We should resist an excessively 'philosophical' reading of Hannibal's speech (his admission as evidence of a fundamental *philosophical* 'conversion' or systematic palinode on his part): his use of the concepts *di*, *fatum* and *fortuna* is too inconsistent for such an interpretation. See G. Stübler, *op. cit.* (n. 1), p. 165-167.

[3] The case is fully argued by W. Will, *Mirabilior adversis quam secundis rebus. Zum Bild Hannibals in der 3. Dekade des Livius, WJA* n.f. 9 (1983), p. 157-171. Hannibal's rise in stature is accompanied by a symmetrical diminution in the status of his opponent Hanno: cf. *ibid.*, p. 166.

architectonic and historiographical. «Hannibal ist aus dem Erleben der Kämpfe zum weisen Staatsmann gereift. Aus dem langjährigen Ringen um die Herrschaft im Mittelmeerraum ist ihm Einsicht in den Gang der Geschichte erwachsen»[4]. The speech dramatically and pathetically articulates the paradoxical outward *peripeteia* Hannibal has undergone[5], and this reversal in turn prompts reflexions — not uncritical (*sed praeterita magis reprehendi possunt quam corrigi*, XXX 30.7) — of earlier Carthaginian policy. His whole speech might in fact be described in terms of an Aristotelian *anagnorisis:* at the moment of his transition from ignorance to insight (cf. *Poet.* 1452a30f.), Hannibal expounds the aetiology of his present predicament. In a pair of speeches replete with allusions back to the beginning of the third decade — allusions which restate central themes and set them in their correct moral and historiographical perspective — it is inherently probable that Hannibal's review of Carthaginian policy (which includes his own role) also has an analogous historiographical function. If the questions of aggression, war-guilt and the *bellum iustum* in chapters 30-31 hark back to and round off themes that first appeared in book XXI, Hannibal's critical assessment of earlier Carthaginian policy and his restrospective 'error analysis' should also be set against the initial Hannibal portrait at the start of the third decade, and interpreted from that perspective. What, briefly, are the specifics in book XXI which form the basis of the self-critical generalizations at XXX 30 ? Or, to put the question the other way round, to what extent is Hannibal's 'error analysis' in that chapter borne out by Livy's Hannibal portrait in book XXI ?

When Hannibal in XXX 30 argues the case for present restraint, he indirectly but quite unambiguously lays bare the psychological mechanisms of past policies. His remarks on what the Carthaginians (and Romans) should have done reveal his underlying evaluative categories: the recurrent polarities restraint / appetitiveness and moderation / transgression suggest that he explains past imperialist ambitions broadly in terms of the allied concepts of *hybris* and *pleonexia* (and of their consequences): *hybris* as a disposition that overreaches itself, chafes at restriction and constraint, becomes inflated with success and locked in a self-destructive spiral of aggressive and kinetic aggrandizement. Thus:

[4] W. WILL, *art. cit.*, p. 165.

[5] Good remarks in E. BURCK, *op. cit.* (n. 1), p. 160; R. TREPTOW, *op. cit.* (n. 1), p. 133f., 138f., 201f.; G. WILLE, *Der Aufbau des livianischen Geschichtswerks,* Amsterdam 1973, p. 52f.

optimum quidem fuerat *eam* patribus nostris *mentem* datam ab dis esse ut et vos Italiae et nos Africae imperio *contenti essemus* (XXX 30.6)[6]; ita *aliena appetivimus* ut de nostris dimicaremus (30.8); tuam et adulescentiam et *perpetuam felicitatem* … metuo. Non temere incerta casuum reputat quem fortuna nunquam decepit (30.10-11); potest victoriam malle quam pacem animus. Novi *spiritus magnos magis quam utiles*; et mihi talis aliquando fortuna adfulsit. Quod si in secundis rebus *bonam quoque mentem* darent di, non ea solum quae evenissent sed etiam ea quae evenire possent reputaremus (30.15-16); inter pauca felicitatis virtutisque exempla M. Atilius quondam in hac eadem terra fuisset, si victor pacem petentibus dedisset patribus nostris; *sed non statuendo felicitati modum nec cohibendo efferentem se fortunam quanto altius elatus erat, eo foedius corruit* (30.23).

These discrete elements are logically co-ordinated within a larger system that has transparent affinities with the classic κόρος – ὕβρις – ἄτη sequence of tragedy and which appears also in ‘tragic’ historiography[7]. The original imperialist impulse, in Hannibal’s argument, generates a typical dynamic: it stimulates a psychological disposition (*spiritus magni,* as opposed to *mens bona*) that desires more, is carried away by good fortune, becomes recklessly over-confident and so ultimately works its own undoing. Conversely *mens bona* is characterized by cautious restraint (*felicitati modum statuere*) and is immune to the

[6] R. Treptow, *op. cit.* (n. 1), p. 131: «Der Keim des Übels liegt in den unbeherrschten Expansionsbestrebungen der Vorfahren über den jeweiligen eigentlichen Machtbereich hinaus».

[7] For the tragic pattern, cf. J.D. Denniston – D. Page (edd.), *Aeschylus. Agamemnon,* repr. Oxford 1972, *ad* 757-762; E. Fraenkel (ed.), *Aeschylus. Agamemnon* II, Oxford 1962, p. 349f. Variations of this basic pattern are frequent in classical historiography: see e.g. M. Lang, *Biographical Patterns of Folklore and Morality in Herodotus’ History,* diss. Bryn Mawr 1944, p. 85-101; G.C. Chiasson, *The Question of Tragic Influence on Herodotus,* diss. Yale 1979, p.115-233; H. Fahr, *Herodot und Altes Testament,* Frankfurt 1985, *passim*; W. Nicolai, *Versuch über Herodots Geschichtsphilosophie,* Heidelberg 1986, *passim*; D. Lateiner, *The Historical Method of Herodotus,* Toronto 1989, p. 126-144; F.M. Cornford, *Thucydides Mythistoricus,* repr. New York 1969, p. 153ff.; J. de Romilly, *Thucydides and Athenian Imperialism,* repr. New York 1979, p. 322-329; A. Hackl, *Die spes als negativer Charakterisierungsbegriff in Caesars Bellum Civile, Ciceros Catilinariae, Lucans Pharsalia,* diss. Innsbruck, 1962, *passim*; G.O. Rowe, *Dramatic Structures in Caesar’s Bellum Civile, TAPhA* 98 (1967), p. 399-414; F.-H. Mutschler, *Erzählstil und Propaganda in Caesars Kommentarien,* Heidelberg 1975, p. 52-81. Hannibal’s statement *sed non statuendo felicitati modum nec cohibendo efferentem se fortunam* [~ ἐπαίρεσθαι, ἐκφέρεσθαι] (XXX 23) is emblematic in this connexion. Livy’s Hannibal, it will be argued, fits into this scheme – the only significant difference being that his *hybris* is activated not by κόρος but by vindictive *odium* (cf. XXI 1.3).

dangers of *efferri*. Hannibal's frequent use of *sententiae* reinforces the impression that he is thinking in terms of a recurrent pattern which applies equally to Carthaginians and Romans[8]. Nor is this an isolated instance (what is striking here is only the relatively higher frequency of the individual elements within a single passage): a similar pattern is used by Livy to explain the Roman defeats at the start of the second Punic war, and Hannibal himself on these occasions, aware of the operation of these psychological processes in his opponents, consciously turns them to his own strategic advantage[9]. To what extent do these principles and criteria apply to the Hannibal of book XXI ? It is my contention that if we review the Hannibal portrait of that book from

[8] Scipio as interlocutor of the repentent ὑβριστής answers in a manner that rebuts the psychological premises of Hannibal's argument: when he says, *neque patres nostri priores de Sicilia neque nos de Hispania fecimus bellum; et tunc Mamertinorum sociorum periculum et nunc Sagunti excidium nobis pia ac iusta induerunt arma. Vos lacessisse et tu ipse fateris et di testes sunt qui et illius belli exitium secundum ius fasque dederunt et huius dant et dabunt* (XXX 31.4), he in effect rejects the underlying categories in Hannibal's argument (*optimum quidem fuerat eam patribus nostris mentem datam ab dis esse ut et vos Italiae et nos Africae imperio contenti essemus*, XXX 30.6). Repudiating Hannibal's *psychological* explanation (*pleonexia*, the urge to imperial aggrandizement), Scipio explains ancestral behaviour in terms of *morality* (*pia ac iusta arma*). Similarly, *quod ad me attinet, et humanae infirmitatis memini et vim fortunae reputo et omnia quaecumque agimus subiecta esse mille casibus scio* (XXX 31.6) is a calculated rejoinder to Hannibal's *tuam et adulescentiam et perpetuam felicitatem...metuo* (XXX 30.10), and places Scipio outside the *hybris-pleonexia* cycle. Scipio's reply, however, characterizes not the Romans at large (cf. next note) but only Scipio *himself.*

[9] The basic sequence 'success – over-confidence – disaster' appears several times as a psychological explanation of Roman failure. Sempronius: *gaudio efferri* (XXI 53.1); *cum alterius ingenium...percitum ac ferox sciret esse ferociusque factum prospero cum praedatoribus suis certamine crederet...* (XXI 53.8); Flaminius: *hanc insitam ingenio eius temeritatem fortuna prospero civilibus bellicisque rebus successu aluerat. Itaque satis apparebat nec deos nec homines consulentem ferociter omnia ac praepropere acturum* (XXII 3.4-5); the braggart Minucius: *Minucius vero cum iam ante vix tolerabilis fuisset rebus secundis ac favore volgi, tum utique immodice immodesteque non Hannibale magis victo ab se quam Q. Fabio gloriari:... tantum suam felicitatem virtutemque enituisse. Ergo secuturum se fortunam suam...* (XXII 27.1-4); Varro: *hic, priusquam peteret consulatum, deinde in petendo consulatu, nunc quoque consul, priusquam castra videat aut hostem, insanit* (XXII 39.6); *ceterum temeritati consulis ac praepropero ingenio materiam etiam fortuna dedit...*(XXII 41.1). Hannibal, taking into account this predictable psychological spiral, exploits the disposition of his opponents in his strategic calculations: XXII 3.5; 4.1; 24.3; 28.2, *liberam Minuci temeritatem se suo modo captaturum;* 39.18; 41.4. Fabius, immune to the *hybris* syndrome, resists being goaded into recklessness by Hannibal (XXII 12); his contention *secunda se magis quam adversa timere* (XXII 25.2) is based on the psychological assumption, illustrated in the above texts, that outward success fosters a disposition of impetuous and dangerous over-confidence (ἐκφέρεσθαι / *efferri*, *gloriari*).

the thematic perspective of XXX 30, with its conspicuous emphasis on the *hybris* syndrome, we are able to identify more clearly various elements from this nexus which are apt to be glossed over on a ‘linear’ reading of the text and which have also been bypassed in the major studies on Livy’s Hannibal[10]; and I shall further attempt to show that when Livy stylizes Hannibal as ὑβριστής, he adapts techniques attested elsewhere in the literary tradition to make an analogous point. The remarks that follow are restricted to two components within this thematic complex: Hanno the warner, and Hannibal’s rhetoric of *hybris*.

1. HANNO THE WARNER

Hannibal’s political goals, according to Livy, are unambiguous from the start[11], but it remains for Hanno to interpret them from a moral perspective. In two speeches to the Carthaginian senate he warns of the consequences of Barcid imperialism. First (XXI 3) he attempts to discredit Barcid ambitions as motivated by personal and less than honourable factors. Hannibal is the natural heir to their policy; and when Hanno cautions against the dangers of this line, his evocation of the syzygy excess / restraint foreshadows the later and fuller polarity (XXX 30) used to indict hybristic ambition:

> an hoc timemus ne Hamilcaris filius nimis sero imperia immodica et regni paterni speciem videat et ... eius filio parum mature serviamus? Ego istum iuvenem domi tenendum sub legibus, sub magistratibus, docendum vivere aequo iure cum ceteris censeo, ne quandoque parvus hic ignis incendium ingens exsuscitet (XXI 3.5-6).

[10] E. BURCK, *op. cit.* (n. 1); J. VOGT, *Das Hannibal-Portrait im Geschichtswerk des Titus Livius und seine Ursprünge*, diss. Freiburg 1953; K. CHRIST, *Zur Beurteilung Hannibals, Historia* 17 (1968), p. 461-95 (= ID. [ed.], *Hannibal,* Darmstadt 1974, p. 361-407; on Livy: p. 372-377); W. WILL, *art. cit.* (n. 3); G. CIPRIANI, *L’epifania di Annibale. Saggio introduttivo a Livio, Annales, XXI*, Bari 1984; ID., *La chiamata dell’ eroe (Commento a Livio 21,1-5)*, *Aufidus* 2 (1987), p. 3-28.

[11] His oath at XXI 1.4, *se cum primum posset hostem fore populo Romano,* has programmatic value: cf. W. WILL, *art. cit.* (n. 3), p. 158. Further XXI 5.1, *ceterum ex quo die dux est declaratus, velut Italia ei provincia decreta bellumque Romanum mandatum esset, nihil prolatandum ratus...* The suggestion of *impatient haste* parallels a disposition characteristic of Herodotean monarchs: H. BISCHOFF, *Der Warner bei Herodot,* diss. Marburg 1932, p. 58 n. 1 remarks: «Eine solche Eile, die von der Macht des inneren Antriebes zeugt, der nichts widerstreben darf, kommt besonders den Königen zu» (I 79.2; III 134.4, 134.6; V 14.2; VII 1, 30.1, 39.3, 48).

The phenomenon of Hannibal is here interpreted as a duel between two opposing principles: excessive (and growing) power on the one hand (*imperia immodica,* and correlatively *serviamus*), on the other the institutionalized checks of social convention (*domi tenendum sub legibus, sub magistratibus, docendum vivere aequo iure cum ceteris*). This tension is the first hint of the potential ὑβριστής whose dynamic πλεονεξία will defy νόμος and restraint with disastrous consequences (*incendium ingens*)[12]. The significance of Hanno's explicit warning, more particularly of the suggestive *systole-diastole* polarity, becomes clearer within a wider thematic system. Hanno's misgivings are confirmed by the intervening narrative, and his second speech (XXI 10) takes into account both the military advances of Hannibal and his own earlier warning. The sustained fire imagery in XXI 10, harking back to XXI 3, represents a logical continuation of the earlier argument and vindicates Hanno's initial warning. The metaphorical system characterizes Hannibal's *cupido regni* as dynamic, unstoppable and destructive, the predicted blaze threatens to flare up into a huge conflagration:

> ne quandoque parvus hic ignis incendium ingens exsuscitet (XXI 3.6); iuvenem flagrantem cupidine regni...velut materiam igni praebentes ad exercitus misistis. Aluistis ergo hoc incendium, quo nunc ardetis (XXI 10.4).

In addition to branding Hannibal as warmonger, the metaphor also suggests an irrational component in his personality: *tamquam furiam facemque huius belli* (XXI 10.11)[13], cf. *furiosum iuvenem* (XXI 41.13). In the manner of an overture to the third decade, Hanno in two speeches articulates the axial motif of Hannibal's *cupido regni* and hints darkly at its eventual consequences. The conspicuous emphasis on the kinetic and expansive character of this impulse has both political and moral-psychological implications, embracing the territorial advances of Hannibal,

[12] G. CIPRIANI, *La chiamata dell' eroe* (n. 10), interprets this passage (XXI 3.6) within the context of Hannibal's *initiation:* his interpretation and mine are not mutually exclusive.

[13] "The bold alliterative phrase conveys a vivid image of the torch-bearing furies, symbols of the destructive power he wields" (P.G. WALSH [ed.], *T. Livi Ab Urbe Condita Liber XXI,* repr. Slough 1979, *ad loc.*). The furies cause both war (Cic., *Sest.* 33; Hor.,*Carm.* I 28.17; Verg., *Aen.* VII 324-336; *TLL* VI 1, col. 1615 l. 17ff., 37ff.) and madness (Eur., *Bacch.* 977ff.; Hor., *Sat.* II 3.135; Verg., *Aen.* IV 469-470; *TLL* VI 1, col. 1616 l. 47ff.; H. FUNKE, s.v. 'Furie', in *RAC* VIII [1972], col. 699) — and this latter aspect is surely also present to some degree in Hanno's phrase. Silius too hints at this irrational dimension: *novi caecus caligine regni* (II 299).

the hybristic disposition that activates this policy, and finally also the political consequences of his treaty-breaking.

Several factors enhance the significance of Hanno's warning and prognosis. Firstly, he speaks not once but twice: the second speech vindicates the warning in the first, thus giving his analysis and criticism an objective validity. Next, his personal *auctoritas* and his support among the *optimi* lend weight (at least in Livy's view) to the opinions he expresses (XXI 4.1, 10.2). Then again, when Hanno denounces the aggressive imperialism of Hannibal, he is not only the political mouthpiece of the anti-Barcid faction, but also the spokesman for Livy's own moralizing view of history and this gives his opinions an autonomous and extra-contextual significance. Hanno's moralizing interpretation of the treaty-breaking is echoed, and thus implicitly endorsed, by the two Scipios[14] — a clear indication that Livy has used Hanno to give the appropriate moralizing comment and interpretation early in the decade. All these aspects give weight to his denunciation of *cupido regni*.

To these considerations should be added another, not indeed abstruse yet easily overlooked. The moralizing tendency in Livy's history, as against Polybius' political analysis, is too well-known to call for detailed rehearsal[15], and it is to accentuate this dimension that Livy gives Hanno two speeches that are without parallel in Polybius[16]. The moralizing thrust of Hanno's philippic — his plea for punctilious observation of the treaty obligations, his impassioned denunciation of Hannibal's hybristic *cupido regni* — is further thrown into relief by a formal-compositional consideration. Hanno explicitly designates himself as warner:

[14] Hanno: *Saguntum vestri circumsedent exercitus unde arcentur foedere; mox Carthaginem circumsedebunt Romanae legiones ducibus iisdem dis per quos priore bello rupta foedera sunt ulti* (XXI 10.5); *vicerunt ergo di hominesque et, id de quo verbis ambigebatur uter populus foedus rupisset, eventus belli velut aequus iudex, unde fas stabat, ei victoriam dedit* (XXI 10.9); P. Cornelius Scipio: *sed ita forsitan decuit, cum foederum ruptore duce ac populo deos ipsos sine ulla humana ope committere ac profligare bellum...* (XXI 40.11); Scipio Africanus: *vos lacessisse et tu ipse fateris et di testes sunt qui et illius belli exitum secundum ius fasque dederunt et huius dant et dabunt* (XXX 31.5).

[15] Among the more recent literature see e.g. P.G. Walsh, *Livy and the Aims of 'historia': An Analysis of the Third Decade*, in *ANRW* II 30.2 (1982), p. 1058-1074; R. Porod, *Die livianischen Bewertungskriterien in den Hannibalbüchern*, *GB* 16 (1989), p. 203-227; B. Feichtinger, *Ad maiorem gloriam Romae. Ideologie und Fiktion in der Historiographie des Livius*, *Latomus* 51 (1992), p. 3-33.

[16] Cf. W. Lenschau, *s.v.* 'Hanno' (14), in *RE* VII 2 (1912), col. 2356 l. 61: Hanno's speech at Livy XXI 3 is «kaum historisch».

> monuisse, praedixisse[17] se ne Hamilcaris progeniem ad exercitum mitterent (XXI 10.3); Sagunti ruinae — falsus utinam vates sim — nostris capitibus incident (XXI 10.10).

This emphasis is hardly coincidental, and calls for comment[18]. I propose that Livy's Hanno is conceived broadly along the lines of the 'tragic warner' of the literary tradition, and that demonstrable typological affinities function specifically to make him a focalizer who brings out the *hybris* of Hannibal. The figure of the warner is well-known from Herodotus — e.g. Solon / Croesus, Croesus / Cambyses, Amasis / Polycrates, Artabanus / Darius, Artabanus, Demaratus / Xerxes[19] — and Hanno's function in Livy may usefully be interpreted in relation to these antecedents.

Undeniable differences, of course, exist — Hanno speaks not as trusted confidant but as political opponent, his warning is not addressed *to* Hannibal personally but he warns the Carthaginian senate *about* Hannibal — but these aspects, related to different outward historical circumstances, do not detract from the essential generic affinities:

(1) Herodotus' warners almost invariably address rulers; Hanno's warning, analogously, concerns the commander who is a byword for the whole third decade (XXI 1.1, *Hannibale duce*).

[17] The gemination contributes to the pathetic style and appears again in Hanno's speech: *auctorem culpae et reum criminis* (XXI 10.6), *tamquam furiam facemque huius belli odi ac detestor* (10.11).

[18] Silius plainly took his cue from Livy and further elaborated this motif:

nec nunc obsessa demum et fumante Sagunto
haec *serus vates Hannon canit*; anxia rupi
pectora, ne castris innutriretur et armis
exitiale caput, *monui et*, *dum vita*, *monebo*,
ingenitum noscens virus flatusque paternos (II 284-288).

The vatic complexion is enhanced by the verb *canit* (= *divinare, vaticinari, praedicere: TLL* III, col. 271 l. 12ff.), and Hanno's competence is additionally stressed by the simile that follows:

ut, qui stelligero speculatur sidera caelo,
venturam pelagi rabiem Caurique futura
praedicit miseris haud vanus flamina nautis (II 289-291).

[19] H. BISCHOFF, *op. cit.* (n. 11), remains fundamental. Further W. SCHMID – O. STÄHLIN, *Geschichte der griechischen Literatur* I.2, München 1934, p. 570 n. 4; R. LATTIMORE, *The Wise Adviser in Herodotus*, *CPh* 34 (1939), p. 24-35 (who attempts a distinction between tragic warner and practical adviser); H.I. IMMERWAHR, *Form and Thought in Herodotus*, Ohio 1966, p. 74f.; F. SOLMSEN, *Two Crucial Decisions in Herodotus*, Amsterdam–London 1974, p. 5f.; J.A.S. EVANS, *Herodotus, Explorer of the Past,* Princeton 1991, p. 14.

(2) The warner appears typically at historically decisive moments, mostly to caution against a course that will have catastrophic consequences for the recipient of his warning[20]. Hanno's warning too is sounded *in cardine rerum* and serves as a commentary on the unfolding political drama. Immediately after his second speech the narrative focus shifts back to the Saguntine theatre of war and Livy relates the final phase in the assault and the capture of the town (XXI 11.3–15.2); a formal Roman declaration of war follows (XXI 18.13-14). Hanno's warning thus precedes a fateful and pivotal point in the narrative: the national disaster which he predicts (*Sagunti ruinae...nostris capitibus incident*) has its correlative in the ominous personal implications darkly hinted at in Hannibal's dream just before the Ebro crossing (XXI 22.6-9)[21]. Hanno's warning, vindicated by the course of events, is strategically positioned to enhance the aetiological structure of Livy's interpretation[22].

[20] H. BISCHOFF, *op. cit.* (n. 11), *passim,* esp. p. 31, 34f.

[21] On the dream, see esp. M. FUHRMANN, *Narrative Techniken im Dienste der Geschichtsschreibung (Livius, Buch 21-22),* in E. LEFÈVRE – E. OLSHAUSEN (edd.), *Livius. Werk und Rezeption. Festschrift für Erich Burck,* München 1983, p. 24: «Der Leser ... soll hier gewiß die hintergründige Ironie bemerken: das Traumgesicht sagt nichts Unwahres, es sagt jedoch nicht die ganze Wahrheit». G. CIPRIANI, *L'epifania di Annibale* (n. 10), p. 103-128, interprets the allegorical significance of the dream by reference to Artemidorus I 36: «If a man dreams that his head is turned around in such a way that he can see the things behind him, it signifies obstacles to his permanently emigrating from his homeland, since it foretells a change of mind over the question of migration; it also indicates impediments to any undertaking at all... To those who are abroad, it foretells a late and unexpected return to their homeland. For it signifies that one will see his homeland even though it is beyond one's powers» (trans. R.J. WHITE); Cipriani concludes (p. 123f.): «Mi pare, invece, che esso rifletta appieno nella sua concentrazione allegorica, l'esperienza italica di Annibale, dalle sue prime fasi di vittoria e di devastazione, a quelle successive di ritirata e quindi di fallimento dell' impresa. Il 'guardarsi alle spalle' da parte del Cartaginese corrisponderà, in questo senso, al suo forzato ritorno in patria, all' interruzione, violentemente provocata dai suoi concittadini, della propria permanenza in Italia». With respect to its *dramatic* function, Hannibal's dream might be compared with various omens which regularly foretell catastrophic reversals (e.g. XXI 46.1-2, 62.1-5; XXII 1.8-13, 3.11-14): the element of ambiguity in the dream heightens the dramatic suspense which is only resolved at the end of the decade.

[22] The warning in Herodotus is typically a danger signal. Hanno's warning does not indeed indicate the imminent 'fall' of Hannibal, but highlights rather the αἴτιον that is the ultimate cause of that 'fall'. By positioning the warning at this early point, Livy (l) articulates programmatically the moralizing criteria that will apply throughout the narrative, and (2) stamps all subsequent Carthaginian actions as consciously defiant of Hanno's warning and advice. Both these points in turn enhance the central notion of the *bellum iustum.*

(3) The warner's sound advice is typically unheeded (or its validity only recognized when it is too late), to the detriment of the party warned (cf. *Sagunti ruinae...nostris capitibus incident*)[23]. Dismissal of good advice (cf. XXI 4.1, 11.1) shows up the wilful obstinacy of its recipient(s). «Um Strafe zu verdienen, muß die Blindheit des Handelns durch den Widerstand gegen den Warner sich um einige Grade steigern, es muß die Obstination deutlich werden, mit der man eigenwillig bei der Blindheit verharrt»[24]. There is intrinsic drama in the rejection of the warning; in Livy it serves additionally to throw into relief the issue of the *bellum iustum* by placing the responsibility squarely on the Carthaginians.

(4) Most significantly for our purposes, the wisdom and insight of the warner, as advocate of moderation, rationality and restraint, are directed against potentially dangerous ἐπιθυμία, προσκτᾶσθαι and μέγα φρονεῖν on the part of the ruler who is apt to overlook and overstep the limitations of his own mortality. Artabanus articulates this typical function of the warner when he compares the good and the bad adviser:

> ἐμὲ δὲ ἀκούσαντα πρὸς σεῦ κακῶς οὐ τοσοῦτο ἔδακε λύπη, ὅσον γνωμέων δύο προκειμένων Πέρησῃσι, τῆς μὲν ὕβριν αὐξανούσης, τῆς δὲ καταπαυούσης καὶ λεγούσης ὡς κακὸν εἴη διδάσκειν τὴν ψυχὴν πλέον τι δίζησθαι αἰεὶ ἔχειν τοῦ παρεόντος, τοιούτων προκειμένων γνωμέων ὅτι τὴν σφαλερωτέρην σεωυτῷ τε καὶ Πέρσῃσι ἀναιρέο (VII 16α)[25].

The *systole-diastole* polarity in Hanno's speech, aimed at Hannibal's *cupido regni*, belongs to the same order of ideas: like Artabanus, Hanno is a foil to the hybristic propensity of the party against whom the warning is directed.

[23] The wise warner «is the sage elder who tries to halt headstrong action in a chief; he is in general pessimistic, negative, unheeded, and right» (R. LATTIMORE, *art. cit.* [n. 19], p. 24). Warnings disregarded: e.g. Cambyses (Hdt. III 36), Xerxes (VII 11), and further H. BISCHOFF, *op. cit.* (n. 11), p. 34 n. 2. Validity of warning recognized too late: e.g. Croesus (I 86), Xerxes (VII 234).

[24] H. BISCHOFF, *op. cit.* (n. 11), p. 66.

[25] Cf. R. LATTIMORE, *loc. cit.* (n. 23); F. SOLMSEN, *op. cit.* (n. 19), p. 5: «The figure of a warner is so frequent in stories of hybris and catastrophe that it seems integral to their conception». Ἐπιθυμία and προσκτᾶσθαι as characteristic of those warned: e.g. Hdt. I 73.1, I 201, II 20, III 21.2, VII 8α (in this sense too Nicias plays the warner to Alcibiades: Thuc. VI 9-23 is a duel between πρόνοια and ἐπιθυμία); the great imperialists prone to overlook the limits of their humanity: e.g. Hdt. I 86.6, I 204, 207, VII 203.

(5) In a related vein, the warner may caution against impulsive and dangerous indiscretions of youth[26]. Hanno's references to Hannibal's youthful years — *iuvenem domi tenendum* (XXI 3.6), *iuvenem flagrantem* (10.4), *puer hic* (10.8), cf. *hunc vixdum puberem* (3.2) — are factually correct, but in the context of the warner's speech the topical association of youth and irresponsible folly is present in the background[27].

(6) The warner perceives analogies, patterns, causal connexions and metaphysical principles, and interprets specifics by reference to these overarching and recurrent structures[28]; similarly Hanno, with quasi-vatic vision and on the basis of principles evinced by past events, accurately predicts the eventual outcome of Hannibal's present course (XXI 10.7-10; cf. nn. 18 and 30).

These typological similarities, in my view, justify an interpretation of Hanno as wise warner in the Herodotean sense — and this brings us back to the question of the ὑβριστής. As contrastive foil the figure of the warner contributes typically towards characterizing the (potentially misguided) individual (or group) at whom the warning is directed, and towards illuminating the profounder issues involved. «Die Einführung einer Person, die warnende Reden spricht, ist ein Mittel, das Schicksal dessen, der gewarnt wird, für den Leser als ein beispielhaftes hervorzuheben. In den Worten des Warners kommt der Sinn, der in der Geschichte versteckt liegt, zum Ausdruck»[29]. This applies to Herodotus no less than to Livy. Rejection of well-founded warnings or advice — especially after the credentials of the warner have been established, as with Hanno — implies an auctorial value judgement. Minucius, the contrite braggart in book XXII, recognizes a hierarchy of prudence which is also relevant to Livy's conception of Hanno:

> saepe ego...audivi, milites, eum primum esse virum qui ipse consulat quid in rem sit, secundum eum qui bene monenti oboediat; qui nec ipse consulere nec alteri parere sciat, eum extremi ingenii esse (XXII 29.8).

[26] Hdt. III 36: ὦ βασιλεῦ, μὴ πάντα ἡλικίῃ καὶ θυμῷ ἐπίτρεπε, ἀλλ' ἴσχε καὶ καταλάμβανε σεωυτόν· ἀγαθόν τοι πρόνοον εἶναι, σοφὸν δὲ ἡ προμηθείη; VII 18.2: οὐκ ἔων σε τὰ πάντα τῇ ἡλικίῃ εἴκειν, ἐπιστάμενος ὡς κακὸν εἴη τὸ πολλῶν ἐπιθυμέειν.

[27] Cf. Hdt. III 36 (cited in preceding note); Thuc. VI 17.1: ἡ ἐμὴ νεότης καὶ ἄνοια. Wisdom, symmetrically, is coupled with maturity: thus Hannibal at XXX 30.10: *quod ad me attinet, iam aetas senem in patriam revertentem unde puer profectus sum, iam secundae, iam adversae res ita erudierunt...* For the topos, see Arist., *Rhet.* 1389a-1390a.

[28] E.g. Hdt. I 32, III 43, VII 10.

[29] H. BISCHOFF, *op. cit.* (n. 11), p. 26f.

If Livy stylizes Hanno as warner, the distinctive pose may be interpreted within this matrix: the warner is a focalizer through whom the historian explores and articulates the *causae moventes*, political and psychological, that set in motion the *bellum maxime omnium memorabile* documented in the third decade. These causes, in Livy's view, have their locus in the personality of Hannibal, specifically in the dangerous imperialist impulse. The *systole-diastole* polarity in Hanno's two warnings, with unmistakable moral overtones hinting at Hannibal's hybristic proclivities, has its thematic correlative in Hannibal's own admission at XXX 30. This purposeful and balanced disposition at the extremities of the narrative throws into relief the axial *cupido regni* motif and points to the *hybris-pleonexia* syndrome as analytical category in the intervening section[30].

2. *NIL MORTALIBUS ARDUI EST*: HANNIBAL AND THE RHETORIC OF HYBRIS

The tendency identified in Hanno's warnings is corroborated by Hannibal's own rhetoric. *Hybris* often finds its physical or 'quantifiable' expression in boundary violation, a motif familiar from Aeschylus, Herodotus and elsewhere[31]. Livy too seems to have had this model in

[30] Fabius too, in his speech at XXII 39, plays the wise warner in a manner reminiscent of Hanno: against the impetuous recklessness of Varro *(insanit*, XXII 39.6) he urges caution and restraint (*omnia non properanti clara certaque erunt; festinatio improvida est et caeca*, 39.22); and seeing in Varro a second Flaminius (i.e. arguing on the basis of past errors, as Hanno had done) he accurately predicts the disastrous consequences of Varro's policy (*ominis etiam tibi causa absit C. Flamini memoria. Tamen ille consul demum...coepit furere; hic, priusquam peteret consulatum...insanit*, 39.6; *atque si hic, quod facturum se denuntiat, extemplo pugnaverit, aut ego rem militarem, belli hoc genus, hostem hunc ignoro, aut nobilior alius Trasumenno locus nostris cladibus erit*, 39.8).

[31] Aesch., *Pers.* 864ff.; Hdt. IV 99.1-2, 134.3, VII 35.2. H.R. IMMERWAHR, *Historical Action in Herodotus*, *TAPhA* 85 (1954), p. 28 n. 22; ID., *Form and Thought* (n. 19), p. 293: «...the crossing of rivers (or such branches of the sea as the Hellespont) is a significant motif in Herodotus, and it is always used to prove the *hybris* of the aggressor»; F. SOLMSEN, *op. cit.* (n. 19), p. 5 n. 10; D. LATEINER, *Limit, Propriety, and Transgression in the Histories of Herodotus*, in *The Greek Historians,* Saratoga 1985, p. 87-93; ID., *Historical Method* (n. 7), p. 127-135; W. NICOLAI, *op. cit.* (n. 7), p. 39f. Analogous moralizing motifs are frequent also in Latin literature, with both mythological and historical complexion: among the former e.g. Hor., *Carm.* I 3.21ff., Tib. I 3.35-38, Sen., *Med.* 301ff.; among the latter e.g. Cic., *Prov. Cons.* 34, *Alpibus Italiam munierat antea natura non sine aliquo divino numine; nam si ille aditus Gallorum immanitati multitudinique patuisset, numquam haec urbs summo imperio domicilium ac sedem praebuisset*; Sen. rhet., *Suas.* 1; Sen., *Ep.* 94.62-63, 119.7, *Ben.* I 13.1-2, VII 3.1; Juv. 10.168-170 (all Alexander). Cf. further below, n. 34 (Xerxes).

mind to make the same point. When Hannibal harangues his troops before the first engagement at the Ticinus, he rails against the constraints imposed by Romans upon Carthaginians in terms that read like a correlative to Hanno's warnings on the dangers of *cupido regni:*

> crudelissima ac superbissima gens sua omnia suique arbitri facit; cum quibus bellum, cum quibus pacem habeamus, se modum imponere aequum censet. Circumscribit includitque nos terminis montium fluminumque, quos non excedamus, neque eos, quos statuit, terminos observat: 'Ne transieris Hiberum; ne quid rei tibi sit cum Saguntinis'. Ad Hiberum est Saguntum? 'Nusquam te vestigio moveris' (XXI 44.5-6).

These *termini montium fluminumque* appear elsewhere as the barriers unable to contain the ὑβριστής who in transgressing them reveals his true spirit.

After the fall of Saguntum and Rome's subsequent declaration of war on the treaty-breakers (XXI 18), the commencement of Hannibal's operations receives due stress. His oneiric vision at the Ebro, as Cipriani has shown, is rich in associations which enhance the significance and fatefulness of the occasion. Of particular significance to our enquiry is the symbolism of the locality. «Né va trascurata ... la calcolata ubicazione dell' episodio per i chiari connotati antropologici che la situazione rivendica a sé: il fiume (facendo astrazione dal dato storico relativo all' Ebro) e, quindi, l'acqua rappresentano una componente obbligata nei cosiddetti 'riti di passaggio', quando questi riguardano, appunto, per un viaggiatore o uno straniero, l'abbandono della propria terra e l'ingresso in un nuovo consesso civile, e, per traslato, come nel nostro caso, il trasferimento da uno stato di non belligeranza alla condizione particolare di *hostis*»[32]. The allegorical vision and the crossing, linked in a relationship of cause and effect (*hoc visu laetus*[33] *tripertito Hiberum copias traiecit*, XXI 23.1), place Hannibal's political act within a wider symbolical matrix which will also illuminate later references.

Once the resolve to invade Italy is fixed (*postquam ipsi sententia stetit pergere ire atque Italiam petere*, XXI 30.1) Hannibal exhorts his troops

[32] G. CIPRIANI, *L'epifania* (n. 10), p. 106. Cf. Silius II 451, *abrupto transgressus foedere ripas*.

[33] This reaction perhaps hints at an incipient psychological *efferri* — a typical symptom in the *hybris* cycle which indexes the subject's lack of insight: thus e.g. ἡσθείς (Polycrates, Hdt. III 42.2), περιχαρής (Xerxes, VII 37.3), ἥσθη (Xerxes, VII 44); *gaudio efferri* (T. Sempronius Longus, Livy XXI 53.1).

in a speech whose rhetoric, quite apart from its paraenetic tendency (*militum versat animos castigando adhortandoque*), contributes towards characterizing the speaker. Past achievements are reviewed to inspire future confidence:

> nunc, postquam multo maiorem partem itineris emensam cernant, Pyrenaeum saltum inter ferocissimas gentes superatum, Rhodanum, tantum amnem, tot milibus Gallorum prohibentibus, domita etiam ipsius fluminis vi traiectum, in conspectu Alpes habeant quarum alterum latus Italiae sit, in ipsis portis hostium fatigatos subsistere (XXI 30.5).

The two examples of barriers overcome form a clear auxetic *gradatio*: *inter ferocissimas gentes* is intensified to *tot milibus Gallorum prohibentibus*, the second member is formally amplified by the apposition *tantum amnem* and by the parenthetic *domita etiam ipsius fluminis vi*. That parenthesis is not simply a restatement of *Rhodanum...traiectum,* but shifts the emphasis onto a new aspect. The reference is to the technical operation by which a bridge of vessels had been used to break the force of the river's current (cf. XXI 27.8) — but even after allowance has been made for a degree of hyperbole, Hannibal's heroic periphrasis of the earlier operation still has an unmistakable hybristic tinge: *domita etiam ipsius fluminis vi*, consciously emphasizing the agonistic dimension, represents the exploit as a triumph over the forces of nature. To challenge (and subdue) nature is *hybris:* the paradigm for both the action and the attitude is Xerxes[34]. Hannibal's rhetoric suggests a kindred spirit[35].

This spirit appears more clearly still when Hannibal deals with the prospect of crossing the Alps and attempts to dispel his troops' evident trepidation:

[34] Aesch., *Pers*. 745-752; Hdt. VII 22-25 (Athos canal), 33-37 (bridging and whipping of the Hellespont); *P. Oxy*. XV 1795 l. 24; Lucr. III 1029-1032 (*et contempsit equis insultans murmura ponti*, 1032); Catull. 66.43-46; Prop. II 1.22; Sen., *Ben*. VI 31 (*divina atque humana impellentem et mutantem, quidquid obstiterat*, VI 31.11); Juv. 10.173-187; Plut., *Cons. ad Apoll.* 15, 110d. (On the *hybris* of Alexander, cf. n. 31.)

[35] The corresponding passage in Silius (III 447-465) is instructive. The epicist personifies the river and describes it as recoiling in terror —

> at gregis illapsu fremebundo territus atras
> expavit moles Rhodanus stagnisque refusis
> torsit harenoso minitantia murmura fundo (III 463-465):

from the opposite perspective and with different generic conventions Silius makes the same point as Livy about Hannibal's *hybris*.

> ... quid Alpis aliud esse credentes quam montium altitudines? fingerent altiores Pyrenaei iugis: nullas profecto terras caelum contingere nec inexsuperabiles humano generi esse (XXI 30.6-7).

The confident gnome *nullas profecto...* provides a point of reference. When the keyword *inexsuperabiles* reappears a few lines later it places an unmistakable accent on Hannibal's rash confidence:

> militi quidem armato nihil secum praeter instrumenta belli portanti quid invium aut inexsuperabile esse? (XXI 30.9).

Nor should this be dismissed simply as *ad hoc* exhortation: the confident claims do not fail to elicit auctorial comment through a subsequent echo when Livy, in the manner of the *logos-ergon* pattern of Greek historiography[36], consciously matches Hannibal's confident predictions against reality to expose them as hybristic bravado. The first claim (*...quid Alpis aliud esse...*) is answered by

> tum, quamquam fama prius, qua incerta in maius vero ferri solent (cf. XXI 29.7) praecepta res erat, tamen ex propinquo visa montium altitudo nivesque caelo prope immixtae...terrorem renovarunt (XXI 32.7).

Talk is here confronted with the immediacy (*ex propinquo)* of reality. Two thematic echoes establish the correlation: the distinctive *genitivus inversus* appears in both passages, and in either case the height of the mountains is described in similarly superlative terms (*caelum contingere – caelo prope immixtae*). In the same way Hannibal's second claim (*militi quidem armato...*) is punctured by two remarks in a later chapter:

> ventum deinde ad multo angustiorem rupem atque ita rectis saxis, ut aegre *expeditus miles*...demittere sese posset (XXI 36.1); haud dubia res visa, quin per *invia* circa nec trita antea quamvis longa ambitu circumduceret agmen. Ea vero via *inexsuperabilis* fuit (36.4-5).

The studied thematic counterpoint leaves little doubt about Livy's intention: Hannibal's hybristic rhetoric is consciously debunked through

[36] I.e. congruence or divergence between prediction and outcome as implicit auctorial approval and criticism respectively: see V. HUNTER, *Thucydides the Artful Reporter*, Toronto 1973, p. 136-139; H.-P. STAHL, *Speeches and Course of Event in Books Six and Seven of Thucydides*, in P.A. STADTER (ed.), *The Speeches in Thucydides,* Chapel Hill 1973, p. 60-77.

confrontation with reality, the *logos-ergon* pattern carries an implicit nuance of auctorial censure[37].

Comparison with Silius is again instructive at this point. The inherent dramatic potential of the ὑβριστής motif is well illustrated by its reception and further elaboration in the *Punica*. Hanno, addressing the Carthaginian senate, scoffs at the reckless folly of the projected Alpine crossing:

> Quo ruis? et patriae exitio tibi nomina quaeris?
> scilicet immensae, visis iuvenilibus armis,
> subsident Alpes, subsidet mole nivali
> Alpibus aequatum attollens caput Apenninus (II 311-314).

Gestar, mouthpiece of the Barcids, replies in lines whose defiant confidence is redolent of Livy XXI 30.6-7:

> proinde polo crescant Alpes, astrisque coruscos
> Apenninus agat scopulos: per saxa nivesque
> (dicam etenim, ut stimulent atram vel inania mentem)
> per caelum est qui pandat iter. Pudet Hercule tritas
> desperare vias laudemque timere secundam (II 353-357).

Gestar's hybristic talk, like Hannibal's own rhetoric in Livy, is a means of bringing out the inward disposition of the Carthaginian commander. As in Livy, the over-confident boast is confronted by a rather less optimistic picture of reality (III 477-99). In addition, epic conventions permit Silius to pursue the motif beyond the generic constraints of historiography. Gestar's arrogant talk has its dramatic correlative in the third book when the epicist uses the mood of Hannibal's troops as an unmistakable comment on the hybristic boundary violation:

[37] A further example of this pattern is found at XXI 35.9-11 (Hannibal speaking): *cetera plana, proclivia fore; uno aut summum altero proelio arcem et caput Italiae in manu ac potestate habituros* [λόγος]... *Ceterum iter multo quam in adscensu fuerat — ut pleraque Alpium ab Italia sicut breviora ita arrectiora sunt — difficilius fuit; omnis enim ferme via praeceps, angusta, lubrica erat* [ἔργον]... An analogous tension between assertion and reality is also exploited by Scipio in addressing his troops: *...utrum Hannibal hic sit aemulus itinerum Herculis, ut ipse fert, an vectigalis stipendiariusque et servus populi Romani a patre relictus* (XXI 41.7). The comparison with Hercules probably reflects contemporary Carthaginian propaganda (further testimonia in W. Weissenborn – H.J. Müller *ad loc.*); Scipio's sneer *ut ipse fert* (cf. Hanno's *pater ipse Hamilcar, Mars alter, ut isti volunt*, XXI 10.8) implies that this is unfounded arrogance. In Silius Italicus the *synkrisis* Hannibal / Hercules is systematically expanded and serves as a point of reference to bring out Hannibal's *hybris* and impiety: see H.M. Fincher, *A Thematic Study of Silius Italicus' Punica,* diss. Florida State 1979, p. 43-52; W. Kissel, *Das Geschichtsbild des Silius Italicus,* Frankfurt 1979, p. 153-160.

At miles dubio tardat vestigia gressu,
impia ceu sacros in fines arma per orbem,
natura prohibente, ferant divisque repugnent.
Contra quae ductor (non Alpibus ille nec ullo
turbatus terrore loci, sed languida maestis
corda virum fovet hortando revocatque vigorem) ... (III 500-505).

It seems highly probable that Silius took his cue from Livy and then further developed the ὑβριστής motif in his own literary medium.

Hannibal's rejection of the *hybris-pleonexia* syndrome at XXX 30 thus has wider thematic implications and is demonstrably related to the various strands discussed above. Hannibal himself recognizes the irony of his reversal when he addresses Scipio, and the *peripeteia* acquires added poignancy when we recall that the thrust of *Hannibal's* argument at XXX 30 is broadly analogous to *Hanno's* original warning to the Carthaginian senate: this means that Hannibal's παθήματα have become μαθήματα, the ὑβριστής against whom Hanno had cautioned at the start of the third decade has, at its end, himself become warner to Scipio. Hanno had warned against the dangers of Hannibal's youthful folly; now Hannibal, matured by age and experience (*iam aetas senem in patriam revertentem unde puer profectus sum, iam secundae, iam adversae res ita erudierunt*...XXX 30.10), expresses similar misgivings about Scipio's youth: *tuam et adulescentiam et perpetuam felicitatem...metuo* (30.11). The thematic echo underscores the role-reversal. In this way Livy achieves a poignancy and irony comparable to those found in Herodotus when Croesus, earlier warned by Solon (I 32), later himself plays the role of warner to Cyrus (I 207). Both texts reveal a conscious element of literary stylization to bring out the deeper significance of the respective episodes.

The ᾿Αννίβας ὑβριστής system performs two distinct but interrelated functions in Livy's third decade. (l) Firstly, it serves as a formal narrative and structuring device. The tragic 'rise-and-fall' contour (cf. *quanto altius elatus erat, eo foedius corruit*, XXX 30.23), superimposed upon the narrative, forms a wide tensional arc spanning the whole decade; the discrete components within this system, interrelated through backward and forward references, are thus integrated into a broad thematic continuum that contributes to the dynamic, tension and 'spherical cohesion' of the whole narrative[38]. Hanno's warning and his quasi-vatic vision of

[38] Good remarks on Livy's use of this technique in M. FUHRMANN, *op. cit.* (n. 21), *passim*. The term 'spherical cohesion' («sphärische Geschlossenheit») derives from E. LÄMMERT, *Bauformen des Erzählens,* Stuttgart 1983[8], p. 95ff.

future events — Livy as omniscient narrator writes with the benefit of historical hindsight — generate tense dramatic anticipation[39]: this is further heightened when his prognosis is confirmed through Hannibal's rhetoric of *hybris*, and only resolved in the speech of XXX 30. This 'rise-and-fall' dynamic, comprising various 'tragic' elements identified above, and in the case of Hannibal accompanied by final insight, expands and elaborates a pattern used to structure also smaller episodes (cf. above, n. 9): thus e.g. Ti. Sempronius Longus (XXI 53-56), Flaminius (XXII 3-6), Minucius Rufus (XXII 14-18, 23-30), C. Terentius Varro (XXII 38-49)[40]. (2) Next, the formal prominence and structural disposition of the motif correspond to its 'inner' significance: the analysis of Hannibal's motivation — *cupido regni* fired by vindictive *odium,* with the emphasis on the man and his disposition — is consistent with the principles of moralizing historiography articulated programmatically in Livy's preface (esp. 9ff.). The 'Hannibal axis' in turn complements and illuminates the 'Roman axis', with the contrapuntal interaction recalling the bipartite scheme of the preface:

> hoc illud est praecipue in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in inlustri posita monumento intueri; inde tibi tuaeque rei publicae quod imitere capias, inde foedum inceptu foedum exitu quod vites (10).

The briefest comparison with Herodotus will serve to illustrate the extent to which the *hybris* system in Livy has been thoroughly 'Romanized' and accommodated to this moralizing matrix. After the battle of Salamis, Themistocles urges the Athenians to restrain their natural

[39] M. FURHMANN, *op. cit.* (n. 21), p. 22: «Das Arrangement des Erzählers läßt somit das 21. Buch, zumal dessen erstes Drittel, als das pathetische Eingangsportal der dritten Dekade, der Darstellung des zweiten punischen Krieges, erscheinen: ein gewaltiges Uhrwerk wird aufgezogen, und durch zahlreiche mehr oder weniger deutliche Hinweise sucht sich der Erzähler schon jetzt mit seinem Publikum darüber zu verständigen, wie dieses Uhrwerk ablaufen sollte».

[40] Cf. G. STÜBLER, *op. cit.* (n. 1), p. 166: «Im Grund unterscheidet er [= Hannibal] sich von den römischen Feldherrn, die er geschlagen hat, denen derselbe Vorwurf gemacht worden ist, nur durch die größeren Ausmaße seines Unternehmens; auch bei ihm hat zuletzt 'die Fortuna die Unbesonnenheit ereilt'». As a structuring device, Hannibal's *anagnorisis* at XXX 30 produces the same effect of closure and finality as does the analogous admission by the penitent Minucius before Fabius (XXII 29.7): final insight, in either case, retrospectively interprets antecedent events as a causal continuum and in relation to the present situation; recognition of past errors underscores the dramatic *peripeteia* and so completes the 'rise-and-fall' dynamic which had originally been set in motion by those same errors.

feelings of vindictiveness, and advances the following argument against pursuing the fleeing Persians:

> ἡμεῖς δὲ ... μὴ διώκωμεν ἄνδρας φεύγοντας. τάδε γὰρ οὐκ ἡμεῖς κατεργασάμεθα, ἀλλὰ θεοί τε καὶ ἥρωες, οἳ ἐφθόνησαν ἄνδρα ἕνα τῆς τε ᾿Ασίας καὶ τῆς Εὐρώπης βασιλεῦσαι, ἐόντα ἀνόσιόν τε καὶ ἀτάσθαλον (VIII 109.2-3).

Granted that this proposal is not without ulterior motives (VIII 109.5), the argument itself nevertheless accurately reflects the compensatory theodicy underlying Herodotus' view of causation. An analogous divine apparatus appears also in Livy (e.g. XXI 40.11, *sed ita forsitan decuit, cum foederum ruptore duce ac populo deos ipsos sine ulla humana ope committere ac profligare bellum*) — only here it is firmly anchored in specifically Roman categories and so acquires a distinctive Roman complexion: Livy makes his gods the custodians and guarantors specifically of the political morality relating to the concept of the *bellum iustum* (cf. above, n. 14), and this is the point of reference that puts the character and actions of the ὑβριστής in their correct moral — and Roman — perspective.

Finally, Livy's use of the ὑβριστής motif points very clearly to his well-known reshaping of the Hannibal portrait of the historiographical tradition. The interpretation of Fabius Pictor, who placed a massive emphasis on the πλεονεξία and φιλαρχία of Hasdrubal, is rejected by Polybius (III 8.1-6) who assigns a greater weight to the role of Hamilcar. Livy in turn makes Hannibal tower over his predecessors as the single most significant cause of the war: the πλεονεξία attributed by Fabius to Hasdrubal is transferred to Hannibal and contoured, moralized and mythologized as the ᾿Αννίβας ὑβριστής system. As correlative to the *odium* motif (cf. XXI 1.3) it adds a distinctive 'tragic' complexion to Livy's interpretation of Hannibal as the mainspring of the war.

Livy moreover seems to have been the first to codify the ᾿Αννίβας ὑβριστής motif. The indelible impression made by Hannibal on the Roman imagination secured him a permanent domicile in their proverbs and in the rhetorical schools[41], but the ὑβριστής system does not appear before Livy. Silius Italicus' subsequent elaboration of the motif in his

[41] Cf. A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer,* repr. Hildesheim 1965, *ss. vv.* 'Hannibal', 'Punicus'; Juv. 10.166-167, *i demens et saevas curre per Alpes,/ ut pueris placeas et declamatio fias,* with J.E.B. Mayor *ad loc.*

epic medium (cf. above) indicates not only the remarkable tenacity of the traditional categories and thought patterns, but also their flexibility and intrinsic dramatic potential. Finally, there may even be a distant echo of the Livian system in Juvenal 10, where Hannibal and Alexander appear as exemplars of the vanity of military glory. Alexander's overstepping of natural limits is a well-known rhetorical theme (cf. n. 31), but when Juvenal alters the accents and places *Hannibal* in the foreground, hinting very clearly at his hybristic spirit — kinetic, expansive, unstoppable (152-153) — we might at least consider the possibility that this emphasis too might ultimately owe something to Livy's portrait:

> Expende Hannibalem: quot libras in duce summo
> invenies? Hic est quem non capit Africa Mauro
> percussa oceano Niloque admota tepenti
> rursus ad Aethiopum populos aliosque elephantos.
> Additur imperiis Hispania, Pyrenaeum
> transilit. Opposuit natura Alpemque nivemque:
> diducit scopulos et montem rumpit aceto (X 147-153).

University of South Africa, Pretoria Gottfried MADER
Department of Classics

LE RÔLE DES PASSAGES RELATIFS À GERMANICUS DANS LES *ANNALES* DE TACITE

Tacite porte une attention soutenue aux acteurs de l'histoire. Ceci se marque particulièrement dans les *Annales*, qui ont pu passer non seulement comme la chronique des principats julio-claudiens, mais aussi comme une «galerie de portraits»[1]. Cet intérêt de Tacite pour ses personnages s'explique certainement en partie par son attirance pour la psychologie ainsi que par sa conviction qu'il existe un «déterminisme humain», c'est-à-dire que les motivations et les pensées des acteurs de l'histoire conditionnent l'enchaînement des faits[2].

Pourtant, en dépit de ce goût pour la psychologie, Tacite ne recherche pas nécessairement la cohérence dans la présentation des personnages. On pensera par exemple à Tibère: bien que Tacite soit particulièrement critique à son égard, il laisse quelquefois échapper des traits qui donnent aux défenseurs du successeur d'Auguste — lesquels sont nombreux parmi les modernes — matière à «réhabiliter» son image[3]. De même, Agrippine, la mère de Néron, est généralement durement traitée dans les *Annales*; pourtant, dans le récit de ses derniers moments, lorsqu'elle est devenue la victime pathétique d'un fils ingrat et cruel, apparaissent des signes de compassion de la part de l'historien[4]. Enfin, il faut citer le cas de Sénèque: jugements positifs et remarques acerbes se côtoient dans les *Annales* au point que beaucoup de chercheurs ont renoncé à déterminer l'avis de Tacite sur le philosophe et qu'une étude consacrée à ce sujet par W.H. Alexander est intitulée, de façon révélatrice, *The Tacitean 'Non Liquet' on Seneca*[5].

[1] A. MICHEL, *Tacite et le destin de l'Empire*, Paris 1966, p. 227.

[2] Par ex. E. MASTELLONE IOVANE, *Paura e angoscia in Tacito. Implicazioni ideologiche e politiche*, Naples 1989, p. 5-6.

[3] Ceci est surtout sensible si on compare Tacite à d'autres auteurs, comme Suétone et Dion Cassius; cf. E. AUBRION, *Rhétorique et histoire chez Tacite*, Metz 1985, p. 557-559; R.H. MARTIN, *Tacitus*, Londres 1989², p. 125-127. Cf. aussi C. GRASSI, *Ambiguità di Tacito nella valutazione di Tiberio*, *Athenaeum* 67 (1979), p. 27-47.

[4] J. TRESCH, *Die Nerobücher in den Annalen des Tacitus. Tradition und Leistung*, Heidelberg 1965, p. 104; A. MICHEL, *Tacite et le destin de l'Empire* (n. 1), p. 173; E. AUBRION, *Rhétorique* (n. 3), p. 477.

[5] Berkeley – Los Angeles 1952.

Germanicus, le neveu et fils par adoption de Tibère, qui s'illustra au début du règne de ce dernier par ses campagnes en Germanie, compte également parmi ces personnages sur lesquels Tacite livre des jugements contradictoires: d'une part, de nombreuses louanges lui sont adressées mais d'autre part, les *Annales* ne sont pas exemptes de critiques à son égard[6]. C'est pourquoi les interprétations les plus diverses ont été proposées de la vision de Germanicus dans les *Annales*. Certains le considèrent comme un héros de Tacite, pour lequel il constituerait un «idéal du prince»[7], et on a même voulu voir en lui une projection de Trajan[8]. D'autres, au contraire, jugent que Tacite a une piètre opinion de Germanicus[9]; H.Y. MacCulloch, particulièrement, estime que son portrait dans les *Annales* est globalement négatif et que l'ensemble des qualités qui lui sont prêtées (introduites dans le récit pour refléter une opinion des contemporains des faits que l'auteur ne partage pas) sont discréditées par divers procédés détournés[10]. D'autres encore, plus prudents, se contentent de considérer comme fausse l'opinion selon laquelle Tacite a voulu imposer Germanicus comme modèle[11]. Par ailleurs, on admet généralement (sans entrer dans plus de détails) que sa présentation dans

[6] Par ex. C.C. Mierow, *Germanicus Caesar Imperator*, *CJ* 39 (1943-1944), p. 150; C. Rambaux, *Germanicus ou la conception tacitéenne de l'histoire*, *AC* 41 (1972), p. 174-199; F.R.D. Goodyear, *De inconstantia Cornelii Taciti*, *Acta omnium gentium ac nationum conuentus Latinis litteris linguaeque fouendis*, Malte 1976, p. 199; E. Aubrion, *Rhétorique* (n. 3), p. 428-430; A. Malissard, *Germanicus, Alexandre et le début des Annales de Tacite*, dans *Neronia* IV. *Alejandro Magno, modelo de los emperadores romanos, Actes du IVe Colloque international de la SIEN*, Bruxelles 1990, p. 332-333.

[7] Par ex. G. Walser, *Rom, das Reich und die fremden Völker in der Geschichtsschreibung der frühen Kaiserzeit. Studien zur Glaubwürdigkeit des Tacitus*, Baden-Baden 1951, p. 59; B. Walker, *The Annals of Tacitus. A Study in the Writing of History*, Manchester 1952, p. 110-131; p. 232-234; S. Borzsak, *Das Germanicusbild des Tacitus*, *Latomus* 28 (1969), p. 598-600; A. Michel, *Tacite et le destin de l'Empire* (n. 1), p. 121-130; J.L. Laugier, *Tacite*, Paris 1969, p. 140-147; A.D. Castro, *Tacitus and the 'Virtues' of the Roman Emperor: the Role of Imperial Propaganda in the Historiography of Tacitus*, Indiana University 1972, p. 155-161. Cf. aussi, bien sûr, A. Wankenne, *Germanicus, idéal du prince selon Tacite*, *LEC* 43 (1975), p. 270-279.

[8] E. Aubrion, *Rhétorique* (n. 3), p. 430.

[9] Par ex. D.O. Ross Jr, *The Tacitean Germanicus*, *YClS* 23 (1973), p. 209-227; D.C.A. Shotter, *Tacitus and Tiberius*, *AncSoc* 19 (1988), p. 232-234.

[10] H.Y. MacCulloch Jr, *Narrative Cause in the Annals of Tacitus*, Meisenheim/Glan 1984, p. 11-15, 67-136.

[11] Par ex. C. Questa, *Il viaggio di Germanico in Oriente e Tacito*, *Maia* 9 (1957), p. 310; p. 313-314; C.M. Ternes, *Tamdiu Germania uincitur. La critique tacitéenne de la politique romaine en Germanie*, *Caesarodunum* 15bis (1980), p. 165-176.

les *Annales* est biaisée[12]. Cette dernière remarque s'accompagne souvent de l'hypothèse que les sources dont disposait Tacite étaient déjà globalement favorables à Germanicus[13]. Enfin, on notera l'opinion de B. Walker, qui juge que le portrait de Germanicus est loin d'être le meilleur de Tacite et qu'il manque de vie[14]. En tout cas, il est vrai que la lecture des autres historiens révèle que la présentation de Germanicus aurait pu être encore plus favorable qu'elle ne l'est chez Tacite: chez Suétone, chez Dion Cassius, voire chez Velleius Paterculus, figurent des éloges qui sont absents des *Annales*[15].

Dès lors, l'étude des différents passages des *Annales* dans lesquels il est question de Germanicus offre une occasion de s'interroger sur cette caractéristique du récit tacitéen qu'est l'apparente absence de cohérence dans la peinture de certains personnages. Il s'agira, à propos de chaque passage, de découvrir comment et pourquoi tantôt le blâme, tantôt l'éloge a été privilégié. Nous retiendrons six périodes: l'avènement de Tibère; la mutinerie des légions de Germanie inférieure; les campagnes en Germanie; l'activité de Germanicus comme sénateur; sa mission en Orient et sa mort dans cette contrée; les événements qui firent suite à sa mort.

Cette division correspond à différentes subdivisions de la narration tacitéenne[16]. Elle se justifie aussi si l'on tient compte de la technique selon laquelle Tacite dépeint la personnalité des principaux acteurs de l'histoire[17]. Les portraits en tant que tels — les «portraits-médaillons» comme l'écrit E. Aubrion[18] — sont rares dans les *Annales*. Souvent, l'historien élabore la psychologie des personnages par touches successives, qui se complètent et se corrigent, selon le procédé appelé

[12] Par ex. J. VAN OOTEGHEM, *Germanicus en Egypte*, *LEC* 27 (1959), p. 243; F.R.D. GOODYEAR, *The Annals of Tacitus* I, *Annals 1. 1–54*, Cambridge 1972, p. 240-241; II, *Annals 1 55–81 and Annals 2*, Cambridge 1981, p. 253.

[13] R. SYME, *Tacitus*, Oxford 1958, p. 418 et n. 7; E. AUBRION, *Rhétorique* (n. 3), p. 430.

[14] B. WALKER, *Annals of Tacitus* (n. 7), p. 47, 232.

[15] C. RAMBAUX, *Germanicus ou la conception tacitéenne de l'histoire* (n. 6), p. 179-180.

[16] Sur le plan des *Annales*, particulièrement des livres I–III, dans lesquels Germanicus apparaît le plus souvent, G. WILLE, *Der Aufbau der Werke des Tacitus*, Amsterdam 1983, p. 358-415, 601-617.

[17] Sur les descriptions de personnages dans les *Annales*, F. KROHN, *Personendarstellungen bei Tacitus*, diss. Leipzig 1934; S.G. DAITZ, *Tacitus' Technique of Character Portrayal*, *AJPh* 81 (1960), p. 30-52.

[18] *Rhétorique* (n. 3), p. 385.

«caractérisation indirecte»[19]. Ce sont en fait les différents 'moments' de la caractérisation indirecte de Germanicus que nous allons envisager.

Il s'agit donc d'une recherche proprement littéraire, voire historiographique. Le but n'est pas de fournir une interprétation historique du personnage de Germanicus[20], mais de dégager les principales tendances qui conditionnent sa présentation dans une œuvre donnée, les *Annales*.

1. AVÈNEMENT DE TIBÈRE

Un thème des lignes consacrées à l'avènement de Tibère est la mise en évidence des menaces qui pèsent sur le nouvel empereur. Ainsi, Tacite rappelle que Tibère ne doit sa haute destinée qu'aux intrigues de sa mère et au décès de multiples prétendants à la succession impériale (I 3.1-4), il souligne qu'il n'est guère populaire auprès des Romains qui redoutent son orgueil et sa cruauté (I 4.3) et il cite même le nom de notables romains dont Auguste aurait supputé les capacités à lui succéder, trait qui suggère qu'il existe des alternatives au nouvel empereur (I 13.2-3). Dans ce contexte, au nombre de ces alternatives possibles à Tibère figure assurément Germanicus, rival au sein de la *domus Caesaris*. C'est pourquoi, bien qu'absent de Rome au moment de la mort d'Auguste, Germanicus est présent dès les chapitres initiaux des *Annales*[21]. En fait, il est évoqué à trois reprises dans le contexte de l'accession au trône de Tibère.

La première information sur Germanicus traduit cette volonté de le montrer comme une alternative à Tibère. Elle apparaît dans l'énoncé des mesures prises par Auguste pour assurer sa succession: il obligea (*iussit*) Tibère, qui pourtant, avait déjà un fils, Drusus II, à adopter Germanicus et il mit ce dernier à la tête de huit légions sur le Rhin (I 3.5). Ce passage ne véhicule aucun jugement de valeur sur Germanicus, mais vise à

[19] Cf. surtout D.M. PIPPIDI, *Autour de Tibère,* Bucarest 1944, p. 26-27; R. SYME, *Tacitus* (n. 13), p. 314, 359; E. AUBRION, *Rhétorique* (n. 3), p. 385-386, 480, 486; *L'eloquentia de Tacite et sa fides d'historien*, *ANRW* II 33.4 (1991), p. 2640-2642.

[20] Pour une interprétation historique de la personnalité et des actions de Germanicus, on renverra à une monographie récente, B. GALLOTTA, *Germanico*, Rome 1987, dans laquelle sont discutés (avec renvoi à la bibliographie moderne) les événements qui jalonnèrent le parcours politique de ce personnage.

[21] Cf. L. STORONI MAZZOLANI, *Tibère ou la spirale du pouvoir*, trad. par A.-E. Margueron, Paris 1986, p. 135. On ne partage dès lors pas l'opinion de E. KOESTERMANN, *Der Eingang der Annalen des Tacitus*, *Historia* 10 (1961), p. 353, et de R.H. MARTIN, *Structure and Interpretation in the 'Annals' of Tacitus*, *ANRW* II 33.2 (1990), p. 1510, selon lesquels Germanicus est singulièrement absent des chapitres initiaux.

donner d'emblée l'impression que celui-ci pouvait être ressenti par Tibère comme un 'gêneur', que lui avait imposé son prédécesseur.

Ensuite, Germanicus est cité parmi les membres de la famille impériale sur la personnalité desquels s'interrogent les Romains lorsqu'ils voient décliner la santé d'Auguste (I 4.5). Ce passage n'est guère élogieux pour Germanicus et pour le fils naturel de Tibère, Drusus II: ces deux jeunes gens, pensait-on, opprimeraient l'État avant de le déchirer un jour (*duobusque insuper adulescentibus qui rem publicam interim premant quandoque distrahant*). Comment expliquer la critique envers Germanicus dans ce passage? Tacite cherche alors à dépeindre l'état d'esprit des Romains au moment où s'annonce une première succession impériale. Or l'angoisse, la méfiance et un certain désabusement sont les sentiments qu'il prête aux habitants de Rome. N'écrit-il pas que ceux-ci n'ont aucune confiance en Tibère, dont ils connaissent la *superbia* et la *saeuitia* (I 4.3)? Cette volonté d'évoquer un climat peu serein, dominé par la peur et par l'attente de malheurs, explique la remarque sur Germanicus, dont on craint qu'avec Drusus II, il n'écrase l'État, puis le déchire. Pourtant, cette guerre civile, que redoutent les Romains, n'éclatera jamais. Au contraire, Germanicus et son frère par adoption s'entendront et Tacite les qualifiera même de *egregie concordes* (II 43.6).

Enfin, dans la dernière mention qui est faite de lui dans le récit de l'avènement de Tibère, Germanicus est clairement présenté comme un rival pour le nouvel empereur. Ce dernier craignait que son neveu, général d'une armée puissante et jouissant d'une grande popularité, ne tente de s'emparer du pouvoir (I 7.6). Ce passage résume parfaitement la façon dont Tacite envisage les rapports entre Tibère et Germanicus[22]; il laisse si bien deviner les tensions à venir entre les deux hommes que R. Syme le considère comme une insertion ultérieure faite par Tacite à la lumière de la suite des événements[23].

En somme, les premières apparitions de Germanicus dans les *Annales* ne s'expliquent pas par un intérêt pour ce personnage en tant que tel. On aurait peine à y voir l'expression d'un avis ou d'un jugement de la part de Tacite; c'est plutôt l'indifférence qui domine et même, en I 4.5, l'historien se fait l'écho de rumeurs malveillantes. En fait, le personnage de Germanicus paraît d'emblée soumis aux impératifs de la narration et

[22] B. WALKER, *Annals of Tacitus* (n. 7), p. 119; D. FLACH, *Der Regierungsanfang des Tiberius*, *Historia* 22 (1973), p. 553-554.

[23] *How Tacitus wrote Annals I–III*, *Historiographia antiqua (Mél. W. Peremans)*, Louvain 1977, p. 255.

aux thèmes du récit: tantôt il s'agit d'insister sur sa rivalité avec Tibère, qui est un fil conducteur des livres I–II[24], tantôt il s'agit de mettre en évidence le climat de morosité qui prévaut à l'avènement de Tibère. Dans tous les cas, Germanicus n'est pas un objet d'intérêt *per se*, mais un prétexte à souligner des thèmes du récit. Ceci, on le verra, est une constante de tous les passages où il est question de lui.

2. MUTINERIE EN GERMANIE INFÉRIEURE

C'est surtout dans le récit de la mutinerie des légions de Germanie que Tacite paraît critique à l'égard de Germanicus[25]. L'attitude théâtrale qui lui est prêtée devant les mutins (I 34–35) manque de dignité et les mesures qu'il prend pour apaiser le mécontentement sont par la suite qualifiées de mauvaises (I 78.2 *proximae seditionis male consulta*)[26]. Notamment, pour calmer les mutins, il fait un faux, c'est-à-dire qu'il écrit une lettre au nom de Tibère (I 36.3), et il se laisse contraindre à donner l'étendard (I 39.3). De même, on trouve une anecdote peu flatteuse pour lui: alors qu'il menaçait de se suicider et avait déjà, pour donner plus de poids à ses dires, dégaîné son épée, certains soldats l'exhortèrent à frapper et l'un d'entre eux poussa l'ironie jusqu'à lui proposer son propre glaive, ajoutant qu'il était plus pointu (I 35.4-5). Enfin, Tacite insiste, avec sans doute quelque nuance de reproche, sur la brutalité avec laquelle est réprimée la mutinerie (cf. surtout I 44.2-4; 48–49.2)[27].

[24] Par ex. B. WALKER, *Annals of Tacitus* (n. 7), p. 119; E. AUBRION, *Rhétorique* (n. 3), p. 426-427; B. GALLOTTA, *Germanico* (n. 20), p. 15; R.H. MARTIN, *Tacitus* (n. 3), p. 111. De plus, comme le note E. KOESTERMANN, *Cornelius Tacitus. Annalen* I (n. 24), p. 150, Tacite ne fait pas l'historique des relations entre les deux hommes, mais présente leur rivalité comme acquise.

[25] E. KOESTERMANN, *Cornelius Tacitus. Annalen* I (n. 24), p. 39; S. BORZSAK, *Germanicusbild* (n. 7), p. 588-589; C. RAMBAUX, *Germanicus ou la conception tacitéenne de l'histoire* (n. 6), p. 180-182; D.O. ROSS Jr, *Tacitean Germanicus* (n. 9), p. 209-227; R. SEAGER, *Tiberius*, Berkeley – Los Angeles 1972, p. 66-74; C.M. TERNES, *Tamdiu Germania uincitur* (n. 11), p. 171-173; F.R.D. GOODYEAR, *De inconstantia Cornelii Taciti* (n. 6), p. 202-203; H.Y. MACCULLOCH Jr, *Narrative Cause* (n. 10), p. 192-193; B. GALLOTTA, *Germanico* (n. 20), p. 81-83; D.C.A. SHOTTER, *Tacitus and Tiberius* (n. 9), p. 232. Au contraire, G. WALSER, *Rom, das Reich* (n. 7), p. 58-59, estime que Tacite met en avant l'énergie de Germanicus dans sa façon de traiter la mutinerie.

[26] Cf. déjà I 40.1 *satis ... mollibus consultis peccatum*.

[27] On considère aussi parfois comme un reproche à Germanicus le fait qu'à deux reprises, Tacite le présente en larmes (I 40.3, 49.2). Toutefois, il n'est pas sûr que le trait doive être ressenti comme un blâme: dans le *Panégyrique*, qui est un pur éloge, Pline le Jeune évoque également les larmes de Trajan (Plin., *Pan.* 2.8, 73.4-6).

Pourquoi Tacite fait-il ici preuve de sévérité à l'égard de Germanicus? Cette mutinerie éclate peu après l'avènement de Tibère. Or, on l'a vu, un thème de cette partie du récit est la mise en évidence de l'existence de menaces qui pèsent sur Tibère. C'est dans une même optique qu'est traitée la mutinerie sur le Rhin. Dans cette perspective, Tacite s'efforce de montrer l'ampleur et la violence du mouvement de contestation né dans les légions. Or les manifestations concrètes de cette contestation s'exercent naturellement aux dépens des représentants de l'empereur sur place, c'est-à-dire, en Germanie, de Germanicus. C'est pourquoi Tacite n'hésite pas à montrer les difficultés auxquelles le neveu de l'empereur fut confronté[28] et même, à rendre plus frappantes celles-ci, en révélant l'incapacité dans laquelle il se trouva parfois de les résoudre avec dignité. Un trait paraît révélateur de cette volonté de présenter la mutinerie comme une menace importante pour Tibère, comme un mouvement capable de bouleverser l'État: Tacite compare sa represssion à une guerre civile (I 49.1). Or l'allusion à une possible guerre civile est récurrente dans le récit des premiers jours du principat de Tibère: l'auteur des *Annales* souligne qu'on en redoutait une après la mort d'Auguste (I 4.1 *plures bellum pauescere*), il suggère que la rivalité entre Germanicus et Drusus II était de nature à déchirer un jour les Romains (I 4.5, cf. supra) et il évoque encore l'espoir d'une guerre civile parmi les mobiles qui poussèrent d'autres soldats, ceux de Pannonie, à se mutiner (I 16.1 *ex ciuili bello spem praemiorum*).

Pourtant, bien qu'il soit sans complaisance envers les erreurs de jugement et les tâtonnements de Germanicus, Tacite utilise également le compte rendu des mutineries en Germanie pour souligner le thème de la contestation dynastique. Pour cette raison, il continue à présenter Germanicus comme un empereur possible aux yeux de ses soldats, dont certains l'incitent à refuser l'autorité de Tibère (I 35.3). Du reste, l'espoir de voir Germanicus accéder au trône est mentionné par l'historien parmi les causes de la mutinerie, une mutinerie qui apparaît ainsi d'emblée comme fort politisée (I 31.1 *magna spe fore ut Germanicus Caesar imperium alterius pati nequiret*). Cette idée est patente dans toute la narration de la mutinerie — E. Koestermann parle de

[28] Dans le même sens, divers passages illustrent la précarité de la situation de Germanicus: I 40.1, 41.1, 42.2, 42.4 (*meque precariam animam inter infensos trahere*).

«Leitmotiv»[29] —, ce qui s'inscrit dans la ligne des premiers chapitres de l'œuvre, dans lesquels Germanicus apparaît déjà comme un rival pour le nouvel empereur.

Dès lors, dans cette partie des *Annales* coexistent deux intentions de Tacite, lesquelles entraînent deux tendances contradictoires (péjorative et louangeuse) dans la présentation de Germanicus: d'une part, Tacite veut montrer l'ampleur de la menace représentée par la mutinerie et en conséquence, il souligne, voire exagère[30], les difficultés auxquelles fit face, et pas toujours avec bonheur, Germanicus; d'autre part, il cherche à maintenir présente à l'esprit du lecteur la rivalité entre l'empereur et Germanicus et en conséquence, il suggère que les soldats de ce dernier — soldats dont la plupart avaient servi sous Tibère et pouvaient donc comparer les deux hommes — lui trouvaient les qualités d'un prince.

3. CAMPAGNES EN GERMANIE

Dans les *Annales*, Tacite décrit trois campagnes de Germanicus contre les Germains: en 14 (I 49–52), en 15 (I 55–71) et en 16 (II 5–26).

C'est dans cette partie des *Annales* que Germanicus paraît le plus valorisé[31]. Il y est investi des qualités traditionnelles des grands généraux romains (*uirtus, pietas, disciplina, celeritas, prouidentia ...*)[32] et

[29] E. KOESTERMANN, *Cornelius Tacitus. Annalen* I (n. 24), p. 144. L'arrière-plan politique du mouvement est confirmé par Suet., *Tib.* 25.1-2; *Cal.* 1.1; Dion Cassius LVII 5.1, 6.1; Vell. II 125.1. Toutefois, certains chercheurs — par ex. E. LIECHTENHAN, *Das Ziel des Aufstandes der Rheinarmee. Tac. Ann. 1,31-52*, *MH* 4 (1947), p. 52-55; M.A. GIUA, *Germanico nel racconto tacitiano della rivolta delle legioni renane*, *RIL* 110 (1976), p. 102-103; B. GALLOTTA, *Germanico* (n. 20), p. 82 — estiment que le motif purement politique est moins souligné chez Tacite. Cet avis néglige la longueur du récit consacré aux mutineries dans les *Annales*; celle-ci amène Tacite à procéder différemment des autres historiens: il préfère suggérer le trait à plusieurs reprises plutôt que de l'énoncer brutalement en un seul endroit.

[30] G. WALSER, *Rom, das Reich* (n. 7), p. 59.

[31] Par ex. G. WALSER, *Rom, das Reich* (n. 7), p. 61-64; B. WALKER, *Annals of Tacitus* (n. 7), p. 118; E. AUBRION, *Rhétorique* (n. 3), p. 427.

[32] C. RAMBAUX, *Germanicus ou la conception tacitéenne de l'histoire* (n. 6), p. 177. On citera quelques exemples: 1° *audacia*: II 8.1 (*ausum*); 2° *celeritas*: I 50.1 (*agmine propero*); 50.3 (*adcelerantur*); 56.2 (*properauerat*); 56.3 (*adeo improuisus aduenit*); II 8.4 (*missus ilico Stertinius*); 25.2 (*missa extemplo manus*); 3° *clementia*: I 57.2 (*spem clementiae*); 58.5 (*clementi responso*); 4° compétences techniques: II 6.2 (détails sur la constitution d'une flotte); 5° *liberalitas*: I 71.2 (*propria pecunia militem iuuit*); 6° *prouidentia*: I 51.2 (*Quod gnarum duci incessitque itineri et proelio*); II 20.1 (*Nihil ex his Caesari incognitum: consilia, locos, prompta, occulta nouerat*).

Tacite semble même le comparer à Alexandre[33]. La bonne image du général rejaillit sur ses troupes et dès la campagne de 14, les soldats de Germanicus sont quelque peu idéalisés[34].

Ces éloges sont peut-être excessifs. Certains chercheurs considèrent en effet le bilan des campagnes en Germanie comme peu brillant, presque comme désastreux[35], et effectivement, si l'on observe attentivement le récit tacitéen de ces opérations militaires, il apparaît que des erreurs durent être commises. Pourtant, dans les *Annales*, même les revers et les malheurs de Germanicus sont présentés de façon à servir sa gloire. Ainsi, la narration de la tempête qui causa de lourdes pertes à la flotte romaine (II 23–24) s'achève sur une image pathétique de Germanicus qui, errant sur le rivage et pleurant ses compagnons disparus (II 24.2), rappelle Ulysse, Énée[36] ou Alexandre le Grand[37].

Comment expliquer le parti pris favorable à Germanicus dans cette évocation d'opérations militaires? À nouveau, la nécessité d'imposer un thème s'est avérée prépondérante: pour souligner la rivalité entre Tibère et son fils par adoption, Tacite a besoin que ce dernier soit un brillant général. Car la jalousie que Tibère est censé éprouver sera d'autant plus plausible qu'elle sera fondée et dans ce contexte, il est préférable que Germanicus apparaisse non comme un pleutre, mais comme un stratège doté de grandes capacités.

Du reste, le récit des campagnes est dominé par la mise en évidence de la méfiance de Tibère envers Germanicus. On en notera les principales manifestations. L'annonce de la campagne menée en 14 n'alla pas sans inquiéter le prince que l'activité militaire et la «gloire militaire» de

[33] Par ex. E. KOESTERMANN, *Cornelius Tacitus. Annalen* I (n. 24), p. 391; S. BORZSAK, *Germanicusbild* (n. 7), p. 588-600; *Alexander d. Gr. als Muster taciteischer Heldendarstellung*, *Gymnasium* 89 (1982), p. 37-56. Les principaux passages dans lesquels on trouve trace d'une *imitatio Alexandri* sont I 61.1; II 21.2, 24.2.

[34] Cf. spéc. I 49.3; II 12–13. Sur ce point, I. KAJANTO, *Tacitus' attitude to War and the Soldier*, *Latomus* 29 (1970), p. 717.

[35] Par ex. G. WALSER, *Rom, das Reich* (n. 7), 1951, p. 63; C. RAMBAUX, *Germanicus ou la conception tacitéenne de l'histoire* (n. 6), p. 185; D.C.A. SHOTTER, *Tacitus and Tiberius* (n. 9), p. 233. Toutefois, pour une évaluation plus positive du bilan des opérations de Germanicus, B. GALLOTTA, *Germanico* (n. 20), p. 99-137.

[36] E. AUBRION, *Rhétorique* (n. 3), p. 375, 427. Très significatif est le rapprochement entre II 24.2 (*apud scopulos ... clamitaret*) et Verg., *En.* I 180 (*Aeneas scopulum interea conscendit*), d'autant qu'il ne devait pas y avoir de rochers (*scopulus*) sur la côte où échoua Germanicus.

[37] S. BORSZAK, *Alexander d. Gr. als Muster* (n. 33), p. 55-56; R. ROCCA, *Epici minori d'età augustea*, Gênes 1989, p. 115-116.

son fils par adoption tracassaient (I 52.1 *bellica quoque Germanici gloria angebatur*). Dans ce passage, le terme latin *gloria* peut être diversément interprété: gloire objective dont se serait effectivement couvert Germanicus, ou, comme le pense D.C.A. Shotter, gloriole qu'il aurait escompté retirer d'une opération militaire même réduite[38]. Aucune de ces deux explications n'est à exclure; le mot le plus significatif demeure cependant *angebatur* qui révèle l'état d'esprit de Tibère.

De même, dans l'évocation de la campagne de 15, les deux interventions les plus remarquables de l'empereur, dont chacune est développée par un discours au style indirect, trahissent une angoisse non exempte d'hostilité envers Germanicus: en I 62.2, critiques sur l'opportunité de rendre des honneurs funèbres aux légions de Varus; en I 69.3-5, inquiétude provoquée par la présence trop envahissante d'Agrippine I auprès des légions.

Enfin, le récit de la campagne de Germanicus en 16 (II 5–26) débute par une pointe contre Tibère: l'empereur se réjouissait des troubles en Orient qui lui offraient l'occasion d'enlever Germanicus à ses légions habituelles et de l'envoyer dans de nouvelles provinces où il serait exposé à la perfidie et aux hasards (II 5.1 *Ceterum Tiberio haud ingratum accidit turbari res Orientis, ut ea specie Germanicum suetis legionibus abstraheret nouisque prouinciis impositum dolo simul et casibus obiectaret*). Le même récit se clôt par un trait quelque peu similaire: rappelé à Rome, Germanicus comprend qu'on veut le priver d'une victoire déjà acquise (II 26.5 *Haud cunctatus est ultra Germanicus, quamquam fingi ea seque per inuidiam parto iam decori abstrahi intellegeret*). La ressemblance entre les deux passages[39], que souligne l'emploi récurrent du verbe *abstrahere* (II 5.1 *abstraheret*; 26.5 *abstrahi*), trahit à nouveau la volonté de subordonner cette partie du récit à une idée-maîtresse, l'hostilité de l'empereur envers Germanicus.

4. ACTIVITÉ COMME SÉNATEUR

Germanicus se trouvait en Germanie de 14 à 16, il rentra à Rome sans doute à la fin de l'automne de l'année 16[40] et il fut envoyé en Orient avant le début de l'année 18. Tacite n'a donc guère l'occasion de s'attarder

[38] D.C.A. SHOTTER, *Three Notes on Annales 1 and 2*, *CPh* 62 (1967), p. 117. Sur le peu d'envergure des campagnes de 14, cf. E. KOESTERMANN, *Die Feldzüge des Germanicus 14–16 n. Chr.*, *Historia* 6 (1957), p. 430, 433.

[39] G. WILLE, *Aufbau* (n. 16), p. 382; E. AUBRION, *Rhétorique* (n. 3), p. 177.

[40] B. GALLOTTA, *Germanico* (n. 20), p. 147.

dans les *Annales* sur sa participation aux travaux du Sénat. En fait, Germanicus est mentionné dans un tel contexte à une seule reprise: conjointement avec Drusus II, il soutint, et finalement imposa, un candidat à la préture qui était un de ses parents, mais qui, selon les prescriptions de la *lex Papia Poppaea*, aurait dû s'effacer devant d'autres, qui avaient plus d'enfants (II 51)[41].

L'anecdote n'est assurément pas à l'honneur de Germanicus. Tacite cependant n'en a cure, puisque cette affaire est surtout pour lui l'occasion de montrer la position inconfortable dans laquelle se trouvait, sous Tibère, le Sénat, qui était écartelé entre le respect des lois et le désir de plaire à la famille impériale (II 51.2 *Laetabatur Tiberius, cum inter filios eius et leges senatus disceptaret*). À nouveau, l'apparition de Germanicus dans le récit et le jugement qui est sous-jacent à cette apparition sont conditionnés par la mise en évidence d'un thème de la narration, qui est constant dans les livres I–VI: les relations houleuses entre Tibère et le Sénat.

5. MISSION EN ORIENT ET MORT

Tel qu'il est décrit dans le compte rendu des campagnes en Germanie, le personnage de Germanicus ressortit à une sorte d'image stéréotypée du général brillant, dont les succès éveillent la jalousie de l'empereur. Tacite pousse jusqu'au bout ce stéréotype et, de même que dans l'*Agricola*, il avait laissé entendre que son beau-père Agricola avait été éliminé par Domitien (*Agr*. 43.2), il s'efforce de suggérer, sans pour autant jamais l'affirmer, que la mort de Germanicus, qui se produisit alors que ce dernier se trouvait en Orient, ne fut pas naturelle et même, qu'elle fut commanditée par l'empereur[42]. L'auteur du meurtre aurait été un certain Cn. Piso, que Tibère avait désigné pour exercer un commandement en Syrie et pour y servir de contrepoids à l'autorité de Germanicus[43]. Or

[41] Sur ce passage, D.C.A. SHOTTER, *Three Notes* (n. 38), p. 116-118; B. GALLOTTA, *Germanico* (n. 20), p. 148-149.

[42] B. WALKER, *Annals of Tacitus* (n. 7), p. 116-117, 203; D. FLACH, *Tacitus in der Tradition der antiken Geschichtsschreibung*, Göttingen 1973, p. 150; E. AUBRION, *Rhétorique* (n. 3), p. 195; B. GALLOTTA, *Germanico* (n. 20), p. 156. Dans le cadre de cet article, on ne s'attachera pas à montrer les procédés littéraires mis en œuvre pour persuader le lecteur (car cela ne ressortit pas à proprement parler au portrait de Germanicus dans les *Annales*); de même, on n'évoquera pas les différentes opinions des modernes sur les circonstances historiques de la disparition de Germanicus.

[43] Sur la personnalité de Cn. Piso, D.C.A. SHOTTER, *Cnaeus Calpurnius Piso, Legate of Syria*, *Historia* 23 (1974), p. 229-245.

Tacite n'exclut pas que ce Cn. Piso ait reçu un mandat plus officieux, celui d'éliminer Germanicus; tel est en tout cas ce qu'il laisse entendre au lecteur (II 43.2-4).

Dans cette optique, il est nécessaire que l'empereur ait des raisons d'éprouver envers son neveu une jalousie telle qu'il n'aurait pas hésité à le supprimer. Jusqu'alors, Tacite n'avait pas manqué d'occasions, notamment en évoquant les campagnes en Germanie, de suggérer que tel était le cas. Car une finalité de la mise en évidence de la rivalité entre les deux hommes tout au long du livre I et dans la première moitié du livre II était de préparer le lecteur à admettre que l'empereur ait pu être l'instigateur de la disparition de son fils par adoption.

Toutefois, après qu'a été mis un terme aux campagnes en Germanie, Tacite ne dispose plus de récits militaires capables de valoriser Germanicus. C'est pourquoi, il fait porter ses éloges sur d'autres aspects de la personnalité de celui-ci. Ceci est particulièrement perceptible dans le récit du début de la mission en Orient (II 53–61).

Principalement, comme l'a noté B. Walker[44], Tacite suppose systématiquement des motifs honorables aux actions de Germanicus: *pietas* pour les visites à Actium (II 53.2) et à Troie (II 54.2), désir de s'instruire pour les voyages en Asie (II 54.1) et en Égypte (II 59.1), respect du statut d'Athènes (II 53.3), esprit chevaleresque lorsqu'il secourt Cn. Piso menacé de naufrage (II 55.3), noblesse dans ses échanges avec le roi des Parthes (II 58.2). Parallèlement, dans l'ensemble de son récit sur Germanicus en Orient, l'auteur des *Annales* insiste sur sa popularité[45], continue à le comparer à Alexandre le Grand[46] et lui prête certaines des qualités qu'on s'attend à trouver chez un prince, *ciuilitas, comitas, modestia* ...[47].

Par ailleurs, Tacite ne cesse pas de suggérer une rivalité latente entre Tibère et Germanicus. À cet égard, il ne dissimule pas la dimension politique de la tournée de ce dernier en Orient. Ceci permet à Tacite

[44] *Annals of Tacitus* (n. 7), p. 120.

[45] E. KOESTERMANN, *Die Mission des Germanicus im Orient*, *Historia* 7 (1958), p. 339-345.

[46] C. QUESTA, *Il viaggio di Germanico* (n. 11), p. 303, 312-316. Cf. par ex. II 53, 61.2, 73.1 (*Et erant qui formam, aetatem, genus mortis, ob propinquitatem etiam locorum in quibus interiit, magni Alexandri fatis adaequarent*). Ce dernier passage a fait l'objet d'une étude particulière par A. MALISSARD, *Germanicus, Alexandre et le début des Annales de Tacite* (n. 6), p. 328-338.

[47] Sur la *ciuilitas* et la *comitas*, I 33.2, 71.3; II 13.1, 55.1, 72.2, 82.2. Sur la *modestia*, II 22.1, 26.4; II 58.2. On peut encore citer la *concordia* (II 43.6), la *grauitas* (II 72.2) et la *temperantia* (II 73.3).

d'associer cette partie du récit au thème de la contestation dynastique. Car le désir de marcher dans les traces d'Auguste[48], le fait d'entrer en Égypte sans permission de l'empereur, la sollicitude envers les provinces (II 54.1, 59.1), la façon quasi royale de se comporter[49] paraissent autant de moyens de se positionner comme un candidat à la succession impériale[50]. De même, en II 57.2, avant une entrevue avec Cn. Piso, l'intervention d'amis pourrait laisser croire à la constitution d'une sorte de *consilium principis* autour de Germanicus[51]; même si ce n'est pas le cas, on remarque que l'expression employée, *paucis familiarium adhibitis* (II 57.3), se retrouve telle quelle à propos de l'empereur en III 10.3[52]. Enfin, de façon générale, on a le sentiment que Tacite traite cette mission comme la tournée politique qu'il reproche à Tibère de ne pas accomplir[53]. Pourtant, il n'est pas sûr que cette insistance sur les arrière-pensées politiques de Germanicus doive être rangée parmi les traits qui valorisent celui-ci. Au contraire, certains chercheurs l'ont perçue comme une critique[54].

Une telle vue n'est pas à exclure. En effet, Tacite cherche alors avant tout à présenter Germanicus comme un rival pour le prince et peu lui importe dans cette optique que quelque blâme se glisse dans sa narration. Une même observation peut être faite à propos de l'insistance sur l'hostilité entre Germanicus et Cn. Piso, qui passe pour avoir commis le

[48] Ainsi, II 53.1, Germanicus revêt le consulat à Nicopolis qu'Auguste a fondée pour commémorer la victoire d'Actium (Suet., *Aug*. 18.2; Dion Cassius L 12.3-4; LI 1.3); de même, II 53.2, il visite Actium. Selon G.J.D. AALDERS, *Germanicus und Alexander der Große*, *Historia* 10 (1961), p. 383, la mention au cours de la visite d'Actium d'Antoine (*auunculus Augustus, auus Antonius*) qui lui aussi marchait sur les traces d'Alexandre, révèle l'aspect propagandiste du voyage. Sur l'utilisation de l'ascendance d'Antoine par la propagande favorable à Germanicus, C. QUESTA, *Il viaggio di Germanico* (n. 11), p. 303 (pour le voyage en Orient); p. 309-312 (pour le voyage en Égypte).

[49] Spéc. II 57.4 (critiques de Cn. Piso sur les honneurs accordés à Germanicus par le roi des Nabatéens) *principis Romani, non Parthi regis filio eas epulas dari*.

[50] Cette idée constitue la thèse fondamentale de l'article de C. QUESTA, *Il viaggio di Germanico* (n. 11), p. 291-321. Pour des nuances, B. GALLOTTA, *Germanico* (n. 20), p. 160-164.

[51] E. KOESTERMANN, *Cornelius Tacitus. Annalen* I (n. 24), p. 362.

[52] Cf. aussi en XIV 62.4 (à propos de Néron). Cette formule semble indiquer l'existence d'un *consilium* sur le type du *consilium principis*; cf. J.A. CROOK, *Consilium Principis. Imperial Councils and Counsellors from Augustus to Diocletian*, Cambridge 1955, p. 38.

[53] Sur ce reproche, I 46–47; III 47; IV 4.2.

[54] B. WALKER, *Annals of Tacitus* (n. 7), p. 115-116; C. QUESTA, *Il viaggio di Germanico* (n. 11), p. 320; E. AUBRION, *Rhétorique* (n. 3), p. 188 (qui note particulièrement, en I 59.1, les mots *cura prouinciae praetendebatur*).

meurtre, encouragé sans doute secrètement par l'empereur. Pour souligner l'animosité entre Germanicus et Cn. Piso, Tacite n'hésite pas à insérer des traits capables de donner des arguments aux détracteurs de Germanicus. Il reproduit ainsi les critiques les plus virulentes adressées par Cn. Piso (II 57.4, 78.1), ce qui, même si ces reproches perdent de leur crédibilité en raison de la personnalité emportée de Cn. Piso, risque de créer une impression défavorable chez le lecteur. De même, il ne cache pas que Germanicus faisait preuve d'hypocrisie envers son rival (II 57.3).

À nouveau, la coexistence de différents thèmes dans la narration amène l'auteur des *Annales* à faire coexister dans le portrait de Germanicus des traits franchement louangeurs et d'autres qui laissent percevoir une facette moins brillante de sa personnalité.

Enfin, dans le récit proprement dit de sa mort (II 69–83), Germanicus a essentiellement un rôle passif, celui de la victime dont le peuple pleure la perte. Proportionnellement, Tacite manifeste un intérêt plus marqué pour Cn. Piso, dont la tentative pour recouvrer le gouvernement de Syrie est longuement détaillée (II 76–81). En fait, à mesure que le récit avance, Germanicus devient toujours davantage une abstraction. Sa personnalité importe moins que le fait qu'on soupçonne qu'il a été assassiné.

6. APRÈS LA MORT

Le début du livre III est consacré au retour des cendres de Germanicus en Italie (III 1–6) et au procès de Cn. Piso, son meurtrier présumé, qui était cependant surtout traduit en justice pour avoir tenté de récupérer par la force son commandement en Syrie (III 7–19). Ce dernier récit donne à Tacite l'occasion de rappeler que beaucoup de Romains étaient persuadés que Germanicus avait été assassiné. L'attitude ambiguë de Tibère au cours de ce procès est en outre dénoncée. Le thème de la rivalité entre le prince et son fils par adoption reste ainsi en filigrane de la narration.

Par la suite, dans le reste de l'œuvre, Germanicus est surtout mentionné lorsqu'il est question de sa famille: Tacite montre que l'empereur était hostile à celle-ci[55], rappelle combien Tibère appréciait peu son neveu, se réjouissant même de sa mort (IV 1.1) et insiste sur la popularité de ce

[55] B. WALKER, *Annals of Tacitus* (n. 7), p. 126; M.M. SAGE, *Tacitus' Historical Works: A Survey and Appraisal*, *ANRW* II 33.2 (1990), p. 977-978.

général[56]. Ce dernier trait, décidément le plus fréquent à propos de Germanicus, se retrouve encore à partir du livre XI, lorsqu'il est question de sa fille, Agrippine, et de son petit-fils, Néron (XI 12.1; XII 2.3; XIV 7.4); E. Paratore parle même d'un «Germanicusmotiv» qui auréole la grandeur d'Agrippine[57]. De toute façon, le thème de la légitimité des descendants de Germanicus traverse l'ensemble des *Annales*[58].

Enfin, toujours dans l'optique d'un contraste entre Tibère et Germanicus, Tacite mentionne ce dernier de façon à laisser entendre que sa disparition fut une source d'instabilité pour l'empire. D'abord, lorsqu'il signale la rébellion des Gaulois Florus et Sacrovir, qui éclata en 21 ap. J.-C., il affirme que les Gaulois étaient enhardis parce qu'ils estimaient que la mort de Germanicus était de nature à provoquer une sédition de la part des légions (III 40.3). Ensuite, lorsqu'il évoque l'agitation du roi parthe Artaban aux confins de l'Arménie, vers 35 ap. J.C., il explique l'attitude belliqueuse de celui-ci par la mort de Germanicus: alors que le Parthe redoutait Germanicus, il n'avait que mépris pour Tibère (VI 31.1). Ce dernier trait paraît excessif: entre le décès de Germanicus et les manœuvres d'Artaban, une quinzaine d'années s'écoulèrent.

Cette exagération est révélatrice: peut-être est-ce seulement après sa mort que Germanicus est à proprement parler 'idéalisé' par Tacite, et encore, les raisons en paraissent-elles liées aux impératifs de la narration. Car, alors, pour souligner le thème principal de son récit, la tyrannie toujours plus intolérable de Tibère, un des moyens à la disposition de Tacite est de comparer — au moins implicitement et en tout cas, discrètement — la situation dramatique de Rome avec l'image illusoire d'un hypothétique principat idéal, celui qu'aurait exercé Germanicus.

CONCLUSION

Une des explications les plus dignes de considération sur les incohérences dans le portrait de Germanicus émane de B. Gallotta. Ce dernier met en cause l'utilisation de plusieurs sources, dont les principales étaient pro-germaniciennes, mais dont une autre, la plus marginalisée par l'historien, aurait été globalement hostile à la famille impériale, y

[56] Cf. IV 12.1, 15.3, 57.3 (*cunctis laudatum*).
[57] *La figura di Agrippina minore in Tacito*, *Maia* 5 (1952), p. 79.
[58] A. MALISSARD, *Germanicus, Alexandre et le début des Annales de Tacite* (n. 6), p. 335 et n. 37.

compris à Germanicus[59]. Cette hypothèse est séduisante, sans doute partiellement fondée, mais elle est insuffisante pour qui s'intéresse à la structure et à la composition du récit tacitéen. En effet, peut-on imaginer que Tacite, s'il avait vraiment voulu livrer un portrait pleinement louangeur de Germanicus, aurait laissé dans sa narration, comme par inadvertance, des informations issues d'une source défavorable à ce personnage? Il faut penser que non: l'auteur des *Annales* est artiste trop habile pour ne pas atteindre un objectif qu'il s'est fixé.

Le plus simple est dès lors d'admettre que dresser un portrait favorable de Germanicus n'est pas un objectif qu'il s'est fixé. Au contraire, l'examen des passages relatifs à ce personnage montre que sa présentation est soumise aux impératifs de la narration, à la mise en évidence de thèmes plus importants aux yeux de l'historien, principalement au souci de critiquer Tibère. Car chaque passage dans lequel apparaît Germanicus contribue, à des degrés divers et de différentes façons, à l'élaboration d'une présentation défavorable de Tibère. Cette fonction conditionne le jugement, souvent élogieux, plus rarement réservé, qui est porté sur Germanicus. Certes, Tacite était sans doute un historien suffisamment subtil pour avoir discerné en Germanicus un personnage à multiples facettes[60]. Mais précisément, dans cette réalité multiple, il a puisé tantôt tel aspect, tantôt tel autre, selon ce qui l'arrangeait le mieux. On ne peut donc soutenir qu'il a cherché à livrer un portrait favorable de Germanicus, pas plus d'ailleurs qu'on ne peut soutenir le contraire.

Un indice donne quelque consistance à cette vue. Le trait le plus fréquemment mentionné à propos de Germanicus est sa popularité[61]. Or il ne s'agit pas là d'une qualité innée et d'ailleurs, Germanicus doit en grande partie cette popularité à son père, Drusus I, auquel les Romains prêtaient des sentiments républicains (I 33.2; cf. aussi II 82.2). Si vraiment Tacite avait considéré Germanicus comme un 'idéal du prince', il aurait sans doute mis l'accent sur des mérites plus personnels de celui-ci. Mais l'insistance sur sa popularité s'explique dans la mesure où ce trait, d'une part, souligne le contraste entre Germanicus et Tibère (qui était impopulaire) et d'autre part, permet de rendre crédible un thème

[59] *Germanico* (n. 20), p. 169-172.

[60] Tel est l'essentiel de l'opinion défendue par C. RAMBAUX, *Germanicus ou la conception tacitéenne de l'histoire* (n. 6), p. 174-199.

[61] Cf. I 33.2, 41.2, 52.1, 71.3; II 13.1, 41.3, 53.3, 59.1, 72.2, 82, 84.2; III 1-2, 4.1. Sur ce sujet, R. SYME, *Tacitus* (n. 13), 1958, p. 254; H.Y. MACCULLOCH Jr, *Narrative Cause* (n. 10), p. 68-69.

essentiel des livres I–II, la menace constituée au sein de la dynastie par le fils par adoption de l'empereur. En effet, s'il ne présentait pas Germanicus comme populaire, Tacite éprouverait davantage de difficultés à convaincre que celui-ci était un rival sérieux pour Tibère. Du reste, un autre moyen grâce auquel Tacite illustre la menace que représente Germanicus consiste à évoquer de façon quasiment systématique les différents honneurs, au total assez nombreux[62], qui sont décernés à ce personnage.

En somme, si le portrait de Germanicus est 'en général' positif, c'est parce que ce personnage apparaît 'en général' dans des situations où Tacite a intérêt à le valoriser, principalement afin de faire ressortir par contraste les défauts de Tibère. Lorsque cette nécessité de critiquer Tibère est moins pressante ou lorsqu'elle s'effectue par d'autres moyens (particulièrement en I 4.5, où est soulignée l'angoisse du peuple au moment de son avènement, dans le récit de la mutinerie sur le Rhin, où est mise en évidence l'ampleur du mécontentement dans les légions, ou encore en II 51, où il est montré combien la *libertas* du Sénat était réduite), tout besoin de valoriser Germanicus disparaît et Tacite n'a alors aucun scrupule à dévoiler des aspects moins positifs de la personnalité de celui-ci. C'est pourquoi, il ne faut pas se laisser abuser par la place considérable qu'occupe Germanicus au début des *Annales*: ce personnage n'est pas un 'héros' de Tacite, il constitue seulement la meilleure 'arme' dont l'historien dispose contre Tibère dans les livres I–II.

Université de Liège Olivier DEVILLERS

[62] Pour une liste, C.C. MIEROW, *Germanicus Caesar Imperator* (n. 6), p. 151.

LA PERCEPTION DE L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE DANS L'HISTORIOGRAPHIE UNIVERSELLE D'EDUARD MEYER*

L'œuvre énorme de l'historien Eduard Meyer (25.1.1855–31.8.1930), dont la partie principale est formée par les volumes de sa *Geschichte des Altertums*, a comme objectif d'examiner et de décrire d'une façon indépendante et critique le développement de l'espace historique de l'Antiquité dans sa totalité, y compris l'Ancien Orient, l'Égypte pharaonique, la Judée, l'Italie antique et Rome, en utilisant les sources d'une façon homogène et complète. Dans cette production immense, qui cherche à saisir toute l'évolution historique de l'Antiquité, on ne trouve pourtant que quelques travaux de dimensions plutôt modestes qui traitent l'époque hellénistique, l'époque dans laquelle l'empreinte politique et culturelle des empires gréco-macédoniens marque profondément l'Asie. Faisant abstraction de quelques articles spécialisés et de deux esquisses sommaires, nous devons considérer ici particulièrement la petite étude monographique de Meyer avec le titre évocateur *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien*[1].

* Cet article est, hormis quelques détails, identique avec la conférence que j'ai faite à Bruxelles le 28 novembre 1992 sur l'invitation du «Groupe de contact F.N.R.S. 'Histoire de l'historiographie'». Mon assistant M. Bruno Bleckmann a bien voulu m'aider pour la traduction et la rédaction du texte. Les références bibliographiques et les notes sont limitées à un minimum nécessaire. Pour des informations supplémentaires on consultera ma contribution pour les Mélanges Ad. Lippold (*Klassisches Altertum, Spätantike und frühes Christentum* [edd. K. Dietz, D. Hennig, H. Kaletsch], Würzburg 1993): *Krise und Untergang der Hellenistischen Welt im Urteil Ed. Meyers*, p. 77-93.

[1] Berlin 1925, 82 p. (chez K. Curtius); réimprimé dans: F. Altheim – J. Rehork (edd.), *Der Hellenismus in Mittelasien*, Darmstadt 1969, p. 18 sqq. Les travaux dont nous faisons ici abstraction sont: Ed. Meyer, *Die wirtschaftliche Entwicklung des Altertums*, dans *Kleine Schriften* I, Halle 1910, p. 79 sqq., réédité dans M.I. Finley (éd.), *The Bücher-Meyer Controversy*, New York 1979 (à l'origine une conférence lors de la 3ème réunion des historiens allemands à Francfort en 1895) et *Der Gang der Alten Geschichte: Hellas und Rom*, dans *Kleine Schriften* I, p. 213 sqq. Le 'modernisme' connu de l'étude *Die wirtschaftliche Entwicklung des Altertums* est en partie expliquable par l'effort de prouver l'actualité, l'utilité et le caractère scientifique de l'histoire de l'Antiquité, vu les débats de la politique culturelle de ce temps et surtout les attaques de Guillaume II contre le lycée classique et 'humaniste'; voir pour l'ensemble P. Schumann, *Die deutschen Historikertage von 1893 bis 1937. Die Geschichte einer fachhistorischen Institution im Spiegel der Presse*, Göttingen 1975. Pour les circonstances actuelles dans lesquelles l'étude *Der Gang der Alten Geschichte* fut écrite on consultera E. Badian, *Ed. Meyer's American Paralipomena*, dans W.M. Calder III – A. Demandt (edd.), *Ed. Meyer — Leben und Leistung eines Universalhistorikers* (*Mnemosyne*, Suppl. 112), Leiden–New York 1990, p. 1-40.

Dans cet opuscule nous trouvons non seulement une continuation et un complément fort intéressant de sa *Geschichte des Altertums*, laquelle s'arrête soudainement et d'une façon assez impromptue au milieu du 4ème siècle av. J.-C., mais aussi une critique pertinente du système d'une morphologie des 'civilisations' («Morphologie der Kulturen»), developpé par Oswald Spengler (1880-1936) dans son ouvrage fameux sur «la décadence de l'Occident» (*Der Untergang des Abendlandes*)[2].

Avant d'entrer dans les détails de ce petit livre si important il me faut évoquer quelques dates de la vie d'Eduard Meyer. Il naquit en 1855 à Hambourg. Son père (1804-1884) était professeur au fameux lycée Johanneum. L'atmosphère cultivée d'un foyer paternel dans lequel la grande poésie allemande et les lettres classiques furent d'une pratique courante, mais surtout l'influence du lycée Johanneum ont profondément marqué le jeune Meyer. Après son propre père, lui-même historien doué, c'est surtout le directeur du lycée Johannes Classen (1805-1891), spécialiste renommé de Thucydide, qui a dirigé les études du jeune écolier et étudiant Meyer[3]. Par l'instruction de Classen, Meyer fit très tôt connaissance des idées de B.G. Niebuhr (1776-1831), qui se détachait du classicisme et pour qui l'Antiquité classique n'était pas une époque isolée, mais une partie de l'histoire universelle. Encore écolier, Meyer apprit ainsi non seulement les lettres grecques et latines, l'anglais et le français, mais aussi l'hébreu et même les bases de l'arabe. Ses études universitaires, commencées en 1872, furent à peine consacrées à l'histoire ancienne et à la philologie classique, mais surtout aux études orientalistes qui connurent alors un essor extraordinaire. Il étudia l'ancien égyptien, le persan, le turc, l'arabe, le sanscrit. Meyer fut surtout fasciné par les questions fondamentales de l'anthropologie soulevées par l'œuvre de Darwin et aussi par l'histoire générale des religions. Il y

[2] On sait qu'il est impossible de rendre les termes de Spengler en français, puisque l'opposition de la «Kultur» et la «Zivilisation» est fondamentale pour la pensée historique de Spengler.

[3] Plus tard, en 1884, Meyer dédia le premier volume de sa *Geschichte des Altertums* (*GdA*) à J. Classen, cf. Chr. HOFFMANN, *Die Selbsterziehung des Historikers. Zur intellektuellen Entwicklung des jungen Ed. Meyer (1855-1879)*, dans W.M. CALDER III – A. DEMANDT (édd.), *o.c.*, p. 208-254; voir aussi la présentation détaillée de la vie et de l'œuvre d'Ed. Meyer par Chr. HOFFMANN dans W.W. BRIGGS – W.M. CALDER III (edd.), *Classical Scholarship. A Biographical Encyclopedia*, New York–London 1990, p. 264-276, l'esquisse biographique de G.A. LEHMANN, dans M. ERBE (ed.), *Berlinische Lebensbilder* IV, Berlin 1989, p. 269-285, et H. MAROHL, *Ed. Meyer — Bibliographie*, Stuttgart 1941 (avec une esquisse autobiographique d'Ed. Meyer, p. 9-12).

cherchait l'instrument pour briser — après avoir rompu décidemment avec la religion chrétienne — le pouvoir des croyances par l'explication historique et rationaliste. Cet aspect du développement de ses convictions intimes n'est connu que depuis 1989 quand il fut enfin permis de dépouiller la riche correspondance de Meyer, conservée parmi sa succession au 'Zentrales Archiv der Akademie der Wissenschaften der DDR' (Berlin-Est). Il est évident que les idées et même la conception de son ouvrage sur les origines du christianisme (*Ursprung und Anfänge des Christentums*) remontent à cette phase de sa vie.

Ayant passé sa thèse de doctorat auprès de l'égyptologue G. Ebers (1837-1898) à Leipzig (avec une thèse consacrée au dieu Set-Typhon), Meyer fut pendant presque deux ans précepteur des enfants du consul général anglais à Constantinople, Sir Philip Francis. Ensuite, il séjourna encore quelque temps en Angleterre. C'est ainsi que jusqu'en 1914 Meyer eut des contacts étroits tout à fait exceptionnels avec l'Angleterre et les États-Unis.

Meyer passa son examen d'habilitation en histoire ancienne à Leipzig en 1879, avec un travail sur l'histoire du royaume irano-héllénistique du Pontos, dont les parties principales furent déja élaborées pendant ses années au lycée Johanneum. C'est à la suite de cette habilitation, mais surtout à la suite d'une offre généreuse de la maison d'édition Cotta d'écrire un grand manuel de l'histoire ancienne, que le jeune 'Privatdozent' fut dirigé vers l'œuvre principale de sa vie, la *Geschichte des Altertums*. Le premier volume parut en 1884, le cinquième volume de la première édition en 1902. Ce volume traitait l'histoire de l'antiquité jusqu'à l'avènement de Philippe II, c'est-à-dire jusqu'au seuil de l'époque hellénistique.

Mais en 1902 Meyer ne pouvait penser à continuer simplement son œuvre jusqu'à l'époque romaine, puisque les découvertes historiques et archéologiques de la décénnie passée avaient profondément bouleversé la conception de l'histoire de l'Ancien Orient. On venait alors de découvrir les premiers temps de l'époque pharaonique en Égypte, la culture de Sumer, la première phase de l'histoire babylonienne. Et puis il y avait eu les fouilles de Knossos et Phaistos. On commençait à découvrir le royaume des Hittites, en déchiffrant les archives de Boghazköy. Meyer devait s'arrêter et — après avoir traité dans une série de monographies les nouvelles découvertes et les nouveaux problèmes — il fut obligé de remanier totalement sa *Geschichte des Altertums* . Cette fois-ci, il commença son histoire par une introduction extraordinairement méthodique

—les «éléments de l'anthropologie» (1907). Les *Elemente der Anthropologie* documentent le système théorique et les idées anthropologiques de Meyer, surtout ses efforts d'arriver par l'histoire à une interprétation cohérente du monde («einheitliche Weltanschaung»). A côté d'un débat critique sur les thèses que K. Lamprecht (1856-1915) et K. Breysig (1866-1940) avaient développées dans leur philosophie de l'histoire, on y trouve un systéme tout à fait original des sociétés préhistoriques et sauvages et une définition des catégories fondamentales de l'histoire basée sur un rationalisme et un positivisme rigoureux.

Dans ce précis biographique, il est impossible d'éxaminer de plus près les nombreux travaux de Meyer consacrés à l'histoire romaine, des travaux qui devaient préparer le récit plus complet dans la *Geschichte des Altertums*. Nous laissons également de côté les travaux sur l'histoire de l'économie et des sociétés de l'Antiquité, au cours desquels Meyer eut des relations scientifiques très étroites et amicales avec K.J. Beloch (1854-1929) et même avec Max Weber (1864-1920)[4]. Nous renonçons enfin à parler de sa carrière universitaire, qui le mena en 1904 à la chaire la plus importante de la Prusse, celle de Berlin. Le début de la Première Guerre mondiale marque un tournant définitif dans la vie et l'œuvre d'Eduard Meyer. Pendant plus de dix ans, il s'arrêta de remanier et de retravailler sa *Geschichte des Altertums*. Meyer ne se sentait alors plus capable de traiter la genèse et les structures caractéristiques du système des États du Moyen et du Proche-Orient (entre le 16ème et le 12ème siècle av. J.-C.), vu les ressemblances avec la communauté des États européens qui s'enfonça alors dans la catastrophe sanglante de la Grande Guerre. Le fait que l'Angleterre se soit rangée si vite du côté de la France et de la Russie (et aussi du côté de la Belgique agressée par l'Allemagne) le remplit d'amertume et il se mit entièrement aux services de l'agitation allemande dirigée contre les États anglo-saxons, étant donné qu'à la suite de ses longs séjours en Angleterre et aux États-Unis on le considérait comme 'spécialiste' de ces deux pays. Bientôt Meyer fut — surtout après que, le 22.4.1915, son fils surdoué Herbert tomba près de Ypres — le protagoniste d'une anglophobie outrée[5]. Malgré ses conférences,

[4] Cf. J. Deininger, *Ed. Meyer und Max Weber*, dans W.M. Calder III – A. Demandt (édd.), *o.c.*, p. 132-158, voir aussi W. Nippel, *Methodenentwicklung und Zeitbezüge im althistorischen Werk Max Webers*, dans *Geschichte und Gesellschaft* 16 (1990), p. 355-374.

[5] Voir les recherches fondamentales et la documentation de J. von Ungern-Sternberg, *Politik und Geschichte. Der Althistoriker Ed. Meyer im Ersten Weltkrieg*, dans W.M. Calder III – A. Demandt (édd.), *o.c.*, p. 484 sqq., et du même auteur *Ed. Meyer*

tenues à toute occasion, malgré la publication d'innombrables pamphlets de guerre, malgré son agitation constante, il lui resta néanmoins l'énérgie d'écrire son grand livre sur la monarchie de César et le principat de Pompée (*Caesars Monarchie und das Principat des Pompeius*, Berlin–Stuttgart 1918), dans lequel il reussit à expliquer et à décrire une phase définitive de ce qu'on appelle la 'révolution romaine'.

Ensuite, bouleversé par la défaite allemande, il eut la force d'écrire le grand ouvrage sur les origines et les débuts du christianisme, un ouvrage qui lui permit de maintenir son équilibre pendant les années turbulentes de la révolution de 1918/1919. Le plan de cette œuvre visait courageusement à traiter un des problèmes les plus difficiles de l'histoire des religions, en utilisant uniquement les instruments de l'historien de l'Antiquité. Les perspectives fondamentales furent ici sans aucun doute marquées par le mouvement idéologique libéral et un peu simpliste de la *'Leben-Jesu'–Forschung*, qui avait déjà beaucoup vieilli au temps de Meyer. De ce fait ces perspectives furent-elles objet de critiques pertinentes, surtout de la part des théologiens[6]. Néanmoins la faculté de théologie de Berlin l'honora pour son ouvrage d'un doctorat honoris causa. En effet, les chapitres subtils et méthodiques sur l'œuvre de St. Luc (l'Évangile et les Actes des Apôtres), sur le judaïsme post-exilien et prérabbinique, sur les débuts du gouvernement romain en Syrie garderont leur valeur[7].

und die deutsche Propaganda zu Beginn des 1. Weltkrieges, dans *WZBerlin* 40 (1991), 9, p. 37 sqq. On consultera aussi B. SÖSEMANN, *'Der kühnste Entschluß führt am sichersten zum Ziel'. Ed. Meyer und die Politik*, dans W.M. CALDER III – A. DEMANDT (édd.), *o.c.*, p. 446 sqq. Chr. HOFFMANN, *Ed. Meyers England und Amerikabild*, dans *WZBerlin* 40 (1991), 9, p. 45 sqq., montre que Meyer a toujours (et donc déjà avant 1914) porté le même jugement critique sur l'idée de l'État prônée par le libéralisme politique anglo-saxon. Pour l'accueil triomphal d'Ed. Meyer durant ses séjours et ses conférences aux États-Unis en 1909/10 voir M. CHAMBERS, *The 'most eminent living historian, the one final authority': Meyer in America*, dans W.M. CALDER III – A. DEMANDT (édd.), *o.c.*, p. 97 sqq.

[6] Voir maintenant l'étude compétente d'E. PLÜMACHER, *Ed. Meyers 'Ursprung und Anfänge des Christentums'. Verhältnis zu Fachwissenschaft und Zeitgeist*, dans W.M. CALDER III – A. DEMANDT (édd.), *o.c.*, p. 344 sqq. Le travail de Meyer reçut néanmoins un accueil chaleureux et enthousiaste de la part des théologiens et historiens de l'Église H. Lietzmann et A. v. Harnack. La distinction rigoureuse que Meyer fait entre le personnage historique de Jésus et la fondation de la communauté chrétienne est aussi problematique que son idée que Jésus ne prêchait rien d'autre qu'une sorte d'éthique à la façon d'Immanuel Kant.

[7] Voir l'étude détaillée de J. JANTSCH, *Die Entstehung des Christentums bei Adolf v. Harnack und Ed. Meyer*, Bonn 1990, surtout les p. 194 sqq. et 223 sq.

Mais retournons à son étude *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien*. Cette œuvre, dont Eduard Meyer a développé les idées maîtresses dans quelques conférences académiques tenues en Allemagne et à l'étranger, est tout autre chose qu'un appendice de son grand ouvrage sur les débuts du christianisme[8]. Pour bien pouvoir juger de ses perspectives, il faut se rendre compte que du temps de sa composition l'intérêt pour l'histoire du monde héllenistique, surtout l'histoire d'après 200 av. J.-C., connût en Allemagne un essor extraordinaire. On y voyait des parallèles étroites avec l'histoire contemporaine. Ou bien on rapprocha le sort de l'Allemagne du sort des Carthaginois après la défaite d'Hannibal. Ou bien on s'identifiait avec les États grecs et la Macédoine, qui tombèrent si vite sous la domination romaine dans les décennies après 200, et on développait alors les parallèles entre les États unificateurs, la Macédoine et la Prusse, déja connus au XIX[e] siècle. On mettait l'accent sur les récurrences historiques qu'on voulait reconnaître dans les combats héroïques et défensifs de la Macédoine (ou de Carthage) et de l'Allemagne contre la prétendue menace d'une domination mondiale par des États rapaces et impérialistes telles que l'Empire romain et les puissances anglo-saxonnes. Nous évoquons à ce sujet surtout l'ouvrage de Friedrich Münzer sur l'extermination politique de la nation grecque (*Die politische Vernichtung des Griechentums*) de 1925 qui connut un écho enthousiaste parmi les critiques contemporains[9]. Il importe surtout de souligner que Meyer sortit, dans sa monographie, tout à fait des sentiers battus. Meyer ne s'intéresse aucunement au sort des cités grecques, divisées par un particularisme prétendument irrémédiable, et il ne s'intéresse pas non plus à la monarchie ptolémaïque laquelle domine et déséquilibre fatalement les études hellénistiques par l'abondance des sources documentaires. Dans la vue de Meyer le noyau de l'hellénisme («das Kernland des Hellenismus», p. 46) est formé par l'empire des Séleucides.

[8] Conférences faites auprès de l'université d'Uppsala le 5.12.1923, de la «Deutsche Morgenländische Gesellschaft» à Berlin le 16.2.1924, et de la 14ème assemblée des historiens allemands à Francfort le 1.10.1924.

[9] *Die politische Vernichtung des Griechentums*, Leipzig 1925; voir les comptes rendus de U. KAHRSTEDT, *DLZ* 1926, col. 245 sq., et de F. OERTEL, *Gnomon* 3 (1927), p. 97 sq., mais aussi les réactions du côté américain par W.S. FERGUSON, *CW* 20 (1926/1927), p. 211, et par J.R. KNIPFING, *German Historians and Macedonian Imperialism*, *AHR* 26 (1921), p. 657 sq. Pour les réflexions que Meyer a faites pendant la Guerre Mondiale sur les parallélismes fondamentaux entre l'Empire germano-prusse et la situation de Rome à la fin de la deuxième Guerre Punique, voir G. AUDRING – C. HOFFMANN – J. VON UNGERN STERNBERG (édd.), *Ed. Meyer – V. Ehrenberg. Ein Briefwechsel 1914-1930*, Berlin–Stuttgart 1990, n[os]. 20, 39, 46, et le pamphlet de Ed. MEYER, *England*, Berlin–Stuttgart 1915, p. 200 sq.

C'est, selon Meyer, surtout et presque exclusivement à l'existence de cet État que fût lié le destin de la civilisation hellénistique, puisque la vie de l'hellénisme consistait dans les «contacts et dans la fertilisation mutuelle et le mélange intensif de la culture de la Grèce et de l'Ancien Orient» (p. 29). Cette synthèse, tout à fait singulière, entre les traditions de l'empire achéménide et l'esprit grec put avoir lieu grâce aux vertus d'organisation et de colonisation des deux premiers rois séleucides Seleucos Nicator et Antiochos I, les «plus grands fondateurs de villes dans l'histoire du monde» (p. 20). Meyer anticipe ici d'une façon particulièrement impressionnante sur l'idée d'A. Toynbee que «intrinsically the Seleucid monarchy and not the Ptolemaic monarchy is the field in which the pearl of great price awaits the historical explorer»[10]. La politique de fondation de villes et d'une colonisation à grande échelle que pratiquaient les premiers rois séleucides démontrait pour Meyer que les Séleucides étaient orientés vers l'objectif d'hélléniser même les vastes territoires entre les nouveaux centres urbains et d'unir véritablement les peuples de l'Asie, tandis que les Lagides cherchaient — toujours selon Meyer — à conserver la séparation des diverses nations dominées par l'administration centrale de leur empire. Il est vrai que Meyer juge d'une façon bien trop favorable les capacités d'intégration de la monarchie séleucide, en ce qui concerne les relations entre les intérêts du pouvoir monarchique et l'autonomie des États-cités helléniques. Il croyait que le culte royal fondé par Alexandre permettait de résoudre les problémes fondamentaux entre le souverain et les 'republiques libres', en créant une unité par des liens religieux et idéologiques[11]. Nous savons entretemps que cette solution est peut-être trop simple[12].

[10] A.J. TOYNBEE, *A Study of History* I, Oxford 1934, p. 7, cf. Ed. MEYER, *Ursprung und Anfänge des Christentums* I 2, 1921, p. 140. Une impression générale de la quantité et de la richesse du nouveau matériel qu'on a découvert pour le temps des premiers Séleucides est donné par les bulletins de W. ORTH, *Die frühen Seleukiden in der Forschung des letzten Jahrzehnts*, dans J. SEIBERT (éd.), *Hellenistische Studien – Gedenkschrift für H. Bengtson*, Munich 1992, p. 61 sqq., *Die Diadochenzeit im Spiegel der historischen Geographie* (*Beihefte z. TAVO*, B 80), Wiesbaden 1993, et de F.W. WALBANK, *The Hellenistic World: New Trends and Directions*, dans *SCI* 11 (1991/92), p. 90 sqq.

[11] P. 45 sq., voir aussi le fameux article *Alexander d. Gr. und die absolute Monarchie*, dans *Kleine Schriften* I, p. 283 sqq.

[12] Voir l'étude fondamentale (consacrée en premier lieu aux Séleucides) d'A. HEUSS, *Stadt und Herrscher des Hellenismus in ihren staats- und völkerrechtlichen Beziehungen* (*Klio*, Beih. 39), Leipzig 1937, et l'étude complémentaire de W. ORTH, *Königlicher Machtanspruch und städtische Freiheit. Untersuchungen zu den politischen Beziehungen zwischen ersten Seleukidenherrschern und den Städten des westlichen Kleinasien*; Munich 1977.

Puisque les Séleucides et les Lagides représentent ainsi deux modèles opposés de l'hellénisme, l'époque hellénistique se termine pour Meyer par une double date: l'intervention de Pompée en Syrie qui met fin aux aspirations des derniers Séleucides (63/62 av. J.-C.) et la bataille d'Actium et le suicide de Cléopâtre (31/30 av. J.-C.). Mais puisque l'hellénisme défini par Meyer est surtout un hellénisme de culture et non un hellénisme politique, l'histoire de l'hellénisme dépasse les bornes de l'histoire politique de l'empire séleucide et de ses rivaux. C'est la raison pour laquelle Meyer examine le sort de l'hellénisme dans les régions centrales du Proche et du Moyen-Orient après la fin de la domination séleucide. Pour lui le bilan final du grand processus de l'hellénisation et du mélange des civilisations est ambigu. D'un côté, la fertilisation et l'enrichissement des régions, marquées jusqu'alors par les civilisations iraniennes et de l'Ancien Orient sont nécessaires à ce changement profond de la culture antique qu'on peut constater dès le temps de l'Empire romain. De l'autre côté, les religions orientales s'installent dans les pays méditerranéens et, en changeant la religion des cités en une religion d'éthique individuelle, elles achèvent «den vollen Sieg des Orientalismus», la pleine victoire de l'orientalisme. Si R. Bichler croit remarquer une contradiction fondamentale dans la façon dont Meyer definit l'hellénisme, il ignore que Meyer distingue très consciemment les différentes perspectives de l'hellénisme[13]. Néanmoins il est étonnant que Meyer semble ignorer ici un aspect qu'il avait souligné jadis dans son étude sur le développement de l'économie antique, c'est-à-dire: la 'modérnité' de cette époque et les parallèles qu'on a pu voir avec certains traits de la culture et de l'économie du XVII[ème] et XVIII[ème] siècle. Il ne parle curieusement plus du tout de l'idée qu'il avait tant soulignée dans son étude antérieure, que certains cycles dans les processus historiques permettent des comparaisons entre le monde de l'Antiquité et des époques de l'Europe mediévale et moderne, tandis que son antagoniste K. Bücher avait prétendu que les phases économiques et historiques se superposaient d'une façon strictement

[13] R. BICHLER, *'Hellenismus'. Geschichte und Problematik eines Epochenbegriffs*, Darmstadt 1983, p. 137. En réalité Meyer indique très clairement (p. 14 et 56 sq.) que les éléments de crise, qu'on peut constater dès le début dans l'histoire de l'expansion macédoniennes, et la décadence finale des puissances gréco-macédonienne en Proche et en Moyen-Orient sont grandement contrebalancés par les conséquences au niveau de la civilisation, qui présentent «un gain de la plus haute importance pour l'histoire de l'humanité» («Gewinn von höchster weltgeschichtlicher Bedeutung»).

régulière[14]. Ces omissions sont dues au fait que l'intérêt de Meyer, dans sa monographie, reste concentré sur la question très concrète de savoir à quel point les fondations séleucides, de l'Euphrate jusqu'aux régions frontalières, se sont développées et à quel point elles ont pu avoir une influence culturelle. Meyer examine toute la documentation littéraire, archéologique, épigraphique et numismatique. La Mésopotamie et la Babylonie hellénistique, régions qui intéressèrent déja le jeune Meyer, sont traitées d'une façon particulièrement intensive, puisque les contacts et les liens entre les civilisations orientales et la civilisation grecque étaient ici extraordinairement étroits. Bien sûr, Meyer ne pouvait pas encore connaître les aspects nouveaux et impressionnants que l'accroissement des textes cunéiformes nouvellement édités a permis d'entrevoir, ni même, pour les cités de l'Asie Mineure séleucide, les nombreuses sources épigraphiques qui sont maintenant publiées ou republiées dans la grande série *Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien* (*IK*) et dans la revue *Epigraphica Anatolica*. Nous ne trouvons chez Meyer que quelques allusions.

Ensuite, Meyer examine les témoins de la splendeur des villes hellénistiques en Médie, mais aussi le développement religieux très particulier et 'nationaliste' de la Perside, un développement qui est surtout documenté par des émissions monétaires programmatiques de la principauté des frataraka dans la région de Istachr-Persépolis, c'est-à-dire au centre même de l'ancien empire achéménide. Tandis qu'on a récemment pû fixer la date des premières manifestations (numismatiques) de cette dynastie persane indigène entre la défaite d'Antiochos III près de Magnesie en 190 av. J.-C. et l'installation de l'empire parthe en 140 av. J.-C.[15], Meyer reste encore assez vague en ce qui concerne la datation. Inspiré par les séries monétaires splendides et par les grandes découvertes archéologiques dans l'oasis du Turfan et dans la région de Gandhara, qui venaient d'être publiées, Meyer s'occupe, avec un prodigieux amour du détail, de

[14] Voir supra n. 1, p. 118 sq., cf. p. 141: «Das siebente und sechste Jahrhundert in der griechischen Geschichte entspricht in der Entwicklung der Neuzeit dem vierzehnten und fünfzehnten Jahrhundert n. Chr.; das fünfte dem sechzenten»! Pour la notion de l'hellénisme comme époque 'moderne' de l'antiquité voir par exemple F. JACOBY, *Die griechische Moderne*, Berlin 1924.

[15] J. WIESEHÖFER (Kiel) — sur la base des travaux préparatoires du numismate M. Alram (Wien) — dans sa thèse ('Habilitationsschrift') inédite *Untersuchungen zur Geschichte und Kultur der Persis in frühhellenistischer Zeit, 330-140 v. Chr.*, Heidelberg 1988; voir aussi Polyen VII 39 et 40; Strabon XV 3.24, p. 736; Lucien, *Makrob.* 15.

l'histoire mouvementée de l'hellénisme dans la région gréco-bactrienne et dans l'Inde, dans ce qu'Apollodoros d'Artemita appela «l'empire des mille villes»[16]. Meyer a tout à fait raison d'accentuer l'intérêt commun des élites gréco-bactriennes et iraniennes face aux nomades des steppes du Touran. Cet intérêt unit les deux élites et fonda et cimenta l'empire bactrien. Telle est, en effet, maintenant l'impression qui se dégage des fouilles françaises récentes à Ai Khanoum près de l'Oxos (Amu-Darya). Ensuite, Meyer tient beaucoup à démontrer que l'art grec eut des effets inspirateurs dans des régions encore plus lointaines de l'Orient, dans l'Asie de l'Est. Il rappelle à cette occasion les sculptures monumentales en Chine et au Japon qui représentent Bouddha.

Même en ce qui concerne la politique impériale et extérieure des Séleucides, Meyer croit pouvoir découvrir des tendances louables: le renoncement à une politique d'expansion démesurée, la tolérance envers le développement autonome des régions. Ainsi la Bactriane, mais aussi l'Asie Mineure *cis Taurum* — pendant les usurpations d'Antiochus Hiérax et d'Achaios et pendant l'expansion du royaume de Pergame — auraient pu devenir à la longue des États autonomes ou même des nations conscientes d'elles-mêmes, qui, tout en se developpant à partir de l'universalisme hellénistique, auraient pu représenter un nouveau principe de formation d'État. Nous apercevons dans cette accentuation de l'importance de la 'nation' un point d'appui significatif dans la pensée historico-politique de Meyer[17].

Pour analyser la décadence du monde hellénistique Meyer s'appuie sur deux modèles d'explication. D'abord, dans son esquisse de l'histoire des destins de l'empire séleucide agonisant et de ses rivaux, l'auteur souligne que c'était surtout la politique destructive du sénat romain qui fut responsable de la paralysie finale de tout l'orient hellénistique, puisqu'elle avait déchaîné — d'un côté par des interventions inconscientes et sans scrupules, de l'autre côté par sa passivité insensible — la réaction orientale croissante. Par contre l'essor militaire et politique de l'empire arsacide des Parthes est, pour Meyer, seulement un jeu du hasard historique, même s'il remarque un peu plus tard que cet essor

[16] Apud Strab. XV 1.3, p. 686. La série de publications des découvertes de Turfan, qui firent revivre l'intérêt pour les suites historiques de l'hellénisme séleucide, gréco-bactrien et gréco-indien, commence en 1922; voir A. VON LE COQ – E. WALDSCHMIDT, *Die buddhistische Spätantike in Mittelasien*, 7 vol., Berlin 1922-1933.

[17] Voir par exemple Ed. MEYER, *GdA* I 1 («Elemente der Anthropologie»), p. 78 sq. et 82, et *Kleine Schriften* I, p. 37 sqq. (*Zur Theorie und Methodik der Geschichte*).

d'un nouvel empire prouve le début d'une réaction grandissante contre l'hellénisme. Pour Meyer, le régime personnel de Pompée corrige quelque peu les méfaits de la politique sénatoriale, puisque, par ses actions vigoureuses contre les pirates et contre Mithridate et surtout par ses mesures organisatrices — en faveur des états-cités hellénisés dans la Syrie et au centre de l'Asie Mineure — il anticipe sur la politique des empereurs romains, soucieux de la paix mondiale afin de protéger la civilisation urbaine.

Ensuite, Meyer se consacre, dans un second essai d'explication, aux facteurs intérieurs et endogènes de la crise de l'Empire séleucide et de la décadence de l'hellénisme en Asie. Ce passage se rapproche beaucoup du système de la «morphologie des cultures» developpé par Oswald Spengler, avec qui Meyer était amicalement lié depuis la parution du second volume de la «décadence de l'Occident»[18]. Mais, malgré l'enthousiasme de Meyer pour quelques idées inspiratrices de Spengler, il est important de noter également les réserves importantes et de caractère fondamental que Meyer avait d'ailleurs déja exprimées dans son grand article critique dans la *DLZ*[19]. Il reste néanmoins que Meyer, par son appréciation générale des mérites de l'œuvre et du concept de l'histoire totale de Spengler, occupait une position assez isolée parmi les universitaires de son temps.

[18] *Der Untergang des Abendlandes*, le premier volume de l'œuvre de Spengler, dont le plan général était, comme on le sait, déja bien dessiné en 1911/12, parût après de longs retards en été 1918. Ce volume contenait déja toutes les idées fondamentales de Spengler. Le second volume (*Welthistorische Perspektiven*) parût seulement en mai 1922. Meyer n'a pas participé à la première phase des discussions controverses, particulièrement animées, sur les idées de Spengler. On lira la lettre longue et instructive que Meyer a addressée le 25.6.1922 à Spengler, voir A. KOKTANEK (éd.), *O. Spengler. Briefe*, Munich 1963, p. 202 sq. Le 25.3.1923 la première rencontre intensive entre Meyer et Spengler eut lieu à Berlin. Cette rencontre fonda leur grande amitié. Spengler fut de tout temps dans les entretiens personnels un interlocuteur charmant et plein d'attentions, tout en contraste avec l'attitude combattive et prophétique qu'il adopte souvent dans ses œuvres. C'est pourquoi la caractérisation par A. DEMANDT, *Ed. Meyer und O. Spengler. Läßt sich Geschichte voraussagen?*, dans W.M. CALDER III – A. DEMANDT, *o.c.*, p. 159 sqq., est certainement erronée; voir au contraire l'esquisse de la personne de Spengler de K.P. FISCHER, *History and Prophecy. Oswald Spengler and the Decline of the West*, New York 1989, p. 69 sq., et aussi A.M. KOKTANEK (éd.), *Spengler Studien*, dans *Festschrift M. Schröter*, Munich 1965, p. 17.

[19] *DLZ* 45, 1924, col. 1759-1780, publié ensuite en monographie: *Spenglers Untergang des Abendlandes*, Berlin 1925. Dans le monde francophone la présentation la plus détaillée de l'œuvre philosophique de Spengler est A. FAUCONNET, *Un philosophe allemand contemporain: Oswald Spengler*, Paris 1925.

La cause essentielle de la paralysie générale de l'hellénisme en Asie Moyenne n'est d'après Meyer ni la révolte violente de l'Orient opprimé ni l'établissement des régimes d'envahisseurs dans les régions limitrophes, mais plutôt un «languissement intérieur», dont la culture hellénistique souffre justement à cause de son expansion sous l'influence destructrice de la monarchie absolutiste et sous l'essor des religions orientales. S'y ajoutent la dominance des intérêts matériels, la disparition des grands problèmes et des grandes entreprises, germes de la culture, l'évanouissement des forces créatrices de l'esprit humain malgré les progrès des disciplines spécialisées, donc exactement les phénomènes que Spengler avait décrits d'une façon si lucide comme constituant la transition de la culture vers la civilisation et l''américanisation'[20].

Vu sa description de la décadence hellénistique, on pourrait penser que Meyer considère celle-ci comme une phase finale tout à fait typique et qui, conforme au modèle de Spengler, précède immédiatement la naissance d'une nouvelle culture. Mais Meyer rejette résolument cette idée. Pour lui il n'y a pas de culture 'magique' ou 'arabe' qui, selon Spengler, suit la mort de la culture grecque et qui dure jusqu'à l'an 1000. Les changements de mentalité dans l'Empire romain ne sont pas le signe de la naissance spontanée d'une nouvelle 'culture', mais constituent la continuation organique du processus de mélange, créé et engendré par l'hellénisme, dans lequel domine maintenant l'élément oriental. Plus encore, l'hellénisme, qui sous les Séleucides envahit la vie culturelle et religieuse du Proche-Orient, n'est rien d'autre qu'une accélération et une intensification d'un mouvement qui commence déjà avec l'établissement de l'empire des Achéménides,

[20] P. 60 sq.: «Eher kann man von einer inneren Zersetzung des griechischen Geistes durch die Verschmelzung mit den Orientalen reden, wie sie in der Gestaltung des Staatslebens unter der degenerierenden Wirkung der absoluten Monarchie und in dem Vordringen der religiösen Anschauungen und Kulte des Orients hervortritt. Dazu kommt die innere Erschlaffung, welche jede Kultur eben durch ihre Verbreitung erleidet, die Blasiertheit und Genußsucht der führenden Schichten, das Vorwalten der materiellen Interessen, das Zurücktreten der großen Probleme und Aufgaben, aus denen die Kultur erwachsen ist, und damit das Schwinden der schöpferischen Kräfte des geistigen Lebens trotz allen Fortschreitens der Facharbeit auf wissenschaftlichem Gebiete, kurz das, was Spengler so wirkungsvoll als Übergang von der Kultur zur Zivilisation, zur Amerikanisierung, geschildert hat». Néanmoins Meyer fait ensuite remarquer que, même dans l'hellénisme tardif, la vie intellectuelle continue à fleurir et il rend hommage au grand Poseidonios d'Apamée, représentant digne de cette phase tardive.

que Meyer considère comme le tournant décisif dans l'histoire du Proche-Orient. Il s'agit d'abord de la dénationalisation forcée de la société et de la vie culturelle, ensuite de l'assimilation des façons de penser et d'interpréter le monde, qui mène finalement — surtout à travers le dualisme zoroastrien — à une transformation des cultes et religions traditionnels en une nouvelle religion syncrétiste, mais individualiste et éthique. Ce n'est plus le sort de l'État qui importe, mais le salut de l'individu, acquis dans une lutte des croyances et des prosélytismes concurrents. Au lieu de l'unité naturelle d'une communauté éthique ou nationale nous voyons surgir — selon Meyer — l'unité artificielle des gens, qui ont la même religion et la même vue du monde, c'est-à-dire l'église de ceux qui se considèrent comme orthodoxes. L'expansion de la gnose marque pour Meyer, qui suit ici Spengler en parlant d'une seconde religiosité, «la victoire complète de l'orientalisme» (p. 78).

Même en adoptant des termes de Spengler, Meyer ne partage pas, dans son exposé abrégé de l'évolution historique du Haut et du Bas-Empire romain, par lequel il termine son livre, l'idée spenglérienne d'une décadence qui évolue toujours selon le même schéma détérminé de certains cycles historiques. Au contraire, l'accent est mis sur les relations extraordinaires entre les espaces et le temps et sur les relations mutuelles que l'hellénisme a su créer — y compris la réimportation de la philosophie aristotélicienne en Occident par la voie des traductions arabes, elles-mêmes basées sur les efforts scientifiques des savants juifs et chrétiens, qui vécurent dans les centres culturels de la Mésopotamie sassanide, par exemple dans les hautes écoles d'Édesse, de Charran, de Nisibis, de Pumbedita et de Gundeschapur.

La conformité entre les idées de ce chapitre final et la note critique que Meyer avait consacrée à Spengler dans la *DLZ* fait nettement ressortir une idée particulièrement chère à Meyer. Tandis que Spengler conçoit dans sa vue du monde, calquée sur la biologie, les huit civilisations importantes de l'humanité («Hochkulturen») comme des êtres rigidement isolés l'un de l'autre, un peu comme les «monades sans fenêtres» de Leibniz, Meyer tient au contraire à montrer que les civilisations ont un caractère ouvert et qu'elles dépendent l'une de l'autre. Ainsi on peut découvrir, malgré tous les changements souvent dramatiques, une ligne continue de l'histoire. Meyer insiste sur l'idée que les civilisations humaines sont certes cohérentes en elles-mêmes, mais qu'elles continuent aussi à avoir des effets au delà de leur propre

histoire[21]. Cela ne l'empêche pas de critiquer, comme Spengler, la civilisation moderne, de rejeter toute croyance au progrès linéaire de l'humanité, de refuser toute explication téléologique de l'histoire humaine. Dans la situation politique des années vingt il partage avec Spengler une attitude d'héroïsme pessimiste. Ce qui impressionna Meyer particulièrement dans l'œuvre de Spengler, c'était — malgrè les procédés souvent trop forcés — la synthèse vigoureuse d'une histoire universelle et cohérente de toutes les civilisations. Nous remarquons aussi une certaine affinité entre le postulat de Meyer qu'aucun historien sérieux ne peut se passer de sa subjectivité, de son intuition d'artiste, ni de son imagination, et d'autre part le style 'physiognomique' et l'esthéticisme radical de Spengler.

Permettez-moi une dernière remarque sur la continuation des relations scientifiques et amicales entre Meyer et Spengler dans les années suivantes, jusqu'à la mort de Meyer en 1930. Nous pouvons constater que la pensée historique de Spengler, aux aspects multiples, fut dirigée par Meyer dans des voies tout à fait nouvelles, qui menaient finalement à une révision de la théorie biologiste des civilisations que Spengler avait développée dans son chef-d'œuvre sur la décadence de l'Occident[22]. Spengler abandonna surtout son relativisme fondamental en ce qui concerne la valeur et la place des différentes civilisations, et il retourna, au moins partiellement, à l'idée d'une succession et d'une continuation des aires de civilisation. A côté de cette nouvelle orientation théorique qui a bien été relevée par Anton Mirko Koktanek dans sa grande biographie de Spengler, le remaniement substantiel de la *Geschichte des Altertums* auquel Meyer se consacra à partir de 1924/25 et dans lequel l'historien décrit d'une façon fascinante l'établissement d'un système

[21] Ed. MEYER, *DLZ* 1924, col. 1777 sq., insiste contre Spengler sur l'idée qu'il avait déjà développée dans les «Elemente der Anthropologie» (*GdA* I 1, p. 81 sq et p. 197 sq.), à savoir l'histoire universelle consistante en larges aires de civilisations («Kulturkreise»). Les aires du Proche-Orient et l'aire hellénique sont liées entres elles et avec les aires médiévales de l'Europe chrétienne et des pays islamisés. Par contre l'aire asiatique-orientale (Chine et Inde) entre — en même temps qu'avec le double continent américain — seulement depuis l'époque moderne en relation continue avec l'aire euro-asiatique. Ainsi, selon Meyer, on ne peut parler d'une histoire vraiment mondiale qu'à partir du XVI[ème] siècle.

[22] Les relations amicales de maître et de disciple entre Meyer et Spengler sont illustrées par les lettres patientes par lesquelles Meyer instruit Spengler (du 26.10.1924, 6.2.1927 et 19.5.1928), voir A. KOKTANEK (èd.), *O. Spengler. Briefe*, p. 363 sq., 500 sq. et 560 sq. En effet Meyer suit ici sa conviction, «que l'essence de la vie intellectuelle consiste dans la continuité des débats», voir A. KOKTANEK (éd.), p. 672.

des États et des grandes puissances en Proche-Orient et la montée de la monarchie militaire du Nouvel Empire égyptien et des empires des Hittites et des Mitanni au 15éme siècle av. J.-C., mena Spengler à s'intéresser de plus près au monde historique du second millénaire av. J.-C. Le projet d'un troisième volume de la *Untergang des Abendlandes*, une histoire mondiale 'dès les débuts' («Weltgeschichte von Anfang an»), ne fut malheureusement jamais réalisé et ne peut être reconstruit qu'à partir de quelques fragments et esquisses conservés dans la succession de Spengler[23]. Tout au contraire l'étude de Meyer sur la grandeur et la décadence de l'hellénisme en Asie est un petit chef d'œuvre achevé, non seulement en ce qui concerne l'apport à l'histoire hellénistique. Elle représente un spécimen particulièrement précieux de ce que Meyer cherchait à atteindre par ses efforts d'historien: «d'arriver par l'histoire à une conception du monde complète et cohérente et de concevoir à cette fin l'histoire d'une façon aussi universelle que possible en rendant compte également de toute la vie spirituelle»[24].

D–37073 Göttingen G.A. LEHMANN
Althistorisches Seminar

[23] Voir A. KOKTANEK, *Oswald Spengler in seiner Zeit*, München 1968, surtout p. 361 sq. et 366 sq.; D. FELKEN, *Oswald Spengler. Konservatives Denken zwischen Kaiserreich und Diktatur*, Munich 1988, p. 176 sq., et H.E. STIER, *Zur Geschichtsauffassung O. Spenglers*, dans *WaG* 5 (1938), p. 391 (= *Kleine Schriften*, éd. P. FUNKE – G.A. LEHMANN, Meisenheim am Glan 1979, p. 150 sq.). Les travaux fragmentaires les plus importants et les notes cohérentes qu'on a découvertes dans la grande masse presque illisible de la succession de Spengler, ont été publiés par A.M. KOKTANEK, voir O. SPENGLER, *'Urfragen'. Fragmente aus dem Nachlaß*, Munich 1965, et O. SPENGLER, *'Frühzeit der Weltgeschichte'. Fragmente aus dem Nachlaß*, Munich 1966. Cf. aussi les publications posthumes de O. SPENGLER: *Altasien*, dans *WaG* 2 (1936), p. 310-313 (exposé d'une conférence) et *Der Streitwagen und seine Bedeutung für den Gang der Weltgeschichte*, dans *WaG* 3 (1937), p. 280 sqq.

[24] Esquisse autobiographique dans H. MAROHL, *Ed. Meyer – Bibliographie*, Stuttgart 1941, p. 9: «(...) auf Grund der Geschichte zu einer umfassenden und einheitlichen Weltanschauung zu gelangen und daher die Geschichte möglichst universell gerade auch nach der Seite des geistigen Lebens hin zu erfassen». Voir aussi *GdA* I 1 («Anthropologie»), p. IX.